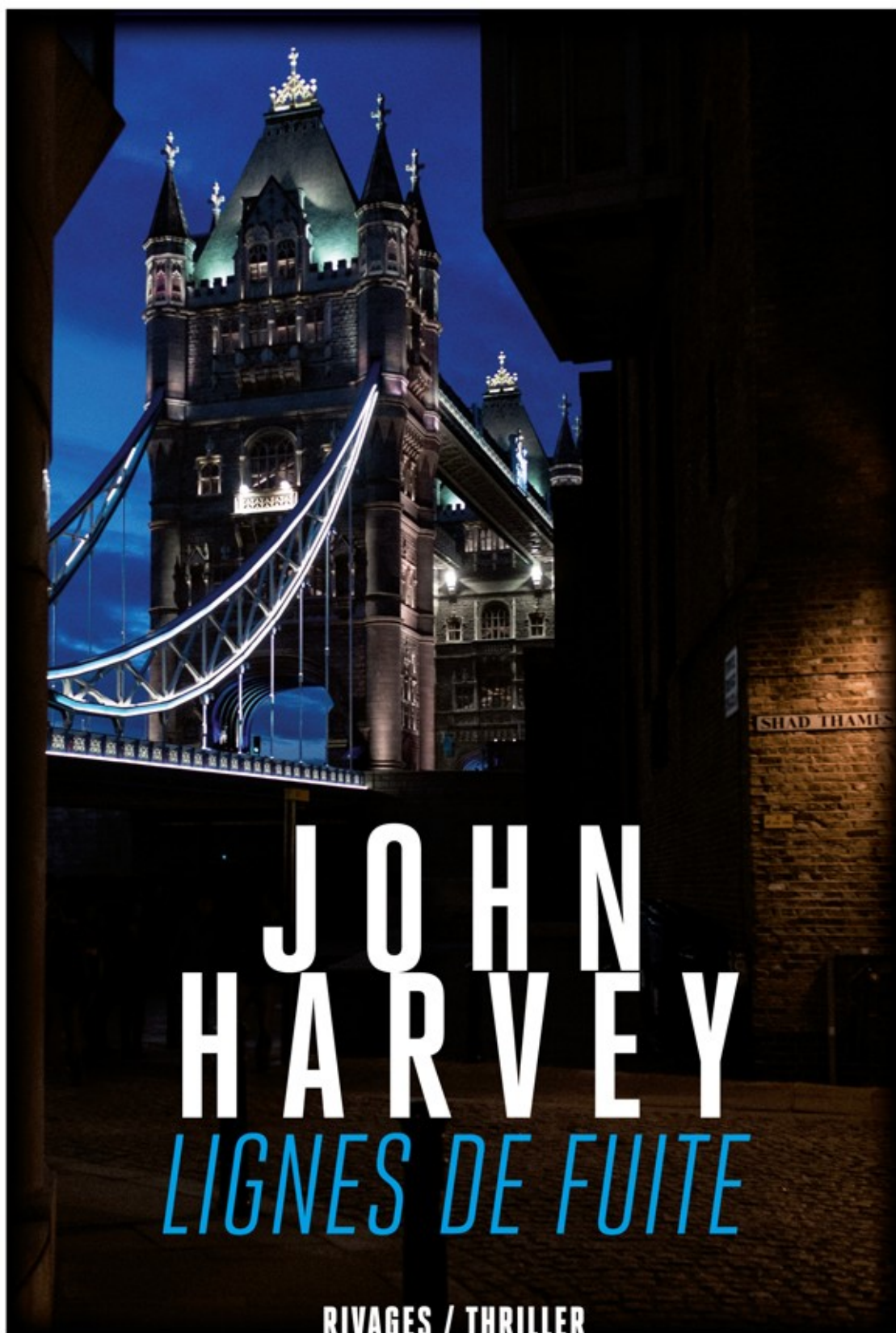


**JOHN
HARVEY**
LIGNES DE FUITE

RIVAGES / THRILLER



JOHN
HARVEY
LIGNES DE FUITE

RIVAGES / THRILLER

OceanofPDF.com

Présentation

À l'approche de Noël, le cadavre d'un jeune Moldave est découvert sous la surface d'un étang gelé dans le parc de Hampstead Heath. Karen Shields, inspectrice d'origine jamaïcaine, mène l'enquête avec son équipe des Homicides.

De son côté, Trevor Cordon, policier vieillissant mis au placard dans une petite ville de Cornouailles, recherche Letitia, qu'il a connue quinze ans plus tôt quand elle s'appelait Rose, prenait de la drogue et se prostituait. Aujourd'hui, Letitia cherche à échapper au père de son fils, un gangster ukrainien, et Cordon se retrouve entraîné dans une histoire qui va croiser l'enquête de Karen à Londres. Une histoire de fuite et de destins brisés.

Passionné de jazz et de peinture, éditeur, poète, John Harvey est connu pour la série de l'inspecteur Charlie Resnick. Son roman *Cœurs solitaires* a été distingué par le Times comme l'un des 100 meilleurs romans policiers du XX^e siècle. Il a obtenu le Diamond Dagger pour l'ensemble de son œuvre.

« John Harvey nous revient en pleine forme avec une intrigue formidable et une nouvelle héroïne splendide en la personne de Karen Shields. »

The Times

JOHN HARVEY

Lignes de fuite

Traduit de l'anglais
par Karine Lalechère

RIVAGES/THRILLER

Collection dirigée par François Guérif

RIVAGES

OceanofPDF.com

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

106, boulevard Saint-Germain

75006 Paris

www.payotrivages.fr

Titre original : *Good Bait*

Couverture : © Getty

© 2012, John Harvey

© 2014, Éditions Payot & Rivages pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-2894-9

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

OceanofPDF.com

Oakley Hall
1920-2008
Que son œuvre perdure.
OceanofPDF.com

1

Le visage sous la glace levait vers elle des yeux morts, grands ouverts, la fixité du regard floutée comme à travers du verre de bouteille. Un peu plus loin barbotait une petite troupe de canards indifférents. La peau devait adhérer par endroits, songea Karen Shields : le front, l'arête du nez, le menton. Une substance noirâtre s'était répandue à côté du crâne avant de geler. Du sang, vraisemblablement. Ça lui faisait penser à cet artiste, comment s'appelait-il déjà, ce branleur ? Le type qui s'en mettait plein les poches en coupant en deux des animaux qu'il exposait, conservés dans du formol.

Des policiers en vêtements de protection étaient en train de fermer l'accès au chemin entre les plans d'eau. Sans se presser : il n'y avait plus d'urgence, à présent. Empêchés d'aller plus loin, quelques joggeurs matinaux avec gants et bonnet trottaient sur place, jetant des regards dans leur direction ; Karen voyait leur haleine blanchâtre sautiller dans l'air.

L'appel l'avait réveillée. Dans un demi-sommeil, elle avait laissé échapper son portable qui était tombé sur le lit.

– Hé ! avait-elle entendu, alors que son coude s'enfonçait dans quelque chose de mou à côté d'elle. Hé, calmos !

Elle avait presque oublié qu'il était là.

Elle avait dit quelques mots au téléphone, puis écouté. L'homme qui dormait dans son lit s'était poussé en grommelant, révélant un tatouage entre l'omoplate et la nuque qui commençait à se confondre avec la teinte naturellement foncée de sa peau. Si c'était à refaire, le choisirait-elle encore dans un bar bondé ? En aurait-elle seulement envie ?

– Je suis là dans vingt minutes, avait-elle promis avant de raccrocher. Trente max.

Pas question de sortir sans avoir pris une douche.

– Qu’est-ce qui se passe ? protesta l’homme.

Ramassant sa chemise et son pantalon par terre, elle les lui jeta à la tête.

– Tu t’habilles, d’accord ?

À son arrivée, le responsable de la scène de crime et son équipe étaient en train de se concerter : impossible de décider quelle était la meilleure façon de dégager le corps de la glace. Ce serait donc au bureau du coroner de trancher.

Au sommet de la butte, à l’autre bout de l’étang, des silhouettes d’arbres s’entrelaçaient dans le ciel. Noël dans quatre jours. Non, trois. Des cadeaux achetés pour sa famille en Jamaïque, mais pas encore envoyés. Viens à la maison pour les fêtes, lui avait proposé sa sœur Lynette, qui vivait à Southend et qui avait des jumelles. Tu ne vas pas passer Noël seule.

– Inspecteur, le patron voudrait vous parler, lui dit un jeune agent, qui, sans son casque, lui arrivait à peine à l’épaule.

Karen leva les yeux.

Burcher se tenait sur le large sentier qui remontait vers Hampstead Heath, en dehors de la zone bouclée par la police. Pardessus ouvert, bottes en caoutchouc vertes pour protéger son pantalon de costume, gants beurre frais. Le commissaire divisionnaire Anthony Burcher, précédemment dans les Renseignements et à présent à la tête du département des Homicides et crimes majeurs de la Metropolitan Police. Vingt-quatre équipes sous sa direction, dont celle de Karen.

– Qu’est-ce qu’il fabrique ici ?

Pas de réponse.

Burcher n’avait pas bougé. Il avait simplement ôté un gant, comme s’il comptait lui serrer la main. Il attendait qu’elle vienne à lui.

– Tout se passe comme vous voulez ?

– Bonjour, patron.

– Je suppose qu’on n’a aucune idée pour l’instant...

Karen secoua la tête.

– Bien...

Son regard se fixa un instant derrière elle, attiré par quelque chose de l’autre côté de l’étang.

– Je passais la soirée tout près d’ici, chez des amis. J’étais encore dans le coin lorsqu’on a reçu l’appel.

Il y avait de plus en plus de monde autour d'eux, des curieux qui jetaient des coups d'œil, avant qu'on les invite à poursuivre leur chemin : cyclistes en route pour le travail, promeneurs solitaires, coureurs, propriétaires de chien – trop de chiens. Le gravier était tacheté de givre.

– J'ai l'impression que ce n'est pas le travail qui manque, en ce moment, inspecteur divisionnaire ?

C'était le moins qu'on puisse dire. Un double meurtre pour commencer. À Holloway. Une mère et sa fille. La mère âgée de seulement dix-sept ans, à peine sortie de l'enfance. Battue à coups de tabouret, de casserole et achevée au couteau de cuisine : tout ce qui était tombé sous la main de l'assassin. La petite, trois ans, étouffée avec des oreillers. L'ex de la jeune femme avait été vu, tambourinant à la porte deux jours plus tôt : « Je te tuerai, sale pute ! Je te tuerai ! » Les voisins, qui connaissaient la rengaine, avaient fermé leurs fenêtres, monté le son de la télé et préparé une énième tasse de thé. Karen la connaissait, elle aussi. Trop bien. Des hommes inadaptés, qui ne savaient exprimer leur frustration que par la colère et la violence. Les joies de la vie de famille. Selon la formule consacrée, la police désirait parler au père, Wayne Simon, en relation avec ces deux meurtres.

Pour l'instant, on avait une série de témoins qui affirmaient l'avoir vu à Sheffield, à Rotherham et à Leeds. D'autres racontaient qu'il s'était enfui à l'étranger. Mais Karen ne serait pas surprise si on le retrouvait au volant de sa voiture, dans un garage quelconque, asphyxié au monoxyde de carbone. Pendu, c'était une autre possibilité, ou le corps écrasé au pied d'une falaise. Le cap Béveziers avait ses adeptes chez les candidats au suicide. C'était souvent comme ça qu'ils finissaient, ces hommes qu'elle méprisait, trop lâches pour affronter les conséquences de leurs actes.

Plus récemment, il y avait eu un mort par balles à Walthamstow. Un deal qui avait mal tourné, semblait-il. Un adolescent abattu alors qu'il s'enfuyait, son rôle exact dans l'affaire encore incertain. Une erreur sur la personne, clamait la famille qui brandissait sa réputation sans tache : un gentil garçon, un fils attentionné, un élève sérieux, une place assurée à l'université. Jusque-là, il y avait eu deux arrestations, deux hommes – Liam Jarvis et Rory Bevan –, finalement relâchés faute de preuves.

Et avant cela, un meurtre à Wood Green. Une dispute idiote qui avait dégénéré : après les menaces d'usage, on en était venu aux mains, puis aux pieds, avant de terminer au couteau. Normalement, elle aurait dû refiler

l'affaire à l'unité Trident, qui s'occupait des violences armées au sein de la population afro-caribéenne. Mais la division, qui avait vu son budget bien entamé depuis l'arrivée au pouvoir du nouveau gouvernement, ne savait déjà plus où donner de la tête. Seize victimes de meurtre âgées de moins de dix-neuf ans rien qu'à Londres, cette année.

– Je n'ai pas le temps de m'ennuyer, patron.

– Vous vous en sortez ou... ?

– Pourquoi je ne m'en sortirais pas ?

Il venait de découvrir quelque chose de fascinant au bout de sa chaussure.

– Nous verrons comment les choses évoluent, mais pour l'instant, je ne vois pas la nécessité...

– Oui ?

– Vous savez, de déléguer. De vous retirer l'enquête. Et puis, ajouta-t-il en souriant, on ne peut pas jouer éternellement la carte de la minorité. Une affaire vite résolue, ça ne ferait de mal à personne.

– Quelle minorité ? Sexuelle ou ethnique ?

Le sourire disparut.

– L'une ou l'autre. Les deux. Comme vous voulez.

Va te faire foutre, pensa Karen – assez fort pour que Burcher lise sur son visage les mots qu'elle n'avait pas prononcés.

– Je ne vous retiens pas, inspecteur divisionnaire Shields.

Perchée sur sa branche, une pie salua son départ d'un son strident.

Au bord de l'étang, on avait commencé à briser la glace avec précaution, traçant un grand cercle autour du corps, afin de le rapprocher de la rive.

Elle rumina les mots de son chef pendant tout le trajet de retour : une affaire vite résolue, ça ne ferait de mal à personne. Le pire, c'était qu'il avait raison. Elle se souvenait de leur première rencontre, à une réception, peu après sa nomination. Il l'avait jaugée avec l'air approbateur de quelqu'un qui apprécie la chair fraîche.

Avant de partir elle avait pu voir le visage de la victime libéré de son masque de glace, les dernières gouttes d'humidité solidifiées sur la lèvre supérieure, les boucles dans le cou : le visage d'un très jeune homme, dix-huit ans tout au plus. Moins, sans doute. Le corps déshabillé avant immersion. Deux blessures à l'arme blanche dans le dos, dont une qui avait transpercé les poumons. Des hématomes. D'autres marques. Le majeur de

la main gauche sectionné sous l'articulation. Par pur plaisir ? Pour empêcher l'identification ? Pour ôter une bague récalcitrante ?

Jusque-là, rien dans la liste des personnes disparues, pas de parents, de petite amie, de frère ou de tante inquiets. Pas pour lui. D'ici une heure, le service de presse aurait transmis aux médias tous les détails. Une aspirante journaliste aux dents longues, stagiaire à BBC London News, transie devant la caméra, priant afin que son maquillage ne coule pas et que le froid ne lui file pas la goutte au nez. Si la police n'avait rien de nouveau en fin de journée, on sortirait la photo de la victime assez tôt pour les quotidiens, un maximum de visibilité, en espérant qu'une catastrophe naturelle ou une bourde ministérielle ne la relègue pas en bas de la page six ou huit.

Sur l'écran de l'ordinateur, les photos semblaient délavées. Un visage sculpté, un moulage de plâtre, romain ou grec. Un retable. Un dieu mineur. Les yeux décolorés.

Karen se souvenait de ses yeux.

Ils étaient bleus.

2

Noël se passa sans événement notable. Karen parla à la plupart de ses parents proches – mère, oncle, tante, quelques cousins –, s’efforçant de ne pas calculer le prix des communications entre Londres et la Jamaïque. Plus tard dans la journée, elle appela sa sœur et les jumelles, contenant son impatience tandis que ses nièces lui récitaient la liste interminable de leurs cadeaux.

Dans l’après-midi, elle mangea devant la télé un repas tout prêt acheté en promotion chez Marks & Spencer, arrosé d’un rouge buvable. Le soir du 31, elle dîna à Exmouth Market avec quatre copines, puis elles allèrent en boîte près du métro Angel. À minuit et demi elle était à la maison et à une heure au lit, avec un livre pour toute compagnie. Ce n’était pourtant pas par manque de propositions. Dire qu’il n’y avait pas si longtemps elle aurait estimé avoir gâché sa soirée si elle était rentrée seule.

Tu vieillis, ma grande, songea-t-elle.

Janvier démarra en fanfare, avec de la neige fondue, puis de la pluie, de la neige et encore de la neige fondue. La nuit, il gelait. Le jour de son retour au bureau, elle faillit trébucher sur les marches du perron et seule la balustrade lui évita une chute disgracieuse. Le trottoir bordé de blocs de glace était une véritable patinoire. Des flocons voletaient autour de son visage comme des papillons de nuit. Le *latte* acheté à Caffè Nero était presque froid le temps d’arriver au métro.

Des photographies et une description du mort de Hampstead Heath avaient été transmises au service de renseignements de la police londonienne avant les fêtes. Elle attendait toujours. De chez elle, Karen avait envoyé un e-mail au « bureau de coordination et d’affectation » dudit service. Le bureau de coordination et d’affectation : le terme semblait tout

droit sorti de *Bleak House*, la série que sa sœur lui avait offerte à Noël. En réponse, elle avait reçu un message automatique : le bureau était fermé.

Arrivée au commissariat, elle sentit son ventre gargouiller. Elle n'avait pris qu'un café en guise de petit-déjeuner. Peut-être devrait-elle appeler Mike Ramsden. Son complice, son aide de camp, son bras droit depuis plusieurs années. Mike, si tu es en route, tu ne pourrais pas faire un détour par Prêt À Manger et m'acheter un sandwich ? Baguette œufs-tomates ou un pain machin-chose.

Elle se demanda s'il avait passé Noël seul, comme elle, ou s'il avait trouvé de la compagnie. Ramsden, toujours entre deux épouses, généralement celles d'autres hommes.

Elle repoussa sa chaise et s'approcha de la carte punaisée au mur qui représentait la zone où le corps avait été découvert.

Entre Whitestone Pond et South End Green, on comptait plusieurs accès au parc, mais, étonnamment, aucune caméra de surveillance. Les seules installées sur cette portion de route appartenaient à des particuliers désireux de protéger leur précieuse résidence et étaient orientées en conséquence.

– La plupart de ces baraques sont fermées pour la saison, avait dit Ramsden, écœuré. Pendant que leurs gros cons de proprios passent l'hiver au chaud, à Moustique.

D'après ce qu'ils avaient pu établir, le meurtre avait eu lieu à l'écart du sentier, au nord de l'étang : les traces d'une lutte violente et rapide, des branches brisées, de la terre remuée, du sang. Uniquement celui de la victime, hélas.

Aucune trace de ses vêtements. Après les lui avoir ôtés, on les avait sans doute fourrés dans des sacs poubelle, afin de les brûler ou de les jeter en pleine nature, le plus loin possible. Merci pour la contribution au grand dépotoir national.

La zone autour du site avait été passée au peigne fin : les poubelles, les bouches d'égout, le moindre buisson, tout. On avait même dragué l'étang. Trente et un sacs de débris à trier et à inventorier. Aux dernières nouvelles, dix-sept pourrissaient encore dans un coin, en attendant qu'on puisse s'en occuper. Elle avait demandé des volontaires – pas d'heures sup, uniquement son amour et son respect éternels –, mais, avec la moitié des effectifs en vacances, on ne se bousculait pas au portillon.

Dehors, le ciel était d'un gris sans appel.

La neige avait cessé de tomber.

Elle devrait vraiment appeler Mike Ramsden. Ils pourraient déprimer et maudire l'univers de concert.

À cet instant, le téléphone sonna sur son bureau.

– Mike ?

C'était Gerry Stine, du service des renseignements criminels. Karen l'écouta, prit des notes, lui fit confirmer l'information et le remercia avec effusion, lui souhaitant la meilleure des années. Après avoir effectué quelques recherches dans les fichiers de l'immigration, il avait un nom. Petru Andronic. Pays d'origine : Moldavie. Date de naissance : 27 novembre 1994. Dix-sept ans.

Fait remarquable pour quelqu'un de cet âge, il n'avait pas de compte sur Facebook, ni sur Twitter, ni sur aucun réseau social. Plus rare encore, après une première vérification auprès des principales sociétés de téléphonie, il semblait ne pas avoir de portable : il utilisait sans doute un appareil bon marché avec des recharges prépayées ou empruntait celui d'un ami lorsque nécessaire.

Karen secoua la tête : la Moldavie. Elle n'était pas sûre d'être capable de la situer. Pas assez précisément pour la placer sur une carte, en tout cas. Elle en avait entendu parler au moins. Ou était-ce la République de Moldova ? Même pays, noms différents ? Si tu dis Moldova, je dirai Moldavie.

Elle consulta de nouveau ses notes. Andronic avait déposé une demande de visa étudiant l'été précédent.

Elle se résigna à appeler Ramsden.

À en croire la musique dans le fond, il avait décidé que l'heure du grand retour de Status Quo avait sonné.

– Leyton High Road, Mike. Tu connais ?

– Comme ma poche.

L'école était coincée entre un magasin de bricolage et une boucherie halal. Bien que le nouveau trimestre n'ait certainement pas encore débuté, une bonne dizaine de jeunes qu'elle présumait étudiants étaient rassemblés sur le trottoir : la tête baissée, ils écoutaient leur iPod ou leur lecteur MP3, fumaient pour la plupart, tapant des pieds de temps en temps, mais feignant de ne pas être affecté par le froid polaire.

Un couloir étroit menait à un escalier non moins étroit. *L'école est reconnue par l'ASIC, le service d'accréditation des établissements d'enseignement supérieur internationaux*, pouvait-on lire sur une affiche au

mur. La pancarte *Interdiction de fumer* avait été facétieusement agrémentée d'un smiley avec un gros joint. *Merci de ne PAS apporter de nourriture dans les locaux*, avait-on écrit sur une feuille A4, punaisée à côté.

Au premier étage, ils trouvèrent une porte dont la plaque annonçait *Secrétariat général*. Il y avait une autre affiche, violet et or, scotchée au panneau en verre armé, avec en lettres capitales *OTHM, Centre agréé par l'organisation de la gestion du tourisme et de l'hospitalité, qui soutient l'industrie du tourisme et de l'hospitalité à travers le monde*.

– Qui l'eût cru ? dit Ramsden. Le centre du tourisme et de l'hospitalité ici même, au cœur de Leyton.

La femme derrière le bureau – la cinquantaine, des lunettes, des cheveux bruns s'échappant du peigne censé les maintenir en place – s'interrompit à peine pour les regarder.

– Si vous voulez des renseignements concernant les cours ou si vous souhaitez embaucher un étudiant, tout est en ligne. Ça coûte moins cher. La procédure est la même.

Comme ils tardaient à répondre, elle pivota sur son siège. Il y avait une autre porte derrière elle : *Professeur D. G. Sillet, Président*.

– C'est le gaz ? Ce n'est pas le gaz ? Le gaz et l'électricité ? Les factures aux entreprises de service public sont toutes réglées par prélèvement, c'est la banque qui s'en charge. Si des paiements sont en retard, nous n'y sommes pour rien.

Karen sortit sa carte et la posa sur le bureau. La femme secoua la tête et une autre mèche de cheveux glissa du peigne.

– Je le leur ai dit et redit, nous le leur disons tous : ne bloquez pas le trottoir devant l'établissement, vous gênez la circulation. Mais vous pensez qu'ils écouteront ?

Elle émit un petit grognement, puis reprit :

– Vous pensez qu'ils feraient l'effort de comprendre ?

– Petru Andronic. Il était étudiant ici.

La femme ôta ses lunettes et les toisa. Ramsden en blouson de cuir usé, le ventre débordant de son jean. Karen le dépassait de quelques centimètres grâce à ses bottes à talons, manteau de laine noire serré à la taille par une ceinture, pull, écharpe lâche autour du cou.

– Vous êtes sûrs ?

– Apparemment. Il a fait une demande, en tout cas, l'été dernier.

– Ah.

– Ah ?

– Beaucoup de demandes. Peu d'élus.

Contente d'elle, elle s'autorisa un petit sourire.

– Vous avez des fichiers ? s'enquit Ramsden.

– Bien sûr.

– Ce devrait être facile, alors. Il n'y a qu'à vérifier.

La porte derrière elle s'ouvrit sur un homme proche de la cinquantaine, le front dégarni, vêtu d'un costume qui avait été trop souvent au pressing.

– Madame Dawes ?

– La police, monsieur Sillet. Simple enquête de routine.

– Très bien.

Il s'interrompt un bref instant : un coup d'œil rapide aux intrus, une inclinaison de la tête et il était reparti.

– Un homme occupé, constata Ramsden.

Les doigts de Mme Dawes cliquetaient vivement sur le clavier.

– Voilà. Andronic, Petru. Date de naissance : 27 novembre 1994. Numéro de passeport. Date d'entrée sur le territoire. Lieu de résidence dans ce pays. Il a demandé trois cours : ESOL, secrétariat et administration, technologies de l'information et de la communication.

– ESOL ?

– English for Speakers of Other Languages : anglais langue étrangère.

– Bien sûr.

– Selon son dossier, on lui a proposé une place en septembre dernier. Mais il ne s'est jamais inscrit.

– C'est inhabituel ? demanda Karen.

– Oh non.

– Et dans ce cas, que se passe-t-il ?

– Nous envoyons un courrier à l'adresse qu'on nous a communiquée. Puis un rappel si nécessaire, pour prévenir l'étudiant que, sans réponse de sa part avant une certaine date, la place sera attribuée à quelqu'un d'autre.

– C'est ce que vous avez fait pour lui ?

– Je suppose.

– Et après, si vous n'avez toujours pas de nouvelles ?

– Nous sommes dans l'obligation d'en informer l'Immigration.

– Ce que vous avez fait ?

– Nous prenons nos responsabilités au sérieux.

– Même si une facture de gaz peut vous échapper à l'occasion.

– Pardon ?

– Rien.

Septembre, octobre, novembre : au moment où l'Immigration avait été informée, pensa Karen, Petru n'en avait plus pour longtemps à vivre.

– Ses coordonnées. Son adresse en Angleterre, tout ça. Est-ce que vous pouvez nous les imprimer ? demanda-t-elle.

Aussitôt dit, aussitôt fait, ou presque. Il était domicilié à Green Lanes, dans une rue perpendiculaire à St Ann's Road. Elle connaissait le Salisbury, un pub qui se trouvait juste à côté.

OceanofPDF.com

3

Partout, ce n'était que boulangeries et cafés kurdes ou turcs. Il y avait aussi des épiceries dont les étals, qui croulaient sous des pyramides de fruits et de légumes, empiétaient largement sur le trottoir. Les vitrines affichaient des tarifs avantageux pour appeler en Afrique et au Moyen-Orient, vantaient des méthodes sûres pour envoyer de l'argent à ses proches.

– Mon père m'a amené ici, une fois, déclara Ramsden. Aux courses de chiens de Harringay. Au bout de la rue. Deux ou trois ans avant que la piste ferme. J'étais encore à l'école. Il m'a fourré un billet de cinq livres dans la poche en me disant : « On va voir combien de temps il te faut pour perdre ça. » Il m'a fallu deux courses, peut-être trois. On n'a gagné ni l'un ni l'autre, ce soir-là.

– Il te manque ? demanda Karen, qui savait que le père de Mike était mort du cancer l'an passé.

Il secoua la tête.

– J'y pense pas très souvent.

Il détourna les yeux.

– S'il voyait ça, le pauvre vieux se retournerait dans sa tombe.

La rue qu'ils cherchaient se trouvait sur la gauche, deux rangées de petites maisons mitoyennes, les façades sobres, certaines rénovées récemment, d'autres s'acheminant lentement mais sûrement vers la décrépitude. L'adresse qu'on leur avait donnée se situait entre les deux extrêmes : des travaux entamés, puis abandonnés. Une nouvelle fenêtre au rez-de-chaussée, un coup de peinture, des rideaux neufs. Au premier étage, en revanche, on n'avait pas remplacé la fenêtre qu'on avait ôtée. À la place, une bâche claquait au vent, laissant pénétrer la neige. Les tuiles tombées du toit formaient un dallage incongru sur la terre nue du jardin. On avait passé une couche d'apprêt sur la porte d'entrée.

Ramsden sonna, puis, comme personne ne se manifestait, frappa deux coups vigoureux.

Il était impossible de donner un âge à la femme vêtue d'une burqa qui leur ouvrit, un bébé de quelques mois endormi dans l'écharpe en travers de sa poitrine. À la vue de Ramsden, elle recula d'un pas. Elle laissa sans réponse les questions de Karen, appelant quelqu'un derrière elle. Le garçon qui les rejoignit avait douze ou treize ans, les yeux noirs, une coupe de cheveux qui méritait d'être rafraîchie.

– Est-ce que tu parles anglais ? demanda Ramsden.

– Bien sûr. Ma mère aussi. Mais elle ne répond pas aux inconnus. Mon père, il aime pas ça.

La femme s'était réfugiée dans le couloir, une main sur la nuque du bébé.

– Vous êtes de la sécu ? Non. La police. C'est ça, hein, la police ?

Karen acquiesça.

– Nous cherchons quelqu'un qui pourrait nous renseigner sur un certain Petru Andronic.

– Qui ?

– Petru Andronic. On nous a dit qu'il habitait ici.

Le garçon secoua la tête, se dandinant d'un pied sur l'autre.

– Ici, y a que moi, mes frères, ma sœur, ma mère et mon père.

– D'où est-ce que vous venez ? demanda Ramsden.

– Tottenham. South Tottenham.

– Et avant ?

– L'Irak.

– Depuis combien de temps est-ce que vous vivez dans cette maison ? intervint Karen.

– J'en sais rien. Ça fait un bail. Un an ? Plus. Avant mon anniv'. Donc, ouais, plus d'un an, c'est sûr.

– Et personne d'autre n'a habité chez vous pendant cette période ? Vous n'hébergiez personne ? Un locataire.

Le garçon secoua la tête. Derrière lui, le bébé poussa un cri, mais sa mère le fit taire aussitôt.

– Tu en es certain ?

– Bien sûr.

Karen lui montra la photographie.

– Est-ce que tu l'as déjà vu ?

– Non.

- Regarde attentivement, s’il te plaît.
- J’ai regardé attentivement.
- Alors, regarde encore une fois, lança Ramsden.

Le garçon se renfroigna et marmonna quelque chose, puis, avec une lenteur exagérée, fit ce qu’on lui demandait.

Rien.

Karen le remercia pour son aide.

Ils essayèrent les autres maisons de la rue. Trois personnes déclarèrent que le visage leur rappelait quelque chose, sans être catégoriques. Un homme qui résidait dans le quartier depuis près de quarante ans – et qui mit du temps à ouvrir, car il marchait avec une canne – réfléchit longuement avant de répondre qu’il était certain de l’avoir vu :

– L’an dernier, dans la maison, là-bas. Avec les plantes derrière la fenêtre. Oui, celle-là.

Ils avaient sonné : personne. C’était à l’autre bout de la rue par rapport à l’adresse initiale, mais on peut se tromper de numéro, confondre, mal lire, mal entendre. Les plantes étaient parfaitement visibles, vert brillant entre les lattes des stores vénitiens. Les stores eux-mêmes étaient blancs et chers : le genre que Karen avait envisagé d’acheter pour son appartement, avant de reculer devant le prix. On apercevait également au mur un petit cadre éclairé par la lueur diffuse d’une lampe qu’on avait laissée allumée. Un tableau, songea Karen, pas une affiche.

– Les habitants de cette maison essaient de rehausser le niveau du quartier à eux seuls, commenta Ramsden.

Ils regagnèrent la rue principale et s’assirent dans un restaurant minuscule, où ils mangèrent des *böreks* à la feta et aux épinards, puis des biscuits saupoudrés de sucre glace, le tout arrosé de café fort sucré. Ragaillardis, ils reprirent leur quête, montrant la photographie à chaque porte, chaque magasin. Visages déconcertés, regards soupçonneux, certains désireux d’aider, d’autres non. Andronic ? Andronic ? Beaucoup de signes de dénégation. Est-ce que vous avez essayé Turnpike Lane ? Finalement, ils retournèrent à la maison aux plantes.

Cette fois, il y avait un chat roux tigré sur le rebord de la fenêtre, qui attendait qu’on lui ouvre. Lorsque Ramsden tendit la main pour le caresser, l’animal arquait le dos et cracha.

– Pas très accueillant, désolé. Il ne se sent pas encore chez lui.

Un Blanc, la trentaine, lunettes à monture invisible, cheveux courts bien coiffés. Pantalon en toile marron, tee-shirt gris, pull d'une autre nuance de gris. Le chat passa devant lui pour se faufiler dans la maison chauffée, tandis que l'homme prenait le temps d'examiner leur carte.

– Adrian Osborne, dit-il enfin en leur tendant la main. Vous allez attraper la mort dehors. Entrez donc.

Son compagnon et lui avaient acheté il y avait un peu plus de six mois, l'été dernier. Ils avaient gardé leur appartement de Stoke Newington pendant les travaux : les pièces du rez-de-chaussée entièrement refaites, cuisine et douche neuves. Ils envisageaient de percer une grande fenêtre à l'arrière, pour la lumière, mais on ne peut pas tout faire. Pas d'un coup. Les gens qui vivaient là avant, des locataires. Pas longtemps. Moins d'un an. Andronic ? Non, ça ne me dit rien. Je ne me souviens pas du nom, honnêtement. Une famille, ça oui. Assez nombreuse. Au moins quatre ou cinq, deux filles en bas âge, un garçon adolescent. Affiches de foot aux murs. On ne les a vus que deux fois. Le père, lors de la première visite. Il a à peine desserré les dents. Après, surtout l'agent immobilier. Et l'entrepreneur.

Osborne se pencha pour regarder de nouveau la photographie.

– J'aimerais pouvoir vous aider. Ce pourrait être un des fils, mais je n'ai pas fait plus attention que ça. Ce n'est pas comme si on nous avait présentés.

Il reposa la photo sur la table.

– Je regrette.

– Ils vous ont peut-être donné une adresse pour faire suivre le courrier ? dit Karen.

– Ce n'est pas faute de leur en avoir demandé une. Plusieurs fois. Je croyais qu'ils la laisseraient en partant. Mais rien. Vous pouvez toujours essayer auprès de l'agent immobilier. C'est lui qui leur louait la maison. J'ai ses coordonnées : numéro de téléphone, e-mail. Il devrait savoir.

Le chat leva une patte et jeta un regard menaçant à Ramsden lorsqu'ils se dirigèrent vers la porte.

L'agence se trouvait près du centre commercial Shopping City. Ils s'y rendirent à pied, pataugeant dans la neige fondue qui éclaboussait l'arrière de leur pantalon. Le bureau était au deuxième étage. Une légère odeur d'encens et d'huile capillaire. L'agent était pakistanaï. De la musique en

bruit de fond, vaguement classique, des guitares. Une brève poignée de main, s'attardant une fraction de seconde de trop sur les doigts de Karen. Ongles manucurés. Haleine parfumée à la violette. Une adresse de réexpédition, bien sûr. À Mile End, quelque chose comme ça. Deux ou trois clics de souris, sans fil, et elle apparut sur l'écran. Mile End, en effet.

– Si vous cherchez une propriété, ajouta l'agent. Un investissement...

Dans la rue, Karen aspira une grande goulée d'air froid.

– Un verre, ça te dit ? proposa Ramsden.

– C'est un peu tôt, non ?

– Tôt ou tard. C'est selon.

Ils dénichèrent un petit pub en retrait de High Road, quelques vieillards qui rêvaient leur vie en buvant des pintes de blonde tirées sans hâte. Pendant que Ramsden commandait, Karen passa un coup de téléphone et demanda à être mise en relation avec le poste de police le plus proche de l'adresse à Mile End pour qu'on y envoie quelqu'un. La seconde tournée était déjà bien entamée et Ramsden avait entonné son couplet habituel sur la décadence de la société lorsqu'on rappela Karen. L'adresse en question n'existait pas.

Comme tant d'autres, Petru Andronic était arrivé en Angleterre et avait effacé ses traces, disparaissant jusqu'à ce que son corps refasse surface par un glacial matin de décembre.

Arrivé en haut de la côte, Cordon se retourna, goûtant l'air salé sur sa langue, et regarda la baie plongée dans les ténèbres derrière lui. Début janvier et on se pelait les miches. La météo annonçait de la neige. Bonjour la bonne année !

Au-delà des lumières de la ville distante, on distinguait à peine St Michael's Mount, une bosse noire sur la mer plus sombre encore. Parmi le groupe de maisons à sa droite, une lueur vacilla, puis s'éteignit. Le col remonté, il tourna le dos au large et reprit son ascension, sentant les pavés sous ses pieds, la clé déjà à la main.

Il avait acheté cette ancienne voilerie à Newlyn avant que les prix grimpent en flèche. À présent, autour de lui, il n'y avait que des locations de vacances et des résidences secondaires, des gosses qui s'appelaient Tristan ou Toby et des monospaces avec des plaques d'immatriculation personnalisées qui bloquaient les ruelles sinueuses.

Pas qu'il soit le genre prompt à juger.

Une longue pièce avec une cuisine à une extrémité et un lit à l'autre, des cloisons pour isoler les toilettes et la salle de bains. C'était censé être une étape, ça faisait partie de son plan de carrière. Inspecteur divisionnaire dans cinq ou six ans, commissaire avant cinquante ans. Puis une de ces jolies maisons du XIX^e à Penzance, près de Penlee House. C'était là qu'il s'imaginait, c'était ce dont il rêvait. Jusqu'à ce qu'un sale con lui retire l'échelle de sous les pieds, l'obligeant à rester où il était.

Son intransigeance n'avait rien arrangé.

Tandis que ses collègues continuaient de prendre du galon, il piétinait dans ce trou perdu, à la tête d'une équipe de cinq personnes : deux jeunes agents inexpérimentés, un sergent qui avait presque son âge, sujet aux crises de goutte, et deux auxiliaires civils qui avaient grand besoin d'être eux-mêmes civilisés. Police de proximité, c'était comme ça qu'on disait. Petits

consommateurs de drogues, disputes de voisinage, ivrognerie et troubles à l'ordre public. Butors en état d'ébriété qui avaient l'accent snob des écoles privées, venus d'Oxford, Cambridge ou Londres pour faire du surf. De temps en temps, un cambriolage avec effraction. Des bricoles.

Au cours des douze derniers mois, il y avait eu plusieurs cas de vol de moutons, mais, depuis peu, ces pauvres bêtes n'avaient plus que la peau sur les os. Pas de quoi justifier toutes ces expéditions sur la lande. Si Cordon n'avait pas encore claqué la porte sans attendre la fin des trente ans réglementaires, c'était uniquement pour ne pas donner cette satisfaction à ses chefs.

D'autant plus qu'il ne lui restait pas si longtemps à tirer.

Alors, il se présentait au boulot jour après jour, pointait chaque matin, empilait les directives du ministère de l'Intérieur dans un coin jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour faire un feu de joie, ne demandant qu'à se faire oublier de ses supérieurs.

Chez lui, un repose-pieds sous les jambes, il lisait, écoutait de la musique, buvait du scotch avec parcimonie. Un mélange en ce qui concernait la musique : Mingus et Eric Dolphy à Cornell, les *Partitas pour violon seul* de Bach, un peu d'Ellington, un peu de blues, le *Quatuor à cordes n° 2* de Britten. Et la lecture ? Trollope, son préféré du moment. *Quelle époque !* Ce type avait tout compris.

En face de l'unique fauteuil confortable se trouvait un téléviseur, l'écran tourné vers le mur. De temps en temps, quand il avait besoin de se souvenir qu'il existait un monde au-delà du sien, il le faisait pivoter pour regarder les infos. Banquiers et capitaines d'industrie en faillite se réfugiant sans vergogne dans les paradis fiscaux qui abritaient leurs comptes, avec leurs maîtresses retouchées ou leurs épouses totalement refaites. Des hommes qui avaient des retraites annuelles plus importantes que ce que gagnaient en une vie la plupart des gens que Cordon connaissait. Trollope, toujours d'actualité. L'être humain était décidément incorrigible.

Affamé, il prit une tourte au porc entamée au frigo. Il décapsulait une Tribute, lorsque son portable sonna dans la poche de son manteau, à l'autre bout de la pièce.

Le policier de garde à Penzance.

– Il y a une femme ici, chef. Dans un drôle d'état. En partie à cause de l'alcool, le reste, je préfère ne pas savoir. Elle raconte un peu n'importe quoi.

– D'accord. Et pourquoi est-ce que vous avez besoin de moi ?
– Elle vous demande, chef, c'est tout. J'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir.

– Elle a un nom ?

– Carlin.

Cordon tressaillit.

– Rose ? Rose Carlin ?

– Maxine.

– Vous êtes sûr que ce n'est pas Rose ? Ou Letitia ? Elle se fait parfois appeler comme ça.

– Maxine, c'est ce qu'elle a dit.

Cordon consulta sa montre. Penzance était juste à l'est de Newlyn. Il pouvait y faire un saut. Sa voiture était garée en bas de la côte.

– J'arrive.

Il remit la capsule sur la bière, avala une généreuse bouchée de tourte et enfila son manteau.

Le policier écarta le journal qu'il était en train de lire.

– Pardon de vous avoir dérangé pour ça, chef. Mais y avait pas moyen de la faire taire.

Il indiqua les cellules.

– Vous l'avez mise en cellule ?

– Pour sa propre sécurité. J'ai pensé que dormir un peu lui ferait pas de mal.

– Méfiez-vous, elle pourrait porter plainte. Incarcération illégitime.

L'autre leva les yeux au ciel.

– Merci la Convention européenne des droits de l'homme !

La porte n'était pas verrouillée. Il flottait dans l'air une odeur de désinfectant vinaigrée. Il trouva Maxine Carlin blottie dans un coin, face au mur. Elle se retourna lentement lorsqu'il prononça son nom.

Un côté de son visage était contracté, sa bouche tordue. Une croûte arrachée sous l'œil révélait la peau rosée en dessous. Elle empestait l'alcool.

– Vous vouliez me voir ?

– On a pris son temps, mon salaud.

– Vous souhaitez me parler ?

– Pas ici.

Elle chancelait, mais elle refusa la main de Cordon. Elle s'adossa néanmoins à la voiture, le temps de reprendre son souffle et ses esprits. Il se dirigea vers Morrab Gardens, au sud, et se gara le long de la promenade, les vitres baissées, attendant qu'elle finisse de rouler maladroitement une cigarette. Derrière les cris occasionnels des mouettes, il distinguait le chuintement rythmique des galets que les vagues charriaient sur la plage.

– Il s'agit de Letitia ?

– Letitia, vous parlez d'un prénom à la con !

– Rose, si vous préférez. Vous vouliez me voir au sujet de votre fille ? De Rose ?

– Elle a disparu.

Disparu, songea Cordon. Disparu d'où ? Il ne l'avait pas croisée depuis des mois, et même des années.

– Son père. Il m'a téléphoné. Elle était à Londres et elle était censée lui rendre visite, passer quelque temps chez lui. À Hastings, c'est là qu'il a sa librairie pourrie. Il l'attend toujours.

– Elle a peut-être changé d'avis.

– Et pourquoi qu'elle l'aurait appelé juste avant de partir ? De Charing machin.

– Charing Cross ?

– Peut-être. Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Viens me chercher à la gare, qu'elle lui a dit. Il a poireauté la moitié de la journée. Injoignable sur son portable, toujours éteint. Il a fini par me téléphoner. Me demander si j'avais des nouvelles. Mais je suis bien la dernière personne qu'aurait des nouvelles.

Elle jeta sa cigarette qui retomba dans une pluie d'étincelles.

– Depuis qu'elle s'est installée à Londres, on se cause plus trop. C'était autre chose, quand elle habitait ici. On était presque comme des sœurs. Mais depuis quelques années, elle me dit plus rien. Plus mystérieuse que la reine de Saba, celle-ci. Je sais même pas où elle vit. Jamais été, jamais invitée.

Cordon hocha la tête.

– Et ça remonte à quand ? Quand est-ce qu'elle était censée aller chez son père ?

– La semaine passée. En début de semaine. Juste après le Nouvel An.

Elle se frotta le coin de l'œil, révélant un ongle fendu.

– Tous les deux, ils étaient proches, alors ?

– Quand ça l’arrangeait.
– Mais elle le voyait ?
– Je viens de vous le dire, quand ça l’arrangeait, ce sale connard.
– Et là, aucune explication. Elle n’est jamais arrivée ?
– Putain, combien de fois faudra que je le répète ?
– Vous avez essayé de la contacter ?
– Ouais, mais ça n’a pas servi à grand-chose. Un vieux numéro de portable, c’est tout ce que j’avais. C’était bien la peine.
– Et son adresse ?
– J’ai que ça.
Maxine fouilla dans son sac.
– L’endroit où elle travaillait. Des ménages, un truc de ce genre. Elle m’en parlait pas beaucoup.
Elle mit un morceau de papier dans sa main. Un nom de rue et un numéro de maison. À Londres, N16.
– Et c’était quand ? Quand est-ce qu’elle travaillait là ?
– Il y a un an. Peut-être plus. Mais c’est mieux que rien, hein ? Pour la rechercher. Un point de départ.
Cordon soupira et glissa le papier plié dans sa poche. Elle avait disparu – s’il s’agissait réellement d’une disparition – depuis une semaine, même pas deux. Peu de temps, vraiment peu.
L’air qui s’engouffrait par les vitres ouvertes était froid et n’avait pas fini de se refroidir, un vent chargé d’embruns.
– Vous ferez ce que vous pourrez ? Pour la retrouver ?
Cordon détourna les yeux. Les lumières de l’autre côté de la baie semblaient lui faire signe. Il voulait rentrer chez lui, se servir un whisky et se glisser dans son lit douillet.
– Alors ?
– Je peux essayer de me renseigner d’ici. Envoyer un collègue sur place peut-être, pour voir s’il y a quelqu’un à cette adresse. À part ça, je ne sais pas trop ce que je peux faire. Pas à ce stade. Elle est majeure et vaccinée. Rien n’indique qu’il lui soit arrivé quoi que ce soit. Elle est sans doute en parfaite santé. Elle a changé d’avis au dernier moment. Ce n’est pas si rare. Elle est allée ailleurs. Avec des amis.
– C’est bon, j’ai compris, vous allez faire que dalle.
Un chien enthousiaste jappait sur la plage, pourchassant des ombres dans la nuit.

– Je ferai ce que je pourrai.

– Que dalle. Vous ferez que dalle.

Cordon soupira.

– Tous les mêmes.

Les hommes. Elle parlait sans doute des hommes.

– Si j’ai pas de nouvelles, j’irai voir ce qui se passe moi-même. Dire que j’ai été assez conne pour penser que vous voudriez m’aider.

Elle ouvrit la portière.

– Elle avait de l’estime pour vous, allez savoir pourquoi.

Gauchement, elle se tourna pour sortir, baissant la tête.

– Attendez, je vais vous déposer.

Elle fit semblant de pas avoir entendu. Comme si elle marchait sur des braises brûlantes, elle traversa la rue et longea le mur. Cordon voulut la rattraper, puis se ravisa. Au bout de la promenade, il sentit la peinture inégale et froide de la rambarde contre ses mains. *Elle avait de l’estime pour vous.* Au-dessus de la mer, la lune apparut un instant derrière un rempart de nuages, puis se cacha de nouveau.

La première fois qu'il avait vu Rose Carlin – Letitia –, elle était assise en tailleur sur un lit défait, des traînées de merde et de sang séchés sur le matelas, les yeux fermés très fort, tandis qu'elle s'injectait de l'héroïne dans la veine à l'arrière de son genou gauche.

Personne n'avait répondu quand il avait frappé. Avec quatre autres policiers, ils faisaient des descentes dans toute la rue. Un tuyau transmis par un de leurs supérieurs. La plupart des maisons abandonnées, portes et fenêtres barricadées. Les bulldozers ne tarderaient pas à raser tout ça, pour qu'on élève un grand ensemble avec des appartements de trois ou quatre pièces, sur les ruines de ces anciens pavillons familiaux. Harbour View, ça s'appelait, bien qu'il n'y ait aucune vue sur le port. Même le nom était une arnaque.

Le seul autre occupant de la chambre, un jeune homme d'environ dix-huit ans, était assis par terre, les jambes écartées, la tête contre le mur et une ceinture en cuir serrée autour du bras. Cordon avait déjà eu affaire à lui. Un habitué des squats de la ville, qui branlait les voyageurs désœuvrés dans les toilettes de la gare routière pour le prix d'un demi-gramme de speed ou d'un paquet de clopes. Billy Mullins, le benjamin d'une fratrie de cinq garçons : un dans l'armée, deux en prison et le dernier – le mouton noir –, père de famille qui travaillait huit heures par jour comme jardinier municipal.

Cordon avait donné un petit coup contre la semelle des baskets usées du jeune homme et l'avait aidé à se lever.

– Alors, Billy, qu'est-ce qu'on va te coller cette fois ?

Il avait cligné des yeux une fois et laissé retomber son menton sur sa poitrine.

Bon sang, comme si j'avais rien de mieux à faire, pensa Cordon. Il tira une chaise avec son pied et assit Mullins dessus sans ménagement.

- Possession de drogue ? Avec intention de vendre ?
- Allez vous faire foutre, marmonna Mullins sans conviction.

Derrière eux, la fille exhala un soupir, comme de l'air qui s'échappe d'un ballon, et s'affala sur le flanc.

- On a une nouvelle petite copine, Billy ?
- De quoi je me mêle ?

Elle avait les bras maigres, des seins qui semblaient appartenir à un autre corps. Il aurait presque pu encercler sa taille d'une main. Des préservatifs usagés, deux, traînaient par terre : c'était déjà ça.

- Quel âge elle a ?
- Qu'est-ce que j'en sais ?
- Allez, Billy. Quatorze ? Quinze ? Moins ?
- L'âge de baiser.

Cordon envoya valser la chaise d'un coup pied et le garçon s'étala de tout son long, se cognant la tête contre la plinthe. C'était malin. Demain, il aurait un vilain bleu et une bosse comme un œuf. Et un jeune avocat futé de l'aide juridictionnelle n'aurait qu'à brandir les Polaroid pour le faire sortir de prison.

Il le releva et le sermonna, puis le regarda réunir ses quelques affaires et décamper. La fille s'habilla lentement, dans un état second, comme si tout ce qui touchait sa peau était douloureux. Lorsqu'il tendit la main pour l'aider, elle recula.

Il l'emmena dans un café un peu plus loin. Elle marchait à dix pas derrière lui. Quand il lui demanda ce qu'elle voulait, elle ne répondit pas. Il commanda un thé et un sandwich au bacon, puis la même chose lorsqu'elle eut tout englouti. Un mince sourire plaqué sur son visage, elle taxa une cigarette à la table voisine. Elle n'avait toujours pas croisé le regard de Cordon.

- Tu le connais depuis longtemps ?
- Qui ?
- Billy.

Elle chassa la fumée qui s'enroulait devant ses yeux.

- Il est pas bien méchant. Pas autant que certains.
- Il sait quel âge tu as ?
- Parce que j'ai quel âge ?

Cordon haussa les épaules.

- Quatorze ans ?

– À mon prochain anniversaire.

Pourquoi ? Le mot claqua bruyamment dans la tête de Cordon.

– Tu habites chez tes parents ?

– Chez ma mère. Quand j’ai pas d’endroit où aller. Quand elle est là.

– Une assistante sociale ?

– Faut que je les compte ? Toutes des garces.

Elle rit, découvrant de petites dents pointues.

– La dernière en date, elle voudrait que je me traîne à genoux et que je prie le bon Dieu pour qu’il me ramène sur le droit chemin.

Elle partit d’un nouvel éclat de rire qui se transforma en quinte de toux. Cordon alla chercher un verre d’eau au comptoir. Le temps qu’il se retourne, elle avait disparu.

Il la trouva dehors, accroupie sur le trottoir.

– J’ai cru que tu t’étais enfuie.

– Raté. J’avais besoin d’air.

Lorsqu’elle se releva, elle lui arrivait à l’épaule : plutôt grande pour son âge.

– Cette assistante sociale, elle a un nom ?

– À part Connasse ?

– À part ça, oui.

Elle posa la main sur son bras et la laissa glisser jusqu’à son poignet.

– Écoutez, si on oubliait tout ça. Qu’est-ce que ça peut vous foutre ? Vous devez avoir autre chose à faire. Pourquoi perdre votre temps avec moi ?

Ses doigts caressaient sa main.

– On pourrait aller quelque part, si vous voulez.

Il la repoussa et recula.

L’assistante sociale lui raconta toute l’histoire, glauque à souhait : la mère de Rose, Maxine, était une héroïne fichée, qui avait trois enfants de trois pères différents. Les deux plus jeunes, des garçons, avaient été placés lorsqu’ils avaient sept et cinq ans. Rose avait vécu temporairement dans des familles d’accueil, mais on l’avait autorisée à regagner le domicile maternel en début d’année, quand Maxine avait décidé de repartir à zéro.

– Zéro ? demanda Cordon. Le terme me semble approprié. Qu’est-ce qu’elle va devenir ? ajouta-t-il, désignant l’adolescente qui se curait les ongles avec un trombone tombé du bureau.

– Je vais ramener Rose chez elle. Établir quelques règles de base. M’assurer qu’elles sont bien comprises.

– Quelques règles de base ?

L’assistante sociale se leva.

– Nous préférons ne pas séparer les familles, inspecteur, dans la mesure du possible. Si vous désirez être présent à la prochaine réunion concernant Rose, je suis certaine que ça peut s’arranger.

– Je ne raterai ça pour rien au monde.

Il la rata, bien entendu. Ainsi que Rose elle-même l’avait dit, il avait autre chose à faire... Et ce n’étaient pas les gosses en difficulté qui manquaient. En quoi cette petite était-elle son affaire ? Autant laisser les services sociaux faire leur boulot comme ils pouvaient.

Au cours des deux années suivantes, il ne la croisa que de loin : un visage parmi un groupe de filles qui gloussaient en allant au pub ou narguaient les garçons sur le port, devant le *Scillonian*, le ferry pour les Sorlingues. Une voix sonore et stridente qui ne s’en laissait pas conter, le menton toujours pointu, mais les joues plus pleines. Une fois, il crut l’apercevoir racolant sur la promenade, haut pailleté et jupe ras les fesses. Le temps qu’il s’approche, une Mondeo gris métallisé s’était arrêtée et, après une brève négociation, l’avait emmenée dans un crissement de pneus.

Puis, un soir d’été, il était tombé sur elle paradant dans Market Jew Street, au bras d’une femme habillée comme elle, en noir de la tête aux pieds, leurs anneaux d’argent scintillant sous les derniers rayons du soleil. Les cheveux de Rose étaient teints au henné, ceux de sa compagne en vert vif.

Non seulement elle le reconnut, mais elle s’arrêta.

– Cordon, c’est ça ? Sergent ou je ne sais quoi. Le type du sandwich au bacon.

– Inspecteur Cordon. Et toi, c’est Rose.

– Ouais. Et c’est ma mère, Maxine.

– Enchanté, dit-il en tendant la main.

Il voyait à présent qu’elle était plus âgée. Elle aurait pu passer pour la grande sœur de Rose, le temps d’une sortie, et elle ne s’en privait sans doute pas. C’était les rides autour de sa bouche qui la trahissaient. Les rides de quelqu’un qui fumait trop. Et le regard d’une femme que la vie n’avait

pas ménagée. Qu'avait dit l'assistante sociale, déjà ? Trois enfants, deux placés. Elle devait avoir trente-quatre ou trente-cinq ans.

– Toujours flic, alors ? demanda Rose.

Il hocha la tête.

– Vous mettez les gens en prison.

– Parfois.

– Mes potes.

– Peut-être.

Elle rit. Il se rappelait son rire.

– Moi, j'ai une nouvelle vie. Je suis réglo maintenant.

Sa voix et ses yeux se moquaient de lui.

– J'ai même un taf. Un café dans la galerie marchande. Le soir. Le week-end. Je pense faire une formation, hein, maman ? Faut avoir des qualifications. Un diplôme. Aide vétérinaire, ça me botterait bien.

Elle avait prononcé le mot vétérinaire comme si elle l'essayait, articulant chaque syllabe.

– Tu aimes bien les animaux, alors ?

– Plus que les gens. Que la plupart des gens.

– Les chiens ?

– Ouais, les chiens, ça va. Pourquoi ?

– J'ai une chienne, un springer anglais. Elle manque d'exercice. Si tu veux la promener de temps en temps...

– Combien ?

– Hein ?

– Pour la promener, je touche combien ?

– Je n'en sais rien. Cinq livres, peut-être ?

– De l'heure ?

– Je pensais plutôt à chaque sortie.

– C'est ça, dans vos rêves !

Elle serra plus fort le bras de sa mère et fit mine de s'éloigner.

– D'accord, cinq livres de l'heure.

Elle se retourna avec un grand sourire.

– Et quinze minimum.

Cordon regarda Maxine.

– Elle est dure en affaire.

– Faut bien.

Cordon hocha la tête.

– Marché conclu. Attends...

Il sortit de sa poche une carte de visite professionnelle et ajouta au dos son adresse et son téléphone personnel.

– Comment vous savez que je vais pas débarquer avec mes copains quand vous êtes pas là, entrer par effraction et piquer tout ce que vous avez ?

– Je ne peux pas le savoir.

Elle prit la carte sans le regarder et la rangea.

– Viens, maman. On devrait pas rester là avec lui. Faut qu'on pense à notre réputation.

Il les vit se diriger en riant vers le Wetherspoons, de l'autre côté de la rue. Formation. Diplôme. Un vrai travail. Qui espérait-elle convaincre ? Elle ou lui ? Il songea au legging et aux manches longues qui couvraient ses membres, se demandant si elles échangeaient leurs seringues à la maison. Elle pouvait encore suivre les traces de Maxine, toxico et mère à seize ans. La prochaine fois qu'il la croiserait dans Market Jew Street, elle monterait peut-être lentement la rue avec une poussette. Pour qui se prenait-il ? Un genre de bienfaiteur ? Un ange gardien ? Passe promener mon chien : d'où sortait-il ces conneries ?

6

Il ne la revit pas pendant deux mois. Que s'était-il imaginé ? Il était en train de récurer une casserole dans laquelle il avait fait des œufs brouillés – le téléphone l'avait dérangé au moment crucial et les œufs avaient attaché comme une seconde peau –, lorsqu'il aperçut son visage par la petite fenêtre à côté de la porte.

– Je suis venue pour le chien. Ça marche toujours ?

Cordon se demanda si elle était encore dans sa phase gothique : le henné n'était presque plus visible dans ses cheveux, néanmoins, elle arborait un gilet et un jean noirs, une chemise blanche, des piercings et des boucles d'oreilles, les lèvres blanches et les ongles violets.

– Pas de problème en ce qui me concerne. Elle, ça dépend. Elle n'aime pas trop les inconnus.

Mais il n'avait pas fini de parler que le springer agitait gaiement la queue et cherchait à lécher la main de l'adolescente.

– Ouais, fit-elle avec un petit sourire de triomphe. Je vois ce que vous voulez dire.

– Tiens, voici la laisse. Prends un ou deux sacs poubelle, pour ramasser ses crottes. Tu peux la lâcher après Tolcarne Inn. Sur le carré de pelouse près de la galerie. Puis sur la plage.

Accroupie, elle caressait la chienne derrière les oreilles.

– Elle s'appelle comment ?

– Kia.

– Je lui apporterai des biscuits. Vous pourrez me rembourser après. Au fait, vous savez combien de temps il faut d'ici à Penzance ?

– Vingt minutes ?

– Un peu plus. Donc, c'est inclus ? Je vous compte mon temps de trajet ?

Elle prit la laisse et le springer la traîna jusqu'à la porte.

– Je ne vais pas la promener plus d’une heure, vu que c’est la première fois. Vous serez là à mon retour ?

– C’est dimanche. Sauf urgence, c’est mon jour de congé.

– Mais oui, où est-ce que j’avais la tête ? Les criminels se reposent le dimanche, tout le monde le sait.

Après leur départ, Cordon examina encore la casserole, secoua la tête et la jeta à la poubelle. À l’occasion, il en rachèterait une à Lidl.

Après ça, elle revint presque tous les dimanches et plusieurs fois en fin de journée, pendant l’été. Au point où Kia l’entendait arriver avant Cordon. De temps en temps, il l’interrogeait sur sa mère, ses projets de formation, histoire d’alimenter la conversation, mais guère plus : autant parler à un mur.

Un soir, un mardi, alors que Cordon avait été appelé à cause d’une dispute conjugale, qui, comme souvent, s’était résolue quand le mari et la femme s’étaient retournés contre lui pour lui conseiller d’aller se faire foutre, elle se présenta avec une bouteille de mousseux bas de gamme, vêtue d’une tenue qu’elle avait dû piquer à sa mère ou dénicher dans une vente de charité : une robe en chenille mauve fendue, froncée sur le devant.

– En quel honneur ?

– C’est mon anniversaire. Seize ans, ajouta-t-elle en se jetant sur le petit canapé. Ça signifie que je suis sexuellement majeure.

– Ça signifie que tu as seize ans.

– Putain, jamais vous rigolez un peu ?

– Rarement.

Elle lui tendit la bouteille.

– Tenez... occupez-vous de ça.

Il sortit deux verres et servit le vin, n’en renversant qu’un peu lorsqu’il moussa. Ça lui rappelait les *cream sodas*¹ de son enfance, mais un *cream soda* qui aurait tourné.

– C’est vraiment ton anniversaire ?

Elle trempa son doigt dans le verre et fit un signe de croix, bénissant ses seins à travers le tissu.

– Et mon baptême.

– Comment ça ?

– Figurez-vous que j’ai un nouveau nom.

– L’ancien ne te convenait plus ?

– Rose, c’est pas moi. C’est personne. Personne que je connais.

– Et tu es qui, maintenant ?

– Letitia.

Il écarquilla les yeux.

– Ça vous plaît ?

– Disons que c'est... différent.

– Ça veut dire joie et bonheur. C'est mon père qui me l'a dit.

Cordon ne l'avait jamais entendue évoquer son père jusque-là et il en avait déduit qu'il avait coupé les ponts depuis longtemps.

– C'est lui qui l'a choisi ?

– Plus ou moins.

Renversant la tête, elle but une autre gorgée.

– Ça me va bien, non ?

– Peut-être.

– C'est ce que pense mon père. Il a tout compris, hein ? La joie et le bonheur, putain, c'est tout moi ! Il me connaît trop bien, le mec !

Cordon attendait un rire qui ne vint pas.

Lorsqu'elle partit, peu après, il restait une bonne demi-bouteille. Après réflexion, il jeta le vin dans l'évier. Quand elle revint pour promener Kia, une semaine plus tard, ni l'un ni l'autre ne mentionnèrent l'épisode.

Elle ne fit plus allusion à son père, à part une fois. Cordon, très remonté, s'était lancé dans un sermon sur les valeurs de l'étude et de la lecture, sur ce que les élèves étaient censés faire, mais qu'ils ne faisaient que trop rarement à son sens.

– Foutez-moi la paix. Arrêtez de me faire la morale. Et puis merde, vous êtes pas mon père, vous savez.

Il en était parfaitement conscient. Et il n'avait de leçon à donner à personne. Son fils, Simon, à présent adulte, avait profité de son année sabbatique pour mettre la plus grande distance possible entre eux et décidé que c'était mieux ainsi. Les seules nouvelles qu'il avait de lui – hormis des demandes d'argent laconiques, presque officielles – se résumaient aux cartes postales occasionnelles que Simon lui adressait de Saint-Domingue, Bogota ou La Paz afin qu'il sache qu'il était encore en vie. Après la Bolivie, il n'avait rien reçu pendant un certain temps, six mois d'angoisse, puis les envois avaient repris : Pangai, Lautoka, Auckland, Hobart, Sydney. Des épingles plantées sur une carte imaginaire, traçant un voyage qui semblait ne jamais devoir revenir à son point de départ.

Quant à son ex-femme Judith, il n'avait pour ainsi dire plus aucune relation avec elle : un coup de téléphone tard le soir de temps en temps, en général aux alentours de Noël, les silences plus longs que les phrases.

Vous êtes pas mon père.

Qui était-il alors ? Un adulte inquiet ? Un ami ? C'était beaucoup dire.

Lorsque ses collègues l'apprirent, il eut droit à des regards entendus et à quelques remarques égrillardes. Il préféra ne pas relever.

Puis il se passa quelque chose qui changea tout.

Une nuit, à 4 heures du matin, après une soirée en boîte, grisée par les cachets et l'alcool, elle pénétra chez lui et se glissa dans son lit. Il la chassa sans ménagement. Furieux de son audace, furieux contre lui-même parce il en avait été excité, sachant au fond de lui-même qu'il regrettait l'occasion ratée, dans sa vie où l'amour et l'insouciance avaient peu de place.

Il ne la revit plus.

Kia tournait en rond dans la pièce, jetant des regards pleins d'espoir vers la porte. Cordon dut la sortir lui-même jusqu'à ce qu'il trouve quelqu'un d'autre, un jeune garçon dont le père travaillait au marché aux poissons, sur le quai.

Mais c'était il y avait bien longtemps, plus de quatorze ans.

Letitia avait quitté la ville.

S'il la croisait lors de ses brèves visites, c'était un signe de tête ou de main, rien de plus. S'il tombait sur sa mère seule, et assez sobre pour répondre, il prenait de ses nouvelles.

Et à présent, ça.

Il passa les appels promis le lendemain matin. Il se fit trimballer de poste en poste, d'interlocuteur en interlocuteur, sans résultat. Personne n'avait entendu parler d'une Letitia ou d'une Rose Carlin, ni accident ni blessure grave signalés, pas d'incident auquel elle aurait pris part. Pas de cadavre de son âge et de sa taille en attente d'identification.

Il en resta là. Il songea quelques fois à contacter Maxine, pour savoir ce qu'elle avait découvert lors de son voyage à Londres, presumant qu'elle y était allée, mais il ne franchit pas le pas.

D'autres événements la chassèrent de ses pensées. Une rixe de pub qui avait tourné au drame, lorsqu'un des participants était passé à travers un panneau de verre blindé. Du matériel d'escalade dernier cri volé sur le parking de l'ancienne mine de Carn Galver. À St Buryan, un cambriolage à l'épicerie qui faisait aussi office de bureau de poste. Une caravane

incendiée dans un camping de Trevedra Common. Le couple qui dormait à l'intérieur pouvait s'estimer heureux de s'en sortir avec des brûlures au second degré.

La vie continuait, cahin-caha.

1. Soda à la vanille. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

OceanofPDF.com

Karen ne savait toujours que penser de Tim Costello, bien qu'il fût maintenant partie de son équipe depuis neuf mois. À Leeds, il avait été sergent aux Homicides pendant trois ans. Il était grand temps qu'il soit promu. Il avait obtenu son diplôme en criminologie et en sciences médico-légales à l'université John Moores de Liverpool, sa ville natale. On ne l'aurait jamais deviné à son accent : il aurait pu présenter les informations sur Radio 4 sans qu'aucun sourcil ne se fronce. Il avait bénéficié de l'instruction adéquate, pensait Karen. Sa mère l'avait sans doute forcé à suivre des cours d'élocution dès l'âge de six ou sept ans.

Costello avait du sang chinois par sa mère et irlandais par son père. Il avait hérité de la taille et de la carrure anguleuse de ce dernier, et des traits de celle-ci. Son grand-père paternel avait émigré à Liverpool, à l'époque où le travail sur les docks ne manquait pas et où le comté de Galway offrait peu de perspectives. Sa grand-mère maternelle était arrivée en bateau de Hong Kong : une fiancée choisie sur catalogue. En revanche, Karen ignorait comment les parents du jeune homme s'étaient rencontrés.

S'il s'adressait toujours à Karen avec le respect dû à son rang, il pouvait se montrer effronté avec les autres. Un peu trop sûr de lui, selon Ramsden, un peu trop grande gueule. Karen lui accordait le bénéfice du doute. Donnez-lui une chance de s'acclimater, de prendre ses repères : il finira peut-être par s'épanouir, par trouver sa voie.

C'était déjà le cas en ce qui concernait les transports. Il venait à vélo, très tôt, sur un cadre en fibre de carbone équipé d'un dérailleur Shimano, qui, ainsi que Ramsden se plaisait à le souligner, coûtait plus cher que sa première bagnole. Il vivait dans un appartement de Hackney, à la limite de Dalston, avec une petite amie que personne n'avait jamais rencontrée.

Short moulant en lycra renforcé sur collant de cycliste noir et pull à manches longues de couleur vive, casque sur les oreilles pour écouter des

groupes qui s'appelaient Foals ou The Geese : Mike Ramsden et lui appartenaient à deux univers différents, et c'était rien de le dire. Karen aimait penser qu'elle se situait quelque part entre les deux, mais au fond elle n'en était pas si sûre. Parfois, quand elle discutait avec Costello d'autre chose que du boulot, elle avait l'impression de passer un examen sur la manière dont on vivait dans son monde à lui et d'être recalée.

Peu après le premier de l'An, pendant ces mornes journées où ils avaient mis un nom sur le cadavre de Petru Andronic, alors que la température refusait de franchir la barre du zéro et que les cieux semblaient avoir décidé de donner un nouveau sens au mot gris, ils avaient obtenu un début de résultat dans l'affaire de Walthamstow. Les balles extraites du corps de la victime venaient du même lot qu'une cargaison d'armes et de munitions saisie par la Central Task Force au cours d'une descente dans un entrepôt de Deptford. Tandis que leurs collègues continuaient d'enquêter sur l'identité des trafiquants, Tim Costello travaillait en collaboration avec la police scientifique pour savoir si on pouvait relier le meurtre à d'autres fusillades récentes.

En ce qui concernait la bagarre qui avait mal tourné à Wood Green, on était encore dans le brouillard. La victime, un adolescent de quinze ans du nom de Derroll Palmer, n'avait a priori aucun lien avec les gangs, mais les deux jeunes hommes arrêtés, puis relâchés étaient membres des Bruce Castle Kings, une branche d'un gang appelé Tottenham Mandem. Tous les deux avaient déjà eu affaire à l'unité Trident et avaient été condamnés pour agression, néanmoins, ils avaient des alibis qui tenaient la route. L'un d'eux avait admis durant l'interrogatoire être présent sur les lieux du crime, avant de se rétracter presque aussitôt, son avocat affirmant que l'aveu lui avait été extorqué dans une atmosphère de peur et d'intimidation.

Allez dire ça au gamin qui est mort, songea Karen, tué pour avoir protesté quand on avait traité de grosse pute sa petite amie, qu'il raccompagnait chez elle.

Quant à Wayne Simon, qui avait disparu depuis les meurtres de Holloway, on ne savait toujours pas ce qu'il était devenu. On l'avait peut-être aperçu à Gateshead, c'est tout. Si c'était vrai, il se dirigeait vers le nord. Tôt ou tard, il atteindrait la mer et devrait s'arrêter.

Elle était en train de rédiger une note en réponse aux derniers chiffres trimestriels faisant état d'une hausse de la criminalité, lorsque Ramsden

frappa et entra.

On avait retrouvé une carte SIM au fond de l'un des sacs de déchets prélevés sur les lieux du meurtre d'Andronic. Dans l'avant-dernier, bien entendu. Elle était passée au travers du tri préliminaire et avait été enfouie dans un magma détrempé de journaux déchirés, parmi des papiers de bonbon en décomposition, des mégots écrasés, une crotte de chien et une chaussette d'enfant. Elle avait été ramassée dans les broussailles à l'est de l'étang.

– On est sûr que c'est la sienne ? Celle d'Andronic ?

– Pas totalement.

– Comment ça ?

– On l'a envoyé à nos gars des télécommunications. Il y a deux jours.

– Alors ?

– Une carte prépayée.

Karen secoua la tête. Les problèmes étaient légion quand il s'agissait de cartes prépayées : rien ou presque n'était simple. Règlements en liquide et pas de facture, sans parler des possibilités de faux noms, de fausses adresses, de pistes qui se dissolvaient dans la nature dès qu'on essayait de remonter aux propriétaires. T-Rex domicilié au Nirvana. Ce genre de conneries.

– Et alors ?

Ramsden sourit.

– Radu Rebeja. Une adresse bidon à Londres.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

– Le mec du service m'a dit de faire une recherche sur Internet. Radu Rebeja, le joueur le plus sélectionné dans l'histoire du foot moldave. Il a passé la majeure partie de sa carrière à Moscou. Aujourd'hui, il est vice-président de la ligue moldave de football. Résident à Chisinau.

– Peu de chances que ce soit son téléphone dans ce cas ?

– En effet. Mais, à part Andronic, combien de supporters moldaves risquaient de se trouver à cet endroit précis de Hampstead Heath, ce soir-là, à ton avis ?

– On a la liste de ses appels ?

– Les gars bossent toujours dessus. Ils ne peuvent pas nous promettre quand, ils sont débordés. La routine, quoi. Alors, ne te...

– Je ne m'emballe pas, OK.

Ça pouvait donner quelque chose, mais ça pouvait également déboucher sur quinze mille impasses. Le trop-plein d'informations pouvait détruire une enquête aussi sûrement que l'absence d'indices. Elle se força à se concentrer sur ses tâches administratives, une oreille tendue vers le téléphone obstinément silencieux. À la fin de la journée, il n'y avait rien de neuf concernant la carte SIM.

Lorsqu'elle sortit, il faisait nuit depuis trois bonnes heures, mais c'était la fausse nuit des grandes villes, éclairée par les lumières des vitrines et les phares. Les nuages semblaient peints, un décor de théâtre, le bleu du ciel celui d'une nuit américaine au cinéma, l'horizon baigné d'une lueur orange irréaliste.

Sur un coup de tête, elle s'arrêta chez Ottolenghi et acheta une portion de poulet au piment et au basilic, une autre de champignons à la cannelle, avec un gâteau renversé aux poires et aux canneberges en dessert. Fais-toi plaisir, ma belle, et ne regarde pas à la dépense.

Arrivée chez elle, elle se servit un généreux verre de vin et s'installa avec un plateau devant un épisode de la série suédoise *Wallander* qu'elle avait enregistré sur BBC 4. Angoisse existentielle et meurtres au bord de la Baltique. Tant qu'elle pouvait faire abstraction de son quotidien, chose facilitée par les sous-titres, elle était capable d'apprécier le travail de la police d'Ystad, qui, en dépit de méthodes approximatives, parvenait chaque semaine à boucler une affaire en quatre-vingt-dix minutes. Quant à Wallander lui-même, ou du moins Krister Henriksson, l'acteur qui jouait son rôle, l'exaspération qu'il lui inspirait au début – comment un type aussi bordélique pouvait-il diriger une brigade criminelle ? – s'était transformée en plaisir résigné, lorsqu'elle voyait la colère et l'incompréhension du policier se muer en une forme de clairvoyance.

Sauf quand il s'agissait de sa vie amoureuse.

Là, elle pouvait très bien s'identifier à lui.

Une nuit en boîte, une silhouette athlétique, un visage agréable dans un bar bondé, le jeu des corps qui ondulaient et s'effleuraient, de la piste de danse au taxi, avant la baise, lente et généreuse, ou rapide et brutale, qui de toute manière ne lui suffisait plus. Comme si ça lui avait jamais suffi, depuis qu'elle avait passé vingt ans.

Elle écarta le plateau, vida son verre et éteignit la télé. Elle s'approcha de la fenêtre et resta là quelques instants. Elle voyait son reflet se superposer à la rangée de maisons en face, la ligne d'arbres plus sombre qui marquait la

limite de Highbury Fields. Au bord de la chaussée, l'intérieur d'une voiture s'illumina brièvement, éclairant la silhouette d'un homme penché sur le volant.

Toute la journée, puis toute la soirée devant les scènes qui montraient Wallander s'efforçant de combler le gouffre entre lui et sa fille adulte – échouant à chaque fois –, elle avait essayé de ne pas penser à son propre père. Son anniversaire dans moins d'une semaine. Soixante-treize ans. Il aurait eu soixante-treize ans fin janvier, sans cet accident idiot. Phares allumés, la voiture dehors s'éloigna lentement du trottoir et disparut. Il avait traversé la chaussée en courant, un soir comme celui-là, à la vue d'un groupe d'adolescents qui tourmentaient une gamine apeurée. Les garçons blancs, la fille une métisse à la peau claire. Des bousculades, des tripotages, des insultes.

Le visage brouillé de larmes, la fille était à genoux. Le père de Karen s'était précipité à la rescousse avec un rugissement d'indignation vertueuse, ne faisant pas attention dans sa hâte au camion qui venait de tourner au coin de la rue et reprenait de la vitesse.

Son corps soulevé et projeté dans le vide avant de retomber, disloqué, au bord du trottoir. Une scène qu'elle n'avait jamais vue qu'en imagination.

Il avait survécu pendant trois jours à l'hôpital, inconscient, maintenu en vie par des perfusions, des tuyaux et des prières. Sa mère n'avait pratiquement pas quitté son chevet jusqu'à ce qu'il ne reste que la prière. Puis la mort.

Âgée de treize ans à peine, Karen passait à l'hôpital, mais ne s'attardait pas, incapable de supporter la douleur.

Après le décès de son père, sa mère était rentrée en Jamaïque. Karen avait refusé de partir, contrairement à sa sœur Lynette, qui dans un premier temps avait accepté de l'accompagner, pour revenir en Angleterre trois ans plus tard. Elle ne voulait pas abandonner son collège, ses amis. Elle était proche de sa tante et de son oncle qui l'avaient prise chez eux. À présent qu'ils étaient à la retraite, ils étaient rentrés à Spanish Town, eux aussi, résignés et dépassés par une ville qui n'était plus à leurs yeux celle où ils avaient choisi de passer leur vie.

Karen ferma les rideaux.

Le visage de son père lui apparut un instant, comme une lumière fugace.

Karen se démaquilla et se déshabilla au son de *Cry, Baby, Cry* et de *Good Night* des Beatles, dans une reprise de Ramsey Lewis, pianos et cordes. Une

fois au lit, au bout de trois pages son livre lui échappa des mains et elle s'endormit.

OceanofPDF.com

Le matin. Froid. Couvert. Upper Street et St Paul's Road congestionnées, la circulation bloquée dans les deux sens. Le portable de Karen sonna comme elle arrivait au comptoir de Caffè Nero. Jonglant entre les pièces de monnaie et sa carte de fidélité, elle répondit en passant sa commande.

– Désolé, mais on n'a pas de *latte* ici, dit la voix au téléphone. Ce doit être une erreur.

Un soupçon d'accent des Midlands. Wolverhampton ou West Bromwich. C'était son collègue des télécommunications.

– Vous avez quelque chose pour moi ?

– Sucre ? Cacao ?

– Des infos ?

– Une carte SIM toute neuve, seulement cinq appels. Trois passés à une certaine Lesley Tabor, Lesley E-Y. Les deux autres à un numéro Orange enregistré au nom de Ion Milescu, I-O-N, et Milescu : M-I-L-E-S-C-U. Je vous ai envoyé tous les détails par e-mail. C'est parti.

– Merci. Je vous revaudrai ça.

– Double expresso, deux sucres.

– Ça marche.

Le temps qu'on trouve les adresses de Lesley Tabor et de Ion Milescu, Mike Ramsden avait filé à Wood Green pour interroger un nouveau témoin dans l'affaire Derroll Palmer. Les affiches et les tracts distribués dans le voisinage avaient rafraîchi la mémoire d'une femme de ménage employée de nuit. Elle se rendait à son travail au moment où le jeune homme avait reçu un coup de couteau. Elle avait appelé le poste de police à côté de chez elle. À présent, il s'agissait de lui soutirer ce qu'elle avait vu et entendu, avec toutes les précautions d'usage. Si on le poussait trop, un témoin pouvait s'embrouiller dans son discours, ou donner les réponses qu'il

pensait être celles qu'on attendait de lui, pour se rétracter au moment du contre-interrogatoire.

Karen décrocha le téléphone.

– Tim, tu peux venir dans mon bureau ?

Il portait une veste large décontractée sur un tee-shirt kaki à col en V, un pantalon noir étroit et des chaussures en daim bleu noir avec des semelles en caoutchouc.

Karen ne put s'empêcher de sourire. Un croisement entre Elvis et les Beatles.

– Tu peux laisser tomber un instant les armes et les munitions ?

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle lui fit un topo sur la situation.

– Pour autant que l'on sache, ce sont les dernières personnes à qui il a parlé avant d'être tué. Au cas où elles se connaîtraient entre elles, je souhaiterais qu'on les voie à peu près au même moment. Pour qu'elles n'aient pas le temps de communiquer. Et de se mettre d'accord sur une histoire. O.K. ?

Costello hocha la tête.

– J'ai pensé que tu pourrais te charger de la fille.

Costello traversa donc le fleuve, se dirigeant vers un grand lycée de Catford, au sud de la ville. En territoire inconnu, même s'il ne comptait pas le montrer.

Derrière les arbres nus rabougris et les hautes grilles s'élevaient les bâtiments d'une forteresse de béton brutaliste noircie par les ans. L'établissement avait le charme d'un camp de travail soviétique du siècle dernier, pensa Costello. Même les premières fissures dans le ciel gris, qui laissaient filtrer un bleu timide, ne parvenaient pas à égayer la scène.

Le jeune garçon qui l'accueillit au portail était plutôt enjoué, quoique un peu déçu de ne pas voir arriver un policier en uniforme.

– Vous êtes sûr que vous êtes de la police ?

– Oui.

– Ben, vous en avez pas l'air.

Costello s'en félicita discrètement.

– Alors, vous êtes là pour coffrer quelqu'un ou on va juste avoir droit à un sermon de plus sur la drogue, les gangs, les couteaux et l'alcool bon marché ?

Le principal-adjoint, ne sachant s'il devait lui serrer la main ou non, opta pour un vague mouvement de bras et une inclinaison de la tête, puis l'invita à entrer dans une pièce qui avait dû être un bureau, mais qui servait désormais à entreposer le mobilier de rangement démodé et les chaises cassées.

– Vous pourrez parler tranquillement ici.

Il laissa la porte entrouverte et réapparut quelques minutes plus tard avec Lesley Tabor, seize ans.

– Bien, Lesley...

La porte se referma.

– Lesley, je suis le sergent Costello. Tim.

Pas de réponse. Épaules affaissées, cheveux châtain terne, chemisier blanc, pull, jupe marine et collants gris réglementaires, la jeune fille fixait d'un air déterminé la pointe de ses chaussures éraflées.

– Lesley ?

Le visage se releva de deux centimètres.

– Tu n'es accusée de rien et tu ne risques rien, d'accord ? Il ne s'agit pas de ce que tu as pu faire.

Encore deux centimètres. Il entrevoyait pour la première fois ses yeux clairs.

– J'ai quelques questions à te poser, c'est tout. Quelques questions et je m'en vais. Pour ne plus revenir.

Il se pencha brusquement vers elle.

– Tu crois que je vais te manquer ?

Cette fois, elle le regarda. Lui manquer ? Ça va pas la tête ?

Il éclata de rire.

– Et si on allait faire un tour ? Si on allait se promener dans le parc du château ? Profiter de ce temps merveilleux ?

– On ne peut pas...

– Mais si...

Il passa devant elle pour atteindre la porte.

– Qu'est-ce qu'on risque ? De se faire arrêter ?

Il y avait en fait un peu de soleil, visible au-dessus des cheminées d'une tour à l'est. Ils avançaient lentement dans la cour jonchée d'emballages de barres chocolatées et de biscuits, abandonnés après la récréation. Des visages curieux apparurent aux fenêtres, vite rappelés à l'ordre et aux joies

de l'instruction : éducation civique, informatique, carré de la longueur de l'hypoténuse ou importance de l'esclavage dans l'essor du capitalisme.

– Qu'est-ce que tu rates ? demanda Costello.

Elle parut décontenancée.

– Quel cours ?

– Ah ! Histoire.

– Je m'excuse.

– C'est pas grave. C'est chiant.

Chiant, l'histoire ? Avec les guerres, les alliances, les trahisons, les dates, les mouvements des grandes puissances ? Costello adorait ça, autrefois.

– Qu'est-ce que tu préfères, alors ?

– Hein ?

– Quelle matière ?

– Je sais pas. L'anglais, peut-être.

Elle fronçait les sourcils, les yeux plissés. Le fard à paupières de la veille pas nettoyé correctement, ni rafraîchi. Ils avaient atteint les grilles à côté du portail et firent demi-tour.

– Parle-moi un peu de Petru.

Elle s'immobilisa.

– Qui ?

– Petru. Ton petit ami. Petru Andronic.

– C'est pas mon petit ami.

Une brève rougeur, gêne ou indignation.

– Mais tu sais ce qui lui est arrivé ?

– Bien sûr.

Elle baissa la tête, détourna les yeux. Manifestement mal à l'aise.

– Je suis désolé.

Elle évitait toujours son regard.

– Ça faisait longtemps que tu le connaissais ?

– Non. En fait, je le connaissais pas vraiment.

Il attendait, conscient qu'elle finirait par parler ou le planter là.

– Écoutez, c'était pas mon copain, vous comprenez ? Je ne l'ai vu que deux ou trois fois. C'était pas... C'était pas comme ça entre nous, c'était...

Elle se réfugia de nouveau dans le silence.

– C'était comment, alors, entre vous ?

– Il n'y avait rien entre nous.

– Lesley, nous avons besoin de savoir.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on essaie d'établir ce qui s'est passé. Qui lui a fait ça. Je pensais que tu voudrais nous aider.

– Je peux pas.

– Tout pourrait nous être utile, le moindre détail, même si tu ne vois pas pourquoi.

– Mais puisque je vous dis...

– Qu'il n'était pas ton petit ami. Ça, j'ai compris.

– Alors ?

– Alors, qu'est-ce qu'il était ?

– Zut...

Elle lui tourna le dos.

– Lesley, il t'a appelée trois fois le soir où il a été tué.

Elle marchait, coupant en direction des bâtiments. Il lui emboîta le pas.

– C'est pas à moi qu'il voulait parler, c'est à elle.

– Elle ? Qui elle ?

Elle s'arrêta pour lui faire face.

– Je peux pas vous dire.

– Alors, aide-moi à comprendre. Il voulait parler à quelqu'un d'autre, c'était très important. Dans ce cas, pourquoi ne pas téléphoner à la personne en question ? Pourquoi t'appeler toi ?

– Parce que c'était comme ça...

Elle porta à sa bouche un ongle déjà rongé.

– Il n'avait pas le droit. Plus le droit. Pas sans... Alors, il m'appelait d'abord, puis je la prévenais par SMS pour qu'elle le contacte. Ils se débrouillaient comme ça.

Pourquoi ? se demanda Costello, mettant la question de côté pour l'instant.

– Ce soir-là, donc, c'est ce que tu as fait ? Sa copine ? Tu lui as envoyé un SMS ?

– Oui.

– Et elle l'a rappelé ?

– Non, c'est pour ça qu'il arrêta pas. Où elle est ? Où elle est ? Dis-lui qu'elle doit me téléphoner.

– Et après la dernière fois ? Après son dernier appel ?

– Je crois pas. Non, je crois pas qu'elle ait appelé.

– Tu sais pourquoi ? Ils s'étaient disputés, peut-être ?

Elle prit une brusque inspiration.

– Elle avait peur.

– De lui ?

– Mais non, pas de lui.

– De qui, dans ce cas ?

– De son père à elle. Ce gros con.

Une sonnerie étouffée retentit à l'intérieur des bâtiments. Le brouhaha des voix et des élèves qui changeaient de salle.

– Lesley...

– Quoi ?

– Tôt ou tard, tu seras obligée de me donner son nom, tu le sais ?

OceanofPDF.com

Tandis que Tim Costello découvrait Lewisham, Karen se dirigeait vers un quartier plus huppé : Kensington, à deux pas de Harrods, un petit immeuble en retrait de la rue principale. La façade revêtue de pierres blanc cassé, avec ses fenêtres cintrées à vitres carrées, rappelait à Karen le pont d'un bateau, un de ces paquebots qui baladaient autour du monde des gens qui ne savaient que faire de leur argent et de leur temps. Son oncle racontait qu'il les voyait passer au large du long cordon de sable de Palisadoes, avant de pénétrer dans le port de Kingston : tous ces visages blancs pressés contre le bastingage, avide de goûter à la version aseptisée d'une autre culture, une bouffée de ganja et le frisson du danger.

Le nom Milescu figurait à côté de l'interphone.

Karen se présenta et on lui ouvrit.

Clare Milescu l'accueillit à la sortie de l'ascenseur d'une poignée de main ferme, un sourire plaqué sur les lèvres. Pas loin de cinquante ans, songea Karen, et ne cherchant pas à le cacher. Il faut dire qu'elle n'en avait pas besoin : mince, la mise soignée, presque menue à côté de Karen, des cheveux courts bruns, mêlés de quelques fils d'argent bien coupés. Elle portait une jupe foncée et un chemisier lilas, des collants noirs, des chaussures rouges. Pas de bijou, hormis sa montre et une alliance.

– Je vous en prie, entrez.

La porte de l'appartement était ouverte derrière elle.

Des photos en noir et blanc tapissaient le couloir : des portraits de famille, sans doute, certains conventionnels d'autres plus informels, des enfants en habit du dimanche, un pique-nique, un vieil homme dans un lit d'hôpital.

Le salon semblait sortir de l'un de ces magazines que Karen feuilletait chez le coiffeur. Deux canapés bas aux tons neutres qui formaient un angle. Bois blond, verre et chrome. Une imposante lampe galet posée à même le

sol. Encore des photographies, imprimées sur plaque et encadrées. Les murs d'un parme si pâle que c'était à peine une couleur. Quelqu'un avec de l'argent et un certain goût.

Une grande porte-fenêtre donnait sur un balcon encombré de plantes qui semblaient avoir survécu au gel. Un large miroir réverbérait la blême lumière hivernale dans la pièce.

– Alors, inspecteur divisionnaire. C'est comme ça qu'on doit vous appeler ?

– Karen.

– Dans ce cas, Clare.

Le sourire était plus sincère, cette fois, moins mécanique.

– Asseyez-vous, je vous en prie. J'ai fait du café.

– Je ne veux pas abuser de votre temps.

– S'il y a une chose dont je ne manque pas en ce moment, c'est le temps.

Et Ion n'est pas encore rentré.

– Je croyais que vous aviez dit...

– Qu'il serait là, oui.

Un bref coup d'œil à son poignet.

– Il a dormi chez son père, la nuit dernière. Mais ne vous inquiétez pas, il sait que vous l'attendez.

Un autre sourire.

– Pour un adolescent, il est plutôt fiable.

Ajoutant qu'elle revenait tout de suite, elle quitta la pièce.

Karen se retourna afin d'examiner les photos sur le mur du fond. Certaines encore en noir et blanc, mais la plupart en couleurs. Plus récentes. Des jeunes en tee-shirts, certains avec des tatouages, qui posaient. Des hommes plus âgés en costume, cheveux noirs, une barbe de deux jours : des visages d'Europe de l'Est, supposa-t-elle. Quelques-uns regardaient l'objectif ; d'autres, pris sur le vif, semblaient s'être retournés au déclic discret de l'appareil, peut-être en colère.

– Elles sont toutes de Ion, déclara Clare Milescu, qui venait de réapparaître, un plateau entre les mains. Un projet auquel il travaille. *Mon pays au-delà des frontières*. Il est en première année au London College of Communication. Il étudie la photographie.

– Elles sont bien. Abouties. Enfin, je n'y connais rien.

– Son père lui a offert un appareil pour son douzième anniversaire, un excellent reflex numérique. Pendant deux ans, il ne l'a pratiquement pas

lâché.

– Le père de Ion et vous êtes...

– Ah... Il y a du lait, si vous en voulez, fit-elle, posant devant Karen un petit expresso.

– Non, c'est parfait.

Soudain, plus sérieuse :

– Au téléphone, vous avez dit que vous souhaitiez parler à Ion au sujet d'appels sur son portable.

– En effet.

– Ils sont importants, dans ce cas ?

– Une enquête en cours...

– Mais importants ?

– Oui.

– Sinon, un inspecteur divisionnaire... Je suppose que...

– Vous savez quoi ?

Karen s'était penchée en avant, plus amicale, prenant le ton de la confiance :

– Ça va avec l'avancement, les responsabilités : les trucs les plus sympas, c'est toujours pour les autres. La plupart du temps, on ne récolte – passez-moi l'expression – que la merde dont personne ne veut.

Clare Milescu leva la main en riant.

– Je vois très bien de quoi vous parlez.

– Alors, de temps en temps, au lieu de confier ce genre de tâche à quelqu'un, je le fais moi-même. Parfois, ça en vaut la peine, ajouta-t-elle en regardant vers l'une des fenêtres. Une journée agréable, un vague rayon de soleil. Un bel appartement... et un bon café, dit-elle en levant sa tasse. Que désirer de plus ?

Clare Milescu sourit.

– Je me demandais, reprit Karen. Votre nom, Milescu, ça vient d'où ?

– C'est celui de mon mari.

– Mais vous êtes anglaise ?

– On ne peut plus anglaise.

– Et comment...

– Vous voulez réellement le savoir ?

– Simple curiosité. La vie des autres...

Karen eut un petit rire d'autodérision.

– On se demande toujours... on regarde autour de soi, on voit un endroit pareil... on se demande, je ne sais pas, comment...

La femme rit.

– Comment ils sont arrivés là ?

– Quelque chose comme ça.

– Et puisque, pour une fois, vous avez quitté le bureau...

– Tout juste.

– Je comprends. Mais en fait, c'est le hasard, je le crains. Rien n'était écrit, ça ne faisait pas partie d'un plan de carrière.

Elle mit un peu de sucre en poudre dans son café, si peu qu'on aurait presque pu compter les grains.

– Je me suis rendue en Moldavie dans le cadre du programme des Nations unies pour le développement, en 1992, peu après son accession à l'indépendance. J'avais commencé à travailler à l'ONU à ma sortie de l'université. En Moldavie, on collaborait avec le nouveau gouvernement dans le but d'améliorer les conditions de vie, socialement et économiquement. Établissez un dialogue avec les membres clés du gouvernement : c'était la consigne. En ce qui concerne Paul, mon mari, j'ai sans doute pris la directive un peu trop au pied de la lettre.

Quelque chose était vivant dans ses yeux, un souvenir.

– Il était au ministère de la Justice, à Chisinau. Nous avons entamé une relation. Ce n'était pas facile, il était marié. Tout... comment dire... Toutes les complications habituelles qui vont avec la vie des gens. Nous n'étions pas bien vieux, mais nous n'étions pas des gamins non plus.

Elle but une autre gorgée.

– Quoi qu'il en soit, tout ça a fini par se régler, et tant mieux, parce qu'entre-temps, j'étais tombée enceinte. Nous en savions assez tous les deux – même si je m'en veux de penser cela – pour croire que notre enfant aurait une vie meilleure en Angleterre. Alors, j'ai accepté un poste au bureau de l'ONU à Londres. De son côté, mon mari avait des relations d'affaires ici. Et nous y sommes toujours, conclut-elle en se laissant aller contre le dossier.

– Mais vous n'êtes plus ensemble ?

– Non.

– En revanche, vous travaillez toujours à l'ONU ?

– Hélas, non. En 2003, les bureaux européens ont été transférés à Bruxelles. Ion était déjà à l'école, il s'était fait des amis, alors, nous avons

décidé de rester. Sans compter que les affaires de mon mari marchaient bien. Comme vous pouvez le constater. Pendant un temps, cela m'a suffi : profiter de la vie, déjeuner avec mes amies, jouer au tennis. Aller à la salle de sport. Mais je n'étais pas faite pour ça. À présent, je travaille dans un centre de conseil aux réfugiés, d'Europe de l'Est en particulier.

Elles tournèrent la tête de concert en entendant le bruit de la clé dans la serrure.

Mince, presque élancé, Ion Milescu semblait plus grand qu'il ne l'était. Il avait les cheveux bruns, avec une mèche qui lui retombait sur le front, et les yeux bleus de sa mère. Il portait des baskets, un jean déchiré au genou, une chemise à carreaux sous un blouson en jean qu'il jeta sur le dossier d'une chaise à peine entré dans la pièce.

Il se pencha pour embrasser la joue que sa mère lui tendait et lança un coup d'œil vers l'endroit où Karen était assise.

Clare Milescu fit les présentations. Il hocha la tête poliment et se laissa tomber dans un des canapés. Karen se demanda s'il allait se décider à la regarder au lieu de fixer le sol et son lacet dénoué.

– Petru Andronic, dit-elle enfin. Tu le connaissais, je crois ?

– Qui ?

Elle répéta le nom.

– Non, désolé.

– C'est le jeune homme dont on a retrouvé le corps à Hampstead Heath, un peu avant Noël. Assassiné.

– Ah, oui. Je me souviens, maintenant. Mais je ne le connaissais pas.

– Tu en es sûr ?

– Oui.

– Parce que lui semblait te connaître.

– Ça m'étonnerait.

– Dans la nuit du 20 au 21 décembre, il y a eu trois appels sur ton portable, passés de son téléphone.

– Sans doute un faux numéro.

– À trois reprises ?

– Et alors ? On enregistre un numéro dans son répertoire, on se trompe et chaque fois qu'on essaie, on tombe sur le même.

Il n'avait toujours pas croisé son regard. C'était peut-être une attitude d'adolescent. Ou peut-être pas.

– Le premier appel a été passé à 22 h 45, déclara Karen. Le deuxième environ quarante minutes plus tard, le dernier à minuit dix.

– Si vous le dites.

– La première fois, tu as répondu. Pourquoi, si ce n'était pas quelqu'un que tu connaissais ?

– Je n'en sais rien. Je n'ai pas fait attention. Ça arrive, non ? On entend la sonnerie, on décroche, c'est un réflexe.

– Et on discute ?

– On n'a pas discuté. Je ne me souviens même pas de cet appel. Mais j'ai dû lui dire qu'il s'était trompé de numéro et basta. Terminé. Qu'est-ce que ça peut faire de toute manière ?

Hormis une très légère pointe d'accent, son anglais était parfait.

– Trois minutes, rétorqua Karen.

– Hein ?

– Le premier appel. Trois minutes et sept secondes. C'est long pour dire : c'est une erreur, au revoir.

– Écoutez, je vous répète que...

Il avait bondi sur ses pieds, toute trace de lassitude envolée.

– Tout ce que je sais de Petru Andronic, c'est ce que j'ai lu dans les journaux et entendu quand on discute des infos entre copains. Compris ? S'il a appelé mon numéro, je ne sais ni comment ni pourquoi, et je ne me souviens pas de lui avoir parlé. Donc...

Ignorant la main tendue de sa mère, il sortit de la pièce à grands pas. Dans la cuisine, le réfrigérateur s'ouvrit et les bouteilles s'entrechoquèrent lorsqu'il le referma brutalement.

Clare Milescu baissa les paupières, soupira puis regarda Karen avec un sourire d'excuse.

– Je suis confuse. Je ne comprends pas pourquoi il se conduit comme ça. Je vais essayer de le raisonner, si vous le permettez.

– Bien sûr.

Elle ferma la porte de la cuisine derrière elle. Au bout d'un moment, Karen entendit des éclats de voix, sans distinguer rien de précis. Puis la mère et le fils se turent et ils réapparurent, le garçon les mains dans les poches de son jean, la tête baissée.

– Ion aimerait revenir sur certaines des choses qu'il a affirmées tout à l'heure, déclara Clare, pesant ses mots.

Elle refit du café. Ion alla chercher une bouteille de Lucozade Sport au réfrigérateur et, cédant à contrecœur devant l'insistance de sa mère, en versa le contenu dans un verre. La porte vitrée qui donnait sur le balcon avait été entrouverte, laissant filtrer dans le salon un filet de vent et la faible rumeur de la circulation.

En fait, admit le garçon, il connaissait Petru Andronic, mais de vue. Ils s'étaient croisés quelques fois dans un café de Chiswick fréquenté par les jeunes d'Europe de l'Est, des Moldaves, ainsi que des Roumains et des Ukrainiens. Ils avaient joué au foot ensemble à Brondesbury Park. Il ne se souvenait pas d'avoir donné son numéro à Petru, mais ce n'était pas impossible. C'était fréquent, on échangeait des numéros tout le temps, surtout au café.

– Alors, quand il vous a appelé avant Noël, c'était à quel sujet ?

Il était agité, répondit Ion. Nerveux, mais il n'avait pas vraiment fourni d'explications. Il avait mentionné quelqu'un qu'il devait rencontrer.

– Sa petite amie ?

Ion n'en savait rien. Peut-être. Oui. Sans doute. Mais si c'était une fille, il ignorait son nom. Calme-toi, lui avait-il dit. Rappelle-moi demain. Demain matin.

Le lendemain matin, il était mort.

– Pourquoi est-ce que vous n'êtes pas venu nous trouver avant ? demanda Karen. Quand on a lancé un appel à témoins dans la presse ?

Il jeta un bref regard à sa mère.

– Je ne voulais pas être mêlé à cette histoire.

– C'était votre ami.

– C'était pas mon ami, merde à la fin !

– Ion ! s'exclama aussitôt Clare.

– Je m'excuse, mais combien de fois est-ce qu'il faudra que je le répète ? Nous n'étions pas amis.

Le grondement de la circulation semblait s'être amplifié.

– Je crois que Ion vous a dit tout ce qu'il savait, déclara la mère en se levant.

Karen reposa sa tasse avec soin sur la soucoupe.

– Je vous remercie. Merci à vous deux.

Clare Milesco la raccompagna à la porte.

– Vous êtes consciente que nous devons peut-être parler de nouveau à votre fils.

– Je ne pense pas que ce sera nécessaire.

Le sourire réapparut, puis s’effaça, et la porte se referma avec un cliquetis sans appel. Karen hésita avant de s’éloigner. L’escalier plutôt que l’ascenseur.

OceanofPDF.com

Sasha Martin. Seize ans et sept mois. Élève dans le même lycée que son amie Lesley Tabor. Mais absente ce jour-là.

La maison se trouvait à deux pas des vastes espaces verts de Mountsfield Park. A vrai dire, on était plus près de Hither Green que de Catford. La banlieue, mais pas exactement telle qu'on l'imaginait. Une Range Rover et une Mini customisées étaient garées dehors. La haie avait été taillée presque au ras du sol.

Pas de démarchage, pas de tracts, pas de courrier non sollicité.

Costello passa devant Karen, sonna et recula.

La femme qui ouvrit avait la quarantaine, mince, élégante, des ongles que n'aurait pas reniés un oiseau de proie. La salle de sport trois matins par semaine, estima Karen. Au moins. A priori, pas encore de chirurgie esthétique, mais ça ne saurait tarder.

– Madame Martin ?

– Oui ?

– Fay Martin ?

Karen présenta sa carte, imitée par Tim Costello.

– Nous souhaiterions parler à votre fille, Sasha. On nous a dit au lycée qu'elle était à la maison.

– Vous n'êtes pas venus à cause de ça, quand même ?

– Non. Non, pas du tout.

– Bon, alors...

Ses yeux allèrent de l'un à l'autre, s'attardant un petit peu plus longtemps sur Costello.

– Entrez. Sasha est en haut, dans sa chambre.

Quelqu'un, peut-être Fay Martin elle-même, avait usé et abusé du Pliz dans l'entrée, cirant le guéridon et frottant le parquet.

– Sasha ! Sasha ! Descends, il y a quelqu'un pour toi.

Un silence, un bruit de porte, puis l'incontournable voix d'adolescente, lasse et excédée.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ?

– Des policiers, Sasha. Ils ont quelques questions à te poser.

– À quel sujet ?

– Descends, tu verras.

Elle haussa les sourcils pour signifier : les jeunes, vous savez ce que c'est. Puis elle les conduisit dans un salon qui semblait un hommage à Univers du cuir. Des portes-fenêtres qui donnaient sur une véranda. Un écran plat qui diffusait un talk-show de type grand déballage – j'ai couché avec la sœur de ma copine, la meilleure amie de ma mère –, le son à peine plus haut qu'un murmure. Des visages qui cherchaient la caméra pour s'assurer qu'on ne perdrait rien de leur moment de gloire abjecte.

– Elle descend.

D'un déclic de télécommande, elle éteignit la télévision.

– Peut-être pourriez-vous m'expliquer de quoi il s'agit ?

– Attendons Sasha, si vous le voulez bien.

Elle parut sur le point de protester, puis se ravisa et prit une cigarette.

– Une mauvaise habitude, je sais, dit-elle, gratifiant Costello d'un sourire. Mais c'est la dernière qu'il me reste.

Elle avait gardé ce pouvoir de séduction qui, vingt ans plus tôt, devait faire tomber les garçons comme des mouches. Et il semblait encore produire son petit effet sur Costello, tout miel à côté de Karen.

L'adolescente les rejoignit enfin, se frottant les yeux. Un tee-shirt ample qui lui arrivait mi-cuisses, jambes et pieds nus, cheveux attachés.

– Tu aurais pu enfiler quelque chose de décent, protesta Fay Martin.

– Je suis décente. Je dormais.

Elle s'affala à l'autre bout du canapé, les jambes repliées sous elle, le tee-shirt tiré par-dessus les genoux. Elle n'avait pas encore perdu les rondeurs de l'enfance, mais c'était bien la fille de sa mère, le visage de sa mère.

– Sasha est un peu patraque en ce moment, n'est-ce pas, chérie ? Sinon, elle serait au lycée.

– Alors, on fait l'école buissonnière ? dit Costello.

L'adolescente lui lança un bref regard.

– Sasha, nous voulons te poser quelques questions au sujet de ton petit ami, déclara Karen.

– Quel petit ami ?

– Elle n’a pas de petit ami, n’est-ce pas, Sasha ?

– Petru, rétorqua Karen. Petru Andronic.

Certaines personnes rougissent quand elles sont gênées, d’autres pâlisent. Sasha appartenait à la seconde catégorie.

– Ce n’est pas son petit ami et il ne l’a jamais été. N’est-ce pas, Sash ? Pas vraiment. Et tout ça est fini depuis un bout de temps, hein, ma chérie ? Mais ce qu’il lui est arrivé, à ce garçon, lire ça dans les journaux, le voir aux informations... Quelqu’un qu’on connaissait, même vaguement...

Sasha détourna vivement la tête, luttant contre les larmes et hoquetant.

– Que se passe-t-il, ma chérie ? Qu’est-ce qu’il y a ?

La mère tendit la main, mais l’adolescente recula, secouée de sanglots.

– Enfin, Sasha...

– Laisse-moi ! Fiche-moi la paix, d’accord ? Tu comprends rien ! T’as jamais rien compris.

– Allons bon. Tu imagines que c’était le grand amour de ta vie, c’est ça ? Ce propre à rien ? Ce demandeur d’asile ?

– Et après ?

– Petite conne ! Tu n’as aucune idée de ce qu’est l’amour.

– Ah oui ? Parce que toi, tu sais ce que c’est ?

– Je te parle de l’amour. Pas de se mettre à quatre pattes à l’arrière de la voiture de je ne sais quel abruti boutonneux.

– C’est toujours mieux que de se taper son coach trois fois par semaine pendant que papa est à l’étranger.

– Espèce de garce !

Sa paume s’abattit sur la joue de sa fille, puis elle lui flanqua un coup de poing sur la tempe.

Sasha poussa un cri.

Karen s’empara des poignets de Fay, les tenant solidement.

Le sang perlait déjà au coin de la bouche de l’adolescente.

Tim Costello tira un mouchoir en papier de sa poche et le lui donna, puis se mit en quête d’une salle de bains où il espérait en trouver d’autres.

Un moment s’écoula. Les esprits se calmèrent. Dehors, il faisait presque nuit. Sasha avait battu en retraite dans sa chambre, dont elle était ressortie vêtue d’un pull chaussette et d’un vieux jean, les cheveux toujours attachés. Une petite croûte en train de sécher à la commissure des lèvres.

Fay Martin s'était servi un gin-tonic, qu'elle avait déjà rallongé deux fois, uniquement avec du gin. Résistant à la tentation, Karen avait refusé de l'accompagner, mais accepté du café – soluble, désolée –, tandis que Tim en était à son second verre d'eau du robinet.

L'histoire de Sasha prenait forme peu à peu.

Elle avait rencontré Petru Andronic au début de l'été dernier, au cours d'un concert à Victoria Park. Allongés sur l'herbe. Hot Chip. Bombay Bicycle Club : ce genre de groupes. Elle y était avec sa copine Lesley et quelques autres ; Petru était avec un ami.

– Et cet ami, il avait un nom ? s'enquit Karen.

– Ion.

– Ion Milescu ?

Sasha acquiesça. Karen le nota dans un coin de sa tête.

Ils s'entendaient bien, Petru et elle, très bien. Lesley et Ion aussi. Ils avaient bien rigolé. À la fin du concert, les garçons avaient demandé leurs numéros et, après un bref conciliabule, elles avaient répondu pourquoi pas. Ensuite, ils s'étaient revus plusieurs fois. Ou, du moins, Sasha avait revu Petru. Ion n'arrêtait pas d'envoyer des SMS à Lesley et de proposer des rendez-vous qu'il annulait à la dernière minute. Au bout de quelques semaines, il avait cessé de donner des nouvelles.

– Mais tu as continué à fréquenter Petru ?

– Oui.

Elle lança un bref regard en direction de sa mère.

– Il était gentil, pas comme... pas comme les autres garçons, pas le genre à essayer de me tripoter.

– C'est que tu ne lui plaisais pas tant que ça, intervint Fay Martin avec une moue méprisante.

– Il me respectait.

– Ah oui ?

– Il m'aimait.

– Pitié !

– Il voulait m'épouser.

– Tu aurais dû me passer sur le corps avant !

La femme se resservit une dose de gin.

– Tu ne voyais rien. Tu t'en foutais. Je portais cette bague qu'il m'avait offerte autour du cou et tu n'as même pas remarqué.

– Ton père vous aurait écorchés vifs tous les deux.

- On ne lui en aurait pas donné l'occasion.
- Il t'a interdit de le revoir, tu le sais très bien.
- On allait s'enfuir ensemble.
- Vous enfuir ? Où ça ? Au Kosovo ou je ne sais où ?
- Moldavie. Il venait de Moldavie.

– Eh bien, il aurait mieux fait d'y rester. Il serait toujours vivant.

Sasha se mordit les lèvres et serra les poings, déterminée à ne pas pleurer.

Dans une autre pièce, une horloge sonna six coups.

– Sasha, intervint Karen. Je dois te poser une question. La nuit où Petru a été tué, ton amie Lesley t'a envoyé un SMS pour te demander de le rejoindre. Il était inquiet. Vous étiez censés vous voir.

– Oui, dit-elle, exhalant le mot comme un lent soupir.

– Mais tu ne l'as pas fait.

Un non de la tête.

– Ni appel, ni SMS, ni rien ?

– Non.

– Pourquoi ?

– J'avais peur.

– De quoi ?

Elle avançait et reculait les pieds sur le sol.

– De mon père.

Elle tripotait un fil qui pendait d'un accroc de son jean.

– Il avait tout découvert. Il avait appris que je le voyais toujours. Petru. Alors qu'il me l'avait interdit. J'étais pas censé le voir, ni lui parler, ni rien.

– Pourquoi ?

– J'en sais rien. Il l'avait pris en grippe, d'entrée de jeu.

– Il l'avait rencontré ?

– Rien qu'une fois. Je l'avais ramené à la maison pour le présenter à maman. Mais papa était là. Si j'avais su. Je croyais qu'il était sorti, ailleurs. Jamais je l'aurais invité, sinon. Dès qu'il a vu Petru, il l'a bombardé de questions : qu'est-ce qu'il faisait ici, comment il vivait, d'où venait son argent. Ce genre de choses. Comme s'il en avait, Petru, du fric. Et au moment où il allait partir, papa lui a dit qu'il voulait plus qu'il mette les pieds ici. Jamais. Que je ne devais pas le revoir. Et quand Petru a tenté de se défendre, de nous défendre, de répondre, j'ai cru que papa allait le frapper. Lui, il avait pas peur, mais mon père, il est costaud, il aurait pu le blesser, je suis sûre qu'il lui aurait fait mal. Très mal. Il est comme ça.

Elle tira plus fort sur le fil qui se rompit.

– Après, papa m’a dit que je devais couper tout contact avec lui. Sinon, il me priverait d’ordi, de Facebook et tout, il me prendrait mon téléphone.

– C’est là que Lesley est devenue votre intermédiaire ?

– Oui. Ça ne la gênait pas. Ça l’amusait, en fait.

– Et ce soir-là, le soir dont nous parlons, vous aviez procédé de cette manière, pour organiser votre rendez-vous ?

– Oui.

– Mais Hampstead. Pourquoi Hampstead ? Ce n’est pas la porte à côté.

– Justement. On voulait pas tomber sur quelqu’un qu’on connaissait. Quelqu’un qui me connaissait et qui risquait de le répéter à mon père.

– Il était tard, il faisait nuit.

– C’était pas un problème. Ça me dérangeait pas.

– Et tu comptais rentrer comment ?

Elle détourna les yeux.

– Je ne comptais pas rentrer. J’avais raconté à ma mère que je dormais chez Lesley.

– Sale petite menteuse, dit celle-ci d’une voix paisible.

– Il y a un snack ouvert toute la nuit. Ils servent des burgers, ce genre de truc. C’est là qu’on devait aller. S’asseoir et bavarder. De ce qu’on allait faire.

– Faire ?

– Quand on serait mariés.

– Mon Dieu, mon Dieu ! s’écria Fay Martin, levant les yeux au ciel.

Tim Costello se pencha en avant.

– Sasha, tu nous as dit que ton père avait appris que tu avais rendez-vous avec Petru, ce soir-là. Comment est-ce que c’est arrivé ?

– Maman était sortie et il était à la maison. Ils...

Elle jeta un bref regard vers sa mère.

– Je pense qu’ils s’étaient disputés. Maman était partie en claquant la porte.

– J’ai fermé la porte normalement, rétorqua Fay d’un ton égal.

– Quoi qu’il en soit, il était là et il m’a demandé où j’allais, alors je lui ai dit : ben, chez Lesley. Et aussitôt je me suis rendu compte qu’il me croyait pas. Il m’a obligée à l’appeler. Elle n’a pas tenu plus de deux minutes. Elle a craché le morceau. Après, tout est sorti. Tout. Le fait que j’avais continué à voir Petru derrière son dos. Où on devait se retrouver ce soir-là, tout. Je

pensais qu'il allait hurler, mais rien. Il m'avait prévenue : c'est tout ce qu'il a dit. Qu'il nous avait prévenus tous les deux. Il m'a ordonné de monter dans ma chambre et il m'a enfermée à clé. Il m'avait déjà pris mon téléphone. Cette fois, c'est fini. Il a dit ça. Puis je l'ai entendu sortir.

Les larmes ruisselaient sur ses joues.

– Tu sais où il est allé ?

Elle secoua la tête, les épaules basses.

– Sasha ?

– Non.

Une ambulance passa en faisant hurler sa sirène.

– Madame Martin, vous ignorez où votre époux s'est rendu après avoir enfermé Sasha dans sa chambre, je suppose ?

– Il n'était pas à la maison quand je suis rentrée, c'est tout ce que je peux dire.

– Il était quelle heure ?

– 23 heures, 23 h 30.

– Et vous n'avez aucune idée de l'endroit où il était ?

– Au pub, je suppose. Là où il va quand il est de mauvaise humeur. Et aussi quand il est de bonne humeur.

– Un pub en particulier ?

– Le Four Hands. À Lewisham. Le propriétaire ferme les portes et continue à servir après l'heure, presque tous les soirs.

– C'est là qu'il était, selon vous ?

– C'est une supposition. Il était plus de 3 heures du matin quand il est rentré. Complètement ivre.

– Est-ce que vous attendez votre mari, ce soir ?

– Non, à moins qu'il ait changé ses plans.

– Qui sont ?

– Tallinn.

– En Estonie ?

– Si on l'a pas bougé de place depuis la dernière fois que j'ai regardé sur la carte.

– Une virée entre copains ? intervint Costello.

– Voyage d'affaires.

– Quand doit-il rentrer ? demanda Karen.

– Dans deux ou trois jours.

– Il faudra qu'on lui parle.

– Pourquoi ?

– Nous aimerions entendre sa version de l’histoire de Sasha. Qu’il nous donne son emploi du temps la nuit où Petru Andronic est mort.

– Vous ne pensez pas qu’il a quelque chose à voir là-dedans ? Terry ? C’est une blague...

– C’est la procédure habituelle, madame Martin, c’est tout.

– Il ne va pas être content.

– Il devra faire avec.

Karen laissa une carte de visite sur la table.

– Demandez-lui d’appeler ce numéro dès son retour. Nous aurons besoin de te parler aussi, Sasha. Tu devras faire une déposition, répéter ce que tu viens de nous dire.

– Je suis obligée ?

– Je le crains. Mieux vaut le faire une bonne fois pour toutes. Peut-être pourriez-vous nous l’amener, madame Martin. Demain matin vers 10 h 30 ?

Le regard furieux de Fay Martin les suivit jusqu’à la porte.

Dehors, ils retrouvèrent le froid mordant. Karen frissonna. Tim Costello remonta son col.

– « Je suis sûre qu’il lui aurait fait mal ? » C’est bien ça ?

Karen hocha la tête :

– « Très mal. »

– Et après, il a dit quoi, juste avant de sortir ? « Cette fois, c’est fini » ?

– D’après elle, oui.

– La vérité sort de la bouche...

– Je sais.

Karen se retourna vers la maison. La silhouette de Fay Martin se découpait derrière une fenêtre au premier étage. Elle les regardait.

– Un verre, avant de rentrer, ça te dirait ?

– Le Four Hands ?

– Pourquoi pas.

Le ciel au-dessus de la mer était d'un noir presque irréal. Il était midi, mais cela ne faisait pas réellement de différence. Il n'y avait pour ainsi dire pas de lumière. Cordon rentra chez lui. L'air pesait comme un manteau sur ses épaules. À l'intérieur, il mit du café à réchauffer, prit un CD parmi la petite pile sur le sol et le glissa dans le lecteur. Il sélectionna la piste trois. Janvier 1945 : avant, bien avant sa naissance.

Le morceau débutait par un swing tranquille, relax, le frottement des cymbales derrière les cuivres, puis, sans crier gare, au bout de trente secondes, la trompette se lançait dans une course effrénée, un refrain venu d'ailleurs, d'un autre monde. Ensuite – une déception, forcément – arrivaient le trombone, puis le saxo, à leur rythme, pépères, le deuxième peinant sur la fin : il en voulait plus, mais semblait ne pas savoir comment s'y prendre. Ce n'était que dans les ultimes mesures que l'on entendait de nouveau clairement la trompette, malicieuse, qui gambadait autour de la dernière phrase du thème, par dessus, par dessous et au milieu.

Good Bait. Dizzy Gillespie All Stars : New York City, 9 janvier.

Cordon versa le café, ajouta du lait.

Remit le morceau.

Se concentra sur la musique.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis l'article dans le journal : deux jours ? Concis, le paragraphe du *Cornishman* allait droit au but.

Le corps de la femme tuée après être tombée devant une rame de métro à Finsbury Park, à Londres, il y a quatre jours, a été identifié. Il s'agit de Maxine Carlin, quarante-six ans, ancienne résidente de Penzance. Une voisine qui souhaite garder l'anonymat a déclaré au Cornishman que Mme Carlin était sans doute à Londres pour voir sa fille.

Combien de jours ?

Maxine Carlin, quarante-six ans.

Héroïne. Alcool. Plusieurs avortements, c'était presque certain. Des enfants placés. Des hommes qui parlaient avec leurs poings ou pas du tout.

Quarante-six ans.

Un petit miracle qu'elle ait vécu aussi longtemps.

Pendant un instant, il vit le train. Sa vitesse, au moment de la chute. Le morceau recommença au début, toujours le même. Dehors, le ciel n'offrait aucun réconfort.

Ce n'était pas son problème. Elle était allée chercher sa fille à Londres. Et après ? *Elle a disparu.* Rose, Letitia. *Vous parlez d'un prénom à la con !* Il vit son visage, celui de Letitia, plus jeune, souriant, tandis que le chien levait la tête vers elle et lui léchait la main. Letitia. Rose. *Elle avait de l'estime pour vous, allez savoir pourquoi.*

Jack Kiley et lui avaient le même âge. Il avait été footballeur professionnel, très brièvement, avant d'entrer à la Metropolitan Police de Londres. Aujourd'hui, il vivait à son compte. Détective privé. Surtout des boulots de sécurité chez des particuliers : célébrités de seconde zone, sportifs de haut niveau, parasites autour des figures mineures de la famille royale. Il y avait aussi un cabinet d'avocats pour lequel il faisait des enquêtes, récupérait des paiements, passait des heures en planque dans des bouis-bouis, derrière une fenêtre embuée, ou au volant d'une voiture empruntée, guettant l'erreur trop humaine qui révélerait la vérité, dévoilerait le mensonge : la liaison avec la femme ou le mari d'un proche, l'infirmité qui disparaissait comme par magie, une seconde famille à l'autre bout de la ville, les enfants dans une école privée, une addiction au jeu, à la drogue ou à certaines pratiques sexuelles : attaché, un bandeau sur les yeux, suspendu à l'envers et frappé à coups de canne.

Kiley avait gardé des relations dans la police et les utilisait quand il le pouvait, échange de bons procédés, troc d'informations. Il s'était fait des amis dans les bas-fonds au fil des ans : à Soho, Notting Hill, dans certains coins de l'East End.

Il avait rencontré Cordon trois ans plus tôt, alors qu'il recherchait la fille d'un riche banquier, une adolescente têtue qui s'était enfuie de Channing School, un établissement chic pour jeunes filles dans le nord de Londres. Elle avait filé en Cornouailles avec son amant artiste, un vieux beau de

soixante-quatre ans qui peignait des marines colorées semi-abstraites et des petits nus avec des empâtements, dans son atelier de St Ives, avec vue sur la plage de Porthmeor.

Après quelques jours d'intenses négociations, au cours desquelles abondance de larmes furent versées, ainsi que, plus discrètement, une somme considérable, le peintre se joignit à Kiley pour convaincre la jeune fille qu'elle serait plus heureuse au sein de sa famille.

Kiley prétendait que la salubre conclusion de ce micmac devait beaucoup à Cordon.

Ils s'étaient attardés plusieurs soirs au Tinnors' Arms, échangeant des anecdotes au sujet du boulot, des affaires sur lesquelles ils avaient travaillé et de leurs anciens supérieurs hiérarchiques – tous des enfoirés –, tandis qu'au fil des pintes Kiley enjolivait son passage dans les clubs de Charlton Athletic et Stevenage Borough. Ensemble, ils étaient allés écouter du jazz au Western Hotel, Mark Nightingale et une section rythmique de la région, puis avaient dîné d'un curry.

– Si tu as l'occasion, viens me voir à Londres, avait dit Kiley.

Cordon avait des congés en retard, beaucoup. Et il prit ce qui lui était dû.

– Tu es sûr que tu ne veux pas que je vienne te chercher à la gare ? demanda Kiley avec un petit rire. Une expédition à la capitale. Tu pourrais te perdre.

– Ta gueule.

Il prit le métro à Paddington et fit un changement pour émerger à Tufnell Park, par une froide journée de janvier, col remonté, sac marin – surplus militaire – sur l'épaule.

La moitié des commerces de la rue étaient fermés, à louer, les vitrines couvertes d'affiches. Un homme qui avait à peu près l'âge de Cordon, pas plus vieux, faisait la manche, assis sur le trottoir à côté du distributeur automatique, un carton souillé sous lui.

Il y avait un magasin d'articles d'occasion au profit d'une association caritative en dessous de chez Kiley. Il était plein, des femmes surtout qui cherchaient sur les cintres quelque chose pour leurs enfants, une jupe ou un haut pour elles s'il restait un peu d'argent après. Des piles de livres lus une seule fois, des cassettes vidéo que plus personne ne regardait, et des jeux, cadeaux dédaignés de tatie truc ou tonton machin, ou d'une mamie affectueuse.

Kiley habitait au deuxième étage : une chambre, une minuscule cuisine, une salle de bains avec douche et W.-C., mais pas de baignoire, une pièce plus grande qui faisait office de bureau et de salon. Des meubles classeurs et des rayonnages métalliques le long d'un mur, deux chaises, un ordinateur portable, une imprimante, un répondeur, une télé à écran plat. En face, une marine pâle et floue, la mer vue de Porthmeor Beach, cadeau du peintre de St Ives. Quand il était assis à son bureau, s'il pivotait, Kiley pouvait contempler la rue et l'incessant défilé des voitures.

Cordon laissa tomber son sac qui commençait à lui scier l'épaule et regarda autour de lui.

– Où est-il ?

– Où est quoi ?

– Le canapé. Tu m'as dit que je pourrais dormir sur le canapé.

– Façon de parler.

Cordon baissa les yeux vers les minces tapis sur le parquet.

– Ne t'inquiète pas, je comptais te filer mon lit. Deux ou trois jours, c'est ça ?

– Et toi ?

– Je serai à deux pas d'ici. Chez quelqu'un.

– Elle a un nom ?

– Jane.

– Un nom sans chichi. Simple et direct.

– Tu veux un café ?

– D'accord.

Tandis que Kiley s'affairait dans la cuisine, Cordon examina les livres et les CD pêle-mêle sur les étagères. Il en connaissait certains, d'autres non. Junot Diaz. K. C. Constantine. Gerry Mulligan. Ronnie Lane.

Mulligan, oui.

Il regardait la liste des titres, lorsque Kiley reparut. Piste trois : *Good Bait*.

– Tu ne mets jamais de l'ordre là-dedans ?

– À quoi bon ? La plupart viennent d'en bas. Le gars du magasin me laisse me servir quand il a une course à faire et qu'il a besoin de quelqu'un pour garder la boutique. J'en ai pas écouté la moitié.

– Ou lu.

– Ou lu.

Le café était fort et un peu amer. Bon. Ils s'assirent face à face, les chaises légèrement décalées.

– Alors, raconte.

Lorsque Cordon eut terminé son histoire, l'autre homme s'appuya contre le dossier, chevilles croisées, mains derrière la nuque.

– Résumons. Si j'ai bien compris, la jeune, la fille, elle ne donne plus signe de vie, ni lettre ni appel. Rien de spécial, ça arrive tout le temps. Mais la mère s'inquiète, normal. Elle vient à Londres pour essayer de savoir ce qu'elle est devenue et finit sous un métro. Presque chaque fois que je veux prendre la Northern Line, il y a des retards parce que quelqu'un est passé sous un train à Finchley Central, High Barnet ou je ne sais où, dit-il en secouant la tête,

– Finsbury Park.

– Pardon ?

– Elle est passée sous un train à Finsbury Park.

– Avant, c'était un incident voyageur. C'est ce qu'on disait. Au micro. Un incident voyageur à telle station. Bien sûr, tout le monde savait ce que ça signifiait. Puis, il y a un an ou deux, ils ont changé de politique. Maintenant, on appelle un chat un chat, un suicide un suicide. Peut-être qu'ils se figuraient que les gens y réfléchiraient à deux fois, que ça en découragerait certains. J'ai l'impression que ça a eu l'effet inverse.

– Je veux être sûr, c'est tout.

– Savoir si elle a sauté ou si elle est tombée ?

– Oui.

– Ou si on l'a poussée.

– Éventuellement.

– Tu as des raisons de croire que ça pourrait être le cas ?

– Pas vraiment, non.

– Je connais ça. Un truc que tu sens dans tes tripes, un pressentiment qui te noue le ventre.

– Comment est-ce que tu sais ?

– Je l'ai lu dans le livre.

– Quel livre ?

– Dans une centaine de livres. Ce truc qu'il sent dans ses tripes, ce pressentiment qui lui noue le ventre.

– Ça ne t'arrive jamais ?

– Bien sûr que si. Je prends des Rennie. Du lait de magnésie. Ça passe.

Cordon ne répondit pas.

Kiley se pencha en avant.

– Il s’est produit la même chose ici, il y a quelques semaines. Quelqu’un sous un train. À Tufnell Park. Les voitures de police qui débarquaient de partout. Les ambulances. Les équipes de secours. En quelques minutes, tout le monde était là. La station fermée, les rues bloquées. Le type qui pilotait l’hélico de l’hôpital, rouge vif, il s’est posé pile au milieu du carrefour. Ils sortent le grand jeu à chaque fois. Ils sont super-entraînés. Il y a un rapport pour le coroner. Une enquête approfondie. Qu’on l’ait poussée, qu’elle ait sauté ou qu’elle soit tombée, je pense qu’ils savent. Qu’ils peuvent le dire.

– J’aimerais parler à quelqu’un qui était là. Regarder les images des caméras de surveillance.

– Ça te rassurerait.

– Exactement.

– Puis tu pourras t’occuper de retrouver la fille.

Cordon laissa échapper un soupir.

– Peut-être.

– Le retour du chevalier blanc.

– Foutaises.

– C’est toi qui l’as dit.

Kiley se redressa et examina longuement l’autre homme.

– Pourquoi est-ce que tu fais ça ?

– C’est important ?

– Pas pour moi.

Cordon haussa les épaules.

– Comment s’appelle-t-elle, déjà ?

– Letitia.

Kiley sourit.

– Voilà un nom que je ne qualifierais pas de simple et direct... Il y a peut-être quelqu’un qui pourrait t’aider. Un ami d’ami. Je vais voir ce que je peux faire.

– Merci.

Kiley alla refaire du café. Cordon se replongea dans l’examen des CD et fit son choix : le saxo baryton de Gerry Mulligan qui reprenait *Good Bait*, sur un rythme gentiment sautillant.

Cordon était assis dans une petite pièce basse et carrée, les murs tapissés de vieux communiqués de presse de la police des transports. *Quel que soit le mode de déplacement choisi par les Londoniens, une équipe des forces de l'ordre sera là pour les rassurer et lutter contre la criminalité. Le directeur du métro londonien.* Cordon se sentit aussitôt rassuré. Le local empestait le renfermé. Quelque part de l'autre côté de la porte s'alignaient des écrans, reliés à des ordinateurs qui récupéraient et stockaient des images provenant de tout le réseau.

Lorsqu'il s'était réveillé ce matin-là dans un décor étranger, il lui avait fallu quelques minutes pour se souvenir qu'il était chez Kiley. Au lieu des cris angoissés des mouettes, la lente accélération des bus de Fortress Road qui redémarreraient aux feux, tandis que les pelleteuses du dépôt voisin partaient bruyamment au travail.

– Fais comme chez toi, lui avait dit Kiley, qui lui avait montré où se trouvaient le café et le thé.

Quand on se tenait au centre de la cuisine, on pouvait toucher les quatre murs sans avoir besoin de bouger les pieds.

Ils avaient veillé tard, après un dîner au Blue Moon, juste en face. Soupe aux raviolis chinois, nouilles sautées. Bière thaï. Kiley lui avait raconté une affaire, un soldat des Royal Lancers qui avait disparu de la circulation alors qu'il aurait dû avoir rejoint son régiment pour retourner en Irak. L'histoire remontait à quelques années, mais elle le hantait encore.

Il s'était retrouvé impliqué par hasard, à cause de quelqu'un avec qui il s'était lié quelque temps auparavant. Il avait parlé à la mère du militaire, affolée, lui avait tapoté la main, lui faisant des promesses qu'il savait ne pouvoir tenir.

Il y avait des enfants, une épouse qui les avait emmenés dans une autre ville d'où elle avait demandé le divorce. Un soldat des Royal Lancers qui

avait un fusil et des munitions, un homme qui avait vu des choses, sans doute fait des choses auxquelles la plupart des gens ne voulaient même pas penser.

Il les avait enlevés, la femme et les gosses, le plus jeune âgé de trois ans seulement. Les traits crispés, Kiley se souvenait. On avait fini par les retrouver au milieu des bois. Un campement et l'hélicoptère de la police qui tournait au-dessus. On ne savait pas trop ce qu'il comptait faire, et lui-même sans doute encore moins. Sa femme craignait qu'il ne les tue tous les quatre, n'importe quoi plutôt que les perdre. C'est ce qu'elle avait répété des dizaines de fois, d'une voix entrecoupée de sanglots.

Le soldat avait fini par ne tuer que lui-même. Une balle dans la tête. Les gosses qui pleuraient, qui hurlaient.

– Un truc pareil, on ne peut jamais... avait commencé Kiley, avant de s'interrompre pour commander une nouvelle bière.

De retour à l'appartement, ils avaient regardé les infos. Deux autres morts, victimes de bombes artisanales placées sur la route en Afghanistan. Encore de la neige annoncée dans le sud-est du pays, les températures en baisse. Un pont de Scotland Yard devant le tribunal, accusé d'avoir usé de sa position pour entraver le cours de la justice.

– Cette femme, demanda Cordon. Jane. C'est sérieux ?

– Elle est instit. Une école primaire du quartier.

– C'est sérieux, alors.

Kiley leur resservit un whisky. Pas n'importe quoi : du Springbank brut de fût, douze ans d'âge, un cadeau d'un client reconnaissant. Mose Allison en musique de fond, *Everybody Cryin' Mercy*, l'un des titres favoris de Kiley. Cordon lui avait fait repasser le Mulligan avant : ce morceau l'obsédait.

– Tu vois ces interviews éclair débiles qu'il y a de temps en temps dans le journal ? demanda Kiley. Questions et réponses avec une célébrité. Avez-vous déjà dit « Je t'aime » sans le penser ?

– C'est comme ça ? Avec Jane ?

Il haussa les épaules.

– Parfois.

– Le prix d'un lit.

La musique s'arrêta. Aucun des deux hommes ne bougea. Un rire strident monta de la rue.

– La fille que tu cherches...

– Letitia.

– Oui. Tu as... ?

– C'est pas ce que tu crois, répondit Cordon précipitamment, un peu trop.

– D'une manière ou d'une autre, ça l'est toujours un peu.

Cordon n'insista pas.

Vidant son verre, Kiley se leva avec une agilité surprenante.

– À demain, alors.

– Oui, merci.

Cordon le regarda traverser le salon, sa claudication discrète, le signe à peine perceptible de la blessure qui avait mis fin à sa carrière de footballeur.

La porte de la pièce où il attendait s'ouvrit et un homme entra. Le teint cireux, les épaules voûtées et un petit ventre : quelqu'un qui avait manifestement passé trop d'heures derrière un bureau.

– Trevor Cordon ?

– Oui, répondit-il en se levant.

– Bob Rowe.

Ils se serrèrent la main.

– Maxine Carlin. Vous êtes de la famille ?

– Pas exactement.

– Jack a dit que vous étiez de la famille.

– Proches. On peut dire que nous étions proches.

Rowe l'examinait, incertain.

– À part sa fille, elle n'a personne.

– Et la fille ?

Cordon haussa les épaules.

– Allez savoir.

L'homme hésita encore un instant.

– OK. Suivez-moi.

De longues rangées d'écrans côte à côte, les employés concentrés, la tête levée, tandis que certaines images se modifiaient – une caméra différente, un angle de vue différent – et d'autres non, montrant toujours le même tunnel désert, les mêmes murs vides.

Rowe lui indiqua un fauteuil à roulettes que Cordon tira vers lui.

– Avant le nouveau système, il était impossible de stocker tout ce qu'on recevait. Cinquante, soixante pour cent au mieux. Et quand on cherchait

quelque chose, c'était la croix et la bannière. On en perdait toujours. Mais maintenant...

Il cliqua une fois, deux fois, et une image apparut, presque nette.

– Alors... Finsbury Park, Piccadilly Line, quai ouest, 9 h 31. La fin de l'heure de pointe. Il y a encore pas mal de monde, comme vous pouvez le constater.

Cordon se pencha en avant.

– La voici, votre Maxine. Elle arrive sur le quai, regarde autour d'elle.

Il vit une silhouette qui lui ressemblait en effet, vêtue d'un long manteau, une écharpe autour du cou, le visage dans l'ombre quand elle se retourna.

– Et maintenant, la même sur une autre caméra. Elle scrute la voie d'en face. Elle vérifie qu'elle ne s'est pas trompée de direction. Puis elle s'éloigne.

Une dizaine de pas et on l'avait perdue de vue, masquée par une petite vague de passagers derrière elle.

– Et on la retrouve ici, poursuit Rowe, montrant l'image sous un angle différent. Plus ou moins seule pendant, quoi, vingt ou trente secondes ? Avant l'arrivée d'autres voyageurs, sans doute après une annonce demandant aux usagers de se répartir sur tout le quai. Plusieurs personnes, vous voyez, assez proches...

Cordon remarqua un jeune couple de trois quarts, tous deux élégants. La femme, les cheveux aux épaules, décolorés, presque blancs à l'écran. Son compagnon se penche vers elle, lui murmure à l'oreille quelque chose qui la fait sourire. Un homme d'affaires derrière eux, la cinquantaine, costume traditionnel à fines rayures, cravate, mallette, journal plié. Le *Financial Times*. Un cliché vivant. Un voyageur, plus jeune, des écouteurs sur la tête, un ordinateur portable sous le bras. D'autres à la limite du cadre qui se massent au bord du quai à l'approche de la rame, occupant bientôt tout l'espace, presque impossibles à distinguer.

– Est-ce que je peux voir le visage de la femme ?

L'image se fige, repart en arrière, zoome et s'immobilise de nouveau. Les traits crispés, les yeux plissés, sombres, mal assurés, l'air de quelqu'un qui se sent piégé, coincé, pense Cordon.

– Avancez un tout petit peu.

Pendant une fraction de seconde, Maxine semble regarder directement l'objectif, la tête levée, les lèvres qui s'écartent comme pour parler... puis,

au ralenti, elle se tourne, face à la voie. Un mouvement, flou, en bas du cadre, tandis qu'elle tombe et disparaît.

Un espace vide là où elle se tenait à l'instant.

La caméra montre une bousculade dans le sillage de sa chute, la masse blanche et indistincte des visages, une bouche qui s'ouvre pour crier, un doigt tendu. La jeune femme s'est détournée, enfouissant la tête dans la poitrine de son compagnon, qui semble lui caresser les cheveux.

– C'est tout ?

– C'est tout.

Cordon se rassit en expirant lentement.

– Je peux revoir la séquence ?

Rien de nouveau.

Il la visionna trois fois sans succès. Maxine finissait toujours morte sous le train.

Il avait les épaules douloureuses.

– J'ai jeté un œil au rapport avant votre arrivée, dit Rowe, pivotant sur son siège tandis que l'écran s'éteignait. J'ai lu les déclarations des témoins, quinze en tout. Des usagers qui attendaient le métro ce matin-là, au moment de l'accident. Vous les avez vus, la plupart d'entre eux du moins. Il y en a un ou deux que nous n'avons pas pu retrouver. Certains prétendent avoir remarqué Maxine avant. Pas beaucoup, quelques-uns. Dangereusement proche de la voie, selon l'un d'eux. Nerveuse, d'après un autre, comme si elle n'était pas sûre d'être au bon endroit, sur le bon quai. En tout cas, ils étaient tous d'accord sur un point, ceux qui étaient près d'elle quand le train est arrivé : soit elle a sauté, soit elle est tombée.

– Rien n'indique qu'on l'ait poussée ?

– Absolument rien.

– Même pas par accident ? Un passager impatient de monter à bord. D'avoir une place. C'était la fin de l'heure de pointe, comme vous l'avez dit.

Rowe fit signe que non

– Si on veut à tout prix une explication, quelque chose à quoi se raccrocher, il reste toujours une possibilité. Mais après ce que vous venez de voir, il y a quand même peu de doutes...

Il s'était levé et lui tendait la main.

– Désolé.

Cordon hocha la tête.

– Merci pour votre aide.

Rowe le conduisit jusqu'à l'escalier, au bout du couloir.

– Dites à Jack que c'est à charge de revanche, d'accord ?

OceanofPDF.com

Sans trop d'espoir, Cordon, qui par chance n'avait pas jeté le bout de papier que Maxine avait fourré dans sa main, se rendit à la dernière adresse connue de Letitia à Londres. À quelques minutes à pied de l'endroit où elle était morte.

La pluie tombait, presque invisible sur fond de ciel gris pâle. Les pavés luisants glissaient sous ses pieds.

Il se trouvait au milieu d'une rue résidentielle, où toutes les maisons étaient traversantes, autrefois cossues, aujourd'hui miteuses. Les deux étages supérieurs de celle qu'il examinait avaient brûlé. Assez récemment. La charpente noircie, des plumets de suie sur la brique. De près, on sentait encore une vague odeur de bois carbonisé dans l'air.

Cela remontait à quelques jours seulement, dans ce cas. Au moment de la mort de Maxine Carlin ou juste après.

Au rez-de-chaussée, les fenêtres avaient été barrées par des planches. Celles du demi-sous-sol couvertes de vieilles plaques de tôle. Les poubelles devant la maison débordaient. Plusieurs matelas calcinés et un cadre de lit cassé en équilibre précaire contre le mur. Une enseigne avait été partiellement retirée de la vitre au-dessus de la porte d'entrée. Dessus, les traces d'une inscription ancienne, témoignage d'une autre vie : *Bentinct Hotel. Chambres. Bed & Breakfast.*

La maison avait dû renoncer à sa fonction hôtelière depuis un bout de temps, soupçonnait Cordon.

Une double rangée de sonnettes, avec à côté des étiquettes pâlies ne portant aucun nom. S'appuyant d'une main contre la porte, il souleva le rabat de la boîte aux lettres et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

– Y a plus personne. Ils ont fichu le camp et bon débarras. Ils ont mis le feu avant de se barrer. Si quelqu'un avait pas réagi tout de suite, toute la rue y passait.

Cordon avait remarqué l'homme un peu plus tôt : ancien boxeur, ancien lutteur, des cicatrices autour des yeux, les muscles flasques. Devant lui, sans laisse, son chien entrait et sortait des jardins, fouillait dans les poubelles.

– C'était sérieux, alors ?

– Je veux. Une demi-douzaine de camions de pompiers, peut-être plus, en pleine nuit. Si c'est pas assez sérieux pour vous, je sais pas ce qu'il vous faut.

– Ça remonte à quand ?

– À peine une semaine.

– Des blessés ? Des gens coincés à l'intérieur ?

L'homme s'approcha.

– Justement. Avant, ça arrêtaient pas, les allées et venues. Que des gars. Une maison, c'est sûr.

– Une maison close ?

– Appelez ça comme vous voulez. Jamais vu le même visage deux fois. Puis l'incendie, les pompiers qui débarquent, la police et, à part les cafards, la baraque est vide. Ils voulaient récupérer le fric de l'assurance ou alors ils ont fait le ménage avant de se faire choper. De toute façon, il suffit de quelques pipes pour que les flics regardent ailleurs.

– Et les gens qui habitaient sur place ? Ceux qui géraient le lieu, vous avez une idée de ce qui leur est arrivé ? Où ils sont allés ?

– Pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

À la pointe d'agressivité dans la voix de l'homme, le chien s'était mis à gronder. Son maître jura sans conviction et lui donna un coup de pied dans les côtes.

– Je cherche quelqu'un. Une amie. Elle a peut-être travaillé ici à une époque. Letitia Carlin. Trente ans environ, sans doute rouquine. Elle se faisait aussi appeler Rose.

– Elle aurait pu s'appeler Marie-Madeleine que j'en saurais pas plus. Elles restaient entre elles.

– Vous ne vous souvenez pas d'avoir vu quelqu'un lui ressemblant ?

– Vous perdez votre temps, désolé.

Cordon le regarda faire demi-tour et s'éloigner. Il pleuvait toujours, une bruine régulière qui glissait sur ses épaules et dans son dos.

– Alors, qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? demanda Kiley.

Ils étaient assis chez lui, le piano de Mose Allison et sa voix aux intonations du sud des États-Unis couvrant à peine les bruits de la circulation, les moteurs qui accéléraient et ralentissaient, en direction du nord, vers Muswell Hill et Finchley Central, à l'heure de sortie des bureaux.

À son arrivée, Kiley lui avait lancé une serviette, prêté un pull sec et servi un whisky qu'il avait posé à portée de sa main droite.

– Le père. Il est censé tenir une librairie du côté de Hastings. Il en tenait une, en tout cas.

– Tu penses aller y faire un saut ?

– Peut-être.

– Une heure de train. De Victoria, je crois. Ou de Charing Cross, je ne me souviens plus. Puisque que tu es là, ce serait dommage de ne pas y faire un tour.

Cordon savait qu'il avait raison. Après avoir quitté la maison où, selon Maxine, Letitia aurait vécu et travaillé, il s'était arrêté au poste de police du quartier où il était tombé sur un sergent en uniforme de son âge, suffisamment loquace. L'endroit avait été signalé, on soupçonnait qu'il abritait des activités que réprouvait la morale, mais on n'avait pas de preuves. Pas assez pour faire condamner ni même traduire en justice qui que ce soit. Et sinon, oui, la thèse de l'incendie volontaire n'était pas exclue, cependant on n'avait rien de concluant dans le compte rendu préliminaire. Certainement pas de quoi engager des poursuites, s'ils parvenaient à s'y retrouver dans l'écheveau administratif qui entourait l'identité des propriétaires. Pas de victimes, en effet. La maison semblait avoir été vidée avant le sinistre.

Cordon songea qu'il serait mieux à Newlyn, à faire son possible pour donner une belle image de la police de proximité.

– Tout à l'heure, on peut aller faire un tour, dit Kiley. Il y a un pub à Kentish Town, l'Oxford. Parfois, il y a du jazz à l'étage. Et on mange correctement au bar. On peut essayer, si ça te tente.

– Pourquoi pas.

Le guitariste, originaire d'un quelconque pays européen, faisait des bruits de chat ébouillanté. Assis derrière un ensemble composé de cinq cymbales, trois toms et d'une grosse caisse qui semblait empruntée à un kit pour enfant, le batteur cognait avec entrain, dans un univers polyrythmique où il vivait manifestement seul. Il n'y avait que le pianiste perché derrière un

clavier électrique qui semblait conscient de l'existence de notions démodées comme la mélodie et l'air. C'était une chose d'admirer Eric Dolphy et une certaine forme de délire, songea Cordon, mais ces mecs étaient carrément à côté de la plaque.

Par bonheur, le rez-de-chaussée leur redonna foi en la vie. On y servait une excellente Sussex Old Ale de la brasserie Harveys de Lewes, riche et sombre. Quant au steak et au filet d'agneau, ils étaient tous deux tendres et goûteux, d'une belle couleur rosée. Environ une heure avant la fermeture, Kiley appela Jane pour lui proposer de les rejoindre, ce qu'elle accepta. Brune, les traits fins, un rire franc et ouvert, des mains qui s'immobilisaient rarement, soulignant ceci, démontrant cela. Cordon, qui appréciait sa compagnie, l'imaginait très bien devant une classe. Lorsque Kiley et elle partirent ensemble à la fin de la soirée, le laissant avec la clé de l'appartement, il éprouva un regret qu'il eut du mal à analyser.

Son père aurait fêté son anniversaire aujourd'hui. Une photo de lui dans son esprit, une autre fixée à la porte du frigo par un aimant. Un homme de haute taille, noir, vêtu d'une chemise au col ouvert, les cheveux coiffés en arrière, un début de ventre, les mains – de grandes mains – le long du corps.

Sérieux. C'était un homme sérieux.

Ce pays, je n'aime pas où il va.

Des émeutes à Brixton après la mort d'une femme noire, tuée pendant une descente de police ; d'autres troubles dans une cité de Tottenham, pendant lesquels un policier blanc avait reçu plus de quarante coups de couteau. Quarante ! Plus tôt dans l'année, la grève des mineurs, avec des batailles rangées entre forces de l'ordre et manifestants tous les soirs aux informations. Et partout où il regardait, des groupes d'hommes aux coins des rues, des jeunes chômeurs, noirs et blancs.

Aux réunions entre professeurs et parents d'élèves, il était là, dans son plus beau costume, celui qu'il portait à l'église, ses chaussures usées mais cirées – *Ma fille, elle travaille bien ?* – les yeux brillants de fierté.

L'instruction, ma fille, c'est ce qui compte. Des études supérieures, peut-être même l'université. Je veux que tu fasses quelque chose de ta vie.

Un baiser sur le front après avoir lu son bulletin scolaire, quelques pièces de monnaie glissées dans sa paume.

Fais quelque chose de ta vie, promets-moi ça. Fais bouger les choses, si tu peux.

Comme s'il pressentait qu'il ne vivrait pas assez vieux pour la voir grandir.

– Tu crois que c'est ce qu'il aurait voulu ? avait demandé sa mère quand Karen lui avait annoncé qu'elle entrait dans la police.

– Je n'en sais rien. Mais oui, je le pense.

– Que Dieu te protège, avait-elle alors répondu en lui serrant les mains, une lueur d’hésitation dans le regard.

Parfois, trop souvent si elle était honnête avec elle-même, elle avait du mal à se souvenir pourquoi au juste elle avait fait ce choix. C’était tellement facile de s’enliser dans le quotidien, la routine : la paperasse, les listes de service, les chiffres.

Un pas en avant, un pas en arrière.

C’était quoi cette chanson déjà, de cette fille qui disait qu’elle aurait voulu naître noire ?

Un truc comme *Little by Little* ?

À l’époque où Karen était encore simple agent – en uniforme, aussi ridicule que ça lui paraisse aujourd’hui –, elle était sortie avec un maître-nageur métis qui avait un faible pour les Blanches qui chantaient le blues. Le blues et la soul. Dusty Springfield, c’est ça ! Janis Joplin, Bonnie Bramlett, et même Lulu. Pas mauvaises, jusqu’à un certain point. Faire l’amour sous un poster de la pochette de *Cheap Thrills* dessinée par Robert Crumb, avec Janis qui braillait pour qu’on lui arrache encore un morceau de son cœur. Et pourquoi pas, si ça mettait le maître-nageur en train.

Elle avait gardé quelques-uns des CD qu’il lui avait offerts. Elle les écoutait à l’occasion. *Dusty in Memphis*. Et l’album que Lulu avait enregistré au Muscle Shoals Studio.

Little by Little, c’était bien le titre de la chanson. Petit à petit.

Une bonne définition du boulot de flic.

De temps en temps, il fallait simplement se pincer, histoire de se rappeler pourquoi on faisait ça.

La femme de ménage qui s’était manifestée dans l’affaire de Wood Green avait reconnu l’un des agresseurs parmi une série de photographies. Hector Prince, dit Mohock, un nom emprunté à l’un des deux gangs qui terrorisaient Londres au début du XVIII^e siècle, battant femmes, enfants et vieillards à la nuit tombée. C’était une information qu’il avait entendue en cours d’instruction civique au collège, l’une des rares fois où il avait pris la peine de venir en classe. Parfois, un peu de culture est pire que pas du tout.

Manque de chance, lorsqu’on avait invité Hector à participer à une séance d’identification, la femme de ménage ne l’avait pas reconnu. Et il était reparti, fier comme un coq nain médaillé, frappant le poing de son avocat devant le commissariat en signe de victoire.

Par ailleurs, après la conversation avec son épouse, une enquête plus approfondie sur Terry Martin avait révélé que, si on faisait abstraction des trois arrestations pour possession de stupéfiants sans conséquence, datant de quelques années, il avait quand même été accusé de deux délits plus graves : cambriolage d'un bureau de poste à Greenford et détention d'une grande quantité de cocaïne pure avec intention de vendre. Dans le premier cas, il avait été traduit en justice, mais relaxé. Les bandits portaient des masques de Blair et de Bush et les autres preuves étaient minces. La seconde affaire avait capoté avant même que le bureau du procureur de la Couronne décide de l'envoyer au tribunal, car la drogue saisie avait tout bonnement et simplement disparu. L'un des policiers impliqués avait reçu un avertissement et avait été transféré, l'autre avait démissionné.

Martin n'avait donc jamais été condamné, néanmoins, il était établi qu'il avait de mauvaises fréquentations. L'un des hommes arrêtés avec lui pour le cambriolage de la poste, Graham Arthurs, purgeait actuellement une peine de cinq ans pour coups et blessures. Et la police avait interrogé le frère aîné de ce dernier, Leslie Arthurs, soupçonné d'être mêlé au vol des salaires d'un supermarché de High Wycombe. Un autre suspect, Kevin Martin, le demi-frère de Terry, était en liberté surveillée, soupçonné de coups et blessures. Un adolescent de quinze ans, fantassin d'un dealer de drogue, avait été tabassé avec une telle brutalité qu'il avait perdu l'usage d'un œil.

Et les individus de cet acabit ne manquaient pas parmi l'entourage de Terry Martin, des hommes âgés de trente-cinq à cinquante ans, tous nés au sud de la Tamise, à l'exception de deux ou trois transfuges de Glasgow.

Dougie Freeman. Jason Richards. Aaron Johnson.

Michael John Carter, surnommé Mad Max par ses amis.

Ramsden raconta à Karen que, lors d'une descente dans une boîte de Peckham où Carter était videur, il avait vu ce dernier soulever un policier à deux mains et le jeter contre la voiture la plus proche, le faisant presque passer à travers le pare-brise. Après cela, il avait fallu une demi-douzaine d'hommes pour le maîtriser et le plaquer au sol.

Martin avait aussi des liens avec le British National Party. Plusieurs photographies et une courte vidéo trouvées dans les dossiers des renseignements. On le voyait en pleine action, bouche grande ouverte, qui hurlait des injures racistes et chantait *God Save the Queen*, le drapeau de saint Georges flottant derrière lui.

Autant de raisons pour cueillir Terry Martin à la descente de l'avion de Tallinn, songea Karen. Elle prendrait Tim Costello : l'occasion de le mettre à l'épreuve et aussi, peut-être, de s'offrir un petit divertissement.

OceanofPDF.com

Terry Martin émergea dans le hall des arrivées, l'air d'un ancien footballeur qui n'obtiendrait jamais les honneurs de Sky Sports News. Cheveux ras, barbe de deux jours et costume coûteux, qui sur lui avait quand même l'air bon marché. Un bagage de cabine qu'il tenait d'une large main.

Costello avait écrit son nom au marqueur sur un carton et brandissait la pancarte au-dessus de sa tête, parmi un groupe de chauffeurs de taxi et de gens venus accueillir les voyageurs. Il était ravi de sa petite blague.

Si ça l'amuse, pensa Karen. Elle était curieuse de voir comment il se débrouillait dans ce genre de situation : Tu parles, lui avait-elle dit. J'écoute.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Martin, son visage un peu trop proche au goût de Costello. Quelqu'un qui veut me faire une fleur ?

– Pas tout à fait.

L'aéroport leur avait fourni une pièce exiguë, avec pour toute décoration un calendrier Cityjet de 2009, ouvert à la page d'octobre, sur une photo du Jardin botanique de Dundee en automne. Il y avait une bouche d'aération, une petite fenêtre qui semblait ne donner sur rien, plusieurs chaises empilées et une table en métal, carrée.

– Je sais pas ce que vous voulez, dit Martin en se laissant tomber lourdement sur son siège, mais grouillez-vous. J'ai pas toute la journée.

– Alors, Tallinn, c'était comment ? demanda Costello d'une voie enjouée, comme si ça l'intéressait vraiment. Satisfait du voyage ? Les affaires ou le plaisir ? Un peu des deux ? Le tourisme sexuel marche très fort à ce qu'il paraît. Une hausse de soixante-dix pour cent de la prostitution. Et du sida dans la foulée, bien sûr. De nos jours, l'un ne va pas sans l'autre, hélas.

– Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Une étude marketing ?

De près, sous la barbe de deux jours, les traits de Martin étaient pâles et tirés. Son haleine qu'il soufflait dans le nez de Costello était aigre. Trop d'alcool dans l'avion. Il avait brûlé Tallinn par les deux bouts.

– Alors, disons un voyage d'affaires ?

– Dites ce qui vous chante.

– Quelle est la nature de vos affaires, monsieur Martin ? intervint Karen d'une voix qui se voulait celle de la raison.

– Mes affaires ? fit-il, haussant ses larges épaules. Prêt-à-porter, import-export. À Tallinn, c'est du sportswear, principalement : un peu de Gore-Tex, des vêtements pour femmes. Nous achetons là-bas et nous vendons en Angleterre.

– Nous ?

– Mes associés et moi.

– Mais encore ?

– De quoi je me mêle ?

– Dougie Freeman ? Mad Max Carter ? Vos petits copains du British National Party ?

– Lâche-moi, connard ! tonna Martin, son poing s'abattant lourdement sur la table.

Costello resta imperturbable, battant à peine des cils.

– Au lieu de vous énerver, racontez-nous plutôt où vous étiez le soir du 21 décembre, dit Karen d'un ton ferme, estimant Martin assez désorienté à présent.

– Hein ?

– Le 21 décembre.

– Comment je suis censé me rappeler ?

– Le 21 décembre, le soir où vous avez enfermé votre fille Sasha dans sa chambre jusqu'au lendemain matin.

– D'après qui ?

– Sasha. Votre femme. Toutes les deux.

– Ça me ferait mal.

– Je peux vous montrer leurs dépositions.

– Vous pouvez vous les carrer là où je pense, vos dépositions, beugla Martin, faisant mine de se lever.

– Asseyez-vous, répliqua Karen d'une voix qui n'admettait pas de discussion. Asseyez-vous et répondez. Sinon, je vous embarque et je vous

laisse mariner une heure ou deux au poste le plus proche avant de vous reposer les mêmes questions.

Martin tira sur le devant de sa chemise, remonta son pantalon et obéit en hochant la tête.

– OK, OK. Vous cherchez à me faire péter les plombs, je sais. Mais je vous promets, traiter avec ces gens-là, ça finit par vous user les nerfs. Sérieux.

Baissant la tête, il se pinça le nez entre l'index et le pouce, puis la releva.

– Essayez donc de faire comprendre à un patron d'usine que s'il n'augmente pas sa production sans faire grimper ses prix en flèche, il va tout perdre au profit de la Chine avant d'avoir le temps de dire ouf. Putain ! Quand je pense que dans ce pays, on avait autrefois une industrie textile qui fournissait plus de la moitié du monde. Regardez ce qu'on est devenus. On en est réduits à importer la moindre petite culotte d'Europe de l'Est ou du fin fond du tiers-monde parce qu'on est plus fichus de faire quoi que ce soit.

Costello, qui n'avait pas compté sur un cours magistral d'économie internationale, prit l'air impressionné. Karen patienta cinq secondes, puis répéta sa question.

– Ce soir-là ? fit Martin, soudain la modération incarnée. J'étais au pub, c'est tout. Quoi d'autre ? Ma putain de bonne femme a piqué sa crise pour je ne sais quelle connerie et elle est sortie en claquant la porte. Ma gosse m'avait encore raconté des craques et cette salope avait offert son cul à un petit dealer de merde qui venait du pays le plus pauvre du monde en dehors de l'Afrique. Je suis allé au Four Hands et je me suis pris une cuite monstre. C'était les fêtes, alors j'étais pas seul. Quelqu'un a dû me fourrer dans un taxi au petit matin. Parce que je me rappelle pas comment je suis rentré à la maison.

– Et vous étiez au pub toute la soirée ?

– De mon arrivée à mon départ.

– On trouvera donc des gens pour le confirmer ?

– Je suppose que oui. Y avait du monde, on était serrés comme des sardines, alors, je sais pas.

– Ça ne nous avance guère.

– Y a un gars, j'ai balancé ses pompes dans les chiottes, vous pourriez commencer par lui.

– Il a un nom ?

– Jimmy. Jimmy machin chose.

– Je croyais que vous étiez un habitué. Que vous y alliez assez souvent, en tout cas.

– Demandez au barman.

– On l’a fait. Il se rappelle vous avoir vu entrer, mais ne sait pas quand vous êtes parti.

– Comme ça, on est deux.

– Il ne se souvient pas de vous avoir vu après 23 heures, 23 h 30.

– C’est ce que je vous disais, y avait du monde. Bondé.

– Si vous avez quitté le bar un peu avant minuit, en taxi, vous pouviez être à Hampstead en quarante minutes maximum. Une demi-heure.

– Et qu’est-ce que je serais allé faire à Hampstead ?

– C’est la question qu’on vous pose.

– Ben, je vois pas.

– Aller retrouver Petru Andronic qui attendait votre fille ?

– Vous vous foutez de ma gueule.

– Pour lui donner une leçon.

– Jamais de la vie.

– Vous l’aviez prévenu de ce qui se passerait s’il essayait de revoir Sasha. Et pourtant il l’a fait derrière votre dos. Il a posé ses mains sur votre fille. Ce, comment dites-vous déjà, petit dealer de merde. Au fait, pourquoi est-ce que vous le traitez de dealer ?

– Pourquoi ? Parce que c’est ce qu’ils font tous, non ? Pas les Polaks, les Polaks, ils savent bosser. Enfin, c’était avant, parce que maintenant, ils ont pigé et ils sont rentrés à Varsovie. Non, je parle des autres. Les Bosniaques et les Albanais, les Moldaves et ces putains de Roumains. Ils se reproduisent comme des lapins, les Roumains, ces sales Romanos, c’est les pires, ils font des gosses juste pour les envoyer mendier dans la rue. Et quand ils sont un peu plus grands, les filles font le trottoir et les mecs comme cet Andronic vendent de la came à tous les coins de rue. Tout ça, en plus de gruger la sécu.

– Le monde selon le British National Party, conclut Costello.

– Allez-y, faites le malin. Rigolez, on verra bien qui rigolera le dernier. Et ce jour-là, vous ferez pas autant le fier.

– Justement, intervint Karen. C’est peut-être ce qui s’est passé avec Andronic. C’était l’occasion de lui apprendre à rester à sa place, de lui donner une leçon. Mais c’est allé trop loin, vous aviez bu, après tout. Vous avez perdu votre sang-froid. Et sans même vous en rendre compte...

Martin se balança sur sa chaise.

– Si vous aviez la moindre preuve indiquant que j'étais présent sur les lieux, vous m'auriez mis les menottes à l'instant où je descendais de l'avion. Vous avez que dalle et vous êtes à la pêche aux infos. Rien de plus. Seulement, la ligne s'est cassée et, de toute manière, si vous voulez que je morde à l'hameçon, vous avez intérêt à trouver un appât un peu plus consistant. En attendant, je me tire. Si vous voulez m'en empêcher, arrêtez-moi. Sinon, ciao.

Et sans que ni Karen ni Costello fassent un geste pour le retenir, il sortit.

OceanofPDF.com

- Alors, Terry Martin ? demanda Ramsden à Karen.
- Est-ce que je pense qu’il est coupable ?
- Oui.
- J’aimerais bien. L’idée me plaît, mais je n’en sais rien.

Ils se tenaient devant la porte de l’un des pubs préférés de Ramsden, dans les entrailles de Camden. Près de la sortie de secours : vue imprenable sur les poubelles et quelques voitures garées. Ramsden fumait un de ces petits cigares serrés qu’il appréciait à l’occasion. Leur haleine visible dans l’air nocturne.

C’était un pub irlandais à l’époque où l’Irlande était plus en vogue : il y avait encore des trèfles en plastique derrière la fenêtre et un bodhran suspendu au-dessus du bar. Mais, depuis environ un an, le soir et les week-ends, gothiques et fans de heavy metal s’appropriaient les lieux : Black Sabbath et Metallica dans le juke-box, des filles sous-alimentées au visage livide, leurs lèvres couleur de sang séché. On ne risquait pas d’y croiser un flic, sauf en cas de descente. Et la blonde n’était pas mauvaise, ce qui ne gâtait rien.

- Le problème, c’est qu’on n’a pas l’ombre d’une preuve, reprit Karen. Pas d’arme du crime, pas d’empreinte, pas de caméra de surveillance.
- Mais ton impression ?
- C’est possible. Il en est capable, j’en suis sûre. Et il avait des raisons de vouloir le tuer, surtout s’il était bourré.
- Alors, qu’est-ce que vous allez faire, le jeunot et toi ?
- Je m’inquiète pas pour le jeunot. Il a besoin de prendre un peu de recul, c’est tout. De se rendre compte qu’il n’a rien à prouver.
- Je ne doute pas qu’entre tes mains expertes...

Un sourire concupiscent aux lèvres, Ramsden mimait joyeusement une séance de masturbation quand la porte s’ouvrit sur un homme aux cheveux

blonds. Il fit un pas, les regarda, adressa un clin d'œil égrillard à Ramsden, puis battit en retraite.

– Il croit qu'il y a un truc entre nous, dit Ramsden. Il ne voulait pas bousiller mes chances.

– Ah oui, s'esclaffa Karen. Tu parles d'une chance.

Ramsden avala une généreuse gorgée de bière.

– Alors, pour Martin, c'est quoi le plan ?

– Le jeunot, comme tu dis si bien, est censé retourner parler au barman du Four Hands, lui soutirer d'autres noms et essayer d'établir un peu plus précisément combien de temps Martin a passé dans ce pub. Puis on va se renseigner auprès des sociétés de taxi et des VTC : tous ceux qui auraient pu le conduire à Hampstead. Y compris la voiture qui l'aurait ramené à l'aube.

– C'était peut-être un pote.

– Je sais. Je vais envoyer des membres de l'équipe interroger ses acolytes, au cas où.

Ramsden ne semblait pas convaincu.

– Ça va demander du monde. Pas mal d'heures en perspective.

– Tu as une autre suggestion ?

– On le traîne au poste et on le fait suer un peu. Pour voir ce qu'il a à raconter. Laisse-moi bavarder avec lui.

Karen sourit.

– Et c'est là que tu lui flanques un coup sur la nuque avec un bon vieil annuaire des familles ?

– Ça marche. Ça a marché, en tout cas.

– À ce qu'il paraît.

Ramsden vida son verre.

– Une autre ?

– Pourquoi pas. Mais rien qu'une. Maintenant que tu as terminé ton immonde petit cigare, on peut peut-être rentrer ?

Ils trouvèrent une table assez éloignée du juke-box pour pouvoir discuter. Selon Ramsden, Hector Prince continuait de fanfaronner, il se vantait d'être ressorti de chez les flics aussi vite qu'il y était entré et clamait même que, maintenant, il était intouchable.

– Il devrait se méfier, ça risque de se retourner contre lui.

– Possible.

– Et les insinuations de Martin ? Qui accusait le jeune Andronic de dealer ?

– Je n’y crois pas trop.

– Ce serait pourtant un mobile éventuel. S’il en mettait une part dans sa poche, rognait sur les doses, quelqu’un a pu avoir envie de lui donner une leçon.

– Un peu rude, la leçon.

– Faire un exemple.

– On n’a rien d’autre qui relie Andronic à la drogue. Je pense que Martin cherchait seulement à nous embrouiller.

Ramsden se crispa au son d’un riff particulièrement tonitruant d’Iron Maiden, qui fit trembler les murs et s’entrechoquer les verres sur la table.

– N’empêche que ça coûte rien de fouiner du côté de son copain, celui qu’il a appelé le fameux soir. Milescu. Jeter un œil à sa page Facebook, ce genre de truc. Se faire une idée des gens qu’il fréquentait, ça peut pas faire de mal. Je voudrais pas que tu élimines des pistes trop vite, que tu te mettes des œillères, conclut-il, railleur.

– Tu te prends pour mon manager, maintenant ?

– Ouais, j’ai un peu cette impression, parfois, répliqua Ramsden, goguenard.

Karen lui rendit son sourire.

– Tu sais quoi ?

– Quoi ?

– Va te faire foutre !

Karen avait toujours un petit sourire en coin lorsqu’elle sortit du métro. Si travailler avec Tim Costello était intéressant, presque drôle – le regarder rouler les mécaniques, voir jusqu’où il irait –, avec Ramsden, tout était facile : l’impression de retrouver des vieilles habitudes, d’enfiler des gants assouplis par l’usage. Ça lui rappelait une chanson. *An Old Raincoat Won’t Ever Let You Down*. Un vieil imper te laissera jamais tomber. Ramsden était comme ça. Vieux et fiable. Même s’il était un peu défraîchi sur les bords.

Le vent faisait claquer son manteau et soulevait ses cheveux, charriant les premières gouttes d’une averse. Lorsqu’elle quitta St Paul’s Road pour Highbury Grove, elle remarqua la voiture qui roulait au pas devant elle, indifférente à la circulation. Une Volvo marine, presque noire. Le véhicule

serra le trottoir et ralentit encore à son approche. Elle nota mentalement le numéro, prête à traverser la rue, à se défendre ou à s'enfuir si nécessaire.

Elle rattrapa la voiture, qui resta à sa hauteur. La vitre arrière s'abaissa sans bruit.

– Karen.

C'était Burcher. Le commissaire divisionnaire Anthony Burcher. Depuis quand s'appelaient-ils par leurs prénoms ?

La portière s'ouvrit.

– Montez.

La Volvo rejoignit la circulation, des banlieusards qui pour rentrer chez eux devaient passer par Seven Sisters, Stroud Green, Stamford Hill et Edmonton. Au-delà, il y avait de vrais champs, des enclos avec des chevaux, des petits vergers, des golfs où on pouvait faire un circuit de dix-huit trous sans traverser une route.

On étouffait dans la voiture. Le chauffage était réglé un poil trop fort, l'air sucré par les pastilles à la menthe de Burcher.

– Vous passiez dans le coin, patron ?

– Si l'on veut.

À l'avant, le chauffeur réprima un gloussement, se rappelant à temps qu'il n'était pas censé être là. Ne rien voir, ne rien entendre.

– L'affaire de Hampstead Heath, Andronic, il y a du nouveau ?

Elle lui rapporta les déclarations des Martin, père et fille. Ses soupçons, l'absence de preuves.

– Et le petit Milescu, il est impliqué ? Sérieusement, je veux dire.

Pas de raison de le croire, patron. De manière très périphérique, a priori. Mais tout est possible.

– Son père est inquiet.

– C'est lui qui vous l'a confié ?

– Il a des amis. Un ou deux, en haut lieu.

– Je ne pense pas qu'il ait de souci à se faire.

– C'est bon à savoir. Et, bien sûr, s'il y avait la moindre chose, la moindre raison de s'inquiéter, vous me tiendriez au courant ?

– Bien sûr.

Burcher hocha la tête et s'absorba soudain dans la contemplation du paysage. Au croisement, sans qu'on lui ait demandé quoi que ce soit, le chauffeur tourna à gauche, puis encore à gauche.

– Coopération des autres services, effectifs, vous avez tout ce dont vous avez besoin ?

– Oui, patron.

– Parfait.

La Volvo s'arrêta à soixante mètres de sa porte.

– On peut vous laisser ici ?

– Merci.

Il pleuvait plus fort et les gouttes crépitaient sur le toit de la voiture qui s'éloignait. Tout compte fait, Mike Ramsden n'avait peut-être pas tort. Creuser un peu du côté de Ion Milescu ne ferait sans doute pas de mal.

OceanofPDF.com

Le London College of Communication se trouvait sur la rive sud, trop proche de ce carrefour hypertrophié qu'était Elephant and Castle pour être bien situé. Curieusement, la majeure partie de la façade était occupée par de larges panneaux montrant des gros plans élégamment éclairés d'un couple s'embrassant avec fougue. Ça paie de faire de la pub, songea Karen. Des hordes d'étudiants étaient massés dans la rue en bas, la plupart vêtus comme les étudiants du monde entier. Elle se félicita d'avoir enfilé une tenue plus décontractée que d'habitude : blouson de coton, pull, jean usé, sa plus vieille paire de Converse noire. Une sacoche en cuir râpée.

Les vitres reflétaient le pâle soleil.

Des voix qui se hélaient. Des accolades. Des rires.

Un bus à destination de New Cross Gate ralentit.

Elle repéra Ion Milescu qui marchait d'un pas vif, se faufilant entre les petits groupes, son sac à dos sur l'épaule.

Karen avança, prête à l'intercepter, mais il venait de s'arrêter pour saluer des camarades, le garçon apparemment africain, la fille chinoise.

– Ion...

Il ne la reconnut pas tout de suite : un visage hors contexte.

– Je voudrais simplement te parler.

– J'ai cours.

– Un café rapide, c'est tout.

– Je sais pas...

Il semblait agité, mal à l'aise. Son ami intervint :

– Hé, s'il ne tient pas à vous parler...

– Non, c'est bon.

– T'es sûr ?

– Oui.

L'autre garçon haussa les épaules.

– OK. Alors, à plus.

Il fit signe à la Chinoise et ils s'éloignèrent.

– Tu connais un endroit où on peut discuter tranquillement ?

Elle espérait un de ces petits lieux branchés, un comptoir éphémère qui servait un bon expresso, tenu par des Néo-Zélandais désireux d'amasser quelques sous avant de poursuivre leur tour du monde. Elle eut droit à un boui-boui fatigué, entre une laverie et un vendeur de journaux, dans une rue de locaux commerciaux à l'écart de la voie principale. Un établissement qui avait eu des velléités de rajeunissement pour satisfaire sa clientèle étudiante, puis avait renoncé. Paninis et friture, cappuccinos au lait de soja et thé si fort que la cuillère tenait toute seule dedans.

Prudente, Karen se rabattit sur un café allongé, tandis que Ion Milescu commandait un Pepsi.

– De nouveaux éléments sont apparus depuis notre discussion. Je veux simplement vérifier quelques détails.

– Quel genre d'éléments ?

Il regardait le comptoir, le mur opposé. N'importe où, sauf dans la direction de Karen.

– Petru et toi, par exemple. J'avais cru comprendre que vous ne vous connaissiez pas très bien.

– Oui.

– Quelques matchs de foot, c'est ça ?

– Oui.

– Et Victoria Park, là-dedans ?

– Pardon ?

– Victoria Park. Les Hot Chip. Lesley Tabor. Lesley, tu l'as oubliée ?

Il marmonna un mot, peut-être salope. Elle espérait avoir mal entendu.

– Tu te souviens de Lesley ?

– Malheureusement.

– Je croyais que tu étais sorti avec elle, au moins quelque temps.

– C'est ce qu'elle pensait, en tout cas.

– Lesley et toi, Petru et Sasha. Chacun sa chacune.

– C'est pas ça du tout.

– C'était quoi, alors ?

– C'était rien. Je suis sorti quelques fois avec elle, parce que...

Mal à l'aise, il prit une brève inspiration, baissa la tête.

– Oui ?

- Parce qu’il me l’a demandé.
- Il ?
- Petru. Qui d’autre ?
- Ce garçon que tu connaissais à peine ?
- Ça va, ça va, merde !

L’éclat de voix fit tourner quelques têtes : l’ouvrier à sadroite leva les yeux du *Sun*, les deux étudiants se désintéressèrent un instant de l’assiette de *beans on toast* qu’ils partageaient.

– D’accord, on a traîné un peu ensemble, on est allés à deux ou trois concerts. Il n’avait pas beaucoup d’amis, je ne sais pas pourquoi. On a joué au foot quelques fois, on est retournés au café...

– À Chiswick ?

– Oui. Et après ça, il s’est accroché à moi. Pendant un moment. Je le plaignais un peu. Il vivait avec un oncle du côté de Wood Green. C’est ce qu’il m’a dit, en tout cas.

– Tu n’y croyais pas ?

– Je n’en sais rien. C’était un peu... vague. On devait aller lui rendre visite une fois. Il avait tout organisé et, à la dernière minute, il a annulé sous prétexte que son oncle n’avait pas le temps, qu’il ne voulait pas être dérangé. C’était un peu bizarre, la façon dont il l’a dit.

– Mais tu as continué à le voir ?

– Un peu moins, peut-être. J’avais pas mal de boulot à l’école. Pas mal de devoirs et lui, la plupart du temps, il semblait n’avoir rien à faire. Il traînait. Puis il y a eu cette histoire avec Lesley. Sa copine, Sasha, chaque fois que je la croisais, elle me demandait pourquoi tu prends pas des nouvelles de Lesley, envoie-lui un SMS, elle a super-envie de te voir et gna gna gna... à la fin, j’en pouvais plus.

Karen but une gorgée de café. Ni meilleur ni pire que ce qu’elle attendait.

– Petru, il ne faisait pas grand-chose, tu disais ?

– Non.

– Il n’avait pas de petit boulot ? Il ne faisait pas d’études ? Rien ?

– Il avait postulé quelque part. Dans une école, pour faire je ne sais quoi. Un truc informatique, je crois. Technologies de l’information. Je ne sais même pas s’il a été pris. En tout cas, il n’y a jamais mis les pieds.

– Et pas de travail ? Quand vous sortiez, il lui fallait bien de l’argent.

– Je n’en sais pas plus que vous. Il donnait un coup de main à son oncle de temps en temps, c’est tout ce qu’il m’a dit.

– Mais il faisait quoi, tu as une idée ?

Il secoua brièvement la tête.

– Non.

– Tu n’as jamais eu l’impression qu’il vendait de la drogue ?

– Petru ?

– Oui.

– Impossible.

– Tu es bien catégorique.

– Oui.

– Comment est-ce que tu peux en être sûr ?

– Il n’en prenait même pas... S’il y avait quelque chose qui tournait, vous savez, un joint, des cachets, il refusait toujours. Toujours.

– Ça ne veut pas dire...

– Je sais. Mais non, Petru, se laisser embarquer dans un truc comme ça, je n’y crois pas.

Il consulta sa montre.

– Il faut vraiment que j’y aille.

– Très bien.

Elle repoussa sa tasse à moitié pleine.

– Cet oncle, Petru n’a pas mentionné de nom ? Une adresse ?

– Non. Il ne parlait pas beaucoup de lui. À part une fois où il a dit que sa famille lui manquait, sa mère, surtout. J’en ai déduit qu’ils ne vivaient pas ensemble. Qu’elle était restée en Moldavie.

Karen hocha la tête. Jusque-là, toutes leurs tentatives pour contacter les proches de Petru Andronic par l’intermédiaire de l’ambassade de Moldavie à Dolphin Square s’étaient heurtées à l’inertie de la bureaucratie. Elle demanderait à l’un de ses hommes de réessayer, de distribuer quelques coups de pied aux fesses diplomatiques.

Dans la rue, Milescu derrière elle, elle fit deux pas, puis s’arrêta.

– Apparemment, ton père a causé à mon chef. Au chef de mon chef. Je ne sais pas à quoi tu es mêlé, mais il a l’air un peu inquiet.

– Vous déconnez ?

– Pas du tout.

– Il est dingue. Je suis mêlé à rien du tout.

Je l’espère, songea Karen. Elle lui tendit sa carte.

– S’il y a quelque chose dont tu veux me parler, n’importe quoi, n’importe quand, passe-moi un coup de fil.

Le reste de la journée baigna dans un brouillard administratif. Des questions qui, au mieux, obtenaient des demi-réponses, des pistes qui pourrissaient dans des impasses, des demandes de renseignements qui piétinaient : le bruit lointain mais familier de têtes qui se cognaient avec constance contre des murs.

Sur le chemin du retour, elle s'arrêta au supermarché où elle acheta deux repas tout prêts et du vin en promotion. Elle venait de se doucher, avait mis son kofta d'agneau avec du riz au micro-ondes et ouvert une bouteille de syrah, quand Ramsden appela, sa voix plus dure que d'habitude, plus acerbe. Comme un poing qui raclait contre un mur de brique.

Karen l'écouta, jurant intérieurement, et éteignit le micro-ondes.

– J'arrive aussi vite que possible, Mike.

Le corps de Hector Prince avait été retrouvé dans l'ascenseur d'une tour de Tottenham High Road, la cabine coincée au quatorzième étage, sa cheville gauche en travers de la porte. Le flanc gauche et l'arrière des deux jambes poignardés plusieurs fois, les muscles de la cuisse profondément entaillés, l'omoplate droite fracassée par un coup violent, sans doute porté par un objet contondant, type batte de base-ball. Ce même objet avait écrasé la pommette et fendu l'arcade sourcilière gauche.

Il était encore en vie à l'arrivée des auxiliaires médicaux, mais il respirait à peine. Son pantalon de survêtement molletonné gluant de sang collait à la porte de l'ascenseur déjà poisseuse.

L'un des locataires à l'étage au-dessus avait appelé les secours lorsqu'il avait entendu les bruits de l'agression et avait vu les assaillants fuir de son balcon. L'ascenseur et l'escalier avaient été bouclés, tandis que des policiers cherchaient des indices à genoux et que d'autres avaient la tâche ingrate de frapper aux portes.

Karen était plantée dans la cour, les mains autour d'un café venant d'un fast-food de High Road, qui sentait encore la graisse brûlée.

Mike Ramsden se baissa pour passer sous le ruban de sécurité et se dirigea vers elle.

– Ils étaient une demi-douzaine. Ils s'en sont pris à Prince pendant qu'il faisait la queue pour acheter sa dose de poulet frit. Ils l'ont poursuivi jusqu'ici et l'ont rattrapé dans l'escalier. On ne sait pas s'il est entré de lui-même dans l'ascenseur pour leur échapper ou s'ils l'ont poussé. Ils se sont dispersés quand quelqu'un a donné l'alarme.

– Des témoins ?

– Un seul, pour l'instant. Il les a vus s'enfuir d'assez haut. Noirs, ou du moins c'est son impression. Capuches. Rien de surprenant.

– Une vengeance, alors. Pour Derroll Palmer. C'est notre meilleure piste ?

– On dirait bien. À partir du moment où Prince n'a rien trouvé de mieux à faire que clamer sur tous les toits qu'il avait été arrêté et relâché, aux yeux des copains de Palmer, il était condamné.

– Tu penses qu'il en était conscient ?

– Les mecs comme Prince – comment se faisait-il appeler, Mohock ? –, ils risquent leur vie chaque fois qu'ils mettent un pied dehors. Le danger, ça fait partie du jeu, ça les excite. Ne jamais savoir quand on risque d'être descendu.

– Je croyais que Palmer n'appartenait pas à un gang.

– Il a été tué sur le territoire d'un gang, ça suffit.

– Wood Green. Les MOB, c'est ça ? On commence par là ?

– Je pense. J'appellerai quelqu'un de Trident demain, histoire de voir s'ils peuvent nous filer quelques noms.

Karen se retourna, frissonnant. Pas seulement à cause du froid. Cette violence absurde. Vengeance, respect, œil pour œil. Le besoin de reconnaissance. Que s'était-il passé, encore récemment ? Un jeune qui en avait tué un autre à coups de couteau parce qu'il l'avait traité de pédé sur Facebook.

La plupart du temps, ça ne l'affectait pas autant, pas comme ça, mais là, curieusement, oui.

Le gâchis.

Ramsden le lut dans ses yeux.

– Rentre.

– Pardon ?

– Tu es venue. Tu t’es montrée. Inutile de traîner ici.

– Mike...

Avec douceur, il posa une main sur son bras.

– Tu as l’air crevée. Rentre.

– Je ne peux pas.

– Un des privilèges de la hiérarchie. Tu peux déléguer. Va dormir, je me charge de tout. On se voit au bureau demain à la première heure.

Elle attendit quand même encore presque une heure, puis, constatant qu’elle ne pouvait rien faire de plus, elle décida de prendre Ramsden au mot.

Le kofta était froid. Elle en avala une bouchée et jeta le reste à la poubelle. Le vin était aigre. Elle se fit un thé léger, avec deux sucres, qu’elle but en se déshabillant. Le livre qu’elle était en train de lire posé par terre, un bout de papier en guise de marque-page. Elle le ramassa.

Marée noire, Attica Locke.

Houston, au Texas, à la fin des années soixante. Il y a de la révolution dans l’air. Aretha Franklin chante *A Change is Gonna Come* de Sam Cooke. Lors d’un meeting étudiant, Stokely Carmichael, sur le point de rejoindre les Black Panthers, lance aux quelques Noirs armés de leur diplôme universitaire – leur passeport pour la classe moyenne américaine – que l’intégration n’est pas la solution. Que l’intégration, c’est reconnaître que leur culture et leur mode de vie ne valent rien, qu’ils ne valent pas la peine qu’on s’y accroche.

Karen se rappelait quand, jeune femme, elle dansait sur ce cultissime morceau de James Brown, *Say it Loud, I’m Black and I’m Proud*, avec un abandon qui aurait fait honte à sa pauvre tante, balançant des hanches, les mains en l’air, et oui, elle le chantait fort : elle était noire et elle en était fière.

Ces jeunes gens, ces jeunes hommes de Tottenham et Wood Green, les Hector Prince qui formaient des gangs et les Derroll Palmer qui se retrouvaient pris entre deux feux : aucun danger qu’ils rejoignent un jour la classe moyenne blanche, qu’ils obtiennent des diplômes universitaires. Leur choix, se demandait-elle, ou celui de quelqu’un d’autre ? Et le choix de qui, dans ce cas ?

Ces garçons risquaient leur vie chaque fois qu’ils mettaient un pied dehors, avait dit Ramsden.

Et elle, une Noire qui portait l'uniforme de l'homme blanc et faisait respecter ses droits, ainsi qu'une « sœur » le lui avait rappelé, à l'époque où elle était simple agent. Karen n'avait rien répondu, elle avait poursuivi son chemin et la fille lui avait craché au visage.

Aujourd'hui, des années plus tard, il lui arrivait encore de lever la main pour s'essuyer, par réflexe.

Elle attendit que ses yeux se ferment tout seuls avant de poser le livre et d'éteindre la lumière.

OceanofPDF.com

Carla James était de la même promo que Karen au lycée, déjà une star à l'époque. Le premier rôle dans *Le Magicien d'Oz*, la comédie musicale qu'ils avaient présentée à la fête de l'école. Sa photo dans le journal local, leur Diana Ross à eux. En terminale, elle fréquentait des mecs qui parlaient toujours de monter un groupe ou un autre, de contrats qui ne se concrétisaient jamais. Elle enregistra même des chœurs, qui se perdirent mystérieusement et ne figuraient plus sur le mixage final. Son petit ami d'alors était un sportif sur le point d'être sélectionné dans l'équipe nationale. Un sprinter avec des cuisses musclées comme elles n'avaient pas idée, clamait-elle fièrement.

Karen l'accompagnait de temps en temps le soir au stade, quand elle le regardait s'entraîner : les étirements, la course, la sueur qui coulait sous les lumières et faisait briller son corps.

Un spectacle dont on ne se lassait pas.

Après le lycée, Carla avait passé le concours du conservatoire. Recalée, elle avait trouvé un emploi dans un bar, tout en faisant les chœurs dans un groupe qui jouait des reprises de la Motown à Basingstoke ou à Stevenage et en suivant des cours d'art dramatique à la Poor School, près de King's Cross : voix et mouvement, dialecte, chant, combat, Shakespeare et théâtre contemporain. À la fin de l'année, elle retenta le conservatoire, cette fois avec succès. Tout ça, il y avait si longtemps que Karen préférait ne pas y penser.

Aujourd'hui, il arrivait encore que Carla pointe au chômage ou travaille dans des pubs. Sinon, un spectacle de temps en temps à Manchester ou à Liverpool, douze semaines à faire la doublure dans une mise en scène de *La Chatte sur un toit brûlant* dans le West End, avec une distribution entièrement noire, et des petits rôles dans des séries télé : *La Fureur dans le sang*, *Affaires non classées*, *The Bill*. Rôles qui consistaient en général,

selon ses propres mots, à faire le tapin au coin de la rue avec une jupe ras la touffe, en attendant qu'on lui écrabouille la tronche à coups de marteau.

En ce moment, elle jouait au National Theatre, une tragédie du xvi^e siècle, vingt-trois représentations au Cottesloe, avant de partir en tournée. Carla interprétait cinq personnages différents et elle s'éclatait.

Elles s'étaient donné rendez-vous dans un établissement près du théâtre, musique assourdissante, cuisine mexicaine et cocktails. La voix de Carla par-dessus le vacarme :

– Karen ! Copine ! Ici !

Elle avait des extensions capillaires ornées de perles brillantes, un décolleté à se pâmer, des couleurs qui juraient de manière aussi délirante qu'un Matisse.

Ainsi que Karen l'avait prévu et l'espérait, après une étreinte, un baiser et un « Alors, comment ça va ? » qui n'attendait pas de réponse, Carla se lança dans un compte rendu licencieux et hilarant des derniers mois de sa vie, s'attirant les rires et les applaudissements des curieux aux tables voisines.

Après une journée sans rien de neuf, hormis la visite de la mère de Hector Prince, qui, entre convulsions de chagrin et larmes de rage, avait identifié son fils dans l'atmosphère froide et stérile de la morgue, Karen n'avait pas envie de passer la soirée seule.

– Ne te retourne pas tout de suite, dit-elle, tandis que le serveur leur apportait une nouvelle tournée de mojitos. Le mec au fond, j'ai l'impression qu'il nous mate.

Carla se pencha, tripotant le lacet de sa chaussure.

– Col roulé noir, cheveux courts ?

Karen hocha la tête.

– J'espère bien qu'il nous mate.

– Non, je suis sérieuse.

– Pourquoi, il te plaît ? C'est pas ton genre, pourtant.

– Non, c'est pas ça...

– Parce que je peux aller le voir, faire les présentations...

– Non, protesta-t-elle, attrapant le bras de Carla. Je suis un peu sur les nerfs, c'est tout.

– C'est bon, j'ai pigé.

Lorsque Karen regarda de nouveau dans sa direction, il avait disparu.

– Sale journée ?

– Sale semaine.

– Tu as envie d’en parler ?

Karen secoua la tête.

Elles se rendirent dans une boîte de l’autre côté du fleuve pour un dernier verre, des vodka-tonics. Lorsqu’un type vint lui demander en trébuchant si elle voulait danser, Carla se contenta de rire.

– Je devrais être rentrée, ajouta-t-elle en jetant un coup d’œil à sa montre. On joue en matinée demain.

Elles firent une pause sur le quai, contemplant l’autre rive et la lente procession de lumières en direction de St Paul.

Carla alluma une cigarette.

– File-m’en une.

– Je croyais que tu avais arrêté.

– J’ai arrêté.

Quelque chose retint l’attention de Karen sur le pont. Le flash d’un appareil photo. Des touristes qui immortalisaient la ville, la Tamise de nuit.

– Si ton boulot devenait trop pénible, s’il te déprimait vraiment, tu enverrais tout balader, hein ? Tu ne te laisserais pas bouffer ?

– Oui. Oui, bien sûr.

Mais au moment où Karen prononça ces mots, elle se demanda si c’était vrai. C’était sa vie, après tout. Que pourrait-elle faire d’autre ? Sans compter que son père avait dit : « Fais quelque chose de ta vie. Fais bouger les choses, si tu peux. » Elle ne pouvait pas renoncer si vite, elle lui devait bien ça.

Cinq minutes plus tard, elles étaient dans le métro, pas la même destination, pas le même train. Pour Karen, cinq minutes de marche de Highbury & Islington, cinq ou six, l’écho léger de ses pas sur le trottoir. Quelqu’un écoutait *Belle* d’Al Green, une chanson qu’elle avait toujours aimée. Une fenêtre à l’étage ouverte, le son juste assez fort pour lui donner envie de chanter. La lumière du salon était allumée, comme elle l’avait laissée, tamisée derrière les rideaux fermés. La clé à la main, elle regarda la rue déserte à droite et à gauche.

Chez elle, elle verrouilla la porte. Elle alluma la télé et écouta les rires en boîte d’une série comique rediffusée, tandis qu’elle allait et venait dans l’appartement, se déshabillait. L’homme du restaurant mexicain, debout contre le mur, buvant une bouteille de Dos Equis : sa tête lui disait quelque chose. La manière dont il l’avait regardée. Un flic ? Que se passait-il, à la

fin ? Burcher qui surgissait de nulle part pour lui poser des questions. Le père de Ion Milescu qui exprimait son inquiétude à ses chefs, et voilà qu'elle devenait parano.

Ridicule.

Elle éteignit.

L'homme du restaurant : en service ou non ?

La chambre était glacée. Recroquevillée sur le flanc, les genoux repliés, une main près du visage, elle s'endormit, les yeux à peine fermés. Comme une masse.

Mais elle rêva.

OceanofPDF.com

« Puisque tu es là, ce serait dommage de ne pas y faire un tour », avait dit Kiley au sujet de la librairie que tenait le père de Letitia à Hastings. En plus, la mer manquait à Cordon, même s'il l'avait quittée il n'y avait pas si longtemps. L'odeur, perceptible de la gare, l'attira vers le bord de l'eau.

Il déambula entre les baraques à frites et les pizzerias, les galeries de jeux et les panneaux qui invitaient le chaland à s'embarquer pour l'Aventure des contrebandiers ou le Monde sous-marin, et continua en direction d'East Cliff, jusqu'à une plage de galets où étaient échoués des bateaux de pêche rouges, bleus et vert vif, abrités de la route par une rangée d'étroites et hautes maisons en bois noires où l'on entreposait autrefois les filets.

Longeant les bateaux, Cordon humait l'air, écoutait le cri des mouettes, sentait rouler les cailloux sous ses chaussures. Cet endroit, la côte sud, devait plaire à Letitia, pensa-t-il, et lui rappeler les petites choses – peu nombreuses, c'est vrai – qui devaient lui manquer quand elle était loin de sa ville natale. Un peu plus près de Penzance que Finsbury Park.

Il s'assit.

Il revit le visage de Letitia. Pas comme la dernière fois, quand il les avait croisées, Maxine et elle, pimpantes pour une soirée en ville, ou ce qui là-bas passait pour la ville. Non, c'était Letitia à seize ans, sexuellement majeure, comme elle l'avait dit elle-même ; la Letitia qui s'était introduite chez lui avec la clé qu'elle utilisait pour promener le chien, chez lui et dans son lit, où, emporté par ses rêves et ses fantasmes, Cordon, qui avait reconnu la chaleur bien réelle de la chair juste à temps, l'avait repoussée, se précipitant dans la salle de bains, la main devant son sexe dur, son sexe trop humain, pour s'asperger la figure d'eau froide. La Letitia qu'il avait vue alors dans le miroir derrière lui, mi-moqueuse, mi-vulnérable, blessée d'avoir été rejetée.

Après cet épisode, ça n'avait plus jamais été pareil entre eux. Pourtant, le souvenir remontait parfois, importun, le prenait par surprise, et il se sentait toujours tiraillé entre le désir et la honte.

Il ramassa un galet et le soupesa. Un ricochet, deux. Il se détourna avant qu'il ne s'enfonce dans l'eau.

Il quitta la plage et traversa la route pour se diriger vers la vieille ville.

La boutique était coincée dans un écheveau de ruelles, l'enseigne au-dessus de la porte peinte en violet délavé : *Clifford Carlin, Libraire. Antiquités et Occasions*. Deux cartons bloquaient en partie l'entrée : *Tous les livres à 10 pence*. À l'intérieur, des livres du sol au plafond, sur tous les murs. Hautes bibliothèques remplies d'éditions de poche, organisées par genre, formant un dédale de travées.

Cordon tenta de se repérer et s'approcha d'une importante sélection de romans sur l'Ouest américain : *Jubal Cade*, *Herne the Hunter*, *Apache*, *Edge*. Comment s'appelait cet auteur que son père aimait tant ? Louis L'Amour ? Toute la collection semblait là. Et il y en avait un autre, il en était sûr. Oakley quelque chose. Oakley Hall ?

Au fond, près de la fenêtre, se trouvait une section enfants, avec des petites tables et des chaises en plastique, des crayons de couleur dans d'anciennes boîtes à café, des feuilles de papier pour dessiner, des vieux exemplaires de *Beano* disposés en éventail. Deux ados gothiques examinaient le rayon médecine alternative et psychothérapie, tandis qu'un jeune homme à l'air concentré, la tête inclinée sur le côté, passait en revue les livres sous l'intitulé Science-fiction et Fantasy.

De la musique s'échappait d'un lecteur de CD en piteux état, perché au sommet d'une tour d'encyclopédies à l'équilibre précaire. Guitares nasillardes, basse rythmée, voix frénétiques. Du rockabilly ? Est-ce que c'était ça ? Cordon jeta un coup d'œil à la pochette rouge du CD au passage. Charlie Feathers. Il n'était guère plus avancé.

Carlin – il présumait qu'il s'agissait de Carlin – discutait avec un client chargé de sacs en plastique qui semblaient contenir toutes ses possessions. Cheveux longs attachés en queue-de-cheval, bouc, tee-shirt délavé de la tournée 1976 des Rolling Stones. La petite soixantaine, peut-être un peu moins. Une dizaine d'années de plus que lui.

Voyant que le libraire était occupé, Cordon retourna aux romans de western. Il parvint à dénicher un Oakley Hall. Pas *Warlock* – il se souvenait du titre à présent – que son père avait lu, non pas une, mais plusieurs fois et

dont on avait tiré un film, *L'Homme aux colts d'or*. Non, là, il s'agissait d'un livre de poche de quelque trois cents pages : *Separations*. Un canyon sur la couverture, des parois abruptes qui plongeaient dans une eau bleu-gris.

Il l'ouvrit au début et s'arrêta sur la première phrase.

Lorsque Mary Temple lut dans l'Alta California qu'on avait vu une femme blanche dans un village indien du territoire de l'Arizona, elle sut que c'était sa sœur.

Tant d'histoires, réelles ou inventées, commençaient ainsi, par une personne qui en cherchait une autre. Une quête. Il referma l'ouvrage et le déposa sur le comptoir. L'homme aux sacs partait justement.

– Deux cinquante ? demanda Cordon.

– Si c'est ce qui est écrit dessus.

– Les autres sont moins chers.

– Parce qu'ils sont moins bons.

Quelque chose brilla dans la bouche de Carlin quand il sourit, un éclat doré.

Cordon lui tendit un billet de cinq livres et attendit sa monnaie, la paume ouverte.

– Votre fille.

– Pardon ?

– Votre fille.

– Qui vous dit que j'ai une fille ?

– Rose. Letitia.

Carlin lâcha les pièces.

– Qui êtes-vous ? Vous êtes de la police ?

– Un ami, plutôt.

– De Letitia ?

Cordon hocha la tête.

– C'était une idée à vous. Le nom. C'est ce qu'elle affirmait, du moins.

– Ça lui allait bien. À l'époque, en tout cas.

– Joie et bonheur.

– C'est ce que ça veut dire, oui. Je n'ai jamais aimé le prénom Rose. C'est sa mère qui l'avait choisi, pas moi.

Il le laissa, le temps de vendre aux gothiques un ouvrage sur la nécromancie antique et médiévale.

– Vous avez appris pour sa mère ? demanda Cordon. Maxine ?

Carlin hocha la tête.

– Elle cherchait Letitia, c'est sans doute à cause d'elle qu'elle était à Londres.

– Elle était censée venir ici, vous savez ? Juste après le Nouvel An. Elle a appelé pour dire qu'elle prenait le train. Et plus rien. Jusqu'à il y a deux jours. J'ai reçu une carte postale. Attendez, je l'ai quelque part.

Il fouilla dans les tiroirs du bureau.

– Un bled du Lake District. Voilà. Keswick.

Cordon examina une photo de lacs et de montagnes aux couleurs artificielles. Une écriture en pattes de mouche, des bises, un nom.

– Elle travaille dans un hôtel, c'est ce qu'elle prétend.

– Pourquoi là-bas ?

– Pourquoi pas ? Letitia n'en fait qu'à sa tête. Ne vous fatiguez pas à chercher une raison.

– Vous n'êtes pas inquiet, alors ?

– Non, enfin, je l'étais un peu quand même. Mais maintenant que j'ai eu de ses nouvelles... Elle a toujours été comme ça, dit-il en haussant les épaules. Même quand elle était haute comme trois pommes. Têtue. Elle ne pliait jamais. Plutôt rompre. Et maintenant qu'elle est majeure, il n'y a rien à faire. Ici aujourd'hui, ailleurs demain. Surtout ailleurs, ajouta-t-il avec un bref sourire.

Il regarda le livre que tenait Cordon.

– Vous avez besoin d'un sac ou...

– Non merci, ça ira.

– Vous êtes venu pour la journée ?

– Oui, on peut dire ça.

– Si Letitia appelle, ce qui est peu probable, mais au cas où, je lui dirai que vous avez demandé de ses nouvelles.

Cordon sortit une carte de visite et la posa sur le comptoir.

– Vous êtes de la police. J'avais raison.

Cordon haussa les épaules.

– De la police et loin de chez moi.

Peut-être trop loin, songea-t-il.

– Bonne lecture.

– Merci.

Charlie Feathers chantait toujours lorsqu’il franchit la porte, entonnant le refrain de *We’re Getting Closer to Being Apart*.

OceanofPDF.com

Pendant le court moment que Cordon avait passé à l'intérieur de la boutique, le temps avait changé : un vent froid soufflait dans la ruelle et charriait les premières bourrasques de pluie. Il y avait un pub un peu plus loin, de l'autre côté de la chaussée, une façade de bois noirci et de brique. Cordon commanda une pinte de Timothy Taylor's Landlord et la porta à une table dans un coin, décidé à attendre la fin de l'averse, l'entrée de la librairie à peine visible à travers la vitre sale. Il but deux gorgées, puis sortit le roman et se laissa entraîner dans sa quête, à la recherche de la sœur perdue, de la fille disparue. Il en était au chapitre six, « Eurêka » – une expédition en bateau, une descente de rapides –, lorsque Carlin apparut et entreprit de rentrer les cartons de livres en solde. Puis, un sac sur l'épaule, vêtu d'un imperméable kaki ouvert, il ferma la porte avec un cadenas et s'éloigna vers le centre-ville. Cordon avala la dernière gorgée de sa bière, prit un sous-bock pour marquer sa page et, son roman à la main, se lança à sa poursuite.

La rue s'élargissait à l'intersection en T. Il accéléra le pas, traversa et s'engouffra dans un boyau qui longeait l'arrière des maisons, puis escalada un escalier de pierre raide qui bifurquait soudain, parallèle à la falaise.

En dessous de lui, Cordon voyait le patchwork de bateaux sur la plage où il se trouvait un peu plus tôt. La pluie s'était transformée en un fin crachin.

Des mouettes portées par le vent tournoyant au-dessus de lui – pendant un instant, il eut l'impression d'être de retour à Newlyn –, il continua à grimper jusqu'en haut des marches et déboucha sur une plate-forme, avec une couronne de buissons devant lui et un sentier de terre battue. Hastings Country Park et Saxon Shore Way annonçait le panneau à l'entrée. Il crut momentanément avoir perdu Carlin, mais l'homme réapparut, capuche sur la tête, suivant un chemin herbeux plus à gauche. Moins pressé à présent, peut-être ralenti par la pente, ou parce qu'il se savait presque arrivé.

Le sentier redescendait vers des maisons des années 1930, toutes affublées de jardins d'hiver comme une tumeur dans leur dos. Un passage coupait entre les habitations, pour rejoindre une rue tranquille en arc de cercle, que seul troublait le carillon d'un camion de glaces qui s'éloignait.

Cordon attendit de voir où Carlin se dirigeait. Il le regarda sortir ses clés devant le portail du numéro dix-sept. Des rideaux sombres étaient en partie tirés derrière la baie du rez-de-chaussée. Dans le jardin, un nain d'un mètre de haut, un béret de travers sur le crâne et des lunettes noires, le symbole de la paix peint en couleurs psychédéliques sur la poitrine. Quelques perce-neige épars à côté de l'allée de gravier.

Il attendit que la porte se referme sur le libraire.

Lorsqu'il le poussa, le portail grinça un peu.

Pas de sonnette. Il frappa.

Carlin ouvrit de manière théâtrale, s'apprêtant à renvoyer un vendeur d'ustensiles de cuisine hors de prix ou un mendiant envoyé par une association qui récoltait des fonds pour offrir un refuge aux ânes aveugles.

Il resta interloqué à la vue de Cordon, mais se ressaisit rapidement.

– Vous avez décidé de prendre le train suivant ?

– Quelque chose dans ce genre.

– C'est le livre ? Vous avez changé d'avis ? Parce que, dans ce cas, repassez au magasin demain matin à 10 heures. On vous rembourse cinquante pour cent si vous le rapportez dans les six jours. Après, vingt-cinq.

– Ce n'est pas le livre.

Carlin hocha la tête, tira sur son bouc.

– Elle n'est pas là, vous savez.

– C'est vous qui le dites.

Carlin soutint son regard, puis rentra, laissant la porte grande ouverte. Cordon le suivit et referma derrière lui.

Il y avait des affiches de concerts rock encadrées aux murs, des portraits de chanteurs et de musiciens, que Cordon ne connaissait pas pour la plupart. Dans un cadre doré, au-dessus de l'âtre vide, un autoportrait de Peter Blake tenant un numéro d'*Elvis Monthly*. Une reproduction.

Les livres étaient partout : empilés sur le sol, n'importe comment sur la table, rangés sur les rebords des fenêtres, posés sur les chaises. Un recueil de poèmes de Frank O'Hara, des formes géométriques rouges et bleues sur la couverture. *Beats, Bohemians and Intellectuals* de Jim Burns. Un chat

roux avec une grosse tête et une queue touffue renifla Cordon d'un air méprisant et s'éloigna.

– Thé ou café ?

– N'importe. Ce qui est le plus simple.

Ce fut du thé. Avec des biscuits enrobés de chocolat : des Wagon Wheels qu'il lui présenta dans une boîte à gâteaux lui rappelant celle qui trônait sur le buffet de sa grand-mère.

– Je ne savais pas qu'on en trouvait encore, dit Cordon en se servant.

– On les a ressortis en 2002. Si leur taille continue à diminuer, ils ne tarderont pas à disparaître.

Il avait raison : engloutis en deux bouchées.

– Vous pouvez fouiller la maison. Chercher Letitia. Si vous ne me croyez pas.

Cordon ne répondit rien, se contentant de boire son thé.

– Quand on s'est séparés, sa mère et moi, je ne l'ai pas vue pendant des années. J'ai quand même essayé, au début. D'aller lui rendre visite. J'étais à Bristol à l'époque. Je travaillais dans un magasin de musique, surtout des guitares. Maxine était défoncée la plupart du temps et il y avait toujours d'autres types. On était encore mariés, officiellement en tout cas, mais elle n'en avait rien à foutre. Puis, l'un d'eux lui a fait un gosse, et elle s'est mise en ménage avec lui, un camé qui vivait dans un squat à Penzance. Ça a commencé à dégénérer et j'ai pris mes distances. De toute manière, c'est pas comme si Rose – elle s'appelait encore Rose à l'époque –, c'est pas comme si elle s'intéressait à moi. Elle n'en donnait pas l'impression, en tout cas.

Il regarda Cordon, cherchant une forme de complicité. Les hommes entre eux, quelque chose d'approchant.

– Je ne l'ai pas vue pendant des années, après ça. De l'âge de quatre ou cinq ans jusqu'à ses treize ans. J'étais à Brighton. Ma première boutique. Dans le quartier des Lanes.

Il leva sa tasse, mais ne but pas.

– Elle avait fugué. Elle avait trouvé mon adresse sur une carte d'anniversaire ou un truc comme ça. Elle est restée deux jours, puis je l'ai renvoyée à sa mère en bus. Après ça, elle est revenue régulièrement, pas souvent mais régulièrement. Tous les un an et demi ou deux ans, quand ça devenait trop dur à la maison, trop le bordel. Quand elle décidait qu'elle n'en pouvait plus. C'était Letitia, déjà. Elle avait commencé à prendre des

trucs. Des marques de piqûres sur les bras. J'ai essayé de la convaincre d'arrêter. Mais elle n'écoutait pas. Des fois, je me disais qu'elle n'atteindrait pas vingt et un ans. Pourtant, elle est toujours là.

Il termina son thé, s'appuya contre le dossier, les jambes croisées aux chevilles, étudiant le visage de Cordon.

– Vous êtes quel genre d'ami pour elle ? Vous n'avez pas donné de détails.

– On s'est croisés quelquefois.

Qu'était-il censé répondre ? Elle promenait mon chien ?

– Dans l'exercice de vos fonctions ?

– Parfois.

– Mais cette visite n'est pas officielle ?

– Non.

– Personnelle, alors ?

– Sa mère...

– Maxine.

– Maxine m'a demandé de la retrouver. Quand elle a appris qu'elle n'était jamais arrivée à Hastings. Elle était inquiète.

– Au sujet de Letitia ?

– Oui.

– Mieux vaut tard que jamais.

Cordon haussa les épaules, paumes ouvertes.

– Et maintenant que vous ne l'avez pas trouvée ?

– Il y a la carte postale. Les lacs. On dirait que tout va bien.

– Je l'ai vraiment reçue, vous savez.

– Le bon vieux truc de la carte postale.

– Regardez le cachet de la poste.

– Je l'ai regardé.

– Mais vous m'avez quand même suivi.

– Ah, satanés flics, toujours méfiants. Qu'est-ce que vous voulez, c'est une seconde nature chez nous. Déformation professionnelle.

Carlin lui indiqua une porte.

– Vous êtes sûr que vous ne voulez pas monter voir ? Au cas où je l'aurais enfermée là-haut ?

Cordon posa sa tasse et se leva.

– Inutile. Ma curiosité est satisfaite. Mais si elle vous appelle, vous me le direz ? Ou vous lui demanderez de me téléphoner, au moins ?

– Bien sûr.

– Je vous verrai peut-être à l’enterrement ?

– De Maxine ?

– Il y aura une enquête, évidemment. Mais tout indique la mort accidentelle. Rien de louche. On devrait pouvoir récupérer le corps bientôt.

– J’en doute. Maxine et moi, ça fait une paye qu’on s’est dit adieu.

– Je comprends, dit Cordon, se dirigeant vers la porte. Merci pour le thé.

En marchant, il pensa à ce que le libraire lui avait raconté, à ce qu’il avait appris. Hormis la date de réapparition des Wagon Wheels, pas grand-chose, tout compte fait. Il le tiendrait quand même au courant pour l’enterrement, au cas où. Carlin transmettrait peut-être l’information à Letitia, s’ils étaient en contact.

Le prochain train en direction de Londres partait dans trente minutes. Il acheta un journal pour faire passer le temps. On envoyait encore des troupes en Afghanistan. Les banques secourues par le gouvernement s’étaient débrouillées pour verser des primes de fin d’année de plus de quinze millions, finalement. Une étude menée sur quatre ans révélait que les enfants issus de familles monoparentales avaient moins de chances d’aller à l’université que les autres. Combien d’heures, combien d’argent fallait pour faire une telle découverte ? se demanda-t-il.

À bord du train, il trouva un siège près de la fenêtre sans difficulté, s’installa confortablement et ouvrit son livre, mais fut incapable d’aller au-delà de quelques lignes. L’auteur n’y était pour rien. Letitia employée dans un hôtel du Lake District, qui accueillait les clients, supervisait peut-être le changement des draps, l’entretien des chambres, réservait les taxis pour la gare, les excursions à la maison de Beatrix Potter ou sur la tombe de William Wordsworth... cherchez l’erreur.

Paul. Paul Milescu. Sans Google, Karen n'aurait jamais imaginé que Paul était le quatrième prénom masculin le plus répandu en Moldavie. Qu'est-ce que Clare Milescu avait dit, au sujet de l'époque où elle travaillait là-bas ? Établir le dialogue avec les membres du gouvernement, une consigne qu'elle aurait trop prise au pied de la lettre. Paul Milescu occupait un poste important au ministère de la Justice et, bien que marié, il avait aussi pris une place importante dans sa vie à elle.

À présent, ils étaient séparés. Clare se battait toujours pour les valeurs auxquelles elle croyait, travaillant avec les réfugiés, tandis que Paul, une fois à Londres, s'était lancé dans les affaires grâce à son réseau. Rien de mal à ça. Sauf qu'il se servait de ses relations pour essayer d'influencer l'enquête de Karen et qu'il avait assez de poids pour obliger un commissaire divisionnaire à se rendre dans le nord de Londres en pleine nuit, comme dans un roman de Len Deighton ou de John le Carré.

C'était compréhensible, louable, même : l'instinct d'un père désireux de protéger son fils, de l'épargner. Ou y avait-il autre chose ? Une mesure préventive pour empêcher la police de s'approcher trop près de lui, de sa famille, de ses affaires.

De quelles affaires, au juste ?

Dans ce domaine, Google ne se montra guère utile. De l'import-export. Mais il importait et exportait quoi ? Aucun détail. Du sportswear, des vêtements féminins, peut-être, comme Terry Martin. Ce dernier n'avait sans doute pas tort, d'ailleurs, songea Karen : c'était devenu notre activité principale. Depuis qu'on ne faisait presque plus rien nous-mêmes, on se contentait d'importer des produits fabriqués à bas coût. Et le peu fait ici semblait appartenir à d'autres. Aux Américains, qui malgré la récession possédaient des parts majoritaires partout, dans le chocolat aussi bien que dans le club de foot de Liverpool. Et les Chinois se partageaient le reste.

Elle regarda encore les maigres informations sur l'écran. Une boîte postale, un téléphone, un fax et une adresse électronique. Peut-être devrait-elle simplement composer le numéro, carrément demander à lui parler.

Hé, Paul...

Ou peut-être pas.

Elle avait un ami, Tom Brewer, à la lutte contre la fraude et les délits économiques. Enfin, un ami, si on veut : ils s'étaient rencontrés lors d'un stage quelques années plus tôt. Ils avaient bu des coups ensemble, il lui avait proposé de sortir en tête à tête, elle avait accepté, puis refusé. Il ne lui devait rien, mais il restait entre eux ce qui aurait pu advenir. Il venait de se marier, avait-elle entendu. Deux beaux-fils et une maison mitoyenne à Childs Hill.

Elle laissa un message et n'eut pas à attendre longtemps.

– Karen, ça fait une éternité !

– Je voulais te demander un petit service, Tom.

Il la rappela deux heures plus tard.

– Milescu n'a rien à se reprocher, a priori. Des relations avec deux ou trois sociétés qui exportent de la bauxite et de l'aluminium. Des partenaires en Russie et en Roumanie. Il semblerait qu'il ait des liens également avec l'Italie, mais ce n'est pas très clair. Il y a aussi l'importation de produits chimiques d'Ukraine : un business assez juteux, apparemment.

– Rien de louche ?

– Rien de précis. Depuis que le pays a rejoint la Banque mondiale, en 1992, les échanges commerciaux se sont développés à partir de presque rien et Milescu a simplement surfé sur la vague. Le fait qu'il ait des relations proches du gouvernement ne l'a sans doute pas handicapé. En cas d'appel d'offres, son dossier a plus de chances de se retrouver en haut de la pile, c'est tout.

– Mais rien d'illégal ?

Brewer rit.

– Ça dépend de ta définition de l'illégalité. En tout cas, rien d'intéressant pour nous, on a d'autres chats à fouetter.

– Merci, Tom.

– On pourrait peut-être aller boire un verre, à l'occasion ? Ça fait un bout de temps.

– Oui, ce serait sympa. Tu pourrais apporter des photos de ton mariage.

Il éclata de rire et la qualifia d'un terme pas très élégant.

Son portable sonna peu après. Cette fois, c'était Carla qui lui avait déjà envoyé deux SMS : Ronny Jordan au Jazz Café. Elle devait venir.

– Carla, je ne peux pas.

– Allez, copine ! Pense à cette guitare. *After Hours*. Ce son. Du sexe à six cordes.

– Vraiment, j'adorerais, mais...

– Mais rien du tout. Je n'accepterai aucune excuse. On se retrouve sur place, 22 h 30 ou 23 heures, ça ne commence pas avant. Ça marche ?

– Je n'en sais rien, Carla. Je vais voir, mais je ne te promets rien.

22 h 30 ou 23 heures : normalement, à cette heure, la plupart des soirs, Karen n'avait qu'une envie : être au lit avec un verre de rouge et un bon bouquin.

Elle jeta un coup d'œil à son reflet dans la vitre qui s'obscurcissait. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle venait de le penser, et pourtant si. Copine, tu vieillis, comme dirait Carla. Avant l'heure. Elle devrait se bouger les fesses : rentrer, enfiler des fringues sympas et sauter dans un taxi pour Camden.

Ronny Jordan : *The Jackal, A Brighter Day*.

C'était tentant, pourtant elle savait qu'elle ne le ferait pas.

Carla faisait la queue, la foule de plus en plus dense autour d'elle. Les voitures qui ralentissaient et repartaient aux feux, les gaz d'échappement qui se dispersaient, gris pâle dans l'air nocturne. Si la température continuait de tomber, il gèlerait à la sortie, après minuit.

Elle releva le col de sa veste matelassée et avança de quelques pas, même si la file ne bougeait pas réellement : elle se tassait, c'est tout. Un coude s'enfonça dans ses reins. Elle se retourna. L'homme lui offrit un regard confus.

– Mes excuses, poupée.

Mes excuses, poupée ? Qui parlait encore comme ça ? Hormis dans la série *EastEnders*, bien sûr. Le véritable East End étant majoritairement peuplé de Bangladeshi, à présent, et de quelques jeunes citadins branchés, déterminés à changer l'image du quartier avec leurs ateliers d'artiste et leurs appartements d'architecte.

– Vous l'avez déjà vu, ce musico, Ronny ? Il est génial.

Un long nez pointu et de grandes dents jaunes : des dents de cheval.

Avec un bref mouvement de tête dédaigneux, Carla avança. Elle rêvait ou quoi ? Ce mec la draguait. C'était la meilleure !

Incapable d'aller plus loin, elle se serra contre le mur.

Et tant mieux.

Après, elle se souviendrait qu'elle avait entendu la voiture arriver très vite, trop vite. Le coup de freins brutal, des hurlements parmi la foule au bord du trottoir et la détonation. Une seule. Retentissante. Proche. Claire et nette. Pas de doute sur ce dont il s'agissait.

Quelqu'un fut projeté contre elle et, lorsqu'elle se retourna, manquant de trébucher, un liquide chaud et poisseux éclaboussa son visage. L'homme au nez pointu tomba dans ses bras. Il émit un sifflement rauque entre ses dents avant de s'affaler, tandis que Carla se penchait, consciente malgré les cris et la panique de trois autres coups de feu, d'une portière qui claquait et de la voiture qui repartait à toute allure.

Pendant un long moment, il sembla que personne ne parla ni ne bougea. Le mort – elle supposait qu'il était mort – gisait à ses pieds, un bras tendu, les doigts pliés contre le mur, comme s'il s'efforçait d'y creuser un refuge.

Carla frissonna. Sursauta quand une main se posa avec douceur sur son épaule.

– Vous êtes blessée, dit la jeune femme. Votre visage. Vous saignez.

Carla cligna des yeux pour écarter le sang et toucha précautionneusement sa joue. Elle entendait les sirènes de police et les secours se rapprocher. Elle devait sortir son portable, appeler Karen. Dès qu'elle aurait cessé de trembler, elle le ferait.

Lorsque Karen arriva, la rue était bouclée avant le carrefour au nord et jusqu'à Arlington Road. Des flics en uniforme, du ruban jaune et pléthore de véhicules de police.

Les lumières au-dessus du Jazz Café brillaient toujours, mais les stores bleus avaient été baissés devant les fenêtres et il faisait sombre à l'intérieur. Des gens attendaient autour du périmètre de sécurité, en groupe de deux ou trois, trop hébétés pour rentrer chez eux, certains parlant de manière décousue et absente à des policiers qui prenaient des notes dans leur calepin. Ronny Jordan était parti depuis longtemps, le court trajet de la loge à sa limousine, de la limousine à l'hôtel.

Karen connaissait l'inspecteur appelé sur les lieux, un confrère d'Albany Street qui était de garde quand on avait téléphoné. Imperméable bleu foncé, crâne dégarni, paupières lourdes. Les mains dans les poches, il avait la voix rauque à cause des cigarettes et du manque de sommeil.

– Le type qui a fait ça est une ordure, décréta-t-il.

Deux morts, l'un tué dans la file d'attente, d'une seule balle dans la tête, l'autre descendu alors qu'il tentait de fuir. Il s'était vidé de son sang dans l'ambulance qui le conduisait à l'hôpital. Les médecins n'avaient pu que constater le décès.

– Une belle ordure.

Karen acquiesça.

Elle trouva Carla assise contre le mur, au milieu d'un tas de vêtements, dans le hall du cinéma Odeon juste en face. Un employé était allé lui chercher une tasse de thé sucré et des mouchoirs en papier pour essuyer son visage. Il restait du sang ici et là, sur sa peau et dans ses cheveux.

À la vue de Karen, elle éclata en sanglots.

Celle-ci lui pressa l'épaule, puis lui prit les mains.

– Je te l’avais dit, hein ? lança Carla, se forçant à sourire. Je t’avais prévenue que t’allais louper quelque chose.

Karen s’accroupit à côté d’elle.

– Ça va ?

– À ton avis ?

– Tu n’as pas été touchée ?

– Non, mais j’ai eu la frousse de ma vie.

– Et tu n’as pas vu...

– Rien du tout. Que ce mec, celui qui...

Carla ferma les yeux. Elle le voyait qui tombait sur elle, mais au ralenti à présent, comme s’il était dans l’eau. Elle tendait les mains pour le rattraper, machinalement, et pendant un instant il était à l’abri entre ses bras, puis il était mort.

– Uniquement l’homme qui a été tué, reprit-elle, se ressaisissant. Rien d’autre. Pas le... tireur. Est-ce qu’on dit comme ça ? Le tireur ? À force de voir des séries policières, on apprend le jargon.

– Oui, ou l’auteur des tirs, peut-être. Peu importe.

– Quoi qu’il en soit, je ne l’ai pas vu. Pas vraiment, seulement quelqu’un qui s’engouffrait dans la voiture, tête baissée.

Karen hocha la tête, sachant qu’il était inutile de l’interroger sur le véhicule. De toute manière, les descriptions ne manqueraient pas, il y en aurait même trop, certaines contradictoires. Pareil en ce qui concernait l’auteur des tirs. Et le chauffeur. Trop de témoins ou pas assez.

– Je vais te faire reconduire chez toi. Demain, il faudra que tu passes au poste pour qu’on prenne ta déposition.

– Non, je préfère t’attendre. Je ne me sens pas capable de rester seule chez moi.

– Dans ce cas, prends ça, dit Karen en sortant ses clés de son sac. Va chez moi, je te rejoindrai là-bas. Je vais trouver quelqu’un pour t’emmener. Douche-toi, change-toi et dors. Je ferai aussi vite que possible.

– Tu es sûre ?

– Certaine. J’ai un double au poste, je le récupérerai au passage.

Karen se pencha et l’embrassa rapidement sur le front.

– À toute.

Il était près de 4 heures du matin lorsque Karen rentra, plus tard que prévu. Carla ronflait doucement, blottie dans son lit, vêtu d’un vieux pyjama qu’elle lui avait emprunté. Elle ressortit de la pièce sans bruit et se

rendit à la cuisine. Chocolat chaud. Toast et confiture. Le travail préliminaire sur la scène de crime terminé, l'inspecteur avait été trop heureux de refiler le bébé à Karen et à son équipe : les homicides, c'est vous, après tout. Il avait assez à faire comme ça. Sur le canapé, elle commit l'erreur de fermer les yeux et, une minute plus tard, elle dormait.

Elle se réveilla moins d'une heure plus tard, jeta à la poubelle le toast qu'elle n'avait pas touché, versa le chocolat froid dans l'évier et rinça la tasse. Puis elle avala deux Ibuprofène avec de l'eau, se doucha rapidement et s'habilla. Elle pensa un instant réveiller Carla, qui dormait comme une bienheureuse, puis se ravisa. Elle lui laissa un message. Dans la journée, elle trouverait bien une minute pour l'appeler ou lui écrire un SMS, voir avec elle quand elle pourrait passer au commissariat et s'assurer qu'elle allait bien.

Environ une heure plus tard, Mike Ramsden était dans son bureau pour faire le point sur ce qu'ils savaient, ce qu'ils avaient besoin de savoir et ce qui devait être fait.

Le véhicule utilisé, la plupart des témoins semblaient d'accord, était une BMW X5 noire. Pas de certitude concernant la plaque, hormis un consensus autour du nombre 233. On visionnait les images des caméras de surveillance, on avait envoyé plusieurs numéros possibles au service des immatriculations à Swansea et contacté les sociétés de location de voitures de luxe.

L'individu qui avait abattu les deux hommes – le tireur, l'auteur des tirs – avait été décrit comme petit, grand, de taille moyenne, mince, trapu. Cheveux bruns, à l'exception d'un témoin qui l'avait vu coiffé d'un béret et un autre prêt à jurer qu'il était chauve et le teint foncé. Noir ? Non, pas noir. Asiatique ? Non. Arabe ? Non plus. Basané. Blanc, mais basané. Européen.

L'homme tué sur le trottoir à côté de Carla avait été identifié grâce au contenu de son portefeuille : Aaron Johnson. La seconde victime n'avait ni papiers, ni carte bancaire, ni permis de conduire, ni téléphone, ce qui était suspect en soi.

Aaron Johnson, quarante-trois ans, une adresse à Lewisham : l'un des noms qu'ils avaient vus passer lorsque Tim Costello s'était renseigné sur les relations de Terry Martin.

Tué d'une balle dans le crâne.

Un règlement de comptes, certainement.

Pourtant, d'après son casier, Johnson n'avait purgé que deux courtes peines inférieures à dix-huit mois pour de petits larcins. En outre, une plainte pour coups et blessures avait été étouffée avant que l'affaire n'aille au tribunal. Il avait été aussi accusé de cambriolage avec voies de fait, mais on avait abandonné les poursuites, lorsque les deux témoins avaient fort opportunément perdu la mémoire. Rien là-dedans n'indiquait qu'il était assez lié à un gang pour mériter ce genre de traitement.

Peut-être avait-il tenté de jouer dans la cour des grands et s'était fait remettre à sa place, songea Karen.

Elle téléphona à Gerry Stine, du service des Renseignements criminels, qui leur avait permis d'identifier le corps de Petru Andronic au début de l'année. Après l'avoir écoutée pendant quelques minutes, il l'interrompit :

– Vous ne vous adressez pas à la bonne personne. Ça ne relève pas de mon champ d'expertise. Mais je peux vous filer quelques noms de collègues qui seront peut-être mieux à même de vous aider.

Le premier, Warren Cormack, appartenait au département de lutte contre le crime organisé, le SCD7, qui, si elle en croyait l'organigramme de la Metropolitan Police, s'intéressait aux réseaux criminels multidimensionnels, aux gangs à composante ethnique et aux contrats d'assassinats proactifs. Elle avait entendu parler de lui une ou deux fois, en bien. C'était l'occasion de vérifier si sa réputation était fondée.

Son appel à son bureau fut renvoyé automatiquement sur son portable où une voix brusque l'invita à laisser un message. Elle décida d'attendre deux heures. Puis elle passerait au suivant sur la liste.

Moins d'une heure plus tard, elle avait Cormack au bout du fil. Il avait entendu parler des tirs à Camden. Pensant qu'il s'agissait presque certainement d'une affaire de gangs, il avait commencé à fouiner de son côté.

– On ne connaît toujours pas l'identité de la seconde victime ?

– Non.

– Description ?

– Homme blanc, entre trente et trente-cinq ans, taille moyenne, cheveux bruns, yeux bleu-gris. C'est à peu près tout.

– Pas de signes particuliers ? Cicatrices ? Tatouages ?

– Niet.

– Un dossier dentaire ?

– Rien pour l'instant.

- Un passant innocent ?
- Possible.
- Qui a vécu une vie pure et sans tache.
- Et qui s'enfuit en courant ?
- Vous n'en auriez pas fait autant ?

Elle entendait un bruit de circulation au loin, comme si Cormack se tenait près d'une fenêtre ouverte. S'enfuir ? Bien sûr qu'elle s'enfuirait. Ou elle se baisserait, se planquerait. Mais l'auteur des tirs aurait-il pris le risque d'être identifié, voire capturé, s'il avait déjà rempli son contrat ?

– Le mieux, c'est encore que vous m'envoyiez des photos. La tête et les épaules, de face, de profil, ce genre de choses. Je les passe à la moulinette et on verra ce qui en ressort.

- Il vous faudra combien de temps ?
- On aura peut-être de la chance. Demain à la même heure ? Mais si je n'ai rien trouvé d'ici là, c'est que je ne peux rien pour vous.
- Merci, dit Karen.

Il avait déjà raccroché.

Vingt-quatre heures. Warren Cormack tint parole. Ils se retrouvèrent, comme il l'avait suggéré, dans les jardins de Victoria Tower, un peu après le Parlement, au-dessus de la Tamise. À marée basse, les mouettes cherchaient à manger sur une étroite bande boueuse jonchée d'ordures. New Scotland Yard était à quelques minutes à pied, une promenade plutôt agréable, sous un lavis de nuages vaporeux, un vernis bleu pâle.

Cormack était plus jeune que sa voix, pas si abrupt. Visage mince, costume bien coupé, chemise blanc cassé, cravate gris perle, moins de trente-cinq ans.

– Ça vous va ? demanda-t-il, indiquant un banc face au fleuve, Lambeth Palace et St Thomas' Hospital sur la rive opposée.

– C'est parfait.

– Il n'y a pas trop de passage, en général.

– Un refuge ?

– Si on veut.

Assis, il desserra un peu sa cravate, un bras replié derrière le dossier du banc. Il la faisait attendre. Deux corbeaux déplumés les regardaient. L'un d'eux abandonna son compère pour sautiller dans leur direction, s'approcha étonnamment près, puis repartit.

– Jamie Parsons, dit-il enfin. Les photos que vous avez envoyées. Aucun doute.

– Il est connu chez nous ?

– Indirectement. C'est pour ça qu'il n'est pas apparu sur votre radar. Du menu fretin. Il bossait pas mal pour un certain Gordon Dooley, qui, lui, nous intéresse beaucoup.

– Dooley ?

– Un dealer, un gros. Il a des contacts tout le long de la côte sud : Margate, Brighton, Portsmouth, Southampton. Jusqu'à récemment, il se

fournissait aux Pays-Bas, Rotterdam, mais depuis que les douanes sont parvenues à couper cette filière, pour l'instant en tout cas, il doit chercher à s'approvisionner ailleurs. On n'a aucune preuve concrète, néanmoins on pense qu'il est à l'origine d'une série de razzias sur les exploitations de cannabis du sud-est. La dernière, c'était dans l'Essex, les dépendances d'une ferme abandonnée, près de Manningtree. Avant ça, une chapelle désaffectée à la sortie de Great Yarmouth. Rien que ces deux-là, plus de deux mille plants volés, ça va faire environ cinquante tonnes de cannabis à vendre.

– Et ces plantations, qui est derrière ?

– Difficile à dire avec précision. Les ouvriers dans les deux cas étaient en majorité des Chinois entrés illégalement sur le territoire, qui parlaient à peine l'anglais. Ils ont été salement malmenés. On en a retrouvé certains ligotés avec du fil de fer. Terrorisés. De toute manière, ils ne pourraient pas nous apprendre grand-chose, même s'ils le voulaient. Mais ce trafic, ce qui n'est pas encore entre les mains de Dooley et consorts, est le pré carré des gangs mafieux d'Europe de l'Est. La Turquie, l'Albanie.

Un bateau touristique passa devant eux, se dirigeant vers Tower Bridge et la Barrière de la Tamise, quelques téméraires sur le pont, emmitouflés dans leurs écharpes et leurs polaires, la voix du guide déformée par le vent.

– Ce Dooley, s'il est impliqué, il ne devait pas faire ces raids tout seul ?

Cormack secoua la tête.

– Son royaume, c'est le sud de Londres. Son territoire. S'il a besoin de gros bras, c'est là qu'il recrute. Et les volontaires ne manquent pas, quand il y a de la castagne à la clé. Surtout s'il y a un bon pactole à l'arrivée. Deux ou trois complices connus, quelques parasites.

– Dont Parsons.

– Dont Parsons.

– Et Aaron Johnson.

– Peut-être. On est en droit de le supposer. Mais on ne peut pas l'affirmer. À ce stade, rien n'indique qu'ils s'étaient déjà vus avant Camdem. Rien qui les relie, si ce n'est un goût commun pour Ronny Jordan.

– Et Terry Martin ?

– Vous cherchez un lien ?

– Peut-être.

– Une raison particulière ?

Karen lui parla du meurtre de Petru Andronic et de ses soupçons concernant Martin.

– Ma foi, c’est un nom qui ne nous est pas inconnu, mais surtout à cause de ses relations.

– Quelles relations ?

Cormack sourit, changea de position sur le banc.

– Écoutez un peu ça. Un des durs qui bossent pour Dooley est sorti de prison un mois avant le raid de Manningtree. Il avait été condamné après avoir esquinaté un type qui avait du retard sur les paiements qu’il devait à Dooley. Il l’avait laissé avec un éclatement de la rate et je ne sais combien de côtes brisées.

– Attendez, je sais : Carter.

– Mad Max en personne.

– Le lien entre Martin et Dooley ?

– L’un des liens, en tout cas.

– Dans quelle mesure Martin serait mêlé au sale boulot de Dooley, à votre avis ?

– Difficile à dire. Tout est possible, de pas du tout à jusqu’au cou. En tant qu’exécutant, c’est probable. Plus que ça...

Il haussa les épaules, baissa la tête.

– Il ne trafique pas lui-même, je présume ?

– Pas à notre connaissance. On s’est demandé à un moment s’il ne cachait pas de la drogue dans ses cargaisons de la Baltique. On a fouillé deux conteneurs : uniquement des habits bon marché sous plastique qui devaient être livrés à des petits magasins et des étals de marché à travers le pays.

Karen passa en revue les possibilités et les variables dans sa tête.

– Comment est-ce que vous voulez qu’on procède ?

– Vous menez votre enquête et vous donnez à votre équipe les informations dont elle a besoin. Nous continuons de surveiller Dooley, peut-être un ou deux autres de ses acolytes. Si on apprend quelque chose d’intéressant, je vous tiens au courant.

– Pareil de mon côté.

– Très bien.

Il se leva et elle l’imita. Un groupe de pigeons ébouriffés fit mine de s’envoler, puis se ravisa.

Karen le remercia sincèrement, ils se serrèrent la main et elle se dirigea vers la station Westminster. Les manifestants qui, d'après ce qu'elle avait compris, avait été évacués de Parliament Square, ne se laissaient pas décourager. Les tentes avaient disparu, plus personne ne dormait à la dure, mais les banderoles foisonnaient. *Le capitalisme ne fonctionne toujours pas. Non à la guerre en Afghanistan. Rappelez nos troupes.* Et, écrit en grosses lettres, le nombre de victimes croissant de ce qu'un général ou un politicien quelconque avait baptisé sans ironie volontaire Opération Liberté Immuable, un total qui n'en finissait pas d'augmenter, année après année.

Par comparaison, songea-t-elle en slalomant entre les voitures qui avançaient au pas, ses affaires, si graves soient-elles, c'était de la petite bière.

Le cimetière se trouvait juste au sud de la route qui séparait Heamoor de Penzance, une étendue de terre protégée par des arbres où s'alignaient les dalles de marbre et de pierre. L'après-midi s'achevait. Les vents qui s'étaient déchaînés toute la journée étaient retombés et la lumière déclinait. Le père de Cordon était inhumé ici, depuis un certain temps déjà. Sa tombe, sobre et sans fioritures, comme il l'aurait souhaité. Trois vers de Robert Louis Stevenson gravés :

*Sous le ciel vaste et étoilé,
Creuse la tombe et laisse-moi m'allonger.
J'ai joui de la vie et me réjouis de la quitter.*

Cordon les avait trouvés, maladroitement soulignés, dans un recueil à côté du lit de son père au centre de soins palliatifs.

Trois caveaux plus loin était enterré un officier de la marine marchande, un Français anonyme victime de la Première Guerre mondiale, qui avait échoué sur cette partie de la côte. Il y avait d'autres marins inhumés ici. Cordon l'avait appris à l'école. Dix-sept du chalutier le *Wallasea*, coulé par un torpilleur allemand à Mounts Bay, en janvier 1944. En primaire, ils avaient fait des dessins : écrasant, le bleu de la mer houleuse, le ciel au-dessus déchiqueté par l'explosion écarlate des obus. Leur instituteur les avait emmenés sur le chemin qui, à marée basse, permettait de se rendre à St Michael's Mount et il les avait invités à se recueillir, à penser à l'impensable. Il avait les doigts glacés, se souvenait Cordon, tandis que les vaguelettes qui annonçaient le retour de la marée clapotaient autour des minces semelles de ses tennis.

Seule la plus petite des deux chapelles était encore utilisée. Les amis de Maxine étaient là, une petite troupe disparate, mais fidèle : les gens qu'elle

avait connus dans la rue et les squats, les potes de galère qui n'étaient pas morts et d'autres, qu'elle avait rencontrés aux petits déjeuners gratuits du Churches Breakfast Project ou via Addaction, une association d'aide aux toxicomanes. Il y avait également quelques voisins du dernier quartier où elle avait habité, dont une femme qui invita tout le monde à venir se réunir chez elle autour d'un thé et de sandwichs.

Personne de la famille proche de Maxine.

Ni Clifford Carlin.

Ni ses fils.

Ni Letitia.

Assis sur le banc de bois dur, les genoux pressés contre le dossier devant lui, Cordon devait faire un effort pour se concentrer sur les paroles du pasteur, les platitudes sans conséquence, les omissions pudiques concernant une vie dissolue. La mort d'une brebis égarée.

Le costume d'un vieil homme derrière lui dégageait une odeur de naphthaline presque insupportable. Les têtes courbées, quelques larmes ici et là, chassées d'une toux ou d'un reniflement.

Lorsque l'organiste entama l'introduction du psaume 23, « Le Seigneur est mon berger », Cordon se dirigea vivement vers la sortie.

Elle se tenait juste en face de la porte, un imperméable clair ouvert sur une robe noire, sa bouche dessinant une plaie rouge sombre dans son visage exsangue.

Surpris, il s'arrêta net.

– Je ne suis pas un fantôme, lança Letitia. Regardez, c'est réel, ajouta-t-elle en pinçant sa joue à la peau tendue.

Les rides, la figure émaciée, elle était presque plus séduisante, songea Cordon, bannissant presque aussitôt cette pensée.

– Ça fait une paye.

– Oui.

– Combien de temps ?

– Je n'en sais rien. Plusieurs années.

– Trop longtemps, c'est ce qu'on est censé répondre dans ce cas-là. Et aussi : tu n'as pas beaucoup changé, dit-elle, le regard moqueur.

– C'est vrai.

– Des clous !

– On vieillit tous un peu.

– Pas vous. Vous avez toujours été vieux.

Elle prit une cigarette dans son sac.

– Alors, maintenant, tu travailles dans un hôtel du Lake District ?

– Ça vous dérange ?

– Non, mais je pensais que, toi, ça t’ennuierait.

– Quand c’est trop chiant, on a toujours le musée du crayon pour s’éclater.

– On ?

– Moi et ceux qui se trouvent être là. Bougeons d’ici avant d’être piétinés par la foule, ajouta-t-elle en jetant un coup d’œil vers la porte.

Ils se placèrent près du mur de pierre bordé d’ifs de chaque côté. Les phares des voitures jaunes et orange transperçaient l’obscurité derrière eux. À cinquante mètres, la terre retournée d’une tombe fraîchement creusée.

– Elle est venue te voir à Londres. Maxine.

– Quelle idiote.

– Elle était inquiète.

– Parce que j’avais pas envie d’aller écouter les vieux disques de mon père, pendant qu’il m’expliquerait tout ce que j’aurais pu faire de ma vie ?

Elle tira sur sa cigarette avant d’ajouter :

– J’ai changé d’avis. C’est pas un crime.

– Mais tu l’as vue ? À Londres.

– Putain, c’est pas bientôt fini toutes ces questions ?

– Tu l’as vue ?

– Non, jamais. Je savais même pas qu’elle était là.

– Elle avait ton adresse à Finsbury Park.

– Et après ?

– Elle a dû passer voir si tu y étais.

– Elle risquait pas de m’y trouver.

Letitia se tourna vers la porte.

– Ils sortent. Allons-y. On va l’escorter jusqu’à sa dernière demeure. C’est comme ça qu’on dit, non ?

Cordon marcha en silence quelques instants à côté d’elle, puis la prit par le coude.

– Maxine. Tu crois vraiment qu’elle est tombée ?

Elle se dégagea avec irritation.

– Elle est morte, non ? Dans cette saloperie de boîte. Enfermée dans un cercueil à cause de ce putain de métro...

Elle passa la main sur son visage, devant ses yeux.

– Si vous voulez jouer au flic, allez faire ça ailleurs, pas avec moi. Pigé ?

La terre tombait en pluie sur le cercueil. Des cailloux rebondissaient et glissaient sur les côtés. La petite pelle circulait de main en main. Letitia la dédaigna et se baissa pour ramasser une poignée de terre, qu'elle laissa filer entre ses doigts au-dessus du trou, jusqu'à ce qu'il ne reste que de l'air.

Il aurait dû y avoir des freux qui croassaient vers le ciel, songea Cordon. Mais tout était silencieux, presque un vrai silence, puis on entendit un piétinement hésitant, tandis que le groupe commençait à se disperser. Il pensait à son père, qui planifiait méticuleusement le moindre déplacement, la moindre excursion, dans une réserve ornithologique ou un sanctuaire animalier, les petits carnets où il notait tout ce qu'ils avaient vu. Un soin qui mettait Cordon en rage quand il était enfant.

Si une chose en vaut la peine...

Il entendit finalement un croassement, freux, corbeau ou choucas – son père aurait su –, mais, lorsqu'il leva les yeux, l'oiseau n'était plus là : il appartenait au passé.

Des épaules le frôlèrent. Lui ne bougeait pas, il se remémorait la dernière fois qu'il s'était penché pour embrasser son père, la peau qui piquait, l'odeur de lente décomposition qu'il exhalait quand il respirait. Lorsqu'il était sorti, il avait trouvé un crépuscule très semblable à celui-ci.

Peu à peu, il se rendit compte que quelqu'un se tenait à côté de lui.

– Ça va ? demanda une femme au visage rond, emmitouflée de noir.

– Oui, merci, ça va.

– Parfois, on a besoin d'un peu de temps, dit-elle en serrant sa main. Vous passerez à la maison ? On a préparé des bonnes choses, ce serait gâcher de pas les manger.

Lorsqu'il chercha des yeux Letitia, elle était partie. Elle avait dû prendre un des taxis qui rôdaient comme des charognards au portail des cimetières. Et de là, la gare. Le train en début de soirée. Plymouth, puis Bristol. Et après ? Londres à l'est ou les lacs vers le nord ?

De retour chez lui, Cordon mit de la musique, se versa une rasade de whisky. *Si vous voulez jouer au flic, allez faire ça ailleurs, pas avec moi. Pigé ?* Et, en dessous, le ton patient de son père : *Si une chose en vaut la peine...*

Il augmenta le son et se posta à la fenêtre, contemplant la baie au-delà des toits.

Eric Dolphy à Champaign, Illinois, mars 1953. *Something Sweet, Something Tender*.

Qui croyait-il abuser ?

OceanofPDF.com

Un matin, songea Karen, elle ne sentira pas la morsure du froid sur son visage en franchissant la porte et elle saurait que l'hiver était enfin terminé. Son souffle formait des volutes pâles dans l'air.

Carla était rentrée chez elle et jouerait au National Theatre ce soir.

– Le spectacle a intérêt à continuer ! De toute manière, dans ces pièces classiques, il y a plus de cadavres à la minute qu'à Camden pendant une année entière.

Karen était néanmoins inquiète pour elle.

– Je te promets que c'est mieux comme ça. Après cette semaine, on a quelques jours de relâche, puis on part en tournée. Milton Keynes, Woking et direction l'ouest. Nous allons rendre Thomas Middleton au peuple.

Cependant, quand Karen l'avait prise dans ses bras pour lui dire au revoir, elle l'avait sentie trembler et elle avait vu la peur au fond de ses yeux. Elle aurait aimé pouvoir faire plus, l'aider, mais comment ? Elle espérait seulement que la violence du choc s'estomperait avec le temps, même si elle savait que Carla n'oublierait jamais. Peut-être trouverait-elle le moyen de l'utiliser dans son travail.

Elle traversait la rue lorsque son portable sonna. Tim Costello. Des coups de feu à Camden, une histoire de drogue. Un jeune de dix-sept ans, connu des services de police, le corps découvert à l'aube. Il avait reçu des balles dans les jambes et dans le dos.

– Vous pensez qu'il y a un lien avec Walthamstow ?

– C'est possible.

– Alors, enfourchez votre vélo, beau gosse, et foncez. Et ne laissez personne vous arrêter.

En raccrochant, elle souriait toute seule. Ça faisait un petit moment qu'elle avait envie de dire ça.

Mike Ramsden l'attendait dans son bureau. L'haleine aigre qui empestait le tabac et des poches sous les yeux. Une fois de plus, Karen se demanda où il avait dormi, dans son lit ou dans celui de quelqu'un d'autre, sur un canapé ou par terre ?

– Ça va ?

– Ça pourrait aller mieux.

– Tu as envie d'en parler ?

– Depuis quand tu te prends pour ma mère ?

– C'est toi qui vois.

Elle s'assit à son bureau.

– Terry Martin, qu'est-ce qu'il raconte ?

– L'innocence incarnée. Choqué par ce qui s'est passé à Camden, ce qu'il a entendu aux informations. Surtout quand il s'est rendu compte qu'il connaissait l'une des victimes. Qu'il avait connu, en tout cas. Aaron Johnson. Ça faisait au moins un an qu'il n'avait pas eu de nouvelles. Qu'il ne l'avait même pas aperçu. Comme par hasard, il ignore à quoi il pouvait être mêlé. Sans doute quelque chose d'un peu louche. Mais quoi, pas la moindre idée.

– Et Parsons ? Est-ce qu'il connaissait Jamie Parsons ?

– De nom seulement. Il avait entendu parler de lui, mais n'aurait pas su qui c'était s'il l'avait croisé dans la rue. Ce qui ne risque pas d'arriver de si tôt.

– Tu le crois ?

– Oui, et tu es la fille cachée du pape. C'est clair qu'il ment, mais le problème, c'est les preuves.

– Et son alibi pour le soir du meurtre d'Andronic tient toujours ?

– Pour l'instant.

Karen soupira. Déplaça des papiers sur son bureau.

– La voiture à Camden. On a quelque chose ?

– Volée devant une maison de Totteridge, il y a vingt-quatre heures. Piquée dans l'allée.

– Le vol a été signalé ?

Ramsden hocha la tête.

– Un cadavre qui bosse dans une boîte de conseil financier de la City. On a tout vérifié, jusqu'à la couleur de ses chaussettes. À l'abri de tout soupçon.

– La voiture n'a pas été retrouvée ?

– Non, mais ça ne tardera pas. Elle a dû être abandonnée quelque part. Sans doute cramée. Vous parlez d'un gâchis. Un putain de gâchis. Une belle bagnole. Presque neuve.

– Et Tottenham ? Hector Prince ?

– On attend toujours des nouvelles de Trident.

Karen retint son souffle et expira lentement.

– Dans ce cas, insiste. On en reparle plus tard.

– Je m'inquiète pas pour ça.

Elle alluma son ordinateur. D'abord, jeter un œil à sa boîte aux lettres électronique, faire un peu de tri, voir ce qu'elle avait reçu et au boulot.

Tim Costello revint en milieu d'après-midi. À première vue, on avait utilisé un 9 mm, probablement un Glock. L'arme de rigueur. Les techniciens compareraient avec les balles de Walthamstow, au cas où elles viendraient du même lot que celles saisies à Deptford. Pareil pour le pistolet.

– Très bien, Tim. Tiens-moi au courant s'il y a du neuf.

Elle avait vu le corps nu du mort à la morgue, celui de Walthamstow. Des bras maigres avec des traces de piqûres, des lésions sur l'épiderme. Le visage jaunâtre d'un gamin, d'un jeune homme qui ne vieillirait jamais. Encore un qui était passé à côté de l'égalité des chances, un autre Hector Prince. Pas la même couleur de peau, mais la même culture dénaturée.

Elle ferma les yeux un instant, comme si elle priait.

Mais la prière ne suffisait plus.

N'avait peut-être jamais suffi.

Le téléphone sonna. Elle décrocha et prit quelques notes. Composa un numéro en interne et transmit l'information, lançant son équipe sur une nouvelle piste. C'était ce qu'on faisait. On suivait la procédure en croisant les doigts, en espérant que ça finirait par donner quelque chose.

Vous avez beaucoup de travail, en ce moment... Vous vous en sortez ?

Karen soupira. On faisait ce qu'on pouvait. Consciencieusement. En s'efforçant d'éviter les erreurs. Et à la fin de la journée, on rentrait à la maison. Sans jamais parvenir à tout laisser derrière soi, au bureau.

Comme si c'était possible.

Cordon se rendait au cap Cornwall quand il avait besoin d'être seul et de réfléchir. Et aussi de se souvenir. De s'émerveiller. Devant l'océan qui battait contre les rochers. Il remonta la fermeture à glissière de son épais blouson et entreprit de grimper. Au sommet, il se dressa face au large, indifférent au vent et au froid.

C'était son père qui l'avait emmené ici la première fois : lui courant devant, puis, hors d'haleine, indiquant les vagues au-delà du phare, où il y avait peut-être des phoques, des dauphins, des requins pèlerins. Son père réglait les jumelles, patient, aux aguets. Lui, une véritable pile électrique, voulait déjà repartir, descendre du promontoire où s'élevait la cheminée de l'ancienne mine, puis en faire le tour, toujours plus vite.

– Bon sang, tu ne peux pas te calmer deux minutes ? Allez, assieds-toi, tu n'en mourras pas.

Son père avait sorti de son sac à dos des sandwichs de pain complet, coupés avec soin, une Thermos. Les livres sur les oiseaux, sur les plantes, les fleurs sauvages. Annotés, certaines pages marquées.

Cordon regarda une petite aigrette – quand même, il n'avait pas tout oublié –, qui attrapa quelque chose entre les galets au bord de l'eau, avant de s'envoler. Il se demanda si son fils, quelque part en Australie, s'interrompait parfois pour songer à quelque chose qu'ils avaient fait ensemble, père et fils, un moment de partage ?

Il secoua la tête.

Se disputer, ils n'avaient pas fait grand-chose d'autre.

Les familles, c'était leur lot. Se disputer, rompre, s'éloigner, essayer de rester en contact et échouer. Maxine Carlin était allée voir sa fille à Londres, poussée par une peur irraisonnée, ne l'avait pas trouvée et, parce qu'elle n'avait pas l'habitude de la cohue dans le métro londonien à l'heure de pointe, elle était tombée devant un train.

Aussi simple que cela.

L'enquête n'avait rien relevé de suspect : mort accidentelle. Sa fille avait jeté une poignée de terre noire sur son cercueil, puis était partie. *Si vous voulez jouer au flic, allez faire ça ailleurs, pas avec moi. Pigé ?* Pigé.

On voulait de l'aide ou on n'en voulait pas.

Pareil pour l'amitié.

Et même l'amour.

Il donna un petit coup de pied contre le rocher, comme pour en sentir la dureté, se leva et tourna le dos à la mer, redescendant par le sentier tortueux, plus long, qui menait à la vieille chapelle depuis longtemps convertie en étable et qu'on avait laissée se délabrer. À gauche, plus bas, on voyait la haute cheminée de l'ancienne usine d'arsenic de Kenidjack, qui, à l'époque victorienne, fabriquait un produit que l'on mélangeait à du vinaigre et de la craie, et dont les femmes soucieuses d'éclaircir leur teint s'enduisaient les bras et le visage, ou qu'elles avalaient.

C'était son père qui lui avait raconté cela, et aussi qu'on utilisait un composé à base d'arsenic pour soigner la syphilis. Quand on ne s'en servait pas comme poison.

Un peu de bien et de mal en tout.

La philosophie de son père.

Il venait d'arriver à sa voiture lorsque son portable sonna. Un numéro qu'il ne connaissait pas.

– Voilà, je ne sais pas si c'est une bonne idée de vous appeler, mais je n'ai personne à qui...

La voix de Clifford Carlin tremblait, hésitait.

– Que s'est-il passé ?

– Letitia, elle est venue ici après l'enterrement...

– Racontez-moi, il est arrivé quelque chose ?

– Rien, rien... mais depuis qu'elle est ici... elle est, je ne sais pas, inquiète, elle a peur, même.

– De quoi ?

– C'est bien le problème, elle ne veut pas le dire. Pas clairement. En tout cas, elle a reçu des appels. Et elle affirme que des gens sont passés en voiture devant la maison, qu'ils rôdent.

– Et vous les avez vus, ces gens ?

– Non, pas vraiment, mais elle ne fabule pas. Elle a peur, c'est évident. Et si vous connaissez Letitia, vous savez qu'elle n'est pas du genre à s'effrayer

pour rien.

- Et pourquoi elle n'avertit pas la police, si elle se sent en danger ?
- Elle ne veut pas en entendre parler. Elle a dit non, pas la police.
- Mais vous m'avez appelé.
- Parce que je ne sais pas quoi faire.

Une Land Rover recula pour se garer à côté de sa voiture, tandis que Cordon marchait jusqu'au mur de pierre qui marquait la limite entre le parking et l'à-pic vers la mer.

- Vous êtes toujours là ? insista Carlin.
- Oui.
- En fait, j'ai l'impression que ce n'est pas tant pour elle qu'elle a peur que pour le petit.

La communication fut coupée, laissant Cordon contempler l'étendue d'eau presque infinie.

Le petit ? se demanda-t-il. Quel petit ?

Il avait trois ans. Bientôt quatre. Il s'accrochait à sa mère, le visage contre sa hanche, tirant les fils qui pendaient du vieux pull qu'elle avait emprunté. Un pull à son père. Au grand-père du petit. Une mèche brune en travers du front, de grands yeux marron, inquiets et hésitants.

– Qu'est-ce que vous foutez là ? lança Letitia en guise d'accueil.

L'enfant tressaillit, sentant la colère dans la voix de sa mère, et s'agrippa encore plus fort, au bord des larmes.

Cordon ne répondit pas.

À l'écart, Clifford se dandinait d'un pied sur l'autre.

– C'est toi qui l'a appelé ? De quoi je me mêle, connard !

Poussant son fils, elle se jeta sur son père et lui griffa la joue.

– Bon sang, Letitia !

– Il faut vraiment être débile, débile, débile !

Comme il se détournait, elle frappa son dos à coups de poing.

– Maman, non, arrête !

Le gamin tenta de la tirer en arrière. La main de Letitia partit toute seule et s'abattit sur son visage. Il se figea un instant, sous le choc, puis se mit à hurler.

– C'est malin, regardez ce que vous avez fait tous les deux !

Du sang perlait au coin de la bouche de son fils, coulait sur son menton et dans son cou.

– Regardez ce que vous m'avez fait faire !

– Letitia...

– Viens, mon chéri. C'est rien.

Elle sortit un mouchoir en papier de sa poche et tamponna le visage du petit.

– C'est rien qu'une petite coupure. Regarde, ça ne saigne déjà plus.

Elle s'accroupit et le serra contre elle.

– Pardon, maman est désolée.

Les deux hommes échangèrent un regard et Clifford Carlin secoua la tête. Quelques instants plus tard, sans un mot, il quitta la pièce.

L'enfant sanglotait, à présent, mais sans bruit, le visage contre la poitrine de sa mère.

– Letitia...

– Je lui ai dit, fit-elle sans se retourner. Je lui ai dit qu'il ne fallait surtout en parler à personne. Ça finira par se résoudre tout seul. Il suffit de ne pas intervenir. De ne rien dire, ou ça ne fera qu'empirer les choses.

– Il était inquiet.

– Bien sûr qu'il était inquiet. Et moi ? Je suis pas inquiète, moi ? Je suis pas malade d'inquiétude ? Et deux fois plus maintenant que vous êtes ici.

– Je peux peut-être t'aider.

– Ah ouais ?

– Oui. Au moins, essayer.

– Essayer, s'esclaffa-t-elle. Essayer ? Vous vous foutez de ma gueule ?

Elle se releva et lui fit face.

– On se prend pour Lancelot, maintenant ? Les Chevaliers de la Table ronde ? Super ! Alors, le gosse et moi, on est en danger et qu'est-ce qu'on récolte ?

Un rire rauque la secoua.

– Ce mec avec sa lance cassée sur son canasson pourri. C'était quoi ce film déjà ? C'est vous tout craché, Cordon. Non, mais qui c'est qui m'a fichu un demeuré pareil !

Il expira lentement, immobile, tandis que l'enfant jetait vers lui des regards furtifs, s'abritant derrière le bras de sa mère, et ne se détournant que lorsque Cordon lui souriait.

Un moment plus tard, ils étaient assis côte à côte sur une marche, dans l'escalier. Un endroit pas pire qu'un autre. Clifford Carlin était allé à la librairie et les avait laissés régler ça entre eux.

Cordon avait une canette de Carlsberg à moitié vide entre les pieds. Letitia buvait une vodka-Coca, et ce n'était pas la première.

Elle portait toujours un des vieux pulls de son père, un jean délavé, les pieds nus, du vernis écaillé sur les ongles. Elle avait tiré ses cheveux en arrière et la fatigue autour de ses yeux avait presque disparu. Le garçon dormait dans une des chambres au-dessus d'eux, son pouce dans la bouche,

produisant d'occasionnels petits bruits de succion, un stégosaure en plastique dans l'autre main.

Lorsqu'elle l'avait bercé contre elle un peu plus tôt, tous les deux tendres et silencieux, quelque chose s'était noué dans le ventre de Cordon, comme un poisson qui se tord au bout d'un hameçon.

– Ton fils, je ne sais même pas son nom, dit-il doucement.

– Danya.

– Danya ?

– C'est ukrainien. Ça veut dire « don de Dieu ». Ah ah. La meilleure de l'année !

– Et c'est comme ça que tu l'appelles ?

– Son père l'appelle comme ça. Pour moi, c'est Danny. Dan.

– Son père ?

– Anton.

– Ukrainien ?

– Oh ça, oui ! D'Odessa. Du sang jaune et bleu dans les veines.

Elle porta le verre à ses lèvres et avala une bonne gorgée.

– Anton Oleksander Kosach. L'aîné de cinq frères. Anton, Taras, Bogdah, Parlo, Symon. Parlo et Symon sont jumeaux. Bogdah, le troisième, il est toujours en Ukraine.

– Les quatre autres sont ici ?

– La plupart du temps, oui. Anton légalement, Taras aussi, peut-être. Les autres, c'est moins sûr.

– Et il veut que vous rentriez à la maison ? Anton. Tous les deux. C'est ça ? Les appels téléphoniques et le reste. C'est ça qu'il veut ?

– Danny. C'est ce qu'il veut. Moi, il en a rien à foutre. Plus rien à foutre.

– Mais il veut que vous rentriez, Danny et toi ?

– Son fils. C'est une obsession. Comme si je le lui avais volé. Comme si j'avais jamais l'intention de rentrer.

– Et c'est le cas ?

Un silence. Letitia tripota une mèche de cheveux.

– J'en sais rien.

– Alors, il a raison ?

– Putain, bien sûr que non !

– Mais si tu l'as quitté...

– Je vous l'ai dit. J'en sais rien. J'en sais rien, pigé ?

– Alors, à quoi ça rime ?

– Quoi ?

– Danny et toi, ici ?

– L’enterrement, l’enterrement de maman. Danny, je voulais l’emmener, puis je me suis dit qu’il valait mieux pas. Alors je l’ai laissé ici, chez mon père. Pour quelques jours. Le temps de faire un saut à Penzance.

– Il était au courant, Anton ?

– Plus ou moins.

– Et il était d’accord ?

– D’accord ? Anton est d’accord si on est pratiquement sous clé, s’il sait où on est chaque minute de la journée. Lui ou un de ses frangins. Il était d’accord, ouais, il voulait juste que deux de ses frères m’accompagnent en Cornouailles. Rien que ça. Parlo et Symon. Non, mais je rêve ! Je lui ai dit pas question, pas de gangsters ukrainiens à l’enterrement de ma mère.

– C’est ce qu’ils sont ? Des gangsters ? Un genre de mafia russe ?

Elle lui décocha un regard noir et détourna le visage.

Voyant que Danny et elle n’étaient pas rentrés à l’heure prévue, Anton avait appelé sur son portable, lui avait-elle raconté plus tôt. Il avait téléphoné, envoyé des SMS. Il avait menacé Letitia, menacé son père, lancé des ultimatums. Encore quarante-huit heures. Puis il enverrait quelqu’un les chercher. Elle avait vu des voitures passer lentement dans la rue, entraperçu un visage qu’elle avait cru reconnaître.

Mais pas assez pour être sûre.

Cordon se redressa, étira les bras. Le bord de la marche contre laquelle il s’appuyait s’enfonça désagréablement dans ses reins.

– On est obligés de rester assis dans l’escalier ?

– Personne ne vous oblige à vous asseoir nulle part.

– Bon sang...

– Quoi ?

– Pourquoi est-ce que tout est toujours si compliqué avec toi ?

– Parce que la vie est compliquée.

Il secoua la tête. Il y eut un cri étouffé au-dessus d’eux. Danny rêvait.

Pendant que Letitia montait voir son fils, Cordon se rendit à la cuisine. Il versa ce qu’il restait de sa bière dans l’évier, mit la bouilloire sur le feu et ouvrit plusieurs placards. Il y avait un pot de café soluble qui n’avait pas dû servir depuis un bout de temps. Les granulés formaient une croûte qui résista à ses premiers coups de cuillères.

– Les trucs les moins dégueu sont au frigo, dit Letitia depuis le seuil. Et il doit y avoir un porte-filtre quelque part. Dans l'évier, peut-être.

Cordon alluma la radio tandis que le café passait lentement. Il tomba sur les infos. L'économie. Des affrontements ethniques en Ouzbékistan. L'Afghanistan. Toujours l'Afghanistan. À quand remontait la première guerre anglo-afghane ? 1839 ! Ces guerres à la con, ça n'en finirait donc jamais ? Il éprouvait une colère qui l'étonna lui-même. C'était si loin, ailleurs. Mais sa vie en Cornouailles lui semblait tout aussi lointaine, floue, déformée. Et maintenant des menaces de violences, des gangsters ukrainiens, des récriminations : il se faisait peut-être finalement rattraper par le monde, le monde réel.

Il trouva Letitia en train de fumer, à l'arrière de la maison. Le ciel était d'un gris boueux. Au bout du jardin, le terrain s'élevait vers le sommet de la falaise, avec la mer au-delà. Il posa les tasses sur le sol inégal et traîna deux chaises en plastique.

Letitia avait les yeux dans le vague, le corps informe dans ses vêtements informes, plus aucune trace de jeunesse dans son visage à peine maquillé. Elle conservait pourtant une sorte de beauté désespérée. Quelque chose qui ne se résumait pas à ses traits. Une force, une résilience, en dépit de tout.

Il se demanda si Anton voyait la même chose.

La mère de son enfant.

Son fils.

Moi, il en a rien à foutre.

Cordon n'en était pas si sûr.

Letitia laissa tomber le filtre de sa cigarette sur la terre sèche et l'écrasa sous sa semelle. Prenant la chaise à côté de lui, elle ramassa sa tasse et la renifla.

– Y a du sucre ?

– Deux cuillères. Plus un peu de rab.

Elle sourit.

– Bravo. Bonne mémoire ou coup de bol ?

– L'instinct du flic. L'entraînement. Retenir le moindre détail. On ne sait jamais quand ça pourra servir, ajouta-t-il en se tapant sur la tempe.

– Et ça va nous aider, là ? Votre instinct ?

– Ça dépend.

– Ah ouais ?

– La dernière fois que tu lui as parlé, à Anton, qu'est-ce qu'il a dit ?

– À part chérie, amour de ma vie et compagnie ?

– Oui, à part ça.

– Que s’il ne voyait pas ma sale tronche de pute dans les vingt-quatre heures, il envoyait quelqu’un pour nous ramener par la peau du cul, Danny et moi.

– Il ne viendra pas lui-même ?

– Surtout pas, il aurait l’air de me supplier. Trop la honte. Il enverra quelqu’un. Sans doute les jumeaux. Ces deux enfoirés, tout ce qu’ils veulent, c’est une excuse pour faire un carnage, grimaça-t-elle. Ça les éclate. Le monde est un jeu vidéo, pour eux.

– Tu disais que tu avais vu quelqu’un dans une voiture ?

– Possible. J’en suis pas sûre. Peut-être que je me fais des idées. Un tour de mon imagination. Mais il se peut aussi qu’il ait envoyé quelqu’un de la région, quelqu’un qu’il connaît, qui lui doit quelque chose. Je sais qu’il a des contacts à Brighton. Pour s’assurer que je suis toujours là, que je me suis pas tirée avec le gosse. Que je l’ai pas plaqué.

Il observa la ligne de sa bouche.

– Tu ne vas pas y retourner, n’est-ce pas ? Tu as pris ta décision ?

Elle alluma une nouvelle cigarette, exhala une bouffée de fumée.

– Oui. Je veux plus de la vie d’avant, en tout cas.

– Et les types qu’il a envoyés, ils vont prendre ça comment ?

– Mal.

– Ils utiliseront la force ?

– Qu’est-ce que vous croyez ?

– Dans ce cas, on devrait alerter la police. Ils enverront une voiture, posteront peut-être même quelqu’un devant la porte.

Elle secoua la tête.

– Pendant combien de temps ? Et ce sera encore pire. Si Anton se met en tête que j’ai passé le moindre accord avec les flics, ça va être l’enfer. Il me lâchera plus. J’ai vu trop de choses, j’en sais trop. Il ne prendrait pas un risque pareil.

Que savait-elle au juste ? se demanda Cordon. Quel risque ?

– Qu’est-ce qu’il pourrait faire ?

– Me tuer. Me faire tuer. Enlever Danny. Et vous seriez incapable de l’en empêcher.

Cordon commença à parler, mais elle posa un doigt sur ses lèvres.

– Écoutez, c'était sympa de venir. Idiot, mais... Vous êtes plutôt un brave type, reprit-elle en secouant la tête, surtout pour un flic. Mais ça... c'est pas une bande de camés qui traînent à la gare routière d'une petite ville de province, c'est pas une battue pour retrouver quelqu'un qui s'est perdu dans la lande ni une expédition pour repêcher un corps de noyé. C'est autre chose, Cordon. Un autre monde. Laissez tomber.

OceanofPDF.com

Le soir arriva. La température chuta, leur rappelant que l'hiver n'était pas terminé. Clifford Carlin alla chercher des portions de *fish and chips* et les rapporta, enveloppées dans des pages du quotidien régional.

Un homme de St Leonard a failli être la première personne à mourir d'une piqûre de serpent en Grande-Bretagne depuis 1975.

Petula Clark présidera le festival de musique de Hastings.

Carlin ignorait qu'elle était toujours en vie. Il plaça le poisson et les frites sur des assiettes, sortit le sel, le vinaigre et le ketchup. Du pain de mie beurré. Du thé. Même tièdes, les frites restaient croustillantes, le cabillaud tendre et nacré sous sa croûte. Danny mangeait avec les doigts, malgré les efforts de sa mère pour lui faire utiliser une fourchette.

Pendant le repas, Carlin s'approcha de la platine et tira un disque de sa pochette. Un piano jazzy, une voix veloutée, des cordes.

– Oh non, soupira Letitia. Pas moyen de bouffer en paix. Il faut vraiment qu'on se tape ce vieux truc tout pourri ?

– Charlie Rich, rétorqua fièrement son père. Surnommé le Renard d'argent.

– Putain ! Tu parles d'une plaie !

– Maman, tu as dit un vilain mot, intervint Danny.

– Tais-toi et mange tes frites.

Cordon s'excusa et sortit dans le jardin passer un appel. Kiley semblait essoufflé lorsqu'il décrocha, comme s'il venait de gravir plusieurs volées de marches.

– Jack, j'ai un service à te demander.

– Ne me dis pas que tu vas encore me virer de mon lit ?

– Non, c'est pas ça.

– Où es-tu, d'ailleurs ? Tu es rentré chez toi ?
– Je suis à Hastings.
– Je croyais que c'était une affaire classée ?
– Oui, eh bien...
– Allez, crache le morceau. Qu'est-ce que tu veux ?
– Toi qui as des relations partout, tu ne connaîtrais pas quelqu'un... je ne sais même pas quel service ce serait... Lutte contre le crime organisé peut-être ? Quelqu'un qui surveillerait les mafieux d'Europe de l'Est opérant ici.

Kiley réfléchit un moment.

– Je peux savoir pourquoi ?
– Je voudrais des renseignements sur quelqu'un.
– C'est tout ?
– Pour l'instant.
– Alors, balance le nom.
– Kosach. Anton Oleksander Kosach.
– Répète, lentement.

Cordon obéit. Kiley nota le nom.

– Russe ?
– Ukrainien.
– D'accord, je m'en occupe. Je te rappelle dès que j'ai du nouveau.
– Je te revaudrai ça, Jack.
– Une pinte ou deux la prochaine fois qu'on se voit.
– Ça marche.

Cordon entendit le déclic d'un briquet et remarqua Letitia qui le regardait du perron.

– Petite amie ?
– Boulot.
– À cette heure-là ?
– Je voulais m'assurer que tout allait bien, que la police faisait son travail en mon absence.

– Alors ?
– Même les mouettes se tiennent à carreau.

Letitia hocha la tête et rentra.

Il décida de faire un tour dans le quartier. Presque sans s'en rendre compte, il continua jusqu'à la route qui menait à la plage. Des pêcheurs ici et là, certains debout, solidement campés sur leurs pieds, les jambes écartées, d'autres sur des chaises pliables en toile, deux ou trois lignes

chacun. L'un d'eux sifflotait en sourdine. Le brasillage des cigarettes et la fumée.

Il remonta son col pour se protéger du vent, les galets durs et lisses sous ses pieds. Anton et Letitia. Letitia et Anton. Parfois, quand la femme partait et emmenait les enfants, ou menaçait de le faire, le mari haussait les épaules et disait bon débarras. Parfois, il pleurait. Plus rarement, il exigeait une rencontre en territoire neutre et négociait : la garde, qui et comment, l'argent. Et il y avait les autres. Ceux qui n'acceptaient pas qu'on les quitte, qui se sentaient agressés, leur puissance remise en question, leur amour-propre et ce qu'ils estimaient être leurs droits bafoués.

Si tu pars, menaient-ils, je prends les enfants, je les mets dans la bagnole et on fait le grand plongeon du haut de la falaise. Si tu pars, je me suicide, je le jure. Il faudra que tu vives avec ça sur la conscience jusqu'à la fin de tes jours.

Un homme de sa connaissance, qui possédait un chalutier à Newlyn, avait peint le nom de sa femme en lettres d'un mètre de haut dans toute la ville, avec le mot PUTE en rouge à côté. Et lorsqu'elle était revenue six mois plus tard, repentante, honteuse, implorant son pardon, il l'avait battue comme plâtre avant de la jeter dehors.

Il me tuera, avait dit Letitia. Il me fera tuer.

Cordon voyait les lumières des salles de jeux sur le front de mer, percevait les notes distordues d'une chanson de Chicory Tip, du début des années 1970 : *Son of My Father*.

Il était temps de rentrer.

Danny était couché et dormait à poings fermés. Carlin s'était enfermé dans sa chambre. Letitia était pelotonnée au bout du canapé, une bouteille de vin sur la table basse, un verre à la main. La télé était allumée, le son au minimum. Un documentaire consacré à l'Angleterre d'antan, apparemment : clochers d'église, marchés couverts, fonts baptismaux, un jeune homme enthousiaste gesticulant devant la caméra.

– Je commençais à croire que vous vous étiez tiré pour de bon, lança Letitia.

– Désolé de te décevoir.

– Tenez, dit-elle en poussant la bouteille vers lui. Allez vous chercher un verre. Et asseyez-vous, ajouta-t-elle, repliant un peu plus ses jambes.

– Tu regardes ? demanda Cordon en indiquant le poste.

– Pas vraiment.

Il l'éteignit avec la télécommande, s'installa à l'autre bout du canapé, les chevilles croisées. Letitia avait échangé le pull de son père contre un des siens, plus soyeux, plus moulant, une jupe à la place du jean. Ses cheveux dénoués.

– Rien de nouveau ? Anton n'a pas appelé ?

Elle secoua la tête.

– Peut-être qu'il s'est calmé, qu'il a retrouvé la raison.

– Ouais, on peut toujours rêver.

Les rideaux en partie fermés laissaient un espace assez large pour voir les phares des rares voitures qui passaient. Et la nuit était si paisible qu'on pouvait entendre un chat miauler de temps en temps ou les pas d'un voisin qui promenait son chien. Cordon avait l'impression de percevoir des bribes de musique venant de la ville, apportées par le vent, lointaines et indistinctes, mais il n'en était pas sûr.

Il prit la bouteille et remplit leurs deux verres.

– Anton... Tu as envie d'en parler ?

– Parler de quoi ?

– Je n'en sais rien. N'importe. Vous deux, par exemple.

– Quoi ? Notre rencontre romanesque ? Comment Letitia a fini par trouver le grand amour ? Un riche Ukrainien arrache Cendrillon à sa vie de merde et l'emporte sur son blanc destrier ?

– Si ça te chante.

– Allez vous faire foutre.

Cordon haussa les épaules, prit une gorgée.

– Vous voulez la vérité ?

– C'est toi qui vois.

– La vérité, c'est que je suis la méchante sorcière dans l'histoire. Je gérais un bordel à Streatham. J'étais la nounou et la matonne de petites putes galeuses qui venaient de je ne sais quels pays de l'Est, et qui vendaient leur cul maigrichon pour envoyer de l'argent à la maison et rembourser leur dette. Toujours à se crêper le chignon et à pleurnicher. Faut dire qu'il y avait de quoi. Quoi qu'il en soit, un soir, il y a une grosse fête. Anton est là, l'invité d'honneur qui distribue les billets de cinquante livres comme des bonbons. Et tout le monde qui se prosterne devant lui comme si c'était le roi. Cocaïne. Champ. Assez de cachetons pour ouvrir une pharmacie. Les filles qui jouent les gouines pour exciter la compagnie. Et

Anton, qui pouvait avoir celle qu'il voulait, voilà qu'il décide que c'est moi l'heureuse élue. « Je veux une vraie femme, qu'il dit. Pas une gamine qui connaît rien à rien. » Une connerie dans ce genre. De toute manière, j'avais pas trop le choix, hein ? Alors, je lui sors le grand jeu. Pas grand-chose à perdre. S'il veut voir ce dont une vraie femme est capable, allons-y, il y a qu'à demander.

Elle sourit à ce souvenir, amusée par l'expression gênée de Cordon.

– Seulement, après ça, il a voulu me revoir. Deux jours plus tard. Une putain de limousine. Des roses à l'hôtel. De la coke sur l'oreiller, genre les petits chocolats que les femmes de chambre laissent pour avoir un pourboire. Et encore du champagne. Il veut que je le suce devant la glace, pendant qu'il fait semblant de me tabasser. On n'a rien sans rien, pas vrai ?

Elle lança un bref regard en direction de Cordon afin de s'assurer qu'il écoutait avec l'attention requise.

– Et après tout ça, au lieu de me foutre dehors, il me propose de bosser pour lui. Il pense qu'il peut me faire confiance. La baraque à Feltham, près de l'aéroport, c'était là, au début. Un genre de pension. Puis il y a eu Finsbury Park. Les filles, des demandeuses d'asile, la plupart du temps. Presque des gamines, certaines. Beaucoup d'entre elles. Elles restaient quelques semaines, un mois, puis partaient.

– Partaient où ?

– J'en sais rien.

Il la dévisagea jusqu'à ce qu'elle détourne le regard.

– Où ?

– Qu'est-ce que j'en sais. Où il avait besoin d'elles. Ça pouvait être n'importe où. N'importe quoi. Il touchait à plein de trucs. Lui et ses frangins, les mecs avec qui ils traînaient. Des pizzerias, beaucoup allaient bosser dans cette chaîne qu'on trouve un peu partout dans les Midlands. Des journées de douze heures. D'autres dans des usines à cannabis, c'est ce que j'ai entendu, du moins. Mais j'ai jamais vraiment su.

– Et des bordels ? Des salons de massage ? Comme à Streatham ?

– Peut-être.

– Et ça ne te gênait pas ?

– Comment ça ?

– Pousser ces filles, des gamines, c'est ce que tu as dit, presque des gamines, à se prostituer.

– Merde, Cordon ! Écoutez-vous parler ! Depuis quand vous êtes entré dans les ordres ?

Elle reposa brutalement son verre sur le bois et le vin éclaboussa sa main.

– Attendez, je vais vous parler un peu de ces filles, d'accord ? Elles déboulent de Biélorussie ou de je ne sais où, sans papiers, sans un rond, elles bredouillent dix mots d'anglais, alors c'est vite vu : soit elles écartent les jambes, soit on les renvoie au pays où elles iront se geler les miches sur une aire d'autoroute et sucer des routiers pour le prix d'un salami et d'un pain.

Cordon secoua lentement la tête.

– Tu étais un genre d'assistante sociale, c'est ça ? Tu soulageais un peu les services municipaux. Un brave petit soldat de l'État providence ?

– C'est facile d'être sarcastique, connard. Allez vous faire foutre.

– Très bien, parfait.

Il n'alla pas plus loin que la fenêtre et souleva le rideau pour jeter un coup d'œil dehors. Le réverbère le plus proche de la maison ne marchait plus. On voyait encore quelques lumières ici et là le long de la rue, la silhouette plus sombre des voitures garées. Puis, dans l'ombre, un mouvement. Il se raidit, hésitant. Quelqu'un de la région, peut-être, avait-elle dit. Quelqu'un qui lui devait quelque chose.

Il scruta les ténèbres : rien du tout.

Son imagination.

L'enfant gémit dans son sommeil et Letitia se leva à l'instant où Cordon se retournait.

Le petit s'était tu. Elle se rassit.

– Danny, reprit Cordon en se tournant vers l'escalier. Si vous avez un enfant ensemble, c'était quand même sérieux entre vous.

Letitia tendit le bras vers ses cigarettes.

– Lorsque j'étais là-bas, à Feltham, les affaires marchaient bien et il arrivait que je le voie pas pendant des semaines. Un des frangins, en général Parlo, passait s'assurer que tout allait bien. Et quand Anton débarquait, tantôt il m'ignorait comme si je faisais partie des meubles, et tantôt non.

De minces volutes de fumée s'enroulaient aux coins de sa bouche.

– Et une de ces fois-là, j'ai été imprudente. Je me suis retrouvée en cloque. Pauvre nouille, je me suis dit, t'es bonne pour l'avortement. Mais c'était pas le premier et ça serait certainement pas le dernier. Sauf que j'ai fait la connerie de le mentionner et c'est remonté jusqu'à lui. Et quand il a

appris que c'est un garçon, il est devenu fou. Soudain, il m'offre des fleurs, me fait des serments, me menace du pire si je fais passer son gosse. Il me colle dans un appart qu'il a à Pimlico et m'envoie chez un gynéco à la mode qu'a les doigts comme des araignées. Après la naissance de Danny, à peine sortis de l'hosto, il nous installe dans une baraque à côté de Londres. Dans le Surrey. Un vrai manoir, je vous raconte pas. Piscine, jacuzzi et tout le tremblement. Entouré de forêts.

Elle posa sa cigarette, prit une gorgée de vin.

– On se retrouve donc à vivre ensemble. Pendant deux ou trois mois, c'est le paradis. Puis il commence à s'emmerder, ça se voit. Je l'emmerde, le petit l'emmerde, la campagne l'emmerde. La plupart du temps, il est absent, et quand il rentre à quatre heures du mat, je sens les autres femmes sur lui. Au début, j'en ai rien à foutre, mais au bout d'un moment je me rends compte que je suis qu'une nounou et une boniche. Lorsque je veux en discuter avec lui, il pète les plombs. Chaque fois que ça revient sur le tapis, il pète les plombs...

– Il t'a frappée ?

– Il pète les plombs et il veut me virer. Mais il y a Danny qui commence à marcher à quatre pattes, qui se cogne aux meubles et casse des objets. À la fin, il me propose de m'occuper de cet endroit, à Finsbury Park, de prendre Danny avec moi le temps qu'il ait l'âge d'aller à la garderie. Ça va un moment. La baraque est dégueulasse, elle tombe en ruine, mais c'est plus calme. Et Anton, eh bien Anton redevient gentil. Charmant. Puis il commence à avoir des soucis. Quoi au juste ? Inutile de me demander, j'ai jamais essayé d'en savoir plus. Un genre de conflit. Les affaires. Jusqu'au jour où on se dispute comme des chiens enragés, Anton et moi. Et pour la première fois, je flippe vraiment. Au point que je m'enfuis. Ce qui ne sert pas à grand-chose, vu qu'il envoie des types après moi. Qui me ramènent de force.

Elle détourna les yeux.

– Je vous épargne les détails, mais quand je suis rentrée, c'était pas beau à voir. Pourtant, quelques jours plus tard, ça s'apaise de nouveau. Il s'est passé un truc. Pas entre nous. À l'extérieur. Je ne sais pas quoi, en tout cas il se prépare au pire. Emmène Danny quelque part où il ne risque rien, il me dit. Loin d'ici. Son frangin Taras a acheté un hôtel dans le Lake District, un genre d'investissement. Va te mettre au vert là-bas, va aider Taras. Le temps

que les choses se tassent, ici. Vous connaissez le reste, conclut-elle en haussant les épaules.

Lorsque la sonnerie du téléphone retentit, ils sursautèrent tous les deux.

Letitia décrocha.

Pas trace d'accent, une voix anglaise, claire et tranchante.

– Sur la route au nord de la ville, en direction de St Helen. Il y a un terrain de caravanes à droite, de ce côté du tunnel ferroviaire. Juste après le bois. Demain matin, soyez là, à 10 heures pétantes. Vous et le petit.

OceanofPDF.com

Certaines caravanes semblaient habitées à l'année, même si les signes de vie étaient rares. La plupart étaient vides, en attente des locations d'été : à partir de six cents livres la semaine pour deux banquettes. D'un côté, une rangée de stands en béton déserts, déjà pris d'assaut par les mauvaises herbes, les premières fissures visibles. Une couche de peinture avant le début de la saison, quelques plantes fleuries, un coup de balai. Le kiosque pour l'instant abandonné vendrait du lait et du pain, du gaz Calor, des DVD bon marché et des journaux.

Dans un coin, quelqu'un avait démonté une vieille remorque, laissant les planches fendues, le châssis rouillé. Le soleil apparut soudain dans le ciel bas et le métal étincela brièvement.

Jack Kiley avait rappelé à la première heure.

Anton Kosach faisait l'objet d'une enquête dans une affaire de blanchiment d'argent. On le soupçonnait également de traite d'êtres humains, de prostitution et de trafic d'armes. La totale.

Il avait été surveillé et interrogé, mais jamais mis en examen.

– Un type charmant, avait commenté Kiley.

Cordon consulta sa montre. 9 h 45. Le train régional s'engouffra dans le tunnel. Prochain arrêt, la gare de Warrior Square, à Hastings. Derrière lui, les arbres à l'orée du bois se penchaient les uns vers les autres, hauts et nus. La poussière qu'il soulevait en marchant formait une fine pellicule grise sur ses chaussures.

Il se baissa vers la remorque déglinguée et choisit une barre de fer rouillée, avant de se glisser entre deux caravanes vides.

Quelques minutes plus tard, une voiture ralentit et, sans mettre son clignotant, pénétra sur le terrain. Une Mercedes gris métallisé, jantes en alliage d'aluminium. Pas très discret.

Le moteur se tut. Le conducteur attendit un moment avant de sortir. La portière se referma derrière lui avec un déclic doux et net. Large d'épaules, pas très grand, il portait un blouson Nike bleu. Un peu moins de quarante ans ou à peine plus, décida Cordon. Un homme qui commençait à se laisser aller.

Il consulta encore sa montre et baissa la fermeture à glissière de son blouson. La barre de fer plaquée contre sa cuisse, Cordon avança.

– Hé, vous êtes qui ?

– Peu importe.

– Où est la femme ? Le gosse ?

– Ils ne viendront pas.

– Ils ont intérêt à se ramener. Ils devraient déjà être ici.

Il était rouge, les joues gonflées.

Cordon s'approcha, prenant son temps.

– Vous n'avez pas compris ce que j'ai dit ?

– Pas de ça avec moi. Vous les appelez, qu'ils rappliquent tout de suite, ou vous allez le regretter.

Cordon fit signe que non. Il sentait les bords aigus de la barre de métal qui mordaient sa paume.

L'homme tourna la tête et cracha par terre, puis, comme sur une impulsion soudaine, il se pencha en avant, la main dans le dos, cherchant son arme.

Conscient qu'il n'aurait sans doute pas d'autre occasion, Cordon frappa sans hésiter, visant l'intérieur du coude. Il y eut un craquement et son adversaire hurla.

– Putain, tu m'as cassé le bras !

Sur sa lancée, Cordon lui assena un deuxième coup, au genou cette fois, qui l'envoya au sol, face contre terre. Il appuya le pied sur la jambe blessée et prit le pistolet qui se trouvait contre les reins de l'individu. Il mit le chargeur dans sa poche et jeta l'arme aussi loin que possible.

– Tu vas regretter ça le restant de ta vie.

– Et j'espère qu'elle sera longue.

Cordon pressa le bout rouillé de la barre contre le front en sueur de l'homme, ignorant la douleur dans ses yeux.

– Un message pour Anton...

– Je connais pas d'Anton.

– Alors, pour celui qui t’a envoyé de sa part. Vous leur foutez la paix. À la femme et au petit. C’est pas des manières.

Il contourna l’homme afin de récupérer les clés dans la Mercedes et les lança de toutes ses forces. Elles décrivirent un long arc au-dessus d’eux avant d’atterrir au milieu des arbres.

– Fils de pute ! Connard ! Tu vas le payer ! Je te promets que tu vas le payer !

D’une manière ou d’une autre, sans doute, oui, songea Cordon qui s’éloignait, le souffle court, le cœur cognant contre sa poitrine. Mais en attendant, il s’en était tiré sans une égratignure.

OceanofPDF.com

En fin d'après-midi, Karen roulait sur la M1 en direction du nord. Une voiture de service banalisée qui n'avait pas plus de deux ans, la pédale d'embrayage déjà dure. Ça commençait à bouchonner pour sortir de la ville. Lorsque Magic FM passa un second morceau de Neil Diamond en moins d'une heure, elle coupa la radio et mit un CD d'Aretha Franklin à la place, montant le son d'un cran.

Il y avait eu un appel ce matin. Une voix aiguë et hésitante, avec un accent, le sud du Yorkshire peut-être. Une jeune femme, sans doute guère plus de vingt ans, voire moins. Jayne Andrew. Andrew sans S. Jayne AY. Une adresse à Mansfield. Wayne Simon : elle l'avait vu au centre commercial Four Seasons où elle travaillait. Près de chez elle aussi. Aucun doute, absolument aucun. Elle était sortie avec lui. Ça remontait à deux ou trois ans. Elle s'était rendue au commissariat et les policiers lui avaient promis qu'ils en toucheraient un mot au service de sécurité du centre commercial, qu'une voiture passerait faire des rondes devant chez elle, mais a priori, ils n'avaient pas bougé. On lui avait conseillé d'appeler la police de Londres, alors, voilà, elle appelait. Est-ce qu'elle avait bien fait ?

– Oui, lui assura Karen. Vous avez eu raison.

Ramsden, Costello et le reste de l'équipe étaient sortis. Elle aurait pu envoyer un de ses subordonnés, mais elle avait envie d'y aller. Si la femme avait dit la vérité, si ce n'était pas le délire d'une solitaire en mal d'attention, c'était leur meilleure piste depuis le début de l'enquête. Et il y avait le temps : un peu plus tôt, il n'y avait pas un nuage, le ciel pâle mais indéniablement bleu, la promesse d'une belle journée d'hiver. Un signe annonciateur du printemps. Un temps à aller se balader en voiture, une heure avec la musique pour toute compagnie. Il va y avoir du changement, chantait Aretha, et pourquoi n'aurait-elle pas raison ?

La peau laiteuse, menue, Jayne Andrew était enceinte de quatre ou cinq mois et sa grossesse commençait tout juste à être visible. Des cheveux raides et ternes, un reste de teinture blonde ; des yeux gris sous des cils bruns étonnamment longs. Elle portait un haut ample, un pantalon en stretch, des pantoufles. Elle plissa les yeux devant la carte de Karen sans réellement la voir et l'invita à entrer.

Son immeuble semblait dater des années 1970 : façade et toit plats, une boîte rectangulaire avec des logements rigoureusement identiques, un carré de pelouse en bas et une peinture crème qui avait grand besoin d'être rafraîchie. Son appartement qui se trouvait à l'étage supérieur était petit et bien rangé, meublé mi-récupe, mi-Ikea.

– Vous ne travaillez pas, aujourd'hui ?

Elle haussa les épaules.

– Ils arrêtent pas de diminuer nos heures. Trois jours par semaine, c'est tout ce qu'il y a, en ce moment.

Elle toucha son ventre rond.

– De toute manière, bientôt, j'aurai d'autres priorités.

– Le bébé doit naître quand ?

– En juin. Autour du 25.

– C'est le père ? demanda Karen, indiquant une photographie encadrée sur le téléviseur, un jeune homme en uniforme militaire qui regardait droit devant lui.

– Ryan, oui. Il est dans les Royal Engineers. Caporal-chef.

– Bel homme.

Une lueur de fierté passa dans les yeux de Jayne.

– Il est en Afghanistan. À Helmand. Il me dit toujours de ne pas m'inquiéter, que tout ira bien, ajouta-t-elle en écartant une mèche de cheveux. Et je le crois. Il est prudent, Ryan. Pas comme certains. Il m'a raconté des histoires... Mais quand même, on voit des choses aux infos, sa famille a été avertie, et tous ces gens dans la rue...

Elle se détourna pour cacher ses larmes.

Karen posa la main sur son épaule et elle tressaillit.

– Si ça ne vous embête pas, je prendrais bien une tasse de thé.

– Oui, bien sûr. Pardon, je n'ai pas pensé...

– Je peux m'en occuper, si vous voulez.

– Non, non, asseyez-vous. S'il vous plaît.

Karen s'approcha de la fenêtre. Un petit chien aux jambes arquées, un genre de bouledogue croisé avec autre chose, se dandinait dans l'herbe en bas. Une jeune fille vêtue d'une doudoune, dix-huit ans tout au plus, passa sur le trottoir d'en face avec un enfant sanglé dans une poussette, un second à la remorque. Au-dessus du fouillis des toits, le ciel s'assombrissait. L'après-midi touchait à sa fin.

Jayne revint avec des tasses de couleur vive, qu'elle posa sur des dessous de verre.

– Je ne savais pas si vous vouliez du sucre...

– Non merci, c'est parfait.

Elles s'assirent. Un ange passa. L'une se penchait en avant, l'autre reculait. La jeune femme évitait le regard de Karen. Le thé était pâle, souffreteux, aurait dit sa grand-mère.

– Wayne Simon, comment l'avez-vous connu ?

– La première fois ?

– Oui.

– C'était il y a un moment, avant Ryan. J'étais sortie avec mes copines. Samedi soir. Wayne était seul au pub. Il était dans la région pour le boulot. Le bâtiment. On a commencé à bavarder, amicalement. Il avait l'air gentil. Pas le genre grande gueule ou violent.

Pour la première fois, elle regarda Karen dans les yeux.

– Quand j'ai appris ce qu'il est censé avoir fait. Sa femme et son même, j'y ai pas cru. Je pouvais pas.

– À cette époque, vous êtes sortis ensemble ?

– Pendant quelque temps, oui. Quelques mois. Six peut-être, pas plus.

– Mais c'était sérieux, quand même ?

– Pour lui, je crois.

– Et vous ne saviez pas qu'il avait quelqu'un d'autre à Londres ?

– Bien sûr que non.

Karen avala une gorgée de thé fade.

– Alors, que s'est-il passé ?

– Rien. Rien de spécial. Pas de dispute. Pas à ce moment-là. Wayne est rentré à Londres à la fin de son chantier. Comme si, d'un coup, ça n'avait plus aucune importance.

– Et ça vous a bouleversée ?

Elle passa ses mains sur son visage

– Pas vraiment. Comme je l’ai dit, ça avait l’air plus sérieux pour lui que pour moi. Je l’ai revu une fois, après ça. Une seule. Un beau jour, il a débarqué ici sans crier gare. Il tambourinait à la porte. Il hurlait. Des injures. Il avait bu, mais quand même. J’étais déjà avec Ryan, et heureusement qu’il était sorti, parce que sinon, il l’aurait tué. Et il le tuerait aujourd’hui s’il apprenait ce qui s’est passé.

– Et depuis qu’il est revenu, c’est pareil ? Il vous a fait des scènes ?

– Non, justement. Il est là, planté derrière la vitrine et c’est tout. Il est là et, le temps de tourner la tête, il a disparu. On dirait que j’invente, pourtant, c’est la vérité. En général, je suis à la caisse près de la porte et il n’y a que la vitre entre nous, ajouta-t-elle avec un frisson. Le gérant, il s’est plaint à la sécurité, mais autant pisser dans un violon. Dix minutes plus tard, il est de retour.

– Et il ne dit rien ?

– Juste une fois. Je l’avais pas vu de la journée et, d’un coup, je l’entends derrière moi : « Sale pute, salope, comment ça se fait que t’attends l’enfant d’un autre ? » Il chuchotait dans mon oreille. J’ai éclaté en sanglots, j’ai pas pu me retenir. Et quand j’ai osé me retourner, il était parti.

Elle prit la main de Karen.

– J’ai peur. Peur qu’il fasse quelque chose. Qu’il me fasse du mal. Qu’il fasse du mal à mon bébé.

Karen lui serra la main.

– Ne vous en faites pas. J’ai parlé à la police, en venant. On n’a peut-être pas pris l’affaire assez au sérieux. Je vais m’y arrêter avant de repartir. Je pense qu’il faudrait un dispositif d’alarme. La prochaine fois que vous repérez Wayne, à l’instant où il s’approche, vous appuyez sur le bouton qui est relié directement au poste. Je demanderai à ce qu’un véhicule de patrouille passe devant chez vous toutes les heures pendant la nuit. Et je verrai si on ne peut pas avoir un policier en civil dans le centre commercial pour aider la sécurité.

Elle pressa encore la petite main.

– Ne vous inquiétez pas. Il ne vous touchera pas, je vous le promets.

– Mais s’il...

– Vous avez ma parole.

Une autre expression de sa grand-mère lui revint, tandis qu’elle sortait de l’immeuble, quelque chose au sujet des promesses qui étaient comme les pâtes à tarte : elles s’effritaient au moindre contact.

Elle filait sur la M1, entourée de phares, quand son portable sonna. Elle se gara sur la bande d'arrêt d'urgence.

La voix de Ramsden plus aiguë que d'habitude, perçante :

– Tu es en train de rentrer ? Tu devrais peut-être faire un détour. Stansted. Faut que tu voies ça.

OceanofPDF.com

Elle avait lu ça quelque part au sujet de l'odeur des abattoirs : le sang, la pisser, la merde et la peur. La douceur âcre du vomi au fond de la gorge.

Elle vacilla, les yeux vitreux.

La mort, elle l'avait déjà vue, trop souvent. Mais pas comme ça.

Elle dut se forcer à regarder encore.

Un restaurant à kebabs. Voilà à quoi ça lui faisait penser. Un kebab, tard le soir : on rentre à 2 ou 3 heures du matin, la tête lourde et brumeuse, trop de vodka, trop de cigarettes, l'odeur sucrée écœurante de la sauce au piment et de la viande qui tourne lentement, l'homme derrière le comptoir qui s'ennuie, fatigué, et s'essuie les mains sur son tablier sale avant de trancher des lamelles sanguinolentes. Sauf que ces lambeaux de chair suspendus à des traverses d'aluminium sous le toit avaient des bras, des jambes et des têtes, ces dernières à peine reconnaissables, brûlées, évidées, déchiquetées.

La bile lui remonta dans la bouche et elle la garda là, retenant une convulsion, avant de la ravalier.

Elle avait le tournis.

Le ventre ouvert de l'homme le plus proche couvrait en partie son sexe ratatiné et ses testicules.

– Dehors, dit Ramsden. Allons parler dehors.

Il la prit par le coude et l'entraîna doucement, mais fermement, vers les portes.

Lorsque Karen sortit, les techniciens de scène de crime se détournèrent.

La lumière lui piquait les yeux.

Entouré sur trois côtés de garde-meubles de plusieurs étages, le parking grouillait de véhicules de police, d'ambulances et de voitures banalisées.

Elle compta lentement dans sa tête jusqu'à dix.

– Qu'est-ce qu'on a ? demanda-t-elle enfin.

– C’est des livreurs de l’aéroport qui nous ont alertés. Ils venaient chercher un conteneur censé partir ce soir pour Ankara. Les pauvres, ils n’ont pas été déçus du voyage.

– On sait depuis quand les corps sont là ?

– A priori, depuis l’aube.

– Ce matin ?

– Ce serait bien pire, autrement.

Il fit une pause, lui laissant le temps de se ressaisir.

– Les vigiles passent toutes les deux heures. En général deux hommes, parfois un seul.

– Et ce matin ?

– Un seul.

– Pratique.

– Rien sur la feuille de contrôle. On essaie de le joindre.

Karen examina les caméras de surveillance fixées sur plusieurs bâtiments. Une autre, en haut d’un poteau, au centre, pivotait lentement.

– Ce qui est bizarre, dit Ramsden, suivant son regard, c’est qu’il y a eu une panne vers 2 h 30. Dans toute la zone. Un dysfonctionnement. Il était presque 4 heures quand le réseau s’est remis en marche.

– Une coïncidence ?

– Ben voyons.

– Alors ?

– L’agent chargé de la vidéosurveillance a eu la riche idée de tomber malade. Il a fallu un moment avant de trouver quelqu’un pour le remplacer. Deux flics en uniforme du quartier sont allés chez lui. Il n’y avait personne. On cherche toujours.

– Quelles sont les premières conclusions ? Ça ne s’est pas passé ici ? On a amené les corps après ?

C’était une question rhétorique. S’ils avaient été tués sur place, il y aurait beaucoup plus de sang : au plafond, sur les murs, le sol. Et aussi près de l’aéroport, les bruits, c’était trop risqué. Les lents hurlements d’agonie d’un homme. De trois hommes. Elle se rendit compte qu’elle ne savait pas comment ils étaient morts.

– Deux d’entre eux, une balle dans la nuque, répondit Ramsden. Un petit calibre, à bout portant. Après avoir été torturé, je dirai, pas avant. Le plus costaud des trois, hormis ce qu’ils ont fait à sa figure et ses mains, pas de

cause précise pour l'instant. Le cœur a peut-être tout bêtement lâché, conclut-il en haussant les épaules.

– On a quelque chose concernant leur identité ?

– Toujours pas. Une fois que les mecs de l'informatique auront bossé sur leurs visages, on aura une idée de la tête qu'ils avaient. On regardera dans la base de données. On verra si on trouve quelque chose.

Karen acquiesça, s'éloigna et se tourna lentement, les yeux vers le ciel nocturne. Un avion décollait, ses feux décrivant une longue courbe. Où qu'il aille, elle aurait aimé être à bord, en route pour quelque part. N'importe où. N'importe où, sauf ici.

OceanofPDF.com

– Un croissant ?

– Quoi ?

La voix de Letitia était rauque, empâtée de sommeil.

– Un croissant ? C’est une viennoiserie, un peu comme...

– Putain, arrêtez, je sais très bien ce qu’est un croissant.

– Alors, sers-toi.

Cordon s’assit au bord du lit, un sac en papier sur les genoux.

Letitia secoua la tête et se redressa, calant les oreillers derrière son dos. Le drap glissa tandis qu’elle se retournait, révélant un sein. Dehors, il tombait une pluie fine. À peine audible contre les volets.

– Où est-ce que vous étiez ?

Il leva le sac.

– Je suis allé chercher ça.

– J’ai pas entendu la voiture.

– Parce que j’y suis allé à pied.

– Sous l’averse ?

Il haussa les épaules.

– J’habite en Cornouailles, tu as oublié ? On s’y habitue.

La pluie avait foncé ses cheveux. Il avait retiré son imperméable et ses chaussures et les avait laissés dans l’entrée. Il voulait se donner le temps de réfléchir, espérant trouver la solution miracle, mais il se retrouvait toujours face aux mêmes impondérables, aux mêmes murs.

Ils avaient pris le ferry de Portsmouth à Saint-Malo. Le père de Letitia les avait conduits au port, puis il avait continué sa route jusqu’à Bristol. Il irait chez des vieux copains qu’il n’avait pas vus depuis trop longtemps. Il avait laissé la librairie. Une pancarte : *Fermé jusqu’à nouvel ordre*. Après ce qui s’était passé, ils allaient recevoir de la visite, cela ne faisait aucun doute.

D'autres amis d'Anton qui poseraient des questions et n'hésiteraient pas à employer tous les moyens pour obtenir des réponses. Et c'était à cause de Cordon.

– Pour qui vous vous prenez ? s'était écrié Clifford Carlin. Shane ? Le cow-boy solitaire qui règle son compte aux méchants ? Le défenseur de la veuve et l'orphelin ?

Un roman de Jack Schaefer. Adapté au cinéma sous le titre *L'Homme des vallées perdues*, avec Alan Ladd en veste à franges. Un des films préférés de Carlin. De Cordon aussi.

– Quelque chose dans ce goût-là, avait répondu Cordon.

Une chose était sûre, il était plus grand que Ladd. C'était déjà ça.

– Super, avait soupiré Letitia lorsqu'il lui avait appris ce qui s'était passé sur le terrain de caravanes. Vous allez tous nous faire tuer. Vous en êtes conscient, au moins ?

C'était un risque. Une possibilité. Mais, de toute manière, que pouvait-il faire d'autre ? C'était ce qu'il avait dit à Jack Kiley quand il l'avait appelé plus tard, pour lui expliquer la situation et lui demander s'il pouvait l'aider.

– Quoi ? Je t'héberge deux nuits et soudain je suis ton ange gardien ? C'est moi qui ramasse les morceaux ?

– Pardon, Jack. Je crois que je suis un peu dépassé par les événements.

Celui-ci réfléchit quelques instants.

– Letitia et le petit, ils ont des passeports ?

– Il me semble.

Letitia, qui après l'enterrement ne savait pas encore ce qu'elle allait faire, avait pris cette précaution, au moins.

– Pour l'instant, il faut gagner du temps.

De Saint-Malo, suivant les recommandations de Kiley, ils étaient allés en car à Dinard, juste à côté. Une station balnéaire vieillissante, désertée pendant l'hiver. Les grands hôtels du front de mer étaient fermés, les volets clos. Un seul café ouvert le long de la promenade, où Letitia lisait les livres de poche qu'elle avait achetés sur le ferry en fumant cigarette sur cigarette, tandis que Cordon et Dan jouaient au foot sur la plage.

– Soyez patients, avait dit Kiley. Je vous donne des nouvelles dès que possible.

Détail singulier, il y avait une statue d'Alfred Hitchcock qui contemplait le large, entourée d'oiseaux de pierre. Un casino en travaux. En face de la galerie d'art, ils trouvèrent un petit établissement qui servait de bonnes

pizzas, où ils traînaient des heures, à l'abri du vent, tandis que les mêmes chansons passaient en boucle.

Kiley téléphona le troisième jour. Une amie de Jane, à l'école où elle enseignait, avait une maison en Bretagne, dans un village à deux heures de route de Dinard. Pas un village, un hameau. Quatre habitations et seulement l'une d'elles occupée en hiver, par un vieil homme et son chien. Ils pouvaient rester là jusqu'à Pâques si nécessaire. Le temps de prendre une décision.

– Je vais peut-être avoir besoin de ton aide pour ça aussi, déclara Cordon.

– Tu m'en diras tant.

Il loua une voiture et, à Lamballe, il l'échangea contre une autre. Si quelqu'un était sur leurs traces, il n'allait pas lui mâcher le boulot. Au Carrefour de Guingamp, ils firent le plein de provisions. Dans le village le plus proche, à cinq ou six kilomètres de l'endroit où ils devaient séjourner, on ne trouvait qu'une boulangerie.

– Putain, attention ! s'écria Letitia.

– Quoi ?

– Le croissant. Vous en foutez partout sur le lit.

– Pardon, je ne m'étais pas rendu compte que tu étais aussi raffinée.

– Ouais, eh bien...

Ils entendirent la chasse d'eau et la voix de Danny qui leur annonçait qu'il pleuvait. Un instant plus tard, il apparut sur le seuil, ébouriffé, les yeux encore gonflés de sommeil, dans son pyjama à motif dinosaure.

– Je vais faire du café, lança Cordon.

– Bonne idée.

Elle souleva le drap et l'enfant grimpa sur le lit.

– Viens à côté de maman, dit Letitia, passant un bras autour de ses épaules et l'embrassant sur le front.

Se sentant de trop, Cordon s'éclipsa.

C'était une ancienne ferme basse et étroite : une longère aux volets marron, dont les murs épais avaient plus d'un siècle. La peinture rouge des fenêtres s'écaillait. Un jardin à l'avant, un à l'arrière, du gravier, de la pelouse et des arbustes. Quelques pommiers rabougris. D'autres arbres, plus haut, abritaient la maison de la route. Des pins d'Écosse ? se demanda

Cordon. Comment disait-on ici ? Des pins bretons, peut-être ? Son père aurait... non, il n'allait pas recommencer.

À l'intérieur, il y avait trois chambres, une salle de bains, un salon, une grande cuisine avec une table de réfectoire et un robinet qui gouttait. On aurait pu y mettre au moins deux logements comme la voilerie de Cordon. Ils n'étaient pas les uns sur les autres.

Letitia semblait en plein déni. Chaque fois qu'il essayait de discuter avec elle de ce qu'ils allaient faire, de réfléchir aux solutions possibles, il n'obtenait dans le meilleur des cas qu'un : « Il n'y a pas de solution. »

Elle se levait tard et buvait du vin bon marché. Elle prépara quelques repas à contrecœur. Elle écoutait d'un air maussade le CD de Madeleine Peyroux oublié dans le lecteur portable. Sans trop de résistance, elle se laissa convaincre par Danny de l'aider à faire l'un des puzzles qu'il avait trouvés dans un placard. De temps en temps, elle jouait à cache-cache avec lui jusqu'à ce qu'elle se lasse. Alors, elle lui ébouriffait les cheveux, lui collait un baiser sur la joue et réclamait un peu de repos. Elle voulait lire, à présent.

Lorsqu'elle eut terminé le Martina Cole qu'elle avait acheté sur le bateau, elle s'essaya aux romans oubliés par les propriétaires – Ian McEwan, Rose Tremain, Julian Barnes – avec un succès mitigé. Parfois, elle s'asseyait simplement sur une chaise pliante devant la maison, le col remonté, fumant à la chaîne, les yeux fixés sur le sentier désert au-delà du portail.

Danny, lui, était en vacances et il en profitait. Les propriétaires avaient manifestement des enfants et il y avait des jouets dans des cartons, des DVD de *Toy Story*, *Chicken Run*, *Tintin*, plusieurs épisodes de la série documentaire *Planète Terre*. Il y avait même un petit vélo dont il fallait continuellement regonfler le pneu arrière. Cordon entreprit de lui apprendre à en faire. Des cercles hésitants qui se terminaient de moins en moins souvent par des larmes, des bosses et des genoux égratignés.

– Je veux pas qu'il s'attache trop, lança Letitia un après-midi d'une voix grinçante. Il a déjà un père à oublier. Il en a pas besoin d'un autre.

Cordon prit la voiture pour aller acheter des côtelettes d'agneau et une bonne bouteille de whisky, du Johnnie Walker Black Label. Il fouilla dans les bacs de CD en promotion et dénicha un vieil enregistrement remasterisé du Paris Jazz Festival de 1949 : le Tadd Dameron Quintet avec Miles Davis.

Dès leur arrivée, il avait appelé le bureau de la police du Devon et de la Cornouailles, à Exeter, et avait annoncé sans entrer dans les détails qu'il

avait besoin d'un congé prolongé, un congé sans solde. Qu'ils essaient de le virer à quelques années de la retraite, s'ils en avaient envie, s'ils osaient. Ça leur apprendrait à l'avoir mis au placard parce qu'il se permettait d'avoir des opinions, parce qu'il avait donné un coup de pied de trop dans la fourmilière.

De toute manière, ils ne pouvaient pas rester là éternellement.

Une famille imaginaire.

Une vie clandestine.

À la merci de la générosité des autres.

Curieusement, quelques jours après avoir demandé à une de ses relations de faire des recherches sur Anton Kosach, Jack Kiley avait reçu une visite.

– La SOCA, avait-il raconté à Cordon. Lutte contre le crime organisé. Ce type ressemblait à un inspecteur des impôts. Il voulait savoir pourquoi je m'intéressais à Kosach. Il m'a fait comprendre que j'avais franchi une ligne rouge. Je lui ai balancé quelques mensonges et quelques demi-vérités, comme quoi son nom était apparu dans une affaire dont je m'occupais, mais de manière anecdotique. Je n'ai mentionné personne. Je ne sais pas s'il m'a cru un peu ou pas du tout. Je lui ai demandé pourquoi, bien sûr, et bien sûr il n'a pas répondu. M. Kosach fait actuellement l'objet d'une enquête, point. Autrement dit : bas les pattes. Chasse gardée. J'ai pensé que tu préférerais être au courant.

– Merci, Jack.

Il n'en avait rien soufflé à Letitia.

Puis, un jour, au retour d'une promenade par les étroits sentiers, il trouva la porte grande ouverte.

Il n'y avait personne.

Sa poitrine se serra. Un frisson glacé lui donna la chair de poule. Le livre que Letitia lisait était par terre, à côté de sa chaise. Le vélo de Dan gisait dans la pelouse. À l'intérieur, rien n'avait bougé.

Il alla au bout du chemin et fit quelques pas sur la route, à droite et à gauche, sans voir personne. La fraîcheur matinale s'était dissipée et un pâle soleil filtrait à travers les nuages. Il les appela, mais n'entendit que l'écho de sa propre voix dans l'air immobile.

À l'intérieur, une tache blanche sur le sol attira son attention. Un bout de papier. Une note que Letitia avait laissée sur la table. Elle avait dû tomber, balayée par un coup de vent. *On va se promener. On se croiera peut-être.* Cordon ouvrit la bouteille de Black Label et se servit un petit verre. Sa main

tremblait légèrement lorsqu'il le porta à sa bouche. Bon sang, se dit-il. Ressaisis-toi.

Il se tint quelques instants sur le seuil, l'oreille tendue, scrutant entre les arbres. Ils n'avaient pas dû aller très loin, ils ne tarderaient pas.

À l'intérieur, il mit le dernier CD acheté : la piste deux, une reprise de *Good Bait*. On ne s'en lassait pas. Il sourit tandis que la trompette s'élevait par-dessus les craquements. Miles à vingt-trois ans, du temps où il n'était pas encore cool, où il essayait d'être un autre. Comme Dizzy, avant qu'il ne se trouve.

C'est comme ça, songea Cordon. On commence par imiter, on apprend sur le tas. L'expérience. Certains réussissent. D'autres non.

– Asseyez-vous et écoutez, lança Letitia, ouvrant la bouche avant même d'avoir franchi la porte. J'ai réfléchi.

Elle avait pris un peu de couleur et n'avait plus ce teint grisâtre qu'elle avait à leur arrivée. Elle paraissait cinq ans de moins. Dire que ses yeux pétillaient serait exagéré, mais ils étaient vivants.

– On ne peut pas moisir ici éternellement, d'accord ?

– D'accord.

Dan tirait sur la manche de Cordon, désireux de lui montrer les coquillages ramassés dans la cour, des coquillages minuscules mélangés au gravier, pas plus grands qu'un ongle.

– Danny, sois gentil, va t'amuser dehors.

La déception se peignit sur son visage.

– Dix minutes, ajouta-t-elle en lui ébouriffant les cheveux. C'est tout. On doit jouer à la balle après, tu te souviens ? Va donc t'entraîner un peu.

– Tout seul, ça sert à rien, répondit-il en faisant la moue.

– Tu n'as qu'à la lancer contre le mur. Mais fais attention aux fenêtres, d'accord ?

– Tu viens bientôt ?

– Promis. Allez, file.

L'enfant sortit de mauvaise grâce. Cordon tira une des chaises qui se trouvaient autour de la table et s'assit.

– Alors, cette idée de génie ?

– Ça va cinq minutes, les sarcasmes à la con.

– Pardon. J'écoute.

– Taras.

– Pardon ?

- Taras, le frère d’Anton.
- Celui qui possède un hôtel...
- Dans le Lake District.
- Oui ?
- Il m’aime bien.

Cordon haussa les sourcils.

– J’ai dit qu’il m’aimait bien, pas qu’il avait des vues sur moi. Enfin, peut-être... mais quoi qu’il en soit, on s’est toujours bien entendus. Et il aime bien Danny aussi. En plus, c’est un mec censé. Pas comme Anton. On peut discuter avec lui, il écoute.

– Et tu penses que c’est ce qu’on devrait faire ? Allez bavarder avec lui ?

– Ce que quelqu’un devrait faire, oui. Pour qu’il parle à Anton, qu’il lui fasse entendre raison.

– Tu crois vraiment que c’est possible ?

Elle haussa les épaules.

– Il faudra bien, non ? Pour Danny et pour tout le monde.

Il jeta un coup d’œil vers la porte.

– Tu as l’impression que son père lui manque ?

– J’en sais rien.

– Je ne l’ai jamais entendu le mentionner. Pas une fois.

– Ça ne veut pas dire qu’il ne pense pas à lui.

Cordon hocha la tête. C’est sans doute vrai. Les enfants, les jeunes enfants avaient besoin de leur père. Apparemment. Jusqu’à ce qu’ils deviennent grands et s’en aillent...

– De toute manière, Danny ou non, on peut pas rester ici éternellement. Il faudra qu’on rentre en Angleterre tôt ou tard et je veux pas passer mon temps à regarder derrière moi, pour voir s’il n’y a pas ces tarés de jumeaux en train de braquer des flingues sur nous.

Cordon tourna un peu sa chaise pour lui faire face.

– Qu’est-ce que tu veux, au juste ? À long terme, je veux dire.

Letitia prit une inspiration.

– Je veux rentrer, retrouver ma vie. Notre vie, la mienne et celle de Danny. Je ne sais pas où. Pas encore. En tout cas, une chose est sûre, je ne retournerai pas avec Anton, c’est fini. Et il doit l’accepter. S’il veut voir Danny régulièrement, ça me va. S’il veut le prendre le week-end, pendant les vacances, ça me va aussi. Mais Danny devra vivre avec moi.

Comme s'il avait senti qu'il était question de lui, la voix de son fils retentit dans le jardin.

– Maman !

– Une existence normale, reprit Letitia. Est-ce que c'est trop demander ?

Cordon secoua la tête. Dans son cas, c'était peut-être trop demander. Et que signifiait normal pour Letitia, de toute manière ?

– Non, répondit-il. Non, je pense pas.

– Votre copain Kiley, vous croyez qu'il accepterait ? De parler à Taras ? De jouer les intermédiaires ?

– Je n'en suis pas sûr. On l'a déjà beaucoup sollicité.

– Mais on peut toujours essayer ?

Cordon hocha la tête.

– On peut essayer.

Un rare sourire illumina le visage de Letitia. Elle était même radieuse, transportée par son idée.

– Il est beau gosse ? En forme ? demanda-t-elle avec un clin d'œil. Je saurai le remercier.

– Maman !

– J'arrive !

Elle tendit la main vers lui et ses doigts effleurèrent son cou au passage. Ce simple contact causa à Cordon un choc qui se répercuta dans tout son corps, comme s'il avait touché un fil électrique.

Il n'y avait encore pas si longtemps, la pièce aurait été enfumée. Silk Cut, Benson and Hedges, un petit cigare occasionnel. L'air âcre et bleu. Pas un visage noir, pas une femme. Aujourd'hui, l'atmosphère était pure, avec un léger parfum de désodorisant et de cire bon marché. Le bourdonnement lointain du chauffage central. Une table au milieu, avec sept chaises, dont trois occupées. Burcher se tenait devant la fenêtre à double vitrage qui isolait la salle de l'extérieur.

Du onzième étage, on avait vue sur le sud et l'ouest de Londres, au-delà de l'Imperial War Museum et d'Elephant and Castle, jusqu'à l'ancienne centrale de Battersea et l'émetteur de Crystal Palace qui culminait à plus de deux cents mètres.

On avait fait attendre Karen dans une pièce exiguë de l'autre côté du couloir, avec un café fadasse qu'on lui avait servi dans un gobelet en plastique. Pour toute lecture, un exemplaire du *Standard* daté de la semaine passée. Elle avait privilégié le noir : pantalon droit bien coupé, veste tailleur avec des revers à cran aigu et chemise ivoire boutonnée jusqu'au cou. Bottines à petits talons. Seuls les yeux maquillés, pas de bijou, même pas une bague. Les cheveux relevés, sans une mèche qui dépassait.

– Tu veux que je vienne te tenir la main ? avait demandé Ramsden.

– Très drôle.

À ce stade de l'enquête, ils avaient identifié un seul des trois hommes dont les corps avaient été retrouvés à Stansted. Valentyn Horak, un Ukrainien, arrêté la dernière fois dix-huit mois plus tôt pour trafic de drogue et prostitution. On avait abandonné les poursuites avant le procès, le bureau du procureur ayant jugé qu'il n'y avait pas assez de preuves pour le faire condamner.

Bien qu'on n'eût pas encore de noms pour ses deux compagnons, tout – tatouages, soins dentaires, apparence physique – indiquait qu'ils venaient

eux aussi d'Ukraine ou de cette région du monde et qu'ils s'étaient introduits illégalement sur le territoire.

Karen n'avait toujours pas réussi à effacer le souvenir de la scène dans l'entrepôt. De laver l'odeur sur sa peau.

Un civil affligé d'un léger bégaiement l'invita à rejoindre le commissaire divisionnaire et les autres. Il lui ouvrit la porte, puis disparut lorsqu'elle eut pénétré dans la pièce, le tout sans la regarder une seule fois dans les yeux.

Trois têtes se tournèrent à son entrée. Burcher ne bougea pas.

Elle connaissait Warren Cormack, bien sûr. Même costume, nouvelle cravate. L'ombre d'un sourire sur le visage, il se leva et lui tendit la main.

En revanche, elle n'avait jamais vu l'homme assis en face de lui. Quarante-cinq ans ? Un peu plus ? Les cheveux courts sur la nuque et les côtés, une coupe nette, presque démodée. La veste de son costume classique à fines rayures était accrochée au dossier de la chaise voisine, les manches de sa chemise retroussées avec soin. Une petite égratignure au-dessus de la lèvre supérieure, comme s'il s'était blessé en se rasant. Des yeux qui n'étaient qu'une mince fente.

Puis il y avait Alex Williams. Alexandria. Veste sur mesure. Mains carrées. Un visage plus beau que joli. Des cheveux coupés à la garçonne. Si Karen n'avait pas su qu'elle était une épouse comblée et qu'elle vivait avec son mari – qui travaillait dans les médias – et leurs enfants dans une grande maison mitoyenne à Herne Hill, elle aurait pu penser qu'elle était homo.

Lorsqu'elle l'avait rencontrée, Alex venait d'être affectée au Département des homicides et crimes majeurs. Elle ne s'en laissait pas conter et elle apprenait vite. Karen l'aimait bien. Elle l'admirait même. À présent, deux promotions et quatre ans plus tard, elle était de retour au SIS, le Service de renseignements sur le crime organisé, et elle était la chouchoute des relations publiques de la Metropolitan : une femme qui menait de front une carrière brillante et une vie de famille épanouie, la preuve vivante que l'égalité des chances n'était pas un vain mot. Même si elle possédait quelques atouts non négligeables, notamment un mari qui travaillait souvent à la maison et les moyens de s'offrir nounous et jeunes filles au pair.

– Karen, ça me fait plaisir de te voir.

Sa poignée de main était ferme et brève.

Quittant son poste à la fenêtre, Burcher s'assit en tête de table.

– Ça devient une habitude chez vous, inspecteur divisionnaire, de nous sortir des cadavres de votre chapeau.

– Les homicides, patron. Difficile d’y échapper.

Alex Williams étouffa un rire.

Burcher se raidit, mais ne releva pas.

– Le but de cette réunion est de vous tenir au courant des derniers développements. Vous connaissez Alex. Warren aussi, je crois. Et voici Charles Frost de la SOCA, qui s’occupe de la lutte contre le crime organisé à l’échelon national, ajouta-t-il avec un rapide hochement de tête.

– Charlie, précisa généreusement Frost.

– Charlie est là en tant qu’observateur.

Observateur mon cul, songea Karen. Elle avait eu une mauvaise expérience avec la SOCA. Ça lui restait encore en travers de la gorge. Elle adressa un vague signe du menton à Frost et s’assit à côté de Cormack, en face des autres. Double mixte.

– Warren, reprit Burcher de son siège d’arbitre. Si vous nous faisiez un petit topo sur Valentyn Horak, pour Karen ?

Ce dernier ouvrit la pochette devant lui et y jeta un rapide coup d’œil afin de se rafraîchir la mémoire, avant de la refermer.

– Bien. Karen, il y a là-dedans des choses que vous connaissez déjà, en théorie du moins. L’incursion d’organisations criminelles venues de l’autre côté de ce qui était autrefois le Rideau de fer. Une fois qu’elles ont goûté aux délices de l’économie de marché, elles ne peuvent plus s’en passer. Les stupéfiants, d’abord. C’était leur principale activité et ça l’est encore, d’une certaine manière. Mais avec la chute du prix de la cocaïne, ces gangs ont cherché à fusionner. Des groupes d’Ukraine, d’Albanie et d’autres moins importants comme les Moldaves ont décidé de s’associer pour le bien commun. Le leur, pas le nôtre. Et ce partage des ressources leur a permis de se diversifier. La traite d’êtres humains : c’est là qu’est l’argent aujourd’hui. Travailleurs immigrés. Prostitution. Depuis deux ou trois ans, le trafic des adolescents explose. De quatorze à dix-sept ans. Des enfants, d’un point de vue légal. Certains vendent des cigarettes ou des DVD pirates dans la rue, d’autres sont exploités quinze ou seize heures par jour dans des pizzerias, d’autres encore sont forcés de se prostituer. Bordels, salons de massage, appelez ça comme vous voulez. C’est de là que viennent les plus gros bénéfices.

Il se pencha en avant, poursuivant sur sa lancée :

– Une prostituée mineure rapporte deux cent cinquante à trois cents livres sterling par jour. Minimum. Faites le calcul. On arrive facilement à six ou sept mille livres par mois. Avec une seule gamine. Près de quatre-vingt mille par an. Au bout de deux ou trois, ces filles sont usées, bonnes à mettre au rencard. Ils les jettent à la rue et recommencent avec d'autres. Depuis dix-huit mois, je coordonne une équipe à cheval sur plusieurs services qui enquête sur les activités de ces gangs mafieux à Londres et collabore avec la SOCA au niveau national. Et le SIS représenté par Alex. Réunir des preuves, trouver des gens prêts à parler, à témoigner devant un tribunal, ce n'est pas une sinécure. Vous êtes au courant, je présume, de nos démêlés passés avec Horak : nous pensions le tenir et il nous a échappé. Chaque fois qu'on croit toucher au but, le sol s'effondre sous nos pieds. Malgré tout, depuis quelques mois, on assiste à une évolution intéressante.

Il s'interrompt pour boire de l'eau.

– Jusqu'à récemment, la plupart de nos trafiquants nationaux se fournissaient sans regimber auprès des Albanais, des Bulgares et compagnie. Les affaires sont les affaires. Mais ce n'était pas du goût de certains. Et ils ont décidé de contre-attaquer. Ils ont commencé par éliminer le menu fretin, tenter de l'effrayer, pour remonter aux gros poissons. Ils ont intercepté des livraisons qui arrivaient par le tunnel sous la Manche et, à une ou deux occasions, par voie maritime. Ils frappent là où ça fait mal. Nous en avons un peu parlé, Karen. Les razzias sur les exploitations de cannabis dans l'Est-Anglie et le Sud-Est.

– Et vous pensez que Gordon Dooley est derrière tout ça ? intervint Karen.

– Beaucoup de choses pointent dans sa direction, en tout cas. Mais jouet-il un rôle actif dans ces expéditions punitives ? C'est une autre histoire. Et, bien que nous n'ayons aucune preuve, rien qui nous permette de faire des descentes, nous avons de bonnes raisons de croire que le sale boulot a été confié à un gang du sud de Londres, une équipe de gros bras réunie par un malfrat comme Mike Carter. Et peut-être Terry Martin, même si, dans son cas, ce ne sont que des conjectures.

– Le gang dont Parsons et Johnson, nos deux cadavres de Camden, étaient des membres éminents, précisa Burcher.

– Exactement.

– La fusillade de Camden était donc organisée par Horak ou un de ses proches, un Européen de l'Est en tout cas. Un avertissement. Et le gang a

riposté avec la boucherie de Stansted ?

– C’est ce qu’il semblerait, répondit Cormack.

– Œil pour œil.

– Oui.

– Toujours plus loin, toujours plus fort, renchérit Burcher.

Pendant un instant surréaliste, Karen crut le que le commissaire divisionnaire était sur point d’entonner une chanson.

– Le meurtre de Hampstead Heath, Andronic. Est-ce que vous pensez qu’il peut y avoir un lien ? demanda Burcher.

Elle prit le temps de réfléchir.

– Je n’en suis pas sûre. Certaines informations indiquent qu’il aurait pu être mêlé à des histoires de drogue, mais à un niveau tellement bas que je ne vois pas comment il aurait pu attirer l’attention de quelqu’un comme Martin ou Dooley. À moins que...

– Allez-y.

– La fille de Terry Martin fréquentait Andronic. Et le père était violemment opposé à cette relation.

– Il l’aurait tué pour ça ? demanda Alex Williams.

– Je pense que c’est possible, oui.

– Possible, mais pas prouvé, malgré tous vos efforts et ceux de votre équipe, déclara Burcher.

– Pour l’instant.

Encore une fois, il ne releva pas.

– J’en déduis que vous souhaitez que je cesse d’enquêter sur ces meurtres, Stansted et Camden ? reprit Karen. C’était le but de cette réunion ?

Burcher s’éclaircit la gorge.

– Pas nécessairement, non.

– Mais tout ce que Warren vient de dire, la nature des crimes, ce qu’il y a derrière, c’est du ressort d’une équipe pluri-départements comme la sienne, non ? Ils ont les ressources, les informations. On ne ferait que se marcher sur les pieds. Embrouiller la situation pour rien. On a déjà assez à faire comme ça.

Personne ne répondit. Des piétinements sous la table. Des regards gênés.

– Comme je disais, ce n’est pas nécessairement notre manière de voir les choses, reprit Burcher. Tout le monde ici, Warren, Alex, Charles...

– Charlie.

– Oui, Charlie. Tout le monde travaille au démantèlement des réseaux à un niveau supérieur, vous avez raison, bien sûr. Alors que vous et votre équipe, vous vous concentrez sur les homicides, c’est votre domaine d’expertise.

Ce n’est pas exactement le discours que tu tenais la dernière fois, espèce d’enfoiré, songea Karen. Pas ce que tu sous-entendais.

– Nous souhaiterions donc que vous continuiez à enquêter sur la fusillade de Camden. Sur l’affaire Andronic aussi. Mettez toute votre énergie là-dessus...

– Et les meurtres de Stansted ?

– Voir s’ils sont reliés, oui. En collaboration avec Warren, bien sûr.

– Ce n’est pas rien. Et sans aide...

– Si vous avez besoin d’hommes et d’heures supplémentaires, nous prêterons une oreille bienveillante à toutes vos requêtes.

Burcher prit la liasse de papier devant lui et en égalisa les bords.

– Alex, vous souhaitez ajouter quelque chose ?

– Pas pour l’instant, merci.

– Charles ?

– Charlie. Oui, une chose. Depuis quelque temps, nous suivons de près un certain Anton Kosach. Un homme d’affaires ukrainien. Aucun lien avec Horak n’a été établi. Ce n’est pas tout à fait le même monde. Kosach évolue dans des cercles plus distingués. Il a fait de l’argent dans le pétrole d’abord. Plus récemment les produits miniers, les voitures de luxe, le transport. Il possède plusieurs propriétés, notamment une demeure dans le Surrey qui vaut plus de quinze millions de livres. Parmi ses amis, il compte cependant une ou deux personnes qui pourraient être liées à la traite d’êtres humains. A priori, ce ne sont que des connaissances superficielles, mais ce n’est pas si sûr. Et les diverses activités de Kosach le placent en bonne position pour faciliter le blanchiment d’argent à vaste échelle. Là encore, nous n’avons aucune preuve. Alors, nous le surveillons. Et le SIS aussi.

Il jeta un coup d’œil à Alex Williams qui acquiesça.

– Donc, si le nom de Kosach apparaît sur vos radars, je vous saurais gré de me relayer l’information, conclut Frost. Ainsi qu’à Alex.

Burcher le remercia, remercia tout le monde et déclara la réunion terminée. Les chaises raclèrent le sol et on se leva.

– Cela faisait une éternité qu’on ne s’était pas vues, dit Alex Williams, qui avait rattrapé Karen dans le couloir.

– Oui, je sais.

– Je t'appellerai. Ce serait sympa de se voir. De bavarder.

– Oui, avec plaisir, répondit Karen sans se faire d'illusions.

Trop à faire, jamais le temps. Alex Williams la première.

Au pied de l'escalier, elles échangèrent un sourire et se séparèrent. Aussitôt, Karen passa un coup de fil à Mike Ramsden pour organiser une autre réunion et décider de la suite.

OceanofPDF.com

Ils restaient sur le qui-vive, aux aguets dès qu'une voiture approchait, dès qu'ils entendaient des voix inconnues, dès qu'un véhicule s'engageait sur le chemin. Néanmoins, ils avaient trouvé une forme de train-train. Letitia était la plus apathique. Elle était sujette à des crises d'abattement que seule la bonne humeur persistante de son fils parvenait à apaiser.

Kiley avait contacté le frère d'Anton, Taras, comme on le lui avait demandé. Il l'avait retrouvé dans un hôtel Ibis, à la sortie de la M6, au nord de Preston. Puis il appela Cordon pour faire son rapport.

Anton avait beaucoup de soucis, selon Taras, désireux d'expliquer la conduite de son frère. Les affaires, ça n'allait pas toujours comme on voulait. Il n'avait pas donné plus de détails. Et cette histoire avec Letitia et l'enfant... Taras aimait beaucoup Letitia, mais elle avait tort. Prendre un fils à son père, la chair de sa chair.

Taras avait serré le bras de Kiley.

– Dans notre pays, en Ukraine, c'est bien très important. La famille. Le père et le fils. C'est sacré, vous comprenez ? Ici, en Angleterre, peut-être c'est différent. Mais pour nous, pour Anton... Et Letitia, pourquoi elle fait ça ? Elle croit qu'elle peut se cacher éternellement ? Et vous, vous savez où elle est. Où ils sont, elle et le garçon.

Kiley avait secoué la tête.

– Vous devez savoir.

– Pas exactement.

– Et l'homme avec elle...

– L'homme avec elle ?

– Cet homme, c'est son amant ?

– Non.

– Vous êtes sûr ?

Kiley acquiesça

– Alors, pourquoi ?
– C’est un ami.
– Un idiot.
– Peut-être.
– Vous savez où ils sont, répéta Taras.
– Elle veut être certaine qu’il ne lui arrivera rien. Si elle revient. Qu’ils ne risquent rien, elle et le petit. Elle veut savoir si Anton est prêt à discuter. À discuter raisonnablement.
– Bien sûr.
– Il faudra faire appel à un avocat.
– Pas d’avocat. Il n’aime pas les avocats.
– Il faudra trouver un accord. Qu’ils aient tous les deux un accès égal à l’enfant.
– Égal, non. Il n’acceptera jamais. Danya est son fils.
– Un accès égal et un arrangement financier pour l’éducation du petit. Les détails, on verra après.
Chaque fois, Taras secouait la tête.
– On m’a dit que vous étiez un homme sensé. Un homme généreux. Quelqu’un à qui on pouvait se fier.
Taras plia les doigts de ses deux mains, fit craquer les articulations.
– Je vais lui parler. À mon frère. Je vois ce que je peux faire. Je vous tiens au courant.
– Merci.
– Mais pas de promesse.
– Je comprends.

– Qu’en penses-tu ? demanda Cordon, une fois que Kiley eut terminé.
– Le plus probable, à mon avis ?
– Oui.
– Je dirai que, tôt ou tard, Anton se laissera convaincre. Ou fera semblant, en tout cas. Il acceptera ses conditions, puis, dès qu’il les aura récupérés, il reviendra sur toutes ses promesses. D’ici là, je ferais gaffe.
– Tu es un vrai copain, Jack.
– Attends de recevoir ma note.

Cordon décida que c’était une plaisanterie et croisa les doigts. Il était conscient que Kiley avait déjà fait plus qu’il ne pouvait espérer. S’il finissait par l’envoyer balader, il ne pourrait s’en prendre qu’à lui-même.

– Dès que j’ai des nouvelles de Taras, je t’appelle.
Ils attendaient toujours.

Dans la cuisine, par comparaison avec Letitia, Cordon avait l’impression d’être Bocuse et Brillat-Savarin réunis.

– Le Cordon bleu est aux fourneaux ? plaisanta Letitia, qui sortait de la salle de bains et traversait la cuisine, enroulée dans une serviette qui glissa légèrement avant qu’elle ne disparaisse dans sa chambre.

Il retournait à l’aide d’une fourchette les saucisses qu’il faisait revenir avec des oignons, deux feuilles de laurier et un peu de fenouil. Dès que les pommes de terre seraient cuites, il les écraserait avec du lait et du beurre. Il versa une rasade de vin rouge sur les saucisses, une autre dans la sauce qu’il laissait épaissir dans une petite casserole à côté.

– Vous feriez un mari idéal, affirma Letitia lorsqu’elle reparut. On ne vous l’a jamais dit ?

– Pas récemment.

Elle goûta le vin dans le verre de Cordon. Puis, avec une expression approbatrice, elle s’en servit un.

– Tu peux appeler Danny. Le dîner est presque prêt. Il est collé devant la télé.

Trois quarts d’heure plus tard, les assiettes pleines au début du repas étaient presque vides. Même Danny avait englouti deux énormes saucisses et une bonne louche de purée noyée dans le jus. Il n’avait laissé que les oignons dans un coin.

– Ne me dites pas qu’il y a de la tarte aux pommes en dessert ? demanda Letitia.

– Désolé, non.

– On a quelque chose ?

– Des poires. Du fromage.

– Quel genre de fromage ?

– Du chèvre.

Elle mit deux doigts dans sa bouche et fit mine de vomir, à la plus grande joie de Danny dont le rire se transforma en une quinte de toux qui lui amena les larmes aux yeux.

Cordon fit la vaisselle et Letitia l’essuya, après avoir mis Danny dans son bain.

Il ouvrit une seconde bouteille de vin.

Letitia lava les cheveux de son fils, les rinça et les sécha avec une serviette. Puis elle l'embrassa et le coucha. Elle lui lut une histoire puis une autre jusqu'à ce que ses paupières se ferment. Elle l'embrassa encore, doucement, puis le regarda dormir un moment et sortit de la chambre sur la pointe des pieds, refermant la porte sans bruit.

Elle ne voulait pas le perdre, quoi qu'il arrive.

Un mince croissant de lune brillait dans le ciel, des étoiles pâles. Blottie dans l'encadrement de la porte, Letitia frissonna et alluma une cigarette. Cordon se tenait entre la maison et la grange, les yeux en l'air. Son père lui avait appris comment s'appelaient les constellations, mais aujourd'hui, même s'il reconnaissait leurs différentes formes, il n'aurait pu en nommer aucune, hormis Orion.

Et après, quelle importance ? se dit-il. Pourtant, il avait l'impression de trahir son père, de renier tout ce qu'il représentait, ce qu'il était.

– Vous avez pas un fils quelque part ? lui avait demandé Letitia l'autre jour. En Afrique du Sud ? Ou en Australie ?

Il n'avait pas répondu.

Sa cigarette brillait dans l'obscurité derrière lui.

– Danny dort ?

– Je pense, oui.

Elle crut qu'il allait s'arrêter à la porte, mais il passa à côté d'elle et rentra.

Ramsden avait raison au sujet de la voiture utilisée à Camden. On finit par la retrouver carbonisée au dernier étage du parking d'un supermarché à St Albans. Les techniciens du labo firent leur possible pour récupérer des empreintes digitales – cyanoacrylate, métallisation sous vide –, mais sans résultat. S'il y avait un lien avec Valentyn Horak, dans la mesure où ses acolytes et lui étaient vraiment à l'origine des tirs devant le Jazz Café, il faudrait trouver autre chose pour le prouver.

À l'heure actuelle, on ne savait toujours pas dans quel véhicule on avait transporté les corps ni où Horak et les autres avaient été torturés avant d'être assassinés. Gordon Dooley, soupçonné d'être le commanditaire des meurtres, pour venger la mort de deux de ses hommes, était sous surveillance. Mais il s'était gardé du moindre écart suspect. Il réservait ses seules visites régulières à sa mère qui se trouvait dans une maison de retraite de Haywards Heath et à l'ostéopathe qui s'occupait de son dos : réalignement des vertèbres. Il ne téléphonait qu'à l'une de ses ex-femmes, pour essayer de la convaincre d'accepter une réduction de sa pension alimentaire, et à son bookmaker qu'il appelait avant les courses à Kempton, Haydock et Southwell.

L'agent chargé de la vidéosurveillance qui avait eu la bonne idée de tomber malade la nuit où on avait placé les trois cadavres dans le garde-meuble continuait d'affirmer que sa migraine était réelle, que personne ne l'avait contacté, menacé ou payé. Aucun versement inexplicable n'apparaissait sur son compte en banque. Une fouille en règle de son appartement à Harlow n'avait révélé aucune valise bourrée de billets usagés en haut de l'armoire ou sous le lit. Sous le parquet, on n'avait trouvé que de la pourriture sèche et une petite famille de souris.

– Cet enfoiré ment comme un arracheur de dents, s'emporta Ramsden.

Karen n'en doutait pas. Quant à le prouver, là encore...

L'employé de sécurité censé faire une patrouille cette nuit-là avait craqué beaucoup plus aisément. Mais cela ne les avançait guère. Il était révolté. Révolté par ce qui était arrivé. Jamais il n'aurait imaginé une chose pareille, jamais de la vie. Ces deux gars étaient venus le voir l'avant-veille, expliqua-t-il à Ramsden. Tout ce qu'on lui demandait, c'était de fermer les yeux. Sur quoi ? Il ne savait pas et n'avait pas posé de questions. Une magouille concernant un des conteneurs, c'était ce qu'il avait supposé. Une histoire de contrebande. Une caisse subtilisée. S'il avait imaginé un instant une horreur pareille...

– Combien ? avait lancé Ramsden.

La salle d'interrogatoire était un véritable sauna, en dépit du froid qui régnait à l'extérieur. Un plafond bas, juste assez d'espace pour une table de métal et des chaises, la seule fenêtre verrouillée, le chauffage monté exprès au maximum.

– Combien ?

– Combien quoi ?

– Combien est-ce qu'ils t'ont filé ?

– Rien, je vous l'ai dit.

– Espèce de fumier, arrête de te foutre de ma gueule. Combien ?

– Deux cents livres, c'est tout.

– Et le reste après.

– Non, c'est tout.

– Ah ouais ?

– Oui.

– C'est pas cher payé. Ou alors, peut-être que tu les connaissais. Ce serait plus logique. Des vieux potes qui te demandent un service. Hein ?

– Non, je le jure.

Il suait à grosses gouttes.

– Mais tu les connaissais.

– Non.

– Non ?

– Jamais vus de ma vie. Avant ce soir-là. Je vous promets. Jamais.

– Tu mens.

– Non.

– On verra ça.

– Parole d'honneur.

– Hein ?

– Parole d’honneur, je vous dis.

Ramsden laissa échapper un ricanement rauque.

– Ta parole d’honneur ? C’est la meilleure. Elle vaut pas un pet de lapin, ta parole. N’importe quel avocat digne de ce nom détricotera ton histoire si vite qu’en deux temps trois mouvements, tu te retrouveras à poil avec une main devant tes couilles ratatinées et l’autre sur ton cul.

Il rit encore et recula sa chaise.

– Tu vas finir en taule, espèce de petite merde, et pour un bout de temps, à moins que tu me donnes des infos utiles. Pigé ? On est d’accord ?

– Oui. Enfin, non. Je sais pas ce que je peux vous dire.

– Pentonville. Brixton. Wormwood Scrubs. La crème des établissements pénitentiaires. Complicité, c’est le minimum. Et même complicité de meurtre, si tu veux mon avis. Sauf si tu réussis à te fourrer dans le crâne que t’es vraiment dans la merde. Donne-nous une raison de t’aider. Montre-nous que tu as de la mémoire, que tu peux livrer des noms.

La tête baissée, l’agent de sécurité ferma les yeux. Des gouttes de sueur tombaient de son nez. Sa voix n’était qu’un murmure.

– Je ferai de mon mieux.

– Répète ?

– Je ferai de mon mieux.

Ramsden s’autorisa un sourire. Qui s’effaça vite.

Quatre séances : des visages sur un ordinateur, des pochettes de photos 10 × 15. Mais, malgré tous ses efforts, l’homme ne reconnut personne, ne donna pas un seul nom. Il mentait, bien sûr, comme l’agent de vidéosurveillance, mais que pouvaient-ils faire ? La menace d’une peine de prison par rapport à la certitude que, s’ils parlaient, ils devaient s’attendre à un coup de couteau et seraient probablement retrouvés avec la gorge tranchée que ce soit sous les verrous ou en liberté.

Dans son bureau, Karen lut la frustration sur le visage de Ramsden.

– Salopard ! brailla-t-il en abattant son poing sur la table. Ce salopard est un dégonflé !

– On finira par trouver quelque chose. Tu le sais bien. Tôt ou tard, on trouvera.

Cependant, jamais assez tôt pour Burcher. Fidèle à sa parole, il lui avait fourni des hommes, des renforts civils, mais en échange, il voulait des résultats. Les homicides, votre domaine d’expertise, avait-il dit, masquant à

peine son ironie. Elle avait reçu un message urgent le matin même : le commissaire divisionnaire apprécierait un rapport sur ses progrès aussi vite que possible. Elle ne l'avait pas encore rappelé.

Lorsque le téléphone sonna, elle songea que c'était peut-être Burcher lui-même, hautain et impatient, exigeant des actes, des réponses.

Elle compta jusqu'à dix avant de décrocher.

– On avait parlé de se revoir, non ? dit Alex Williams, d'une voix calme et agréable.

– Oui.

– Ce soir ? Je sais que c'est un peu à la dernière minute, mais si on repousse toujours...

– Non, ce soir, ça me va très bien.

– Tu te rappelles comment on vient chez moi ?

– Je pense.

– Vers 19 heures ? 19 h 30 ? À tout à l'heure.

– Un rencard ? fit Ramsden qui ignorait à qui elle parlait. Y en a qui s'embêtent pas.

La nuit était tombée lorsqu'elle arriva, elle était même tombée depuis deux bonnes heures. Une maison typique de la banlieue sud de Londres : grandes baies vitrées, peinture blanche et brique rouge, des combles aménagés sous un toit pentu. Des arbustes en pot dans le petit jardin à l'avant, un lit de terre retournée qui avait durci. Une trottinette appuyée contre la poubelle de recyclage verte. *Pub, non merci !* sur le rabat de la boîte aux lettres de la porte d'entrée.

Karen sonna.

La porte s'ouvrit sur une fillette en pyjama orné de lapins de dessins animés. Yeux écarquillés, cheveux bouclés. Alex se tenait derrière elle, sa chemise en jean par-dessus son pantalon, en jean également, les pieds nus, un verre de vin à la main.

Voilà ce que j'ai raté, songea Karen. Et pendant un bref instant, elle le regretta vraiment.

– Tu as trouvé facilement ?

– Oui.

– C'est Amy. Dis bonjour, Amy.

Celle-ci refusa dignement.

– Salut, Amy, dit Karen en se penchant vers l'enfant qui recula.

Alex éclata de rire.

– Entre.

La cloison entre les deux pièces principales du rez-de-chaussée avait été abattue pour créer un vaste espace, néanmoins bien rempli, entre les canapés moelleux, les fauteuils, la table de salle à manger en pin, les magazines et les BD, la télévision à écran plat et les jouets. Les murs étaient presque entièrement recouverts de tableaux et de bibliothèques. Hormis un pan, réservé à des dessins d'enfants aux couleurs vives qui commençaient à se corner.

Amy s'était réfugiée derrière l'un des canapés et serrait contre elle un nounours borgne. Une autre petite fille, plus âgée, était assise en tailleur par terre, un livre sur les genoux. Un garçon de huit ou neuf ans était allongé à plat ventre devant un documentaire sur les phoques, le son réglé au plus bas.

– Je pense qu'ils étaient tous déjà couchés la dernière fois, dit Alex. Donc, voici Ben, Beth, et Amy qui t'a accueillie à la porte.

Mal à l'aise, Karen lança un salut qui fut royalement ignoré, ainsi qu'elle s'y attendait.

– Et moi, c'est Roger.

L'époux d'Alex portait un grand tablier de boucher, il avait les doigts pleins de farine et des tongs aux pieds.

– Nous nous sommes déjà rencontrés, mais je doute que vous vous en souveniez. Et je ne vous serrerai pas la main pour ne pas vous salir. Je fais des *dumplings*¹. J'ai préparé de l'agneau à la cocotte, j'espère que vous aimez ?

Un sourire, un hochement de tête et il disparut dans la cuisine.

– Pose tes affaires ici et assieds-toi. Je vais te chercher du vin. Les enfants vont se coucher d'une minute à l'autre et nous pourrions dîner. Et puis, on discutera. Blanc ou rouge ?

Il était 21 heures passées. À eux trois, ils avaient débarrassé la table et rempli le lave-vaisselle, puis Roger était monté lire ses e-mails à l'étage. Alex avait mis du Chopin sur la chaîne et ouvert une autre bouteille de rouge.

– Stansted et toute la merde qui va avec. Ils vous envoient au casse-pipes, tu en es consciente ?

– Bien sûr.

– Ils vont te laisser bosser, remuer ciel et terre en espérant que tu tomberas sur quelque chose. Si tu trouves la moindre piste, la moindre chose susceptible de servir, ils en tireront tous les profits, feront tout ce qu'ils estiment opportun. Et si tu rentres bredouille, si tu n'obtiens pas de résultat, tu seras la seule à porter le blâme.

– Je sais bien, mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Dire gentiment à Burcher d'aller se faire voir ?

– Pas vraiment.

– En plus, Warren, Charlie et toi, vous travaillez au démantèlement des réseaux à un niveau supérieur, c’est ce qu’il a affirmé, non ? Ou ce sont des salades ?

Alex changea de position, repliant une jambe sous elle.

– Non, c’est vrai. Mais tu sais, au SIS, la recherche d’information, c’est notre boulot, nous sommes essentiellement là pour fournir de l’aide aux autres services. C’est quoi déjà le jargon officiel ? Un truc du genre : prévenir les dangers et faire appliquer la loi de manière à empêcher les réseaux criminels de nuire selon les modèles de collecte de renseignements de niveaux 2 et 3.

Elle sourit et porta le verre à ses lèvres.

– Ils nous utilisent, comme nous t’utilisons tous. Je voulais simplement m’assurer que tu le savais.

Karen soupira et s’installa plus confortablement dans son fauteuil. Elle avait trop mangé : trop de ragoût, trop de crumble. Son lit se trouvait à l’autre bout de Londres et elle commençait tôt demain matin. Cependant, quand Alex tendit la bouteille, elle avança son verre.

– Je peux te poser une question ?

– Vas-y.

– Valentyn Horak, l’une des victimes de Stansted, il avait fait l’objet d’une surveillance dans le cadre d’une précédente opération ?

Alex hocha la tête.

– Arrêté et mis en examen avec l’aval du bureau du procureur, je présume ?

Alex acquiesça encore.

– Tout roule jusqu’à la veille du procès ou presque, et soudain quelqu’un passe en revue les preuves et décide que non, désolé, mais ça ne va pas le faire devant un tribunal. Alors, on annule tout.

– Oui. En tout cas, c’est ce que j’ai compris.

– Et tu ne trouves pas ça un peu étrange ?

– Étrange, non. Paresseux, peut-être. Négligent, probablement. Mais j’ignore si c’est de la faute des policiers qui ont procédé à l’arrestation ou de l’avocat chargé du dossier au bureau du procureur. Un mélange des deux, sans doute. Ça arrive. Plus souvent qu’on le souhaiterait. Trop souvent. Et ça ne sert à rien de protester, il faut avancer.

– Donc, tu ne crois pas que quelqu’un a pu recevoir de l’argent sous la table ?

Alex la toisa.

– Et à qui penses-tu ?

– À personne en particulier.

– C'est possible, je suppose, mais... La corruption, elle existe, je n'en doute pas. Il n'y a qu'à écouter les journaux.

– Mais dans ce cas précis ?

– S'il y avait plus que les vagues soupçons habituels, je n'ai rien entendu.

Alex se leva.

– Allons faire un tour au jardin. J'ai besoin d'une cigarette.

Qui avait dit qu'à Londres, on ne voyait jamais les étoiles ? Elles étaient pourtant là, émaillant les ténèbres violettes au-dessus de leur tête, la nuit claire et froide. Il risquait de geler.

La flamme jaillit du briquet.

– Tu es sûre que tu n'en veux pas une ?

– Certaine.

– J'étais persuadée que tu fumais.

– J'ai fumé.

– Depuis quand est-ce que tu as arrêté ?

– La dernière fois ?

Alex rit. Le bout de sa cigarette scintillait comme une luciole dans le noir.

– C'est agréable, ici.

– Oui.

– Paisible.

– Oui.

Silencieuses, elles écoutaient les petits bruits autour d'elles. La vie des autres. Des lumières tamisées luisaient à l'arrière de certaines maisons, mais elles étaient rares. Le mari et les enfants d'Alex dormaient. L'autre côté de la ville où habitait Karen semblait très loin.

Elle eut un frisson involontaire.

– Ça va ?

– Oui. Oui, très bien. Je réfléchissais.

– À quoi ?

– À ce que j'ai raté.

– Tu as raté quelque chose ?

Karen dévisagea Alex avant de répondre, s'interrogeant un long moment.

– Sans doute. Oui, peut-être.

Elle laissa échapper un petit rire, secoua la tête.

– Je n'en sais rien.

Alex effleura du dos de sa main la peau lisse et fraîche du bras de Karen.

– On ferait mieux de rentrer.

Elle jeta sa cigarette sur l'allée et l'écrasa.

Dans la cuisine, elle prépara du café pendant qu'elles attendaient le taxi de Karen. Celle-ci l'interrogea au sujet du travail de Roger – elle ne se rappelait jamais ce qu'il faisait au juste –, des enfants, des résultats des deux aînés à l'école. La voiture arriva en moins d'un quart d'heure, plus vite que prévu.

– Anton Kosach, dit Alex alors qu'elles se dirigeaient vers l'entrée. Le type auquel s'intéresse Charlie Frost. Tu n'as rien trouvé sur lui, je suppose ?

Karen s'arrêta.

– Kosach, non. Pourquoi ?

– Comme ça. Je me demandais si tu n'avais pas vu passer son nom, c'est tout.

Karen secoua la tête.

– Si c'était le cas, je l'aurais signalé. Tu l'aurais su.

– Oui, bien sûr.

Le taxi était au milieu de la rue, avec son clignotant.

Alex lui serra la main, effleura sa joue.

– À bientôt.

Karen donna son adresse au chauffeur et se laissa aller contre le dossier. Elle avait la tête qui tournait, pas seulement à cause du vin.

1. Boulettes de pâte cuites traditionnellement avec les plats mijotés.

Le battement assourdi de la musique dans l'appartement du dessus réveilla Karen. Elle se retourna, grogna, se redressa sur un coude et alluma le petit réveil sur sa table de chevet. 6 h 03. Qu'est-ce qui leur prenait ? Pendant des semaines, elle n'avait entendu personne, pas le moindre bruit de pas, et voilà que ses voisins avaient décidé de mettre la radio à fond, l'émission matinale de Kiss FM ou de Choice, avec du dubstep reggae pour démarrer la journée sur les chapeaux de roue.

Lorsqu'elle s'assit, elle eut l'impression qu'une balle de squash rebondissait dans tous les sens à l'intérieur de son crâne. Avec une grimace, elle ferma les yeux, s'appêtant à se lever. Mais à l'instant où ses pieds touchèrent le sol, la musique se tut.

Merci bien.

À pas précautionneux, elle se rendit à la salle de bains, pissa, s'aspergea le visage d'eau froide, sortit deux comprimés de paracétamol de leur plaquette et les avala. La dernière fois qu'elle avait eu une gueule de bois aussi carabinée, c'était le lendemain de l'anniversaire de Carla, en septembre, quand celle-ci avait décidé de leur offrir une imitation de Christina Aguilera à pleins poumons et qu'elle-même avait failli emballer un Black magnifique, un footballeur qui prétendait avoir joué avec Leyton Orient.

Le dernier verre était de trop, dans les deux cas. Pourtant, chez Alex, elle n'avait pas eu l'impression de boire tant que ça.

Elle ouvrit les rideaux et contempla la rue déserte, la file de voitures garées. Un cycliste vêtu d'une veste à bandes réfléchissantes et équipé d'un feu avant clignotant passa à toute allure. Karen posa son front contre la vitre fraîche.

Elle était dans la cuisine et préparait du café, se demandant si elle voulait des toasts, lorsque son portable sonna.

Saleté de téléphone !

La voix de Tim Costello. Des tirs devant un supermarché Tesco à Woodford, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Aux alentours de 4 heures du matin. Un jeune de seize ans qui retirait de l'argent au distributeur. Blessé au flanc, à l'épaule, à l'arrière des jambes. Transporté à l'hôpital de Whipps Cross. Toujours entre la vie et la mort.

– Au distributeur ? C'était un vol, alors ?

– Peut-être, ou une histoire de drogue. La brigade des stupés locale le surveillait. Ça bouge pas mal en ce moment. Les guerres de territoires habituelles.

– Ça pourrait être un contrat.

– Possible.

– Des témoins, à cette heure ?

– Personne pour l'instant. Mais des caméras. On vérifie.

– Tiens-moi au courant si on trouve quoi que ce soit.

– Bien sûr.

Elle avait à peine franchi le seuil que son téléphone sonnait de nouveau. Le standard, avec un appel du sergent Barry Morgan, négociateur pour les prises d'otages à la police de Nottingham.

– On a un problème, ici. À Mansfield. Un homme armé qui retient prisonnière une femme enceinte. Vous les connaissez tous les deux, je crois.

Karen soupira.

– Jayne Andrew ?

– Gagné.

– Et Wayne Simon.

– Recherché en lien avec le meurtre de sa compagne et de leur enfant, à la fin de l'année dernière, c'est ça ?

– Oui.

– Vous avez des infos sur lui ? Quelque chose qui pourrait nous être utile ?

– Utile ? Il la harcelait depuis un certain temps. Au travail et chez elle. Je craignais qu'il arrive quelque chose comme ça. J'ai pourtant insisté sur ce point quand je suis venue chez vous, il n'y a pas si longtemps. Lourdemment. Mais pas assez, il faut croire.

Morgan ne répondit pas.

– Comment ça va finir, à votre avis ? demanda Karen.

– Difficile à dire. Ces types-là ne sont pas vraiment rationnels. Je lui ai parlé deux fois au téléphone. Sur le portable de la femme. Beaucoup de colère, un discours incohérent. Depuis, il ne décroche plus. On attend qu’il se lasse.

Karen entendit sa propre voix, douce et persuasive : *Il ne vous fera pas de mal, je vous le promets.*

– J’arrive.

– Je pense pas que ce soit nécessaire.

– S’il se passe quoi que ce soit, appelez-moi à ce numéro.

Karen coupa la communication et, veillant à ne pas bouger la tête trop brusquement, se baissa pour enfiler ses chaussures.

C’était une journée grise. Des nuages ardoise pâle qui annonçaient de la neige. Elle roulait trop vite, utilisant sa sirène et son gyrophare magnétique pour se faufiler dans les embouteillages sur l’autoroute entre Leicester et Nottingham.

Un poste de commandement avait été établi dans un fourgon à soixante-quinze mètres de la porte de l’immeuble, du goudron défoncé et de la pelouse boueuse entre les deux. Les habitants des logements voisins avaient été évacués par précaution, les abords immédiats bouclés.

Barry Morgan accueillit Karen d’une brève poignée de main et l’invita à entrer. Il fit les présentations : le chef du groupe armé et le responsable de l’intervention. Ils lui serrèrent la main à leur tour, puis se remirent au travail. Un plan de l’appartement était affiché contre le pare-brise. Le salon et la cuisine, qui donnaient sur l’avant de l’immeuble, une porte qui s’ouvrait sur un étroit balcon, la chambre et la salle de bains à l’arrière. Des policiers armés étaient déjà en place.

– On les a vus il y a près d’une demi-heure. À la fenêtre du salon. La fille, avec Simon derrière elle, un couteau contre son cou, là, cet enfoiré.

Il pointait deux doigts juste en dessous de l’oreille.

– On aurait dû le descendre à ce moment-là, il était dans notre ligne de mire pendant cinq bonnes secondes, dit le chef de l’équipe armée.

– Pas la peine de prendre le risque de toucher la femme, intervint Morgan. Pas tant qu’il nous reste du temps.

– Mais est-ce qu’il nous en reste ? demanda Karen.

– Ça dépend.

– Quand est-ce que vous lui avez parlé pour la dernière fois ?

– Il y a une heure. Toujours le même délire. Le monde est pourri. On conspire tous contre lui. On veut l'écraser. Surtout les femmes. Toutes des salopes.

– Il n'a rien réclamé ?

– Il s'est contenté de nous menacer. Si on approche de l'appartement, à la moindre tentative de la secourir, il lui tranche la gorge.

– Et si on ne bouge pas ?

– Il lui tranche la gorge aussi, mais plus tard.

Le chef du groupe armé écarta les jumelles qu'il avait devant les yeux et s'adressa à Karen :

– C'est lui qui a tué cette jeune femme à Londres, n'est-ce pas ? À coups de casserole, puis au couteau pour faire bonne mesure. Et sa gamine par la même occasion. La prochaine fois que mes gars l'auront dans leur viseur, laissez-moi donner l'ordre de tirer. Une balle dans la cervelle. C'est tout ce qu'il mérite.

Il se racla la gorge, mais ne trouvant nulle part où cracher, ravala sa salive.

– Quand on a affaire à des types comme ce Simon, l'eugénisme, c'est peut-être pas une mauvaise chose.

Pendant quelques instants, les autres évitèrent de se regarder.

Puis le bruit d'un hélicoptère qui tournait au-dessus d'eux rompit le silence.

– Vous qui avez discuté avec la fille, vous devez avoir une idée sur elle. Comment vous pensez qu'elle tient le coup ? demanda Morgan à Karen.

Elle se souvint de la jeune femme au visage blafard qui lui avait préparé du thé, lui avait parlé de son compagnon en Afghanistan, de l'enfant à naître. De Wayne Simon.

J'ai peur. Peur qu'il fasse quelque chose. Qu'il me fasse du mal. Qu'il fasse du mal à mon bébé.

– Elle doit en baver. Elle n'est pas forte physiquement. Elle manque de confiance en elle. Et elle avait peur pour elle et l'enfant.

– Pourquoi est-ce qu'il s'est accroché à elle comme ça ?

– Les types comme lui, ils sont attirés par les femmes qu'ils estiment faibles. Ils croient que ce sera plus facile de les dominer, de les modeler. Et quand ces femmes commencent à penser par elles-mêmes, à s'éloigner, ils se déchaînent contre elles parce qu'ils ne savent pas faire autrement.

– Fin de la leçon, dit le chef du groupe armé, pour lui-même autant que pour la compagnie, veillant néanmoins à ce que Karen l’entende.

Personne n’avait vu Jayne Andrew depuis plus de trente minutes à présent, uniquement l’ombre de Simon qui se déplaçait dans l’appartement sans logique apparente.

Karen songea encore à la vaine promesse qu’elle lui avait faite.

Morgan composa le numéro du portable de la jeune femme, celui qui lui avait permis de parler à Wayne Simon un peu plus tôt. Alors qu’il sonnait, il y eut un mouvement soudain derrière les rideaux du salon, la fenêtre s’ouvrit et deux téléphones atterrirent dans l’herbe. Celui de Wayne et celui de Jayne.

– Merde, murmura Morgan, baissant la tête.

– Étape numéro deux, commenta le responsable de l’intervention, non sans une certaine satisfaction.

Morgan attachait déjà son gilet pare-balles. Quelques instants plus tard, il sautait du fourgon, un haut-parleur à la main.

– Wayne, écoutez-moi. Il y a moyen de s’en sortir. Pour tout le monde. Pour vous. Tout le monde peut s’en tirer sans mal, inutile de faire de bêtise. Vous m’entendez ? Vous comprenez ?

Pas de mouvement. Pas de réaction. Pas de réponse.

– Laissez-moi voir Jayne, laissez-la approcher de la fenêtre, seule. Je veux seulement voir si elle va bien. Puis vous pourrez la libérer.

De légers flocons s’accrochaient dans les cheveux de Morgan qui avançait d’un pas à la fois prudent et décidé.

– Personne n’est blessé. Il ne s’est rien passé. Tout ça peut se régler en discutant raisonnablement tous les deux. Vous et moi. Mais d’abord, il faut laisser Jayne partir. Après, on parlera. D’accord, Wayne ? Tout peut s’arranger.

Il n’avait pas terminé que la porte de l’immeuble s’ouvrit et que Jayne Andrew sortit en chancelant, une main tendue devant elle, l’autre tenant son ventre. Couverte de sang.

Morgan lâcha le haut-parleur et s’élança vers elle.

– Allez-y ! cria le chef du groupe armé, et aussitôt ses hommes avancèrent, convergeant vers le balcon, armes levées.

Karen courait elle aussi, trébuchant sur le sol inégal.

Jayne s’écroula dans les bras du premier policier. La soutenant, il la porta vers le mur et la déposa délicatement par terre. Karen la rejoignit au même

instant. Accroupie, la jeune femme sanglotait et bredouillait entre des traînées de morve et de larmes. De près, le sang encore plus vif sur son visage et ses mains.

Pas le sien.

Karen souleva doucement le menton de Jayne Andrew et l'essuya, puis l'aida à se remettre sur ses pieds. Elle l'enlaça et la conduisit avec fermeté vers les auxiliaires médicaux, l'ambulance, un bain chaud et des soins attentifs, le premier d'une longue série de cauchemars et de flash-back.

Au moins, elle était en vie.

Wayne Simon s'était tranché la gorge alors qu'il la tenait contre lui, la lame transperçant la carotide sous l'oreille.

Il gisait sur le dos, les jambes écartées, la tête tournée de profil. Un poisson échoué sur la plage, la chair ouverte comme une seconde bouche.

Des fleurs de sang parsemaient le sol le long du mur.

– Regarde ! avait dit Simon avant d'enfoncer le couteau. Regarde ce que tu me fais faire.

Au retour, Karen conduisit plus lentement. Elle se sentait vidée. La neige annoncée tombait sur le pare-brise et quelques flocons restaient accrochés hors de portée des essuie-glace. Elle songea à Carla, en tournée dans une petite ville de province, qui tous les soirs avançait sous les projecteurs pour interpréter *La Tragédie du vengeur*, et qui savait à présent comment jaillissait le sang, à quelle vitesse. Elle pensa à Alex, à l'assurance enviable avec laquelle elle menait sa vie et sa carrière, à sa main qui avait effleuré son bras.

À la station-service, elle but un café noir et consulta ses messages sur son portable. Les caméras de sécurité de Woodford montraient deux hommes fuyant la scène des tirs. L'un d'entre eux, Liam Jarvis, avait déjà été interpellé puis relâché dans une affaire similaire, à Walthamstow. Un mandat d'arrêt avait été établi contre lui et on s'était rendu à sa dernière adresse connue sans succès.

Cordon avait tenté de ramener la conversation sur la mort de Maxine à plusieurs reprises, mais il n'obtenait en général qu'un soupir et un mouvement de tête impatient, pour indiquer que l'affaire était close. Quelquefois, néanmoins, Letitia s'était montrée plus catégorique.

– Putain, mais faudra vous le dire combien de fois ? Elle est tombée sous un train !

Elle finit pourtant par évoquer le sujet, un soir où ils étaient assis dehors au crépuscule et où Danny avait été couché tôt après une journée particulièrement épuisante.

– Parlo était à la maison quand elle est passée. Elle l'a bombardé de questions, elle exigeait des réponses. Il a menacé de la frapper et elle lui a ri au nez : il avait pas intérêt ou elle revenait avec la police.

– Comment vous savez tout ça ?

– Parce qu'il a appelé Anton, bien sûr. Vu qu'elle avait mentionné mon nom et expliqué qui elle était. Anton lui a dit de lui faire peur pour qu'elle nous foute la paix.

Letitia s'interrompt et se resservit du vin.

– Il l'a suivie jusqu'à la station de métro.

– Il l'a poussée ?

– Il jure que non. Il l'a perdue de vue sur le quai. Il ne l'a aperçue qu'à la dernière minute, au moment où la rame arrivait. Il a essayé de se frayer un passage pour la rejoindre, mais avec la cohue et la bousculade tout autour, elle est tombée. Il n'avait pas pu l'approcher. Il n'y avait plus rien à faire, alors il est parti.

– Vous le croyez ?

– Qu'il a filé ? Qu'il s'est tiré aussi vite qu'il a pu ? Bien sûr.

– Qu'il n'a rien à voir avec sa mort ?

Elle haussa les épaules et prit son paquet de cigarettes.

– Et après ? Qu'elle soit tombée ou qu'on l'ait poussée, qu'est-ce que ça change ? C'est pas ça qui va la ramener, cette pauvre idiote.

Cordon retint les mots qui lui brûlaient les lèvres. C'était sa mère à elle. Sa vie.

Ils ne mentionnèrent plus le sujet, ni l'un ni l'autre.

Jack Kiley avait appelé ce matin. Selon Taras, leur affaire était en bonne voie. Encore un peu de temps et il pensait pouvoir convaincre Anton d'accepter un arrangement à l'amiable : un mode de garde qui leur permettrait de le voir tous les deux et une pension alimentaire. Il lui fallait seulement un peu de temps.

Le temps, ce n'était pas ce qui leur manquait.

S'aventurant sur les routes autour de la maison, ils découvrirent à moins de quinze minutes en voiture un parc de loisirs familial où l'on trouvait des châteaux gonflables, des trampolines, des pédalos et une petite pataugeoire où Danny hurlait de bonheur au brusque contact de l'eau froide. Il y avait aussi une ferme pédagogique avec des moutons et des chèvres, ainsi que deux ânes aux longues oreilles et au pelage d'hiver fourni.

Ils prirent de l'assurance et poussèrent plus au nord, sur la côte de granite rose, suivant le chemin qui serpentait entre d'impressionnantes formations rocheuses, façonnées par les éléments. Ils se garèrent au-dessus de l'étendue de sable de Beg Léguer où Cordon et Danny ramassèrent des crevettes et des crabes minuscules dans les cuvettes entre les rochers, tandis que Letitia relisait à l'abri du vent un Maggie O'Farrell qu'elle avait déniché sur une étagère, planqué derrière des livres d'auteurs masculins, plus arides.

À l'occasion d'une expédition au Carrefour de Guingamp, Danny leur montra un prospectus du Haras national de Lamballe. Visites guidées à 15 heures, du mardi au dimanche. La photo d'un étalon qui bondissait vers le ciel, sa crinière étincelant au soleil.

– S'il te plaît, maman ! S'il te plaît ! s'écria Danny.

Amusée par son enthousiasme, Letitia accepta.

Lamballe se trouvait à une heure et demie de route. C'était là qu'ils avaient changé de voiture. Cordon n'y voyait pas d'inconvénient, si ça faisait plaisir au petit. Il en profiterait pour passer à l'agence et prolonger la location.

Le soleil brillait faiblement, mais, sans le vent, ils pouvaient se persuader qu'il faisait chaud. Le tour des écuries s'avéra plus intéressant que prévu. Certains des chevaux pesaient près d'une tonne. Danny, qui se sentait comme un poisson dans l'eau, courait d'une stalle à l'autre, les joues roses d'excitation. Lorsque le guide lui montra du fourrage et lui demanda s'il voulait aider à nourrir les animaux, il ne se tenait plus de joie.

Après, ils s'assirent à la terrasse d'une petite pâtisserie sur la place. Cordon et Letitia commandèrent des cafés et partagèrent un gâteau aux amandes, tandis que Danny buvait un chocolat chaud à la paille. Il mordit avec tant d'ardeur dans son éclair au café qu'il fit jaillir de la crème qui lui aspergea les mains et le visage.

Letitia croisa le regard de Cordon et, pour une fois, au lieu d'un froncement de sourcil d'avertissement, il eut droit à un sourire.

– Bonne journée ? demanda Cordon en s'asseyant dans la voiture.

– Pas mauvaise.

Elle se pencha vers lui et l'embrassa sur la joue, tandis qu'à l'arrière Danny poussait un petit couinement de joie.

Ça ne pouvait pas durer.

Hugo French s'efforça d'ignorer le bruit aussi longtemps que possible. Il se retourna dans son lit. Déplaça l'oreiller. Mit la tête sous la couverture. Des ados. Non, pas des ados. Plus âgés. Des jeunes hommes, dont les voix retentissantes montaient jusqu'au deuxième étage. Des jeunes qui venaient de sortir du pub et discutaient le bout de gras dans la rue. De quoi, il n'en avait aucune idée. Il ne distinguait que des bribes par-ci, par-là, les mêmes expressions répétées à tout bout de champ, que le double vitrage de mauvaise qualité ne parvenait pas à arrêter : « Non, attends. Attends, attends, attends. Écoute. Non, mais putain, écoute ! » tous les deux ou trois mots. Comme une ponctuation, une respiration.

Autrefois, Mary aurait été réveillée la première. Elle se serait levée et n'aurait pas hésité à ouvrir la fenêtre, à passer la tête dehors et à se plaindre.

Il y a des gens qui dorment...

Vous ne pouvez pas discuter chez vous ?

J'appelle la police si ça continue...

Mais c'était fini. La place à côté de lui, froide et indifférente. Il se tourna sur le côté et, pendant un instant, les bruits diminuèrent. Enfin ! Ils s'éloignaient.

Puis, de nouveau...

« Écoute, espèce d'enculé ! Tu vas écouter ! Putain, tu vas écouter ! »

Inlassablement.

Hugo s'assit sur le bord du lit, ses pieds cherchant ses pantoufles. Une fois debout, il resserra le cordon de son pyjama, décrocha sa vieille robe chambre suspendue derrière la porte. Pour l'amour du ciel, laisse-moi t'en acheter une autre à Noël. C'est une vraie guenille.

Il approcha lentement de la fenêtre et attendit un instant, nerveux, puis il écarta les rideaux de quelques centimètres pour jeter un regard furtif dehors.

Il avait raison. Quatre jeunes hommes face à face, qui formaient un petit groupe compact, agitaient les mains de temps en temps et levaient la tête quand ils haussaient le ton. Ils rentraient d'une soirée et s'étaient arrêtés pour un dernier verre au pub voisin, supposa-t-il. Il n'en reconnaissait aucun. Pourtant, il avait de bons yeux. Il était prêt à parier qu'aucun d'eux ne vivait dans le quartier. Pourquoi avoir choisi cette rue ? Peut-être était-ce leur voiture, garée juste à côté. Il ne l'avait jamais vue dans le coin non plus. Pas tape-à-l'œil ni rien. C'était peut-être la leur. Ou pas.

L'un d'eux se retourna brusquement et s'éloigna. Soulagé, Hugo pensa que cette fois, ils allaient partir. Mais presque aussitôt il se ravisa et... que faisaient-ils, maintenant ? Penché sur le toit de la voiture, un des jeunes déposait quelque chose sur un morceau... un morceau de papier aluminium ? Oui, c'était bien ça... un autre mettait le doigt dessus, puis le portait à sa bouche, le frottait sur ses gencives. Hugo n'en croyait pas ses yeux. Dans cette rue calme et ordinaire, à même pas 2 heures du matin, quatre individus se droguaient tranquillement à côté d'un réverbère – de la cocaïne, il supposait que c'était de la cocaïne, il avait lu ça assez souvent, en avait vu à la télé –, sans se soucier des regards et des oreilles qui pouvaient les surprendre. C'était peut-être pour ça qu'ils se disputaient depuis le début, à cause du prix, qui allait payer, combien.

Il sentit la colère monter.

Et la fenêtre d'en face, les rideaux fermés, pas trace des voisins. De toute manière, il ne les connaissait même pas ; ce n'était plus comme avant, les gens s'en foutaient, ils préféraient dormir, ne rien savoir.

En dessous, un jeune homme bouscula un de ses compagnons en riant, puis ils retournèrent à leurs affaires.

Le téléphone se trouvait sur la table de chevet.

Un auxiliaire civil de la police était passé l'autre jour, un programme de prévention ou quelque chose dans ce genre. Il lui avait laissé une carte avec le numéro du poste le plus proche. Gardez-le à portée de la main. Si vous entendez des bruits inhabituels, inquiétants, n'hésitez pas à appeler. Nous sommes là pour ça. Vos impôts.

Pas les miens d'impôts, avait pensé Hugo. Plus maintenant qu'il ne gagnait que trois sous ici et là en plus de sa retraite.

Il composa le numéro.

Dawn Pritchard était garée à côté du magasin ouvert toute la nuit, lorsqu'elle reçut l'alerte. Son partenaire Richie Stevenson était encore en train d'acheter des sucreries. Snickers, Aero à la menthe, KitKat, Bounty. Avec en prime une canette de Coca ou de Red Bull. N'importe quoi pour tenir jusqu'à la fin du service. Le plus étonnant c'était que, malgré toutes ces cochonneries, il était toujours sec comme une trique, si maigre qu'on pouvait passer à côté sans le voir quand il était de profil. Alors que Dawn, elle, elle n'avait qu'à regarder une barre chocolatée ou même un malheureux Pepsi Max pour devoir défaire les boutons de son uniforme.

– Richie ! cria-t-elle, ouvrant la portière pour héler le policier qui bavardait au comptoir. Viens, on a du boulot.

L'appel du central était classé R pour rapide, plutôt que I pour immédiat, ce qui leur donnait un délai d'une heure, contre huit à douze minutes autrement. Mais la nuit était calme et c'était mieux que rien.

– Qu'est-ce qu'on a ? demanda Stevenson, ôtant le papier d'un KitKat qu'il rompit, lui en offrant deux barres.

Elle secoua la tête.

– Nuisances sonores. Un groupe d'hommes. Peut-être de la drogue, mais ce n'est pas très clair.

– Tu as dit que c'était à Lady Margaret ?

– Lady Somerset.

De grandes maisons, mitoyennes pour la plupart. Quelques-unes étaient encore des demeures particulières, mais il n'en restait pas beaucoup. La plupart avaient été divisées en appartements : deux, trois, voire quatre par étage. L'adresse qu'on leur avait donnée se trouvait cent mètres plus loin, avant que la rue ne redescende.

– Où est-ce qu'ils sont censés être, ces types ?

– J'en sais rien, ils traînaient dehors.

– Eh bien, ils ont dû se tirer.

– Non, attends. Là.

– Où ?

– Là.

Ils étaient assis dans une Saab gris métallisé. Quatre hommes. La lumière intérieure s'éteignit à l'approche de la voiture de police.

– Qu'est-ce que t'en dis ? demanda Stevenson.

Dawn s'arrêta juste devant la Saab pour bloquer toute tentative de fuite.

Les deux coéquipiers sortirent.

Tandis que Stevenson faisait le tour par l'arrière, montant sur le trottoir, Dawn frappait à la vitre du conducteur et lui faisait signe de la baisser.

Stevenson alluma sa lampe torche de l'autre côté : quatre visages jeunes et blancs détournèrent les yeux, éblouis par la lumière.

– Veuillez descendre du véhicule, dit Dawn.

Aucun mouvement.

– Maintenant.

Celui qui était au volant jura dans sa barbe, assez fort pour qu'elle entende, avant d'obtempérer avec tout le dédain dont il était capable. La vingtaine, songea Dawn, ou moins. Cheveux bruns qui bouclaient sur le col de son blouson de cuir, d'une longueur un rien démodée. Plutôt beau gosse, un corps musclé, un visage agréable, mais trop jeune. Trop jeune pour elle, en tout cas.

– Permis de conduire.

– Pourquoi ?

– Permis et on ne discute pas.

– On faisait rien de mal. Si on n'a même plus le droit de bavarder.

– Faites ce que je vous demande.

Il croisa son regard, sa décision prise. Son bras atteignit Dawn en pleine figure, puis, sans attendre, il fit volte-face et s'enfuit en courant.

Mais elle avait déjà tendu la jambe. Il trébucha et tomba contre le capot, roula sur le sol, se rattrapa d'une main, prêt à se relever, quand la matraque de Dawn s'abattit sur son coude. On entendit un craquement que couvrit le hurlement du jeune homme, tandis qu'elle le frappait de nouveau, cette fois à l'épaule, avec une telle force que le coup se répercuta dans son bras et qu'elle sentit un fourmillement au bout des doigts.

Au moment où le conducteur tentait de s'enfuir, les trois passagers avaient jailli de la voiture. En s'ouvrant, la portière faucha Richie Stevenson qui s'affala dans la haie de troènes derrière lui. Il se ressaisit néanmoins assez vite pour plaquer le fuyard le plus lent, avec un style qui n'aurait pas été déplacé sur un terrain de rugby, même s'il déchira son pantalon et s'égratigna les deux genoux.

– Allez, connard. Tu es fait.

Comme dans la série *Life on Mars*.

Hugo French se tenait sur le seuil, encore en robe de chambre, ses pantoufles aux pieds. Jamais il n'aurait cru que la police réagirait si promptement. Il s'attendait presque à ce qu'on l'envoie promener quand il

avait appelé, mais, à présent, il était content de lui. Un peu d'action, ça faisait du bien de temps en temps, songea-t-il redressant le dos machinalement, tandis que la femme se dirigeait vers lui. Le jeune malotru dont elle s'était occupée avec compétence était menotté à l'arrière de la voiture de police et, s'il en croyait les sirènes, des renforts arrivaient.

Comme sa mémoire n'était plus ce qu'elle était, il avait pris la précaution de noter sur un bout de papier ce qu'il avait vu et entendu. Au cas où on lui demanderait de témoigner. Ce serait quelque chose, quand même. Il y aurait peut-être son nom dans le journal local. Mary aurait été contente, fière de lui à sa manière, sans effusion. Elle n'aurait rien dit, mais il aurait su.

– Monsieur French ?

Il tendit la main.

Les clochards étaient plus nombreux dans la rue, songea Karen, alors qu'elle se rendait au travail. Plusieurs étaient assis contre les murs devant la station de métro. Au début de l'année, ils n'étaient que deux, puis quatre et bientôt cinq. Ce matin, entre Highbury Fields et la station, elle en avait compté au moins six. Deux femmes, l'une à peine sortie de l'enfance, lui semblait-il, et quatre hommes. Trois d'entre eux avec des chiens maigres et pelés, le museau hérissé de poils drus, s'abritant tous tant bien que mal de la pluie.

Avant les portillons, deux autres hommes réclamaient de l'argent pour une bonne cause quelconque, agitant leur boîte devant le nez des voyageurs : inondations ici, malades du sida là, pauvres et handicapés partout.

Karen chercha des pièces au fond de ses poches, passa sa carte de transport sur le lecteur et se joignit à la foule. Le wagon était bondé, les gens serrés comme des sardines, mais par chance elle parvint à dénicher un siège libre. Quelques minutes plus tard, la rame ralentissait et s'immobilisait. En raison d'une panne de signalisation à King's Cross, ils devaient patienter. La dernière fois, elle s'était retrouvée coincée pendant une bonne trentaine de minutes. Et bien sûr, pas de réseau dans le tunnel. Inutile d'essayer d'appeler, de prévenir qu'elle serait en retard. Irritée, elle sortit un livre de son sac.

Lorsqu'elle arriva, Tim Costello l'attendait devant son bureau, vêtu d'un nouveau blouson en jean G-Star : au moins deux cents livres sterling, supposa Karen. Il fallait avoir de l'argent à foutre en l'air.

– Tu veux mon avis ? lança Karen, le toisant rapidement. Un peu court des manches.

Brave garçon, Costello rougit un peu.

– Un certain Brendan Cullen, on l’a arrêté avant-hier, à Kentish Town. Il sniffait sur le toit de sa bagnole juste en dessous d’un réverbère. C’est quand même incroyable, non ?

– Personnellement, je suis prête à croire n’importe quoi. Mais en quoi ça nous concerne ?

– Lorsqu’ils ont fouillé la voiture, ils ont découvert un Glock 9 mm et des munitions dans le coffre, cachés sous la roue de secours. Ce serait celui qui a servi à Woodford. On est en train de procéder aux vérifications.

Les yeux de Karen s’éclairèrent.

– Il a été mis en examen ?

– Possession d’une arme chargée dans un lieu public.

– C’est tout ?

– Pour l’instant.

– Qu’est-ce qu’il dit au sujet du pistolet ?

– Que ce n’est pas le sien.

– Ben voyons.

– Je pensais que je pourrais aller faire un tour à Kentish Town, histoire de bavarder avec lui.

– D’accord, mais ne marche sur les pieds de personne.

Costello sourit.

– À pas de velours, promis.

Costello observait Cullen à travers un miroir sans tain. Il répondait évasivement à toutes les questions qu’on lui posait, son sourire comme une coupure au rasoir.

Brendan Cullen. Bren.

Jambes nonchalamment croisées, jean slim, tee-shirt blanc sous une veste à capuche grise, une oreille percée, un tatouage bleu sur le cou. Vingt-deux ? Vingt-trois ans ? Il s’entraînait à ce petit jeu depuis la première fois qu’un agent l’avait traîné au poste, jurant et se débattant, alors qu’il n’avait que huit ans. Le père et le grand-père tous les deux en taule. Un de ses frères placé en famille d’accueil. L’autre, plus âgé, dans l’armée, à l’étranger. Pauvre tache, pensait Cullen. Il ne tarderait pas à être rapatrié dans un cercueil.

Pour l’instant, il n’avait rien avoué ou presque. Possession de stupéfiants destinés à un usage personnel. Vol de voiture.

Et le pistolet trouvé dans le coffre.

Pas à lui.

Pas ton pistolet ?

Pas ma voiture.

Ah ah.

Volée, ainsi qu'il l'avait dit, sur le parking gratuit à côté du Forum, deux nuits plutôt. L'arme planquée sous la roue de secours avec une boîte de munitions, il ignorait qu'elle était là. Quand on pique une caisse, on regarde pas ce qu'il y a dans le coffre, hein ? Un sourire, qui disparut aussi vite qu'il était apparu. Un flingue, quand même. On ne pouvait se fier à personne de nos jours.

Cullen s'appuya contre son dossier et plissa les yeux quand Costello pénétra dans la pièce, tandis qu'un des policiers sortait. Il déclina son identité pour l'enregistrement.

– Le pistolet, tu disais que tu ne savais pas qu'il était dans la voiture ?

Cullen regarda la caméra et bâilla.

– Ça va pas recommencer ?

– Ce n'est pas toi qui l'as caché là, avant de partir en virée avec tes copains ?

– Non.

– Tu en es sûr ?

– Putain, combien de fois...

– Alors, comment ça se fait qu'il y a tes empreintes dessus ?

– Hein ?

– Sur le pontet. Sous le canon.

– Mon cul !

– Même si c'est qu'une empreinte partielle, ça suffit pour le système d'identification automatique. Les sillons, les bifurcations, les volutes. C'est fou ce qu'on réussit à faire grâce à l'informatique de nos jours. Mais tu es un garçon intelligent. Tu sais sans doute déjà tout ça, hein ?

Sans insister plus que ça. Simplement pour semer le doute dans l'esprit de Cullen.

Celui-ci le dévisageait, hésitant. Costello se contentait de lui rendre son regard, sans trop d'hostilité, le début d'un sourire au coin des yeux, en espérant qu'il avalerait son mensonge.

– Bien sûr, reprit le policier, ton avocat te dira qu'une empreinte partielle, ça ne suffira pas à convaincre un jury, ça ne suffira peut-être même pas à

justifier des poursuites. Mais si j'avais mon empreinte partielle sur une arme qui a failli tuer quelqu'un, je ne jouerais pas avec le feu.

– Failli tuer qui ?

– Un jeune à Woodford, il n'y pas très longtemps. Coups et blessures, voire tentative de meurtre, tout dépend du bureau du procureur. Si la victime ne s'en sort pas, il risque de pencher pour la seconde solution. Et là, quand t'auras fini de purger ta peine, t'es bon pour la carte senior et la retraite.

– Mon cul, répéta Cullen, mais sans conviction.

Il s'empara du gobelet en plastique rempli d'eau qui tiédissait sur la table depuis le début de l'interrogatoire. Costello avança la main au même moment et, pendant un très bref instant, il couvrit celle du jeune homme.

– Si c'est le tien, alors, c'est de bonne guerre, faut assumer les conséquences. Si ce n'est pas le tien, je te conseille de le dire maintenant avant que tu sois vraiment dans la merde.

Cullen prit le gobelet et le porta à ses lèvres. L'eau avait un goût saumâtre.

– Liam, déclara-t-il d'une voix calme.

– Pardon ?

– Il est à Liam, le flingue. Liam Jarvis. C'était pour lui rendre service.

Il détourna les yeux et Costello retint un sourire.

– Explique-moi un peu quel genre de service.

Karen écouta attentivement, tapotant son ordinateur portable du bout de son stylo. Selon Cullen, Jarvis lui avait demandé de se débarrasser du pistolet, mais il l'avait gardé : il comptait le vendre en prétendant qu'il n'était lié à aucun acte criminel. C'était pour ça qu'il l'avait ce soir-là, sauf que l'acheteur potentiel s'était dégonflé. Après quoi, ils avaient sorti la came et il avait un peu perdu de vue son objectif.

– La dernière fois qu'on est allé chercher Jarvis, on ne l'a pas trouvé.

– Cullen avait tellement envie de nous faire plaisir qu'il nous a filé un tuyau. Apparemment, Jarvis aime bien jouer au snooker l'après-midi.

– Un lieu en particulier ?

– La salle de billard d'Old Kent Road. À deux pas du pub Thomas A Becket.

La tante de Karen adorait regarder le snooker à la télé. En direct du Crucible Theatre. Des heures et des heures, le mouvement des couleurs, le

vert du tapis.

– Tu auras besoin de renfort. Inutile de prendre des risques. Emmène Mike Ramsden, au cas où.

OceanofPDF.com

À leur arrivée, Jarvis terminait une manche qu'il aurait sans doute remportée : plus que deux billes rouges sur la table et toutes les couleurs bien alignées. Il tenta de frapper Costello avec sa queue de billard, mais il était trop lent, pas assez précis. Peut-être n'aurait-il pas touché la noire après tout. Costello se baissa pour l'éviter et lui décocha un coup de pied au-dessous du genou. Avant que Jarvis n'atteigne le sol, trois policiers étaient sur lui et le plaquaient contre la table, bras et jambes écartés, les billes un peu partout.

Son adversaire fut déclaré gagnant par forfait.

Jarvis embarqué, Costello commit l'erreur de relever le défi que lui proposait Ramsden. Il perdit les cinq manches suivantes en un rien de temps, tandis que son partenaire vidait la table deux fois sans que Costello parvienne à rentrer la moindre rouge.

– Dans ce genre de jeu, la chance n'a pas sa place, affirma Ramsden, tandis qu'il soulageait le jeune homme de presque tout le contenu de son portefeuille. De l'habileté. De l'entraînement. Et aussi une bonne vue, conclut-il avec un clin d'œil.

Dans la salle d'interrogatoire, Jarvis avait d'abord tenté de faire passer Brendan Cullen pour un menteur congénital. Pourquoi irait-il donner une arme à ce mec ? Pour qu'il la jette ? S'en débarrasse ? Il faudrait être débile. À quelqu'un comme Cullen, en plus ? Mais les images où on le voyait très nettement s'enfuir après les tirs de Woodford, ainsi que le rappel des circonstances de sa précédente arrestation – des témoins qui les avaient reconnus, lui et Rory Bevan, à Walthamstow à l'heure approximative où un autre jeune homme avait reçu des coups de feu – l'amenèrent à changer de tactique.

Bon, d'accord, il avait peut-être passé le pistolet à Cullen. Il disait bien peut-être, hein ? Mais ce soir-là, à Woodford, il ne s'agissait que de menaces. Faire peur au gamin, lui faire comprendre qu'il devait se calmer, rien de plus. Lui fourrer le flingue sous le nez et le regarder chier dans son froc. Sauf que, pour Rory Bevan, ça ne suffisait pas. Un vrai fou furieux. C'était lui qui avait appuyé sur la détente, voilà.

– Comme la fois d'avant à Walthamstow ? s'était enquis Costello, tout miel.

– Ouais, pareil, exactement pareil.

Après cela, Rory Bevan avait été arrêté et, depuis, ils s'accusaient mutuellement, offrant un récit circonstancié de tous les délits qu'ils avaient commis au cours des seize dernières années.

Tant mieux, songea Karen. Ils avaient besoin d'une petite avancée, ils l'avaient méritée et il était temps. Elle écarta les rideaux pour regarder le trottoir sombre et glissant après l'averse matinale. Les premiers rayons de soleil s'étiraient dans le ciel, au bord du point de rupture.

Elle fit chauffer de l'eau, se doucha, s'habilla, alluma la radio – l'économie n'allait pas mieux – et l'éteignit presque aussitôt pour mettre de la musique. Tout en fredonnant, elle prépara des toasts et du café, se maquilla et consulta son téléphone. Trois messages et quatre SMS, l'un de Carla, deux de sa sœur et un de sa mère en Jamaïque, qui tous exigeaient un peu de son temps et étaient en droit d'attendre une réponse.

Elle se promit d'appeler sa mère, au moins. Rinça sa tasse et son assiette, les laissa dans l'égouttoir, puis enfila son manteau. Ses bottes avaient besoin d'un coup de cirage, mais tant pis...

Une bonne heure plus tard, elle était à son bureau, vérifiait des listes de services et signait des papiers, se demandant d'où viendrait son prochain café, lorsque Mike Ramsden apparut. Il avait la tête de quelqu'un qui avait passé la nuit sur un banc public, mais il tenait deux gobelets en équilibre l'un sur l'autre et trouvait en plus le moyen de sourire.

– Tu as gagné au loto ?

– Presque.

– Crache le morceau.

– Les caméras de surveillance sur les routes autour de Stansted. Comme il n'y avait aucune image au garde-meuble, on s'est concentrés là-dessus. Les pauvres gars avaient le tournis à force. Ils ont dû se taper des heures

d'enregistrement. On cherchait des fourgons et des camionnettes en priorité. Vous imaginez combien il y en a qui passent en une heure, dans un sens et dans l'autre ? On a dû vérifier chacun d'entre eux. Mais ça a fini par payer. On a repéré un utilitaire Ford sur la bretelle de la M11, juste après 4 heures du mat, en direction de l'aéroport. Il était escorté d'une bagnole, une Volvo vert foncé, une S60 a priori. Environ une heure plus tard, ils repassaient tous les deux en sens inverse. L'utilitaire, c'est un Transit 360. La plaque d'immatriculation est parfaitement lisible à un moment donné. Loué il y a six semaines dans un garage de Milton Keynes.

– Sous un faux nom, je parie ?

– C'est ce que je croyais au début, mais finalement il semble que non. D & J Foods. Une boîte de la ville. Le directeur s'appelle Dennis Broderick. Son nom figure dans l'en-tête.

– Beau boulot. Cormack est au courant ?

– J'ai pensé que tu voudrais lui annoncer toi-même.

Avec un sourire de remerciement, Karen composa le numéro de Warren Cormack.

Un peu plus de vingt-quatre heures plus tard, aussi ponctuel que la dernière fois, Cormack la rappela avec de bonnes nouvelles. Outre son bureau de Milton Keynes, la société en avait un second à Luton, ainsi que des entrepôts dans un petit parc industriel à la sortie de l'A1, près de Bedford, et d'autres qu'elle n'utilisait plus depuis six mois, sur un aérodrome désaffecté à Wing, à la limite du Buckinghamshire.

– On a fouillé avec l'aide de la police locale. Rien à Bedford, pour l'instant, mais une voiture du comté était à l'aérodrome ce matin. Ils ne savaient pas trop quels étaient les bâtiments loués par Broderick, alors ils ont fouiné à droite et à gauche. Et ils n'ont pas été déçus du voyage. Dans un des entrepôts les plus anciens, qui semblait abandonné depuis un bout de temps. Du sang partout à l'intérieur. Beaucoup de sang. Pas tout frais, mais on dirait bien qu'on a trouvé ce qu'on cherchait. Des vêtements brûlés. Et ce n'est pas tout. Des crochets et des chaînes qui ont pu servir à attacher des gens.

Karen sentait monter l'adrénaline.

– La zone est bouclée ?

– Hermétiquement bouclée. C'est ce qu'on m'a dit en tout cas.

– Et c'est où exactement ? À Wing ?

– La M1 vers le nord. Puis l’A5 vers l’ouest. Une heure de route. On se retrouve sur place.

L’aérodrome avait abrité la base d’entraînement 26 du commandement tactique aérien de la RAF pendant la Seconde Guerre mondiale, puis il avait accueilli de nombreux soldats qui rentraient au pays entre le printemps et l’été 1945. Après, on l’avait laissé à l’abandon. Les mauvaises herbes poussaient dans les fissures le long de ses deux pistes. Les préfabriqués et les hangars s’étaient délabrés. Aujourd’hui, une partie des terres avaient retrouvé leur vocation agricole et des installations industrielles légères s’élevaient sur la bande la plus proche de la route, bien que quelques-uns des anciens bâtiments soient encore debout.

C’était dans l’un de ces édifices que la police du comté avait fait sa découverte.

Lorsque Karen arriva, Cormack l’attendait, élégant dans son pardessus bleu noir déboutonné, une écharpe en cachemire grise autour du cou. Et il n’était pas seul. Des hommes de son équipe l’accompagnaient et quelques techniciens étaient déjà au travail.

– Par ici.

Karen le suivit, les autres derrière eux.

Il poussa une porte en bois cintrée et s’écarta pour laisser entrer la jeune femme la première. Elle fit trois pas et s’immobilisa, le temps de s’accoutumer à la pénombre.

Elle vit émerger peu à peu des chaînes suspendues à des crochets fixés aux poutres, qui aussitôt la transportèrent en esprit à Stansted, ressuscitant les corps mutilés et l’odeur du sang. Des chaînes qui devaient entraver les victimes pendant que leurs bourreaux se concentraient sur leur tâche. Un travail lent, soigneux, exécuté avec un plaisir sadique et un certain talent.

Elle avait l’impression de sentir le sang séché presque noir, qui formait un genre d’empâtement près de l’endroit où elle se tenait. Quelque chose bougea parmi les détritiques qui moisissaient dans le coin le plus éloigné.

– Vous en avez assez vu ? demanda Cormack qui s’était approché sans bruit.

– Oui.

La bile lui montait à la gorge, si épaisse qu’elle avait la sensation d’étouffer.

– On devrait sortir, laisser les techniciens faire leur boulot.

Ils se tenaient à présent sous un ciel opaque, silencieux, pas encore prêts à parler. Cormack poussait du pied une touffe d'herbe coincée entre deux dalles de béton, des petits coups précis du bout des orteils. Karen porta sa main à sa bouche et frissonna, mais ce n'était pas à cause du vent cinglant qui balayait le champ.

Cormack sortit un paquet de cigarettes, en offrit une à Karen qui secoua la tête, puis accepta.

– J'ai arrêté, expliqua-t-elle, tandis que Cormack allumait son briquet, une main devant la flamme.

– Moi aussi.

La fumée gris pâle s'éleva et disparut.

– Tant que les analyses ne confirment pas que le sang correspond à celui des victimes, on ne peut être sûrs de rien, dit Cormack. Il pourrait s'agir d'animaux.

– Un peu d'abattage au marché noir ?

– Tout est possible.

– Broderick entreposait encore des marchandises ici jusqu'à récemment ?

– Oui, dans ce bâtiment et dans un autre, tout neuf, au bord de la route. C'est tranquille, ajouta-t-il en pivotant lentement. Le coin est désert. La nuit surtout. C'est pas exactement une voie fréquentée.

– Et Stansted, c'est à quelle distance ?

– Cent quatre-vingt-seize kilomètres zéro cinq. Durée estimée du trajet : une heure vingt-sept. Les merveilles de la technologie moderne, conclut Cormack.

– Vous avez parlé à Broderick ?

– Pas encore. Mais il a une maison à côté de Cublington, à quelques kilomètres à l'ouest d'ici. Si on lui rendait une petite visite ?

La maison se trouvait juste après le village, entourée de terres pour la plupart cultivées. Le portail en bois, façon barrière de prairie, était ceint d'un côté par un muret incurvé et de l'autre par une ligne d'arbres aux branches nues, également en arc de cercle. On avait rénové l'ancienne ferme dans un style contemporain pour en faire une construction en L, restaurant la façade de brique et ajoutant une aile neuve de verre et d'acier, perpendiculaire au corps de logis.

Dans la première grange, convertie en garage, il y avait une Land Rover et une place libre. La seconde ne semblait abriter que des outils rouillés, une collection hétéroclite d'antiquités, bêches, râteaux à long manche et faux. Les propriétaires envisageaient-ils d'ouvrir un musée agricole ? La vie de nos ancêtres paysans...

À côté, on avait scié et entreposé un joli tas de bûches dans une remise. Assez pour tenir jusqu'à la fin de l'hiver. Au-dessus d'eux, un soleil timide.

Un autre véhicule était garé devant la maison, un modèle de sport rouge et cher, qui arborait le blason reconnaissable d'Alfa Romeo. Karen se demanda si elle n'avait pas vu Uma Thurman au volant d'un bolide similaire, dans une publicité au cinéma.

Ne trouvant pas de sonnette, Cormack utilisa le heurtoir, cuivre sur cuivre. Une, deux et trois fois.

La femme qui ouvrit la porte était plus grande que la moyenne, les cheveux mi-longs, bien coupés. Elle portait un pull en cachemire, une jupe grise qui lui prenait les hanches, des chaussures rouges avec des petits talons. Une silhouette indiquant qu'elle passait le nombre d'heures requis à la salle de sport ou à la piscine. Le visage retouché, devina Karen, mais à peine. Un maquillage étudié. Les yeux verts. Un peu plus de quarante-cinq ans ? Cinquante au maximum.

– Madame Broderick ?

– C’est à quel sujet ?

Cormack sortit sa carte, déclinant son rang et son nom.

Elle hocha la tête et les gratifia d’un sourire. Qui ne dura qu’une fraction de seconde.

– Pendant encore sept jours, cinq heures et quelques minutes, oui. Après... le divorce est une chose merveilleuse, ajouta-t-elle en ouvrant les paumes, doigts écartés. C’était ça ou j’assassinais ce salaud. Que disait Shakespeare, déjà ? Fourrons ses entrailles dans la chambre voisine, la femme de ménage s’en occupera demain matin.

Le sourire réapparut un instant.

– Peut-être pas la partie sur la femme de ménage.

– Est-ce qu’il est là ? demanda Cormack patiemment. Votre mari ?

– Grâce à Dieu, non.

– Pas derrière la tapisserie quand même ?

Elle haussa les sourcils, jouant la surprise.

– Un policier qui connaît *Hamlet* ? Je suis impressionnée.

– Les avantages d’un bon lycée public.

– Cela existe donc ? Quel réconfort !

Assez de mondanités, décida Karen.

– Madame Broderick, si votre mari n’est pas là, avez-vous une idée de l’endroit où il se trouve ?

– Il doit se balader dans une voiturette de golf quelque part. Ou alors, il s’envoie une pauvre escort-girl qui essaie de rembourser son emprunt étudiant.

– Et savez-vous quand il doit rentrer ?

– Après mon départ, je l’espère.

– Cela ne vous gêne pas si nous jetons un coup d’œil à l’intérieur ? demanda Cormack.

– Vous avez un mandat, bien entendu ?

– Pas sur nous. Mais je vous assure que...

– Oh et puis zut. Entrez, faites comme chez vous.

Elle s’écarta. Cormack avança, laissant les deux femmes face à face, assez proches pour que Karen sente l’haleine alcoolisée de leur hôte.

– Cathy. Cathy Broderick.

– Plus pour longtemps, si j’ai bien compris.

– En effet.

– Karen. Karen Shields.

– Et votre rôle, c’est de m’amadouer. De gagner ma confiance. Entre femmes. Pendant que l’homme se charge de la fouille.

– Si on veut.

– Dans ce cas, buvons un verre.

Karen la suivit, le parquet de chêne qui céda la place à un carrelage noir mat lorsqu’elles pénétrèrent dans une longue pièce vitrée sur deux côtés, les stores en partie baissés, des poutres métalliques au plafond. Des fauteuils en cuir noir avec des montants tubulaires.

– Dennis a rencontré l’architecte je ne sais plus où. Au golf, je suppose. Le modernisme, il n’y avait rien de mieux selon lui. Bien sûr, maintenant, ce pauvre Dennis trouve cela abominable. Sa folie à deux cent cinquante mille livres, comme il dit. Il n’y met jamais les pieds.

Un grand tableau occupait presque tout le mur au bout de la salle, un fond blanc avec des tourbillons cramoisis qui se chevauchaient. Sur une table en Plexiglas, une bouteille de vin blanc dépassait du seau à glace à côté duquel était posé un petit plateau avec plusieurs verres, dont un seul avait servi.

– Asseyez-vous, je vous en prie. Ces fauteuils sont en fait plus confortables qu’ils ne le paraissent.

Pas difficile, songea Karen.

– Je suppose qu’il est inutile de vous proposer du vin ?

– Je le crains.

– Chablis. Grand cru, annonça Cathy Broderick en remplissant son verre. Ce serait dommage de le laisser à Dennis. Pour lui, ça ou une Carlsberg buée à même la canette, c’est du pareil au même.

– Depuis combien de temps êtes-vous mariés ?

– Vous vous demandez pourquoi je ne suis pas partie avant si j’ai une si mauvaise opinion de lui ?

– Peut-être.

– Quand on a pris l’habitude de traire la vache à lait, ou en l’occurrence le taureau, ce n’est pas évident de s’en passer.

– Et de renoncer à l’Alfa Romeo, par exemple.

– Un cadeau d’anniversaire. Une tentative de me faire changer d’avis.

– Au sujet du divorce ?

– Au sujet de mon avocat qui essaie de lui soutirer tout l’argent possible.

– Il n’en manque pas, alors, d’argent ?

– Le self-made-man incarné. Le petit vendeur qui faisait les marchés devenu millionnaire en moins de trente ans. Des fruits et légumes, il est passé à la viande reconstituée, puis il a monté une société qui fournit des repas tout prêts aux écoles, aux hôpitaux et aux maisons de retraite.

Elle leva son verre.

– Au dur labeur, à la corruption et aux dessous-de-table qui vont avec.

Warren Cormack se tenait sur le seuil.

– Est-ce que vous avez la clé de la cave ? Il y a un cadenas.

– Derrière l’horloge dans la cuisine. Système de sécurité high-tech.

Cormack hocha la tête et disparut.

– Gordon Dooley, reprit Karen. Votre mari le connaît bien ?

– Gordon ? dit-elle, hésitant un peu trop longtemps. À une époque, ils ont fait des affaires ensemble. Mais je ne pense pas qu’ils se voient encore.

– Quel genre d’affaires ?

– Je n’en ai pas la moindre idée.

– La viande reconstituée ? Les repas scolaires ?

Cathy Broderick sourit.

– Ça m’étonnerait. Gordon avait besoin de son aide, c’est tout ce que je sais. Des conseils financiers. Un projet farfelu quelconque.

– Ils se connaissent bien, alors ?

Elle ricana.

– Ils se sont connus quand ils étaient gosses, dans une cité pourrie du sud de Londres. Il faut entendre Dennis raconter leurs souvenirs d’anciens combattants, lorsqu’il a un verre dans le nez. Ils fauchaient des bricoles à Woolworths, qu’ils vendaient dans la rue pour pouvoir se payer leur premier emplacement de marché. À Peckham, le samedi matin. Mais Dennis est rentré dans le rang. Gordon, en revanche, j’en suis moins sûre. Et maintenant j’ai trop parlé.

Elle se resservit du vin.

Cormack écoutait de la porte depuis quelques instants. Il n’avait pas trouvé trace de Dennis Broderick.

– Seriez-vous surprise d’apprendre qu’aux dernières nouvelles Gordon Dooley fait du trafic de stupéfiants ? Importation et vente. Héroïne, marijuana, cocaïne.

– Surprise ? Non, pas vraiment. Je ne l’ai jamais trop aimé. Trop grande gueule, trop m’as-tu-vu. Trop content de lui. Dennis aurait dû le laisser

tomber depuis longtemps, mais il y avait toujours quelque chose qui le retenait. Chassez le naturel... vous connaissez la suite.

– Vous ne pensez pas qu’il puisse être impliqué ? Un genre de partenariat ?

Un rire, franc, ouvert.

– Dennis ? La drogue ? Il partirait en courant. C’est presque impossible de lui faire prendre deux aspirines quand il a mal aux cheveux. Non, je n’y crois pas un seul instant.

– Et vous ne savez pas du tout où il est ? Quand il doit rentrer ?

– Comme je vous l’ai dit, aucune idée. On ne se parle plus que par avocats interposés, ajouta-t-elle en se levant sans vaciller.

Il hocha la tête.

– Merci pour votre coopération.

– Oui, merci, renchérit Karen.

– Aider les forces de l’ordre. Toujours un plaisir.

Elle les raccompagna à la porte.

– L’ancien aérodrome à Wing. Votre mari possède des entrepôts là-bas. Il les utilise ?

– Autrefois. Mais pas depuis un certain temps, à ma connaissance. Pourquoi ?

– Pour rien, merci encore.

– Une dernière chose, intervint Karen en jetant un coup d’œil à l’Alfa. Vous ne pensez pas prendre la voiture dans les heures qui viennent ? Retrait de permis et jusqu’à six mois de prison. Sans compter l’amende. À votre place, je ne bougerais pas tout de suite. Ou j’appellerais un taxi. Et si vous décidez de téléphoner à votre mari malgré tout, dites-lui de nous contacter. Il n’a aucune raison de s’inquiéter. Nous souhaiterions seulement éclaircir quelques points de détail.

– Qu’en pensez-vous ? demanda Cormack, une fois dans la voiture. Elle est réellement à couteaux tirés avec lui ou elle en rajoute ?

– Vous croyez qu’elle nous a joué la comédie ? Ça m’étonnerait. Mais ce n’est pas impossible. Elle est peut-être en train de lui téléphoner pour le prévenir de se tenir à carreau.

– On va faire surveiller la maison. S’il pointe son nez, on sera au courant. Si on n’a rien d’ici à vingt-quatre heures, on se lance à sa recherche.

– Et le labo, quand est-ce qu’on aura des résultats définitifs ?

– Si on a de la chance, d’ici à deux jours. En attendant, je vais demander au SIS d’étudier de plus près les affaires de Broderick. Vérifier ses appels téléphoniques et compagnie. En espérant qu’on va trouver quelque chose sur la Volvo. Si on arrive à la relier à Dooley, on est sur la bonne voie. Enfin.

– Croisons les doigts.

Karen rentra à Londres avec Aretha Franklin à fond. *Lady Soul, Spirit in the Dark, Aretha Live at Fillmore West*. Ces vieux albums : elle avait une manière de chanter qui donnait envie d’y croire.

OceanofPDF.com

Souvent, la matinée débutait par des gouttes de pluie qui coulaient lentement sur le visage de Cordon, alors qu'il se rendait à la boulangerie, son sac à dos sur l'épaule pour protéger les croissants au retour. Il aimait ça, ce rituel, l'occasion de se dégourdir les jambes, la solitude. De chaque côté de la route, des oiseaux guillerets chantaient et voletaient d'arbre en arbre. Dans les champs, des charolaises se levaient pesamment, leur manteau d'un blanc crémeux dans la brume pâle.

Le temps de rentrer, s'il avait de la chance, Letitia était sortie de la douche et avait lancé le café. Danny était soit assis dans son lit, en train de relire pour la énième fois un de ses livres, soit à plat ventre devant la télé.

Letitia l'avait mis en garde, mais c'était difficile de ne pas s'attacher à lui. Quand on pensait à tout ce qu'il avait vécu : on l'avait arraché à sa maison, à son pays, trimballé sans réelle explication, pourtant il restait d'une égalité d'humeur étonnante, toujours désireux de jouer, de faire plaisir. Son rire, sa vivacité amusaient Cordon et, si sentimental que cela puisse paraître, lui apportaient un peu de baume au cœur.

Bien sûr, il savait ce qu'il y avait derrière. Il comprenait ce qu'il faisait, plus ou moins. Il s'efforçait de réparer la relation brisée avec son propre fils. Déjà, à l'âge de Danny, il y avait des tensions entre lui et Simon, dont il prenait conscience seulement aujourd'hui, avec le recul. Des tensions qui venaient en partie de l'hostilité grandissante entre sa femme Judith et lui, et en partie de la sévérité de Cordon, qui tentait en vain de le discipliner. *Fais ça et fais-le tout de suite. Ne pose pas de questions, fais-le ! Fais-le, tu as compris ?* Jusqu'à ce que l'enfant se rebelle contre lui à l'adolescence.

T'es pas un père, t'es un flic !

Cordon l'avait giflé brutalement, sans réfléchir, et Simon lui avait donné un coup de poing.

Avant de s'enfuir en courant.

Ce n'était ni la première ni la dernière fois.

Une seule vie, pas de seconde chance : quand ils étaient petits, dépendants, même s'ils apprenaient vite, assimilaient plus de savoirs qu'ils n'en acquerraient jamais à l'âge adulte, ces premiers mois, ces premières années semblaient interminables. Puis soudain, ils avaient douze, treize ans, et tout s'emballait, dans une tempête d'hormones et de colère.

Quand son cerveau cessait de réfléchir, quand il rêvait, Cordon avait parfois des révélations.

Ce qu'il aurait dû dire et faire.

Il y a bien longtemps.

Je ne veux pas qu'il s'attache trop, avait déclaré Letitia. *Il a un père à oublier. Il n'en a pas besoin d'un second.*

Tout à fait, songea Cordon. J'ai déjà bousillé la vie d'un gosse. Ça suffit.

Kiley avait téléphoné deux jours plus tôt : Taras avait organisé un rendez-vous entre Anton et lui qui avait été annulé à la dernière minute. Et plus rien. Les appels de Kiley demeuraient sans réponse, le portable de l'Ukrainien toujours éteint, les SMS non délivrés, les messages ignorés.

– Insiste, Jack, tu veux bien ? avait dit Cordon. On ne peut pas rester ici éternellement.

Jack avait accepté à contrecœur, puis ajouté :

– Je n'ai pas que ça à foutre, tu sais. Il m'arrive même de faire des trucs pour lesquels je suis payé.

– Je te paierai, si ce n'est que ça le problème.

– Laisse tomber, je ferai ce que je peux.

Depuis, silence radio. Cordon était conscient qu'il avait largement franchi les limites de ce qu'il pouvait lui demander, le remboursement d'une petite dette dont l'autre ne finissait pas de s'acquitter. Il espérait que Kiley ne continuait pas uniquement par gentillesse, mais aussi par goût du mystère, parce qu'il voulait connaître la fin, découvrir comment les choses s'articulaient, comment elles fonctionnaient. N'était-ce pas une des raisons pour lesquelles on devenait flic ?

Le chien du vieil homme qui vivait dans la maison voisine courut vers lui en jappant, puis, lorsqu'il fut trop près, tourna les talons. Letitia était en train de prendre la cafetière sur le fourneau.

– Lait chaud ou froid ?

– Froid, ça ira.

Cordon posa son sac et vida les croissants sur une assiette.

– Confiture ? demanda Letitia.

– Oui.

Elle l'embrassa sur la joue au passage.

– En quel honneur ?

– Le pourboire du livreur. Qu'est-ce que vous imaginez ?

La pluie ne cessa qu'en milieu de matinée, plus tard que d'habitude. Ils se rendirent au parc de loisirs et regardèrent Danny jouer dans le château gonflable et sur le trampoline jusqu'à ce qu'il ne tienne plus debout. Ensuite, ils s'arrêtèrent à la crêperie du village pour déjeuner.

De retour à la maison, l'après-midi s'écoula paisiblement. Ils dînèrent de pâté et de cornichons, de pain grillé, de viande séchée et de fromage. Les poires étaient délicieuses, une fois leur épaisse peau marbrée épluchée.

Et du vin. Toujours du vin.

Danny s'endormit à sa place et il fallut le porter dans son lit.

Letitia se couvrit les épaules d'un gilet et fuma une cigarette sur le pas de la porte ouverte, tandis que Cordon débarrassait et rangeait les restes au frigo.

– Quand est-ce qu'on est censé vider les lieux ?

– Pâques, au plus tard.

– Vous pensez qu'on sera encore là ?

– Je n'en sais rien. Peut-être.

Partir ou rester, il ne savait pas ce qui était le plus dangereux.

Il sortit et se plaça derrière elle, assez proche pour respirer le parfum de son shampoing dans l'air nocturne, l'odeur du tabac. Hormis quelques étoiles éparses et un croissant de lune, le ciel était presque noir.

Lorsque Letitia se pencha en arrière, volontairement ou non, il sentit la chaleur de son corps contre sa poitrine, la nudité de son bras qui glissait sur le sien, la douceur de ses cheveux contre son cou.

– Vous vous souvenez de la fois où vous m'avez virée de votre lit ?

– Non.

Elle rit.

– Vous le regrettez, maintenant, pas vrai ?

– Non.

– Ouh, le menteur !

Riant encore, elle pivota et leva la tête pour l'embrasser sur la bouche. Elle avait un goût de vin et de tabac. Mais, au moment où il commençait à lui rendre son baiser et refermait ses bras autour d'elle, elle se dégagea.

– Il fait frisquet, rentrons.

À l'intérieur, elle garda ses distances, remplit son verre et le porta dans la pièce voisine où elle alluma la télé, bavardant de choses et d'autres, comme si de rien n'était. Quand, une heure plus tard, elle lui souhaita bonne nuit, ses doigts effleurèrent encore une fois son cou et il resta planté là, ne sachant que penser, ne sachant même pas s'il devait en penser quoi que ce soit.

L'oreille tendue par-dessus la télé en sourdine, il l'entendit qui entrait dans la salle de bains, puis sortait et se retirait dans sa chambre. Au bout de quelques minutes, il éteignit le poste et s'occupa de la vaisselle, puis vérifia que tout était verrouillé.

Il y avait un rai de lumière sous la porte de Letitia.

Cordon retint son souffle, puis fit demi-tour pour regagner sa propre chambre, son lit. Étendu dans l'obscurité, il patienta un peu, guettant les bruits, s'attendant presque à ce qu'elle vienne le rejoindre.

Ce qu'elle fit trois nuits plus tard, sans le moindre avertissement. Il se réveilla dès qu'elle le toucha.

– Letitia, tu...

– Oui ?

– Tu ne peux pas...

– Oh, Cordon, ta gueule !

Elle se pencha et l'embrassa, tandis que sa main se glissait sous le drap.

Il tressaillit à son contact. Elle prit dans sa bouche l'un de ses mamelons, puis l'autre, comme il arquait le dos. Elle les léchait, les taquinait, les mordillait, doucement d'abord, puis assez fort pour faire mal.

Sans hâte, elle passa sa langue sur son torse et dans les plis de son cou, aux coins de ses lèvres, de ses yeux, revenant vers sa bouche, puis soudain, elle remonta les jambes et l'introduisit en elle, profondément. Cordon poussa un cri, la tête en arrière, la bouche ouverte, les yeux fermés. Alors, elle se pressa encore contre lui, ses hanches plaquées contre les siennes et il donna un coup de reins, hurlant son nom par-dessus la voix de la jeune femme qui gueulait : « Allez, Cordon, putain, baise-moi, baise-moi ! » L'attrapant par ses cheveux à présent humides de sueur, il la fit rouler pour

passer au-dessus et s'enfonça, désireux de s'enfouir en elle, de lui faire mal et de l'entendre brailler. « Vas-y ! Merde ! Baise-moi, baise-moi ! »

Plus tard, il penserait que, par-dessus leurs gémissements, il avait entendu la porte et les pas soudains, senti le déplacement de l'air derrière lui et commencé à se retourner. Ensuite, tout se perdit dans le hurlement de Letitia – hurlement de jouissance ou de frayeur, il ne le saurait jamais. Un objet métallique s'abattit alors sur son crâne, le frappa brutalement au visage, pas une fois mais deux, et il n'éprouva plus qu'une douleur lancinante, intolérable, puis plus rien.

OceanofPDF.com

Ils arrêterent Dennis Broderick à Heathrow. Dans l'espoir de profiter du soleil de Charm el-Cheikh, il avait réservé dix jours au Savoy, à côté de la plage White Knight : une chambre en promotion avec vue sur les jardins, pension complète. Il était au buffet dans le salon de la classe affaires, en train de se resservir des hors-d'œuvre, lorsque Karen et Ramsden s'approchèrent de lui, d'autres policiers postés devant les portes. Warren Cormack était resté au bureau, préférant se consacrer à la recherche de la Volvo et leur laisser le travail de terrain.

Quand Karen posa la main sur son avant-bras, il sursauta, renversant de la sauce aux griottes sur sa veste en lin, qu'il portait en prévision de la chaleur égyptienne.

– Dennis, que se passe-t-il ?

Sa compagne, qui n'était manifestement pas Mme Broderick, avait sans doute un peu plus de trente ans et s'efforçait d'en paraître vingt-cinq. Toutes ces heures d'UV en cabine et une douloureuse épilation brésilienne pour rien.

Sa moue était sans appel.

Ramsden la prit par le coude et la conduisit à une collègue qui attendait un peu plus loin.

Broderick toisa Karen avec toute la hauteur dont il était capable, puis, voyant que cela ne servait à rien, tenta l'indignation : ils se trompaient sur la personne, commettaient une erreur judiciaire. Il ne se calma que sous la menace des menottes.

– Je ne dirai pas un mot de plus avant d'avoir parlé à mon avocat, décréta-t-il.

– Excellente idée, répondit Karen aimablement, avant de s'écarter pour laisser deux policiers l'emmener.

Les analyses du laboratoire avaient révélé qu'une bonne partie du sang dans le bâtiment de l'aérodrome de Wing appartenait à Valentyn Horak et à l'un de ses hommes de main. L'examen du Ford Transit, qu'on avait retrouvé débarrassé de ses plaques d'immatriculation au fond de l'entrepôt de D & J Foods, proche de l'A1, fut moins fructueux. On supposait qu'ils avaient soigneusement protégé les parois et le plancher à l'aide d'épaisses bâches avant de transporter les cadavres. Puis, la livraison effectuée, qu'ils avaient nettoyé l'intérieur de fond en comble. Pas seulement lavé mais récuré à fond.

Pas l'ombre d'une empreinte digitale.

Une fouille minutieuse au Luminol révéla enfin des traces presque imperceptibles de sang dans l'interstice entre le panneau de garnissage et la porte arrière. Suffisamment pour prouver que le corps de Horak avait été transporté dans le fourgon.

Il avait été décidé que Karen commencerait à interroger Broderick avec Ramsden, tandis que Cormack suivrait l'entretien sur un écran dans une pièce voisine et pourrait communiquer avec elle grâce à une oreillette, comme celles que portaient les présentateurs télé.

L'avocat de Broderick avait les cheveux blond-roux, des lunettes, un costume bon marché et une mallette bourrée à craquer. Ses pastilles à la menthe ne parvenaient pas à masquer l'ail qu'il avait mangé à midi.

La salle sentait le renfermé, l'air de la veille. Le chauffage était réglé un cran ou deux trop fort.

Broderick tripota les revers de sa veste, s'arrêta, recommença. Un bref regard en direction de Karen, puis il baissa les yeux vers la table. Des rayures, des marques de crayon, des gribouillis au stylo, de la sueur absorbée par les veines du bois.

– Expliquez-nous, au sujet du fourgon.

– Quel fourgon ?

– Le Ford Transit 350 blanc glacier. Transmission manuelle. Immatriculé en juin 2007, 82 562 kilomètres au compteur. Loué à Webster Garage & Autohire, à Milton Keynes, pour le compte de D & J Foods. Les papiers de la location sont à votre nom, regardez.

Elle fit pivoter sur le bureau la photocopie du contrat, compta lentement jusqu'à trois et la retourna vers elle.

– C'est bien votre signature ?

- On dirait.
- On dirait ?
- D'accord, oui. Et après ?
- Est-ce que vous avez personnellement loué ce fourgon ?
- Oui.
- Pour quoi faire ?

Il resta quelques instants sans rien dire.

– C'est pourtant une question simple : pourquoi avez-vous loué ce fourgon ?

– Mon client est à la tête d'une entreprise florissante qui a des acheteurs dans tout le sud-est du pays et jusqu'en Est-Anglie, intervint l'avocat. Il a constamment besoin de nouveaux véhicules de livraison. Dans cette perspective, il est parfaitement normal qu'il développe son parc automobile.

– Voilà qui est joliment dit, rétorqua Karen. Mais c'est un véhicule particulier qui nous intéresse. Les utilisations qui ont pu en être faites.

– Les utilisations ? protesta Broderick. On vient de vous l'expliquer. Satisfaire les commandes, effectuer les livraisons, qu'est-ce que vous imaginez ? Si vous voulez voir les bordereaux, je vous les montre. Deux cent cinquante repas tout prêts à une école primaire de Spalding. Plus encore à un groupe de maisons de retraite à Saffron Walden. Saucisses et salamis sous vide pour les magasins Londis dans tout l'Essex, de Chelmsford jusqu'à l'estuaire de la Tamise, bordel !

Des taches rouges marbraient ses joues.

– Et ça ? demanda Karen, sortant les photographes de leur pochette. Vous avez livré ça, aussi ?

Broderick regarda ce qu'elle lui montrait et tressaillit.

– Merde, murmura-t-il, détournant les yeux.

L'avocat se pencha en avant, plus près, comme s'il ne parvenait pas à croire ce qu'il voyait sur les quatre clichés brillants 20 × 25.

– Les cadavres de trois hommes, reprit Karen. Torturés, mutilés et tués. Assassinés. Puis transportés dans un fourgon, votre fourgon, jusqu'à un garde-meuble situé à côté de l'aéroport de Stansted. C'est la livraison qui nous intéresse.

Broderick était livide.

- Je voudrais faire une pause.
- Plus tard.
- Maintenant. S'il vous plaît.

– Mon client vient de subir un choc considérable...
– Je suis désolée, mais nous devons continuer.
– Dans ce cas, j’insiste pour que mes protestations soient inscrites au procès-verbal...

– Cinq minutes, lui souffla Cormack. Cinq, dix, ce n’est pas grave.

Elle était furieuse, cependant elle se rendait compte qu’il avait raison. Il ne fallait pas que la déposition de Broderick puisse être déclarée irrecevable sous prétexte qu’on l’avait traumatisé, des aveux arrachés sous la contrainte.

Lorsqu’il revint, une dizaine de minutes plus tard, il semblait plus calme, s’était plus ou moins ressaisi.

– Savez-vous comment votre fourgon...

– Il n’est pas à moi.

– Savez-vous comment le fourgon de votre société a pu être utilisé aux fins mentionnées précédemment ?

– Si c’est le cas.

– C’est le cas.

Il parut sur le point de la contredire, mais se ravisa lorsque son avocat secoua la tête.

– Je n’en ai pas la moindre idée.

– Où le Transit était-il garé quand vous ne vous en serviez pas ?

– Au dépôt de Bedford.

– Près de l’A1.

– L’A1, oui.

– Pas à Wing ?

– Non.

– Vous avez bien des entrepôts là-bas ?

– On ne les utilise plus.

– Alors, le fourgon...

– Le fourgon était à Bedford comme je viens de vous le dire.

– Combien de personnes y avaient accès, hormis vous-même ?

– Quatre ? Cinq ? Peut-être plus.

– Combien ?

– Je n’en sais rien. Je ne suis pas sûr.

– Une entreprise dirigée d’une main de fer, commenta Ramsden.

– Les clés de tous les véhicules se trouvent dans le bureau. Qui n’est verrouillé que la nuit.

– Alors, n’importe qui pourrait passer et emprunter l’un de vos fourgons ?

– En théorie, oui.

– Et en pratique ?

– En pratique, il y a un planning. Et quelqu’un au bureau qui pointe chaque entrée et chaque sortie.

– Vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

– Pardon ?

– Il y a quelqu’un pour noter les entrées et les sorties vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

– Bien sûr que non.

– Il n’y a pas de contrôle du kilométrage ?

– Si l’un des véhicules roulait plus que la normale, on le remarquerait. Mais autrement, non.

– Et ils les utilisent, intervint Ramsden, vos employés ? Ils les utilisent pour leur usage personnel ? Amener les gosses au foot, ce genre de chose ?

– Parfois, oui.

– Ça vous arrive aussi ?

– À l’occasion.

– Récemment ?

– Non, pas récemment.

– Vous avez l’air bien sûr de vous.

– Je le suis.

– Pourquoi ?

– Parce que, depuis qu’on a ce fourgon, j’ai dû le déplacer sur le parking une ou deux fois, mais à part ça je ne l’ai jamais conduit.

– Quelqu’un l’a pourtant conduit.

– Ma foi, c’est votre problème, non ? Pas le mien. Donc s’il n’y a rien d’autre...

Il se tourna vers son avocat qui hocha la tête.

– Je pense que mon client vous a apporté toute l’aide qu’il était en mesure de vous fournir.

Broderick se leva, reculant sa chaise.

– Interrogez-le au sujet de Gordon Dooley, souffla Cormack dans l’oreillette.

– Gordon Dooley, dit Karen. C’est une de vos relations ?

– Gordon ?

Broderick hésita, puis se rassit.

– Oui, pourquoi ?

– Un ami ?

– Euh... oui.

– Proche ?

– Je n'irais pas jusque-là.

– Mais vous le connaissez depuis longtemps ?

– Depuis que nous sommes enfants.

– Vous étiez à l'école ensemble.

– Voilà.

– Et vous êtes toujours restés en contact.

– Plus ou moins.

– Et cette relation, comment la définiriez-vous ?

– Je ne suis pas sûr de comprendre la question.

– Cordiale ? Quelques verres au pub, dîner avec vos femmes respectives deux ou trois fois par an, ce genre de trucs ?

– Oui. Oui, c'est ça.

– Et votre relation professionnelle ?

– Quelle relation professionnelle ?

– C'est la question que nous vous posons.

– On n'en a pas vraiment.

– Vous n'avez jamais été associés ?

Broderick secoua la tête.

– Ce n'est pas ce qu'on nous a dit.

– Qui vous a dit ça ?

– Votre femme, pour commencer.

– Cette garce ! Tout ce qu'elle connaît, c'est le prix du Botox et quel livreur est un bon coup.

– Possible, répliqua Karen. Mais, selon elle, Gordon Dooley et vous avez fait des affaires ensemble par le passé. Sans doute pas le genre dont on trouverait trace au registre des sociétés et des commerces.

– Je vous emmerde, répondit Broderick sans conviction.

– Vous savez, bien sûr, dans quel secteur votre ami Dooley exerce à présent ?

Il fit mine de réfléchir.

– Il achète et il revend, non ? La récupération, c'était son truc. Vider des vieilles baraques et fourguer ce qu'il pouvait. Il fait toujours le même genre

de choses, je présume.

– Oui, sauf qu’il s’agit de stupéfiants.

– Quoi ?

– Cannabis, amphétamines, héroïne, cocaïne. Faites votre choix. Et autant de points de vente à travers le pays que vous avec votre chorizo et votre corned-beef.

– Je ne pouvais pas le savoir. Je ne le savais pas.

– Vous désapprouvez ?

– Ce sont ses affaires.

– Quoi qu’il fasse ?

– Écoutez, répliqua Broderick en pointant le doigt. Si Gordon a enfreint la loi, et je ne prétends pas qu’il l’ait fait, je n’en ai aucune idée, mais, en tout cas, c’est votre problème, pas le mien.

– On est en train de le perdre, dit Cormack à Karen. Revenez au fourgon.

– Pourquoi est-ce que c’est vous qui y êtes allé ? demanda Karen.

– Hein ?

– Vous devez avoir des employés pour faire ce genre de tâche, non ? Pourquoi vous êtes-vous déplacé en personne pour louer ce fourgon ?

– Bon sang ! Qu’est-ce que j’en sais ? Sans doute parce que j’étais dans le coin.

– Et pourquoi aviez-vous besoin d’un autre fourgon ?

– Je ne m’en souviens plus.

– Faites un effort.

Broderick poussa un soupir théâtral, prit l’expression de celui qu’on martyrise injustement.

– Si je ne me trompe pas, nous avons un des camions en réparation longue durée et un second qui était tombé en panne quelque part la veille. À Hitchin, Hertford ou Hatfield, il me semble.

– Et c’est pour ça que vous avez loué le fourgon ?

– Oui.

– Pas parce que Gordon Dooley vous l’a demandé ?

– Dooley ? Mais qu’est-ce que Dooley vient faire là-dedans ?

– Dites-le-nous.

– Rien. Rien du tout.

– Vous êtes sûr que ce n’est pas pour cette raison qu’il vous a appelé trois jours de suite, y compris le jour où vous avez loué le véhicule ?

– Je doute que Gordon m’ait appelé trois jours de suite dans toute sa vie.

- Ce n'est pas ce que disent nos documents.
 - Je présume que vous n'avez pas obtenu accès aux communications téléphoniques de mon client sans commission rogatoire ?
- Karen sourit.
- Et je suppose que vous n'avez pas piraté son téléphone portable ?
 - Pour qui vous nous prenez ? lança Ramsden d'un air jovial. *News of the World* ?
 - Ce que je pense, poursuivit Karen, c'est que Dooley vous a appelé trois jours avant que vous alliez à Milton Keynes et vous a demandé de lui procurer un fourgon auquel on ne pourrait pas le relier. Peut-être qu'il a dû faire pression pour vous convaincre.
 - N'importe quoi ! protesta Broderick. On nage en plein délire.
 - Des conjectures, renchérit l'avocat. Vous lancez des sondes au hasard, mais vous n'avez rien.
- Il tapa Broderick sur l'épaule.
- Partons, c'est fini.
 - Je voudrais qu'on ajoute au procès-verbal que nous remercions M. Broderick pour sa sincère coopération, déclara Karen.
- Elle parvint à garder le sourire jusqu'à ce qu'il sorte.

L'hôpital de Guingamp se trouvait rue de l'Armor, une des artères principales de la ville, qui partait du centre et se dirigeait vers le nord avec force détours. Kiley avait passé assez de temps dans les hôpitaux pour reconnaître l'odeur de l'antiseptique, le mélange d'espoir usé et de résignation sur le visage des patients, l'empressement silencieux du personnel qui s'affairait à telle ou telle tâche. Il se rappelait l'enthousiasme forcé du chirurgien après la seconde opération ratée de sa jambe. *Il faudrait peut-être songer à une activité plus sédentaire, à présent. Moins physique. Le ping-pong ? Les échecs ? En ce qui concerne le foot, Jack, je crains que, désormais, ce ne soit uniquement à la télé le samedi soir. Vous et Gary Lineker.* Sa jambe : il la sentit soudain qui le tirait à ce souvenir.

Cordon se trouvait dans une chambre à l'écart, au bout du couloir, une fenêtre donnant sur une rangée de hauts pins Douglas encore luisants de pluie.

On lui avait retiré une perfusion récemment, le support oublié à côté du lit. Des bandages autour de la tête et au coin d'un œil enflé, des points de suture sur la peau contusionnée.

Le reste de son visage était exsangue.

Comme beaucoup de patients à l'hôpital, il avait l'air d'avoir pris au moins dix ans.

- C'est pas trop tôt, lança Cordon en guise d'accueil.
- J'avais quelques trucs à régler. Je suis venu quand j'ai pu.
- Je plaisante, c'est sympa d'être là.
- Quand on m'a appelé, j'ai eu l'impression que tu étais à l'article de la mort. En fait, ce ne sont que des bleus et des bosses, quelques côtes cassées. Si j'avais su, j'aurais pris mon temps.
- Ils ont dû profiter de ce que j'étais K.O. pour me tabasser.
- Tu as eu de la chance.

Cordon était conscient qu'il avait raison. Il aurait pu perdre un œil. Il aurait pu être tué.

– Tu veux me raconter ce qui s'est passé ?

Kiley déplaça un livre et s'assit au bord du lit.

– Qu'est-ce qu'il y a à raconter ? Quelqu'un a réussi à pénétrer dans la maison, une fenêtre à l'arrière, j'en ai aucune idée. On m'a attaqué par surprise et on m'a assommé. À mon réveil, Letitia et Danny avaient disparu. La voiture était inutilisable. Une histoire de carburateur, un truc dans ce genre, et les pneus crevés. Au bout de je ne sais pas combien de temps, je suis parvenu à me traîner jusqu'au chemin et à alerter le vieux d'à côté. J'ai dû retomber dans les pommes après ça. J'ai ouvert les yeux dans cette chambre. Hérissé de tuyaux comme un porc-épic. Un gendarme français au pied du lit.

– Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

– Entre mon français et son anglais, on ne risquait pas d'aller loin. Tentative de vol avec effraction, c'est ce que j'ai dit. Je me suis réveillé et je les ai surpris en pleine action. Il faisait sombre et ça s'est passé trop vite pour décrire quoi que ce soit. On en est restés là.

– Tu n'as pas mentionné Letitia ? Le gamin ?

Cordon fit signe que non.

– Et Kosach ? Anton ?

Il secoua de nouveau la tête. Et le regretta aussitôt. Il grimaça de douleur.

– Mais c'est lui, non ?

– Je ne vois pas qui ça pourrait être d'autre.

– Et tu penses que c'est là qu'ils sont ? Chez lui ?

– Il y a de fortes chances.

– Il ne peut quand même pas les retenir prisonniers.

– Il peut au moins essayer.

Une infirmière pénétra dans la chambre, attendit un instant, puis repartit. Le chauffage central bourdonnait, un bruit de fond incessant. Dehors, il avait recommencé à pleuvoir et les gouttes crépitaient sur les vitres.

– Et c'est arrivé comme ça, tu n'as rien vu venir ?

– Non.

– Ça m'étonne qu'ils aient réussi à te surprendre, quand même.

– J'étais un peu occupé.

Kiley lut la vérité dans le regard de Cordon.

– Je croyais qu'il n'y avait rien entre vous ?

– Il n’y a rien.

– Alors, c’était quoi ? Un accident ? Un coup de chaleur ? Ou un truc que vous faisiez à l’occasion pour tromper l’ennui ?

– C’est important ?

– Pas pour moi. Mais elle risque d’avoir des problèmes avec Anton s’il apprend qu’elle baisait à droite et à gauche.

– Ce n’est pas le terme que j’emploierais. De toute manière, il sait que ce n’est pas une sainte-nitouche. Et c’est Danny qu’il veut, pas Letitia.

– Dans ce cas, pourquoi il ne s’est pas contenté d’embarquer le gamin ?

– Pas évident de quitter la France et de le ramener en Angleterre sans elle. En revanche, avec l’aval de Letitia...

– Parce que tu crois qu’elle a accepté de jouer le jeu ?

– C’est une fille pragmatique. Et elle n’avait sans doute pas le choix.

Kiley s’approcha de la fenêtre et regarda dehors. Le ciel violacé, veiné de jaune ici et là, rappelait la peau autour de l’œil gauche de Cordon.

– Tu sais, je suis venu en Bretagne une fois, quand j’étais gosse, dit-il. Mon tout premier séjour en France. Des vacances à vélo, avec l’école. Un genre d’échange. Le premier soir, avec quelques copains, on a fait le mur pour aller en ville. On a fait la tournée des cafés. Chaque fois, on montrait du doigt les bouteilles derrière le comptoir. On a craqué le peu de fric qu’on avait en un rien de temps. Le lendemain, on était malades comme des chiens. Et après ça, bien sûr, on nous a imposé un couvre-feu. La police du coin chargée d’empêcher ces idiots d’*Angliches* de se soûler et de foutre le bordel. Je ne devais pas avoir plus de seize ans, l’âge con. C’est aussi pendant ce voyage que j’ai rencontré ma première petite copine, ajouta-t-il avec un sourire. On est restés plus ou moins correspondants jusqu’à ce que je quitte le bahut.

– Tu veux essayer de savoir ce qu’elle est devenue ? demanda Cordon, sarcastique.

– Je l’ai déjà fait. Il y a un moment, une dizaine d’années peut-être. J’étais en vacances avec des amis. Elle vivait toujours au même endroit, un petit village à côté de Vannes, près de la côte. J’aurais mieux fait de m’abstenir. Cinq mômes, la moustache, aussi large qu’un hippopotame.

– Qu’est-ce que tu espérais ?

– J’en sais trop rien. Ce genre de trucs, on peut pas s’empêcher d’y penser.

– Quel genre de trucs ?

– Oh, les occasions ratées. Les routes qu'on n'a pas prises. Les relations qu'on a laissé se distendre. Toujours cette question obsédante : et si j'avais fait ça ?

– C'est l'air français qui réveille le philosophe en toi ?

– Je suppose.

– Ben, plus vite tu retraverseras la Manche, mieux ce sera.

– J'ai parlé au médecin en arrivant. Encore quatre ou cinq jours avant qu'on t'autorise à sortir. Au moins.

– Je sors quand je veux, rétorqua Cordon.

Presque aussitôt, un mouvement involontaire lui arracha une grimace de douleur et il dut s'agripper aux draps.

– Je repasserai plus tard. Je t'apporterai du raisin. Un jeu de cartes. J'ai la ferme intention de profiter de ton état pour te plumer.

On avait retrouvé la Volvo chez un ferrailleur, à côté d'Erith, près de l'estuaire de la Tamise, à Crayford Ness. La même Volvo qui avait été volée sur le parking du centre commercial Westfield à Shepherd's Bush – quatre mille cinq cents places, service voiturier, l'embarras du choix – avant de réapparaître sur les caméras de surveillance de Stansted, escortant le Transit, à l'aller et au retour. À présent, c'était une carcasse dont on avait retiré le moteur, démonté les portières et les panneaux intérieurs, le châssis prêt à être soulevé. Un joli tas de pièces détachées à examiner à la loupe. Résultat : un index droit sur la colonne de direction, une empreinte partielle à côté et une autre – l'auriculaire gauche – sur le tableau de bord. Une paume sur la portière côté conducteur.

Où serions-nous sans l'informatique, le système d'identification automatique des empreintes digitales et l'ADN ? se demanda Karen.

Réponse : très loin derrière.

Les empreintes relevées sur la Volvo confirmèrent ce que le ferrailleur leur avait dit : l'homme qui avait apporté la voiture s'appelait Stuart Dyer, tout juste vingt et un ans, récemment arrêté puis relâché pour possession de stupéfiants avec intention de vendre. Deux mises en examen avant cela, pour possession uniquement : un non-lieu la première fois et une courte peine dans un établissement pour mineurs la seconde. Dans les deux cas, l'autre accusé était son cousin, Jamie Parsons. Parsons qui faisait des petits boulots pour Gordon Dooley et qui, à cause de cette funeste association, avait été abattu devant le Jazz Café à Camden. Meurtre vengé, présumait-on, par la torture et l'assassinat de Valentyn Horak et de ses hommes.

Il suffisait d'attendre et tout finissait par s'emboîter.

Lorsque Ramsden débarqua avec des renforts dans la tour de Foots Crays où habitait Dyer, celui-ci était devant la télé en compagnie de sa mère. Une

publicité pour un monte-escalier destiné aux personnes handicapées. Il avait une canette de Kestrel à la main, sa mère buvait du cidre. Ils fumaient tous les deux, tandis qu'à leurs pieds un genre de bouledogue grognait dans son sommeil.

Dyer se raidit, prêt à s'enfuir, mais la lueur qu'il vit dans le regard de Ramsden le fit changer d'avis.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? Pourquoi vous lui foutez pas la paix à mon gars ? pesta Mme Dyer.

Jeremy Kyle, animateur star de la télé-poubelle, réapparut à l'écran sous un tonnerre d'applaudissements, s'apprêtant sans doute à révéler le dilemme poignant de l'un de ses invités aux spectateurs. Ramsden s'empara de la télécommande sur le canapé et coupa le son.

– Merde, je regardais !

Le chien gronda paresseusement, puis baissa la tête.

– Pardon, madame Dyer, mais je souhaiterais avoir deux mots avec le jeune Stuart.

– Et si lui, il veut pas vous parler ?

– Qu'est-ce que tu préfères, Stuart ? On discute ici ou au poste ?

– J'ai vraiment le choix ?

Ramsden sourit, révélant des dents tordues.

– Putain, vous faites chier. Attendez, je prends mon manteau.

– Vous le brusquerez pas trop, hein ? fit sa mère lorsqu'il eut quitté la pièce. Il est grande gueule, mais il est pas bien fute-fute. Il est influençable, vous voyez ce que je veux dire ?

Elle récupéra la télécommande et monta le son.

Mal à l'aise, Dyer se balançait sur sa chaise métallique. Une veste à capuche grise, avec l'inscription A & FITCH en lettres blanches sur la manche. Cheveux noirs ébouriffés. Plutôt joli garçon, si ce n'était les boutons d'acné qui fleurissaient autour de sa bouche. À demi cachés derrière ses cils, des yeux gris-vert.

Ramsden avait envoyé un policier chercher un soda au distributeur et Dyer tambourinait sur sa canette de Dr Pepper de ses doigts aux ongles rongés.

Il feignait la nonchalance.

Si, sous cette façade, il n'était pas terrorisé, il était réellement aussi bête que sa mère le prétendait.

– Commençons par la Volvo, annonça Ramsden. Celle que tu as déposée à Erith. Après l’avoir piquée à Westfield, tu te souviens ? Une Volvo S60, vert bouteille. C’est Arthurs qui t’a demandé ça ? Ou c’est Dougie Freeman. En tout cas, on t’a recruté comme chauffeur. Dégote-nous une bonne caisse, Stuey, une bagnole qu’en a sous le capot, confortable. Une Volvo, ça serait cool.

– Je sais pas de quoi vous parlez.

– Te fatigue pas, Stuart. On a tes empreintes digitales partout sur la voiture et, comme si ça ne suffisait pas, les caméras de surveillance t’ont chopé en train de foncer sur la route de Stansted.

– C’est des conneries.

– Tu crois vraiment ?

Dyer but un peu de soda pour gagner du temps, se racla la gorge.

– Mettons. Je dis mettons, hein, je dis pas que j’ai chouravé c’tte caisse, mettons que je sois parti avec. Personne va m’envoyer en taule à cause de ça. On va me sucrer mon permis pendant six mois, un an max. Une petite amende, un délai pour payer. Liberté surveillée.

– Stuart, Stuart, tu n’écoutes pas. À partir de l’instant où tu t’es mis au volant, où tu as accepté d’aller à Stansted, tu t’es fourré dans quelque chose d’autrement plus grave. Plus grave que tu ne l’imagines. Un complice, Stuart, c’est ce que tu es. Complice de torture. Mieux encore : de meurtre. Tu t’es bien foutu dedans, cette fois, ajouta Ramsden en secouant la tête. Et jusqu’au cou.

Les joues du garçon avaient perdu leur couleur et un tic prononcé agitait ses yeux gris-vert.

– Tu veux savoir de quoi je parle, Stuart ? Regarde un peu.

Avec un soin exagéré, Ramsden étala une demi-douzaine de photographies prises dans le garde-meuble de Stansted. Trois corps, pendus comme du bétail de boucherie.

– Beau travail, hein ?

Dyer se mordit la lèvre inférieure si fort qu’elle saigna.

– Bien sûr, poursuivit Ramsden sur un autre ton, je peux comprendre pourquoi tu as voulu participer. Jamie Parsons, celui qui s’est fait descendre à Camden. C’était ton cousin, non ?

Dyer hocha la tête.

– Tu devais être là pour le venger. La famille, pas vrai ? Ta mère a dû te le dire, j’en suis sûr. Faut pas se laisser faire, Stu. Faut y aller. Mais je parie

que pas un instant elle n'a imaginé un truc pareil, affirma Ramsden en tapant sur les photos. Et toi non plus. Je me trompe, Stuart ? Je me trompe ? Tu n'as jamais...

Ses yeux brillaient, affolés, à présent. Le genre de panique qui saisit les rats pris au piège, songea Ramsden.

Lentement, il se pencha, pas assez pour effrayer, juste ce qu'il fallait pour rassurer.

– Maintenant, tu dois m'expliquer comment tu t'es retrouvé mêlé à ça. Qu'on voie si on peut faire quelque chose. S'il y a moyen d'éviter le pire. D'éviter que tu sois logé à la même enseigne que les autres. Homicide volontaire, Stuart. Pas un seul, mais trois. Finir ta vie en prison. C'est ce que tu veux ?

Ramsden tendit le bras et lui tapota la main.

– D'accord, Stuart ? On va voir ce qu'on peut faire.

– Tout a été enregistré ? demanda Karen. On a un procès-verbal ?

Ramsden sourit.

– On le tape en ce moment même.

Ils se trouvaient dans le bureau de Karen. Il était tard, mais tout le monde était encore là. Des sandwichs à demi mangés, des cafés qui refroidissaient. De l'autre côté des vitres semi-opaques, on voyait les policiers se déplacer comme s'ils étaient sous l'eau. Ils se penchaient sur leur bureau, sur leur ordinateur, consultant telle ou telle liste, appuyant sur des touches, passant des appels.

– Il a balancé tout le monde ?

– Tous les occupants de la voiture et du Transit. Tous ceux qui étaient là.

– Incroyable.

– Kevin Martin, Leslie Arthurs, Jason Richards et Dyer dans la Volvo. Dougie Freeman et Mike Carter devant dans le fourgon.

– Seulement Kevin Martin ?

– Oui.

– Pas Terry ?

Ramsden secoua la tête.

– Dommage.

– Oui. Rien sur Dooley non plus. Trop prudent pour se salir les mains. En ce qui concerne Dyer, ce n'est qu'un nom qu'il a entendu.

– Qui est-ce qui l'a recruté, alors ?

– Arthurs, apparemment. Il lui a parlé de représailles contre ceux qui avaient tué son cousin Jamie. Une bonne correction, c'est ce qu'il avait compris. Il n'a su ce qui s'était passé à Wing qu'après.

– Alors qu'il était sur place ?

– On l'a envoyé acheter des pizzas. C'est ce qu'il prétend. Trente kilomètres aller et retour pour aller chercher des grandes *pepperoni*. Quand tout ça sera fini, il décrochera peut-être un job de livreur chez Domino's.

– Tu y crois ? Tu le crois ou tu penses qu'il nous balade ?

Ramsden haussa les épaules.

– Un peu les deux, à mon avis. Mais pour l'instant, ça nous arrange de croire tout ce qu'il nous raconte. Tant qu'il continue de parler. En plus, ça vient plutôt confirmer nos soupçons : c'est Carter et Arthurs qui se sont tapé le sale boulot. Des grosses brutes, ces deux-là. Plus vite ils seront sous les verrous, mieux tout le monde s'en portera.

Karen acquiesça

– J'ai déjà eu une conversation avec Burcher. Je dois lui parler encore demain.

– Il n'est pas prévu d'arrêter Arthurs et les autres tout de suite, alors ?

Elle secoua la tête.

– On se contente de les surveiller. Jusqu'à nouvel ordre. Je présume qu'en haut lieu on préfère attendre que tout soit en place pour faire un beau coup de filet.

– Tant qu'on n'attend pas trop longtemps. Il ne faudrait pas qu'ils réussissent à passer entre les mailles. Faites en sorte que le patron n'oublie pas à qui il doit tout ça. Que les honneurs soient partagés.

Un petit sourire se dessina sur le visage de Karen.

– Compte sur moi, Mike.

Cette fois-ci, la réunion se tenait dans une salle de conférence, au onzième étage d'un hôtel proche du Westway, la voie express qui traversait l'ouest de Londres. L'anonymat du monde de l'entreprise. De l'autre côté des fenêtres à triple vitrage, la circulation lente et fantomatique s'écoulait sans bruit sur trois files en direction du centre-ville, les conducteurs mornes au visage blafard écoutant distraitemment la radio, fumant et utilisant leur portable malgré les interdictions. Sur la table, des carafes d'eau, des verres, un assortiment de biscuits, des blocs-notes et des stylos qui affichaient le logo et le nom de l'hôtel. Par intermittence, la climatisation couvrait le faible bourdonnement des radiateurs.

Un environnement assez stérile pour réaliser une opération chirurgicale, songea Karen.

Burcher.

Cormack.

Alex Williams.

Charlie Frost.

Karen avait fait son rapport et les avait mis au courant des dernières avancées de son équipe : les liens entre Dennis Broderick et Gordon Dooley, les éléments qui indiquaient que les corps de Valentyn Horak et des deux autres avaient été transportés jusqu'à Stansted dans le fourgon que Broderick avait loué sans doute à la requête de Dooley, tandis que Stuart Dyer conduisait le second véhicule. Dyer qui avait identifié cinq collaborateurs de Dooley sur les lieux où les trois hommes avaient été torturés et probablement tués.

– Il ne risque pas de se rétracter ? demanda Cormack.

– Il y a toujours un risque, répondit Karen. Il pourrait subir des pressions. Se laisser persuader de changer d'avis ou être réduit au silence une bonne fois pour toutes.

– Il doit y avoir moyen d’éviter ça, intervint Alex Williams. Plaçons-le en détention provisoire.

– On ne peut pas dire qu’on ait eu beaucoup de succès de ce côté-là récemment, lança Cormack.

– Il ne nous glissera pas entre les doigts, trancha Burcher. Nous avons retenu la leçon.

– Dans ce cas, il vaudrait mieux arrêter Arthurs et les autres rapidement, déclara Karen.

– Ne perdons pas de vue notre véritable objectif, rétorqua Burcher. Pour l’instant, on n’a rien de concret pour relier Dooley à tout ça.

– Il y a eu de nouveaux développements qui pourraient nous être utiles, dit Cormack. Un ouvrier chinois appréhendé sur une des exploitations de cannabis a accepté de coopérer contre la promesse de régularisation de son statut. Il a au moins reconnu un visage. Mike Carter, armé d’une machette. Et les preuves des liens entre Carter et Gordon Dooley ne manquent pas.

– C’est quelque chose, admit Burcher, mais cela ne suffira pas.

– Peut-être que Karen a raison après tout, lança Alex Williams. On pourrait coffrer Arthurs, Carter et les autres maintenant. S’ils pensent avoir quelque chose à gagner en donnant Dooley, cela pourrait nous fournir ce dont nous avons besoin. Pour peu qu’il panique et commette une imprudence, ce serait encore mieux.

– De notre point de vue, il y a un gros risque si nous intervenons trop tôt, dit Frost, qui ouvrait la bouche pour la première fois. Vous n’êtes pas sans savoir que ce qui intéresse la SOCA, c’est le blanchiment d’argent. Et vous savez peut-être aussi que l’une de nos cibles principales, Anton Kosach, a – ou plutôt avait – des liens avec Valentyn Horak que nous avons établis assez clairement au moment de son malencontreux trépas.

Son malencontreux trépas : Karen ne put s’empêcher de sourire.

– De grosses sommes payées à l’une des filiales de Kosach. À partir de là, l’argent était envoyé à l’étranger, blanchi par le biais de quelques sociétés-écrans et versé sur un certain nombre de comptes anonymes aux Caïmans...

– Ou à Jersey, compléta Alex Williams.

– Ou à Jersey. Quoi qu’il en soit, nous avons des preuves que Dooley, après avoir repris les affaires de Horak, a fait appel à Kosach par relations interposées pour sortir de l’argent du pays.

Le capitalisme, quelle invention merveilleuse, songea Karen.

- Nous avons des preuves, conclut Frost, mais pas assez.
- De combien de temps avez-vous besoin ? demanda Burcher.
- Combien de temps puis-je avoir ?

Burcher ouvrit les paumes en signe d'ignorance.

- Warren ? Qu'en pensez-vous ?

– Ma foi, tout ce que nous savons tend à indiquer que Kosach est un gros poisson. Et je ne parle pas que de blanchiment d'argent. Il a les mains autrement plus sales. Traite d'êtres humains. Prostitution. Ce serait une bonne chose de le faire tomber. Mais je me rends compte qu'on joue avec le feu. Si on tarde trop, on risque de tout perdre. Tout ce qui découle des tirs de Camden.

Burcher se massa le crâne. Réfléchit. Attendit. Réfléchit encore.

– Très bien, voici ce que je propose. Karen, vous et votre équipe, avec des renforts, vous surveillez de près les hommes de main de Dooley. Warren, vous vous occupez de Dooley lui-même. Cela pour donner à Charlie le temps de rassembler les preuves dont il a besoin. Mais il faut que la SOCA se magne le train, nous parlons de jours, pas de semaines. Et si Dooley ou n'importe qui dans son entourage trahit le moindre signe de panique, on les embarque tous. Sans exception.

Son regard fit le tour de la table.

- Tout le monde est d'accord ?

Tout le monde était d'accord.

Karen espérait échanger quelques mots avec Alex Williams à la sortie, mais Burcher la devança :

- Alex, pouvez-vous m'accorder quelques minutes ?

La porte se referma sur eux et Karen rejoignit Cormack et Charlie qui attendaient l'ascenseur un peu plus loin dans le couloir.

L'œil gauche de Cordon était toujours salement amoché, comme s'il s'était pris une porte en pleine figure quelques jours plus tôt. Ou comme s'il avait dit ce qu'il ne fallait pas à la personne qu'il ne fallait pas dans le bar qu'il ne fallait pas. Et les bars de ce genre ne manquaient pas dans le coin, ainsi que l'avait prouvé la soirée de la veille avec Kiley. À commencer par le grand pub d'à côté, qui retransmettait des matchs de foot gaélique. À un moment donné, Cordon, qui avait la démarche encore mal assurée, avait perdu l'équilibre et s'était cogné les côtes contre le bord du comptoir, laissant échapper un hurlement plus bruyant que celui qui avait retenti lorsque l'équipe de Mayo avait marqué le but gagnant contre Sligo à Quigabar, un peu avant la fin de partie.

Jane était là au début, mais, sentant que la soirée allait tourner à la beuverie, elle avait préféré s'éclipser. Dommage, songea Cordon. Une femme bien, même si ce n'était pas le genre de compliment qui l'aurait flattée. Agréable, séduisante, intelligente, les pieds sur terre.

Qu'est-ce qui l'avait empêché de rencontrer quelqu'un comme elle ? Pourquoi, depuis l'implosion de son mariage, semblait-il abonné aux épaves ? Les institutrices du sud-ouest de l'Angleterre, où étaient-elles quand on avait besoin d'elles ? Trop occupées à remplir des fiches d'évaluation, fallait-il croire. Ou à éviter les hommes comme lui.

Bien sûr, son métier n'aidait pas. En général, l'idée de fréquenter un flic attirait un certain type de femmes, même s'il y avait des exceptions. Et, d'après son expérience, l'institutrice de base n'appartenait pas à cette catégorie.

Il se demanda comment Kiley se débrouillait. En se gardant de s'appesantir sur ses années dans la police et son activité actuelle de détective privé, sans doute, mais qu'avait-il d'autre à offrir ? Quelques

vieilles cicatrices de foot et des récits sur son glorieux passage dans les clubs de Stevenage Borough et Charlton Athletic ?

Inutile de se mentir, Cordon était jaloux.

Sa seule relation digne de ce nom avec une femme normale n'ayant ni tendances ni accointances criminelles, c'était son mariage avec Judith, et il n'y avait pas de quoi pavoiser. Un an ou deux de désir médiocre et d'attentes frustrées, puis la lente désintégration, les silences crispés, les trahisons et les reproches. Résultat : un divorce froid, un fossé qui n'avait fait que se creuser au fil des ans et un fils qui semblait les mépriser autant l'un que l'autre pour la manière dont ils avaient bousillé leur vie et fait de leur mieux pour bousiller la sienne.

Philip Larkin avait écrit un poème là-dessus : *Ils te foutent en l'air, ta mère et ton père...*

S'il était désormais condamné aux Letitia, il pouvait se faire du souci.

Et elles aussi.

Letitia, où était-elle à présent ? Que s'était-il passé ? Si ses ravisseurs l'avaient ramenée à celui qu'elle avait fui, ainsi qu'il le supposait, quel pardon avait-elle trouvé entre les bras d'Anton Kosach ? Quelle forme sa vengeance avait-elle pu prendre ?

Et Danny ? Danya ?

Il revit le sourire lumineux dans le visage plein d'espoir de l'enfant, puis il s'efforça de le chasser.

Je ne veux pas qu'il s'attache trop...

Oui, mais comme souvent, c'était plus facile à dire qu'à faire.

Il consulta sa montre. Déjà 13 h 20. Je serai rentré à midi, avait affirmé Kiley, midi et demi au plus tard. Un rendez-vous avec un avocat du quartier, un de ses employeurs occasionnels, qui avait dû s'éterniser. L'autre avait peut-être plaidé pour un déjeuner.

Des éclats de voix attirèrent Cordon à la fenêtre. Des jeunes du lycée voisin occupaient le trottoir, oublieux du reste du monde. Des petits groupes qui fumaient ou mangeaient à même les barquettes de fast-food. Un couple appuyé contre la vitrine de la supérette s'embrassait à bouche que veux-tu, la main du garçon sous le pull de la fille, dans l'indifférence générale.

Quinze, seize ans... C'était il y a bien longtemps pour Cordon. Plus que le nombre d'années réel.

Il s'approcha de la chaîne, appuya sur PLAY et monta le son. Parmi les derniers CD que Kiley avait piqués au magasin du rez-de-chaussée se

trouvait un album de Nina Simone.

– Ça devrait t’intéresser, lui avait dit Kiley. Toi qui collectionnes les versions de *Good Bait*.

Il avait cru qu’il se foutait de sa gueule, mais non, le morceau était bien là, *Good Bait*, avec simplement Nina Simone au piano, la main droite d’abord, cherchant l’air, comme hésitante, puis la gauche. Et pas de chant, rien. Un sacrilège, sans doute, même si, en fait, c’était ainsi que Cordon la préférerait.

Au bout de deux minutes environ, la contrebasse et la batterie entraient en scène et, à partir de là, la musique devenait plus énergique, plus expansive. Le morceau s’achevait lorsque Kiley franchit la porte, avec deux gobelets de café.

– Le temps d’avaler ça et on file. J’ai un message du frère d’Anton sur mon portable. Il est d’accord pour qu’on se voie.

– Toi ou moi ?

– Nous deux. Ici, à Londres. Dans un resto ukrainien de Cali.

– Où ça ?

– Caledonian Road. Entre King’s Cross et le sud de Holloway Road.

L’établissement qu’ils cherchaient se trouvait sur une portion de rue où se succédaient les bureaux de paris, les magasins de meubles d’occasion, les laveries automatiques et les rades louches. Il y avait une pancarte *Fermé* sur la porte, mais elle n’était pas pour eux. L’intérieur était sombre, une seule lampe allumée. Si le restaurant avait connu le coup de feu de midi, il était terminé depuis un moment. Taras Kosach fumait, assis à une table contre un mur, un verre de vin devant lui. Personne pour lui dire combien d’arrêts municipaux il enfreignait.

Il écrasa sa cigarette à leur approche, se levant à demi, et tendit la main à Kiley. À Cordon, il n’accorda qu’un bref regard.

– Asseyez-vous.

Ce qu’ils firent.

– Vous désirez du vin ?

– Ma foi, pourquoi pas, répondit Kiley.

Sans qu’on lui ait adressé le moindre signe apparent, un serveur apparut avec une bouteille et deux verres propres. Le vin était foncé et épais, presque liquoreux.

Taras avait dans les quarante-cinq ans, le teint basané, assombri par une barbe de quelques jours, des yeux noirs. Ses doigts étaient tachés de nicotine, mais ses ongles manucurés formaient des ovales réguliers. L'odeur de son eau de toilette masquait celle de la cuisine.

Son regard s'attarda sur les marques autour de l'œil de Cordon, qui était encore un peu enflé.

– Je pense que vous avez de la chance.

– Vous ne serez pas surpris si je vois les choses un peu différemment.

Taras haussa les épaules.

– Ce que vous avez fait, c'est très bête.

– Vous m'en direz tant, répondit aimablement Cordon.

– Pardon ?

– Vous vouliez nous parler ? intervint Kiley.

Taras alluma une autre cigarette. Lorsqu'il renversa la tête en arrière pour expirer la fumée, une fine cicatrice apparut sur sa gorge, comme un coup de rasoir.

– Un message de mon frère. Pour vous, en particulier, ajouta-t-il, s'adressant à Cordon. Ce qui est fait est fait. Il ne vous tient pas...

Il hésita, cherchant le mot.

– Rancune ? Vous comprenez ?

Cordon ne répondit pas.

– Vous comprenez ? C'est fini.

Il but du vin.

– Et Letitia ?

– Qu'est-ce qu'elle a, Letitia ?

– Justement.

– Elle est auprès de sa famille. Ça ne vous regarde pas.

– C'est vous qui le dites.

– Oui, je le dis.

– Nous voudrions seulement être sûrs qu'elle va bien, intervint Kiley.

– Et l'enfant aussi.

Taras leva sa main soignée.

– Ce n'est plus votre affaire.

Kiley allait parler, mais Cordon l'interrompit.

– Écoutez-moi bien, déclara-t-il en pointant deux doigts vers la poitrine de Taras. C'est moi qui décide ce qui est mon affaire. Ce n'est ni vous, ni votre frère, ni personne. Compris ?

L'autre hocha la tête, prudent.

– La dernière fois que j'ai vu Letitia et Danny, ils étaient entre les mains d'hommes dangereux et certainement armés, qui à mon avis n'hésitent pas à user de la force quand ils estiment que c'est nécessaire ou qu'ils peuvent agir en toute impunité.

Taras ouvrit la bouche comme pour protester. Cordon n'y prêta aucune attention.

– Vous prétendez que Letitia a retrouvé son foyer, très bien, mais je veux des preuves. Des preuves que son fils et elle sont en bonne santé et ne sont pas retenus contre leur gré. Alors, vous pourrez me dire que ce n'est plus mon affaire. Pas avant.

Il s'appuya contre son dossier, les mains accrochées au bord de la table.

Taras aspira une longue bouffée de cigarette et la posa sur le cendrier. Il prit son briquet et le fit passer sur ses doigts.

– Et si ça ne se passe pas comme vous le souhaitez ?

Cordon se pencha en avant, sa voix à peine plus forte qu'un sifflement.

– Alors, je remuerai ciel et terre pour que la vie de votre frère devienne un enfer. Je ferai jouer toutes mes relations dans la police, je réclamerai tous les services qu'on me doit, je fouinerai dans tous les recoins sombres de son existence. Et quand j'en aurai fini avec lui, il souhaitera n'avoir jamais posé les yeux sur Letitia, n'avoir jamais entendu mon nom.

Taras leva son verre et en fit tourner le contenu avant de boire.

– Vous n'êtes pas en position de faire des menaces, il me semble.

– Vous voulez vraiment le savoir ? répliqua Cordon, soutenant son regard.

L'attitude de Taras se modifia subtilement. Comme s'il avait prévu cette éventualité et qu'il avait un plan de secours dans sa poche.

– Je vais parler à mon frère. Lui faire part de vos inquiétudes. Je suis sûr qu'il y a moyen de trouver une solution. Pour que vous ayez l'esprit tranquille, ajouta-t-il avec un petit sourire.

Kiley recula sa chaise et se leva. Cordon l'imita. Derrière eux, un serveur attendait près de la porte.

– Vous aurez de mes nouvelles d'ici à quarante-huit heures, affirma Taras.

Puis il détourna les yeux et parut les chasser de ses pensées.

Dans la rue, Kiley indiqua la gauche.

– Marchons.

Un peu plus loin, ils traversèrent entre les voitures et prirent une voie plus petite, bordée de hautes maisons victoriennes, de platanes, de poubelles et de rêves.

- Remuer ciel et terre ? D'où est-ce que tu sors des inepties pareilles ?
 - J'en ai aucune idée.
 - J'ai cru un moment que t'allais lui flanquer un pain.
 - J'ai bien failli.
 - Qu'est-ce qui t'en a empêché ?
 - Mon caractère généreux. Et ma prudence naturelle.
- Kiley éclata de rire.
- Ta connerie naturelle, ouais.
 - Ça aussi.

Le ciel semblait s'abaisser, comme pour envelopper Karen. Elle avait réussi à caser sa voiture sur le parking le long d'East Heath Road et elle se dirigeait à pied vers South End Green, le bloc gris du Royal Free Hospital droit devant elle. Elle acheta un café à emporter et traversa la route pour rejoindre Hampstead Heath, prenant le chemin qui menait à l'étang où, en décembre, elle avait vu le visage de Petru Andronic qui la regardait sous la glace.

Aujourd'hui, il n'y avait pas de glace, mais le vent cinglant l'obligea à rajuster son écharpe, la température n'atteignait pas plus de quatre ou cinq degrés au-dessus de zéro.

Un chien aboya derrière elle et un enfant se mit à pleurer dans sa poussette, tandis que sa mère, ou plus probablement la jeune fille au pair qui s'en occupait, la croisait d'un pas vif.

Karen perça l'opercule du couvercle et but une gorgée, tenant le gobelet entre ses deux mains.

Le vent soulevait dans sa direction des vagues gris fer dont les éclaboussures retombaient tout près de l'endroit où elle se trouvait. Bientôt, les buissons et les arbres alentour seraient en fleurs, mais l'enquête n'était guère plus avancée, malgré les progrès qu'ils avaient faits juste après la découverte du corps.

On ignorait toujours si le meurtre était lié aux règlements de comptes mafieux qui avaient suivi sa disparition ou si c'était une conséquence de sa relation avec Sasha, la fille de Terry Martin. Même si Karen penchait pour la seconde solution, elle n'avait pas la moindre preuve.

Écoute ton instinct, lui dirait Ramsden.

Pour ce que ça lui avait servi jusque-là.

Son reflet lui renvoyait son regard, sombre et incertain. Ce qui avait eu lieu ici continuait de lui échapper et elle commençait seulement à saisir la

logique des autres événements. Leur mission de surveillance concernant les meurtres de Stansted restait une mission de surveillance. La SOCA suivait toujours des pistes, cherchait à remonter à l'origine de comptes en banque à l'étranger. Un travail minutieux accompli grâce à Internet, l'informatique et au piratage prudent, mais pas très légal, des téléphones portables.

Frustrée à force de ne rien voir venir, elle avait essayé de joindre Cormack ce matin même, mais n'avait eu droit qu'à sa messagerie. Elle avait aussi laissé des messages à Charlie Frost, sans plus de succès. Elle avait envisagé de téléphoner carrément à Burcher, puis s'était ravisée. À la place, elle avait appelé Alex Williams.

– Alex, est-ce que tu sais ce qui se passe ?

– En général ou en particulier ?

– En particulier.

– Pour une fois, personne ne me dit rien. J'avais une réunion avec Warren prévue demain et il a annulé. Charlie furète dans son coin, autrement dit il fait son Charlie.

Elle rit, un son chaleureux à l'autre bout du fil.

– Il y a des jours où j'aurais presque envie de penser que les mecs jouent entre eux et qu'ils ne veulent pas de nous. Mais je sais que ce n'est pas possible.

– Certainement pas.

Elle rit encore.

– Dès que j'apprends quoi que ce soit, je te tiens au courant.

Et voilà.

Karen s'accroupit, recueillit un peu d'eau glacée au creux de sa main, qu'elle laissa filer entre ses doigts, à l'oblique à cause du vent.

Il était temps d'y aller.

Alors qu'elle se relevait, quelque chose attira son attention. Parmi les gens qui allaient et venaient sur le sentier, une jeune fille se tenait immobile sur la butte au bout de l'étang. Comme si elle surveillait les lieux, observait. La capuche de sa veste remontée jusqu'au menton.

Elle demeura là quelques instants, puis se détourna, et se mêla aux autres promeneurs.

Karen allait la suivre, mais elle se ravisa.

Son portable réclamait son attention.

Encore.

Ramsden.

Encore.

Les policiers de Trident avec qui il était en contact lui avaient annoncé qu'ils s'apprêtaient à procéder à des arrestations dans le cadre du meurtre de Hector Prince. L'opération était prévue pour le lendemain.

– Tu comptes y aller ? demanda Karen.

– Pour le plaisir, oui.

Karen savait qu'il aimait les descentes juste avant l'aube, la porte qu'on enfonçait, la course-poursuite dans l'escalier, le coup de pied pour faire trébucher le fugitif, les coups de poing qui pleuvaient. Le genre d'aventures qui peuplent les rêves des petits garçons et des flics sur le retour.

– Mike, pas d'imprudence, d'accord ?

Il lui répondit par une insulte.

Karen écrabouilla son gobelet en carton et le jeta dans la poubelle la plus proche, puis regagna sa voiture.

Après Weybridge, la voiture dans laquelle Cordon se trouvait emprunta une série de routes de plus en plus étroites, Quoique pas autant que celles de Cornouailles. Il leur manquait les virages en épingle à cheveux, les hauts murs rocheux. Puis ils se retrouvèrent en rase campagne, dans le Surrey. De temps en temps, on entrapercevait un clocher d'église carré, un panneau indiquant une ferme invisible, des petits groupes de vaches sur une colline plantée d'arbres en bourgeons, comme si un peintre les avait placés là. Le cœur véritable de l'Angleterre, lui avait affirmé Kiley, là où l'argent poussait. Des banquiers d'affaires et des rock stars, du beau monde. On leur avait fait comprendre que le rôle de Kiley était terminé et que cet arrangement concernait Cordon seul.

Le conducteur, un homme bourru au cou de taureau, avait fermé la vitre coulissante qui séparait l'avant de l'arrière, laissant Cordon mariner dans l'atmosphère confinée de la voiture et de ses pensées.

– Il veut bien vous voir, avait annoncé Taras Kosach. Mon frère. Il est d'accord.

– Et Letitia ?

– Il va vous recevoir. Discuter avec vous. Vous tranquilliser l'esprit.

Cordon n'était pas sûr que le résultat serait nécessairement celui-là.

La voiture ralentit et s'engagea à gauche dans un chemin bordé d'arbres aux branches encore nues, entre lesquelles on distinguait le ciel. Des panneaux d'avertissement qui venaient d'être repeints : *Accès interdit. Propriété privée*. Des barbelés remplacés récemment.

Un peu plus loin, ils s'arrêtèrent devant un portail en fer forgé entre des piliers. Des caméras firent le point sur eux. Le conducteur pressa des numéros sur un clavier métallique et parla brièvement dans l'interphone.

Cordon sentit son ventre se nouer.

L'impatience ?

La peur ?

Après cette mise en scène, la maison le déçut presque. Du faux rustique, avec des toits pentus et des angles, des colombages, des fenêtres à meneaux. De minuscules caméras se braquèrent sur lui au moment où il sortait de la voiture.

Trois marches de pierre basses pour accéder à la porte.

Deux hommes descendirent le perron. Anton Kosach n'était pas parmi eux. Environ vingt-cinq ans, la mine austère et la panoplie qui allait avec : blouson de cuir sur col roulé noir, pantalon sombre, trop moulant à l'entrecuise.

L'un d'eux lui demanda d'ôter son manteau et de lever les bras.

Qu'est-ce qu'ils imaginaient ? Qu'il était armé ?

Ils passèrent la main dans sa ceinture, sur son dos et sa poitrine, entre ses jambes. Puis ils lui jetèrent son manteau.

– Attendez.

Cordon fit quelques pas dans l'allée de gravier et regarda le bâtiment principal. Aucun signe de vie. Pas de bruit, hormis de brefs pépiements d'oiseaux sur l'immense pelouse.

Letitia était-elle réellement ici ?

Et Danny ?

Il chercha en vain les traces d'une trottinette, d'un vélo abandonné, d'un ballon, d'un jouet.

Un autre homme apparut sur le seuil : Anton Kosach, certainement. Plus grand que son frère Taras, mais un air de famille, les mêmes yeux noirs. Son costume était bien coupé, la veste ouverte sur une chemise bleu très pâle, pas de cravate, des chaussures coûteuses en cuir souple.

– Monsieur Cordon... Ou devrais-je dire inspecteur ?

– Monsieur, ça suffira.

– Vous n'êtes donc pas ici officiellement ?

Cordon secoua la tête.

– Très bien. Soyez le bienvenu.

Il lui tendit la main. Son accent était très léger, sa poigne ferme et douce à la fois.

Kosach étudia le visage de Cordon, puis recula, lui offrit une cigarette qu'il refusa et s'en alluma une. La fumée plana un instant entre eux.

– Marchons un peu, si vous le voulez bien.

L'allée s'éloignait de la maison, entre des arbustes bien taillés, quelques crocus et des perce-neige tardifs à l'ombre.

– Mon frère me dit que vous êtes inquiet au sujet de Letitia et je ne suis pas sûr de comprendre pourquoi.

– La plupart du temps, quand on doit ramener une femme de force, après l'avoir menacée et terrifiée, je pense qu'il y a de quoi s'inquiéter.

– Menacée ? Terrifiée ? Ce n'est pas mon impression. Et personne n'a été ramené de force.

– Vos brutes ont pénétré par effraction dans la maison en pleine nuit et m'ont battu avant d'enlever Danny et Letitia pour les traîner dans un endroit où ils ne voulaient pas être.

– Monsieur Cordon, ces brutes, comme vous les appelez, sont des hommes en qui j'ai toute confiance. Et ils m'ont assuré qu'ils n'ont eu recours qu'au minimum de violence nécessaire pour délivrer mon épouse et mon fils.

– Votre épouse ?

Kosach s'arrêta.

– Bien sûr, qu'est-ce que vous imaginiez ?

Cordon le regardait, sidéré.

– Quant à... comment avez-vous dit ? L'endroit où ils ne veulent pas être...

Il désigna la maison derrière lui d'un ample geste de la main.

– Pourquoi ne voudraient-ils pas être ici ? C'est chez eux.

– Je ne sais que ce que Letitia m'a dit.

– Vous avez entendu ce que vous désiriez entendre, mon ami.

Ils arrivèrent à une fourche et se dirigèrent vers un petit bosquet de bouleaux argentés. Un rouge-gorge qui chantait à tue-tête sur une branche s'envola à leur approche.

– C'est vrai qu'entre Letitia et moi, reprit Anton, il y a eu une dispute... un malentendu, si l'on veut. Elle peut être têtue. Si vous la connaissez un peu, vous devez le savoir. Certains mots ont été prononcés... Mais tout ça est oublié, ajouta-t-il en secouant la tête. Oublié et pardonné.

– Je veux la voir.

– Je crains que ce soit impossible.

– Je veux l'entendre dire elle-même que c'est là qu'elle désire être.

Kosach l'examina, les yeux plissés, et éclata de rire.

– Bien sûr. Pendant tout ce temps, j’ai cru que vous étiez comme un père pour elle, qui la protégeait, prenait soin d’elle. Vous êtes policier après tout. Mais non, vous êtes amoureux...

– Ne dites pas n’importe quoi !

– Vous êtes amoureux d’elle et c’est pour ça que vous ne croyez pas qu’elle puisse être heureuse avec un autre. Faites-moi confiance, ajouta-t-il en souriant. Je vous comprends, mon ami.

– Ah oui ? Eh bien, comprenez une chose, je ne suis pas votre ami !

– Et maintenant, vous êtes fâché et mécontent.

Cordon n’avait qu’une envie, lui flanquer un coup de poing dans la figure, interrompre ce flot de conneries condescendantes, son accent tantôt présent, tantôt absent. Il dut faire un effort pour garder les bras le long du corps.

Le sentier faisait une boucle et revenait vers la maison.

Ils marchèrent sans rien ajouter jusqu’à la porte.

– Je veux la voir, répéta Cordon.

– Je vous ai pourtant...

– Elle est ici ?

Un silence.

– Oui, elle est ici.

– Dans ce cas, laissez-moi lui parler. Si elle dit la même chose que vous, librement, je vous promets que c’est fini, je n’insisterai pas.

– Fini ?

– Oui.

Kosach l’examina de nouveau.

– Vous êtes un homme de parole ?

– Je pense, oui.

– Très bien. Attendez ici.

Kosach rentra d’un pas vif et les deux gardes qui avaient fouillé Cordon se postèrent sur le perron, les bras croisés, de chaque côté de la porte. Ses hommes de main, au moins, étaient à la hauteur du stéréotype.

Cinq minutes s’écoulèrent, puis dix.

Cordon se dandinait d’un pied sur l’autre, faisant jouer les muscles de ses mollets. Un petit élancement douloureux de temps en temps à la base de sa jambe gauche, au-dessus du pied. Le talon d’Achille ?

Kosach réapparut à la porte.

– Je vous en prie, entrez.

Letitia se tenait dans la courbe d'un escalier qui s'élevait d'un vaste hall carrelé. Pâle, peu maquillée, paupières ombrées et lèvres violacées. Ses cheveux teints d'un châtain plus foncé emprisonnaient son visage. Pas de sourire. Dans ses yeux une vague lueur indiquant qu'elle le reconnaissait. Cordon se demanda si elle était malade ou seulement très, très fatiguée. Les vêtements qu'elle portait étaient ternes, dans les tons de gris.

– Letitia ?

Elle réagit à peine à la mention de son nom, au son de sa voix.

– Ton ami voudrait te poser une question. Il aimerait savoir si tu es heureuse, ici. Est-ce que tu es heureuse, Letitia ?

– Bien sûr.

– Est-ce qu'on te retient contre ton gré ?

Elle eut l'air déconcertée, comme si la question n'avait aucun sens.

– Est-ce que tu veux rester ici ? demanda Cordon.

Un tressaillement des paupières.

– Parce que si ce n'est pas le cas, tu peux partir avec moi, ajouta-t-il, approchant de l'escalier. Tu comprends ce que je dis ? Vous pouvez partir, Danny et toi, maintenant.

Comme s'il avait entendu qu'on parlait de lui, l'enfant apparut sur le palier et, à la vue de Cordon, il cria son nom et dévala les marches. Un rappel à l'ordre de son père l'arrêta net :

– Danya !

– Letitia ? répéta Cordon.

Mais elle avait la tête tournée vers Kosach, pas vers lui, et le regard qu'ils échangèrent était indéchiffrable.

– Danya, dit Kosach. Va voir maman. Tout de suite.

À pas prudents, le petit garçon remonta et s'accrocha à la jupe de sa mère, qui passa un bras autour de ses épaules, l'autre agrippant la rampe, une alliance à son doigt.

– Si c'est ce que tu veux, Letitia, vas-y, dit Kosach, qui avait rejoint la porte en quelques enjambées et l'ouvrait grand.

Elle ne bougea pas, se contentant de serrer Danny plus fort.

Toujours à la porte, Kosach se tourna vers Cordon.

– Vous avez dit que vous n'insisteriez pas, je crois.

La désillusion, la déception et l'incompréhension refroidirent la colère qui bouillonnait encore à l'intérieur de Cordon.

Ses épaules s'affaissèrent.

– Le chauffeur va vous reconduire, ajouta Kosach. Je ne pense pas que nous nous reverrons.

OceanofPDF.com

Carla voulait que Karen la retrouve en début de soirée, seulement elles deux, rien d'extraordinaire, une nouvelle à fêter.

– Quelle nouvelle ? avait demandé Karen.

– Tu verras.

Carla avait proposé l'American Bar du Savoy, récemment rénové, mais lorsqu'elles se présentèrent un peu avant 20 heures, il y avait déjà la queue pour les tables et Carla décréta qu'accéder au comptoir semblait aussi facile que de monter à bord de l'un des canots de sauvetage du *Titanic*.

Elles longèrent le Strand pour se rendre au bar de l'hôtel One Aldwych. L'établissement était également bondé, mais, quelques minutes après leur arrivée, elles trouvèrent deux fauteuils qui venaient de se libérer et un serveur délicieusement maniéré se précipita vers elles dès qu'elles furent installées.

Carla commanda deux cocktails au champagne – à douze livres le verre, ce n'était pas beaucoup moins cher qu'au Savoy – et « quelque chose de gourmand à grignoter ».

– Alors ? fit Karen, se penchant vers elle. C'est quoi la grande nouvelle ? Ne me dis pas que Hollywood t'a enfin appelée ? Toi et Brad Pitt ? Leonardo ? Ou même George Clooney ? Un peu vieux, mais il assure encore.

– Mieux que ça.

– Qu'est-ce qui est mieux que ça ?

– Moi en uniforme, s'esclaffa Carla.

– Hein ?

– En uniforme, comme celui que tu portais à tes débuts. Jusqu'à ce que j'obtienne une promotion.

Karen la regarda, se demandant si elle avait perdu la tête.

– Attends, je ne suis pas sûre d'avoir bien compris. Tu vas être...

– Toi. Oui. Enfin, pas vraiment toi. Mais quelqu'un comme toi. C'est l'histoire d'une policière noire qui commence en bas de l'échelle, puis qui est nommée inspecteur après avoir aidé à résoudre un meurtre particulièrement sordide. Oh ! je vais chanter aussi. C'est que du karaoké, mais avec des vraies chansons.

Karen prit le cocktail que lui tendait le serveur, le but presque d'un trait et commanda aussitôt une autre tournée.

– C'est pour ITV, leur nouvelle série. *Black and White*. En tout cas, c'est le titre provisoire. Ça peut changer. Quelque chose d'un peu plus sexy.

– Et c'est... sûr ? C'est gravé dans le marbre ou...

– Oui, oui. La boîte qui fait ça, c'est du sérieux. *Shameless*, tu connais ? *Skins*. C'est eux. Ils ont produit des tas de trucs. Les murs tapissés de prix et de récompenses.

– Et comment est-ce que tu...

– Pourquoi moi ? C'est ce que tu veux dire ?

– Oui.

– Ce mec, l'un des producteurs, il m'a vu au National Theatre ! Incroyable, non ? Dans la pièce de Thomas Middleton avec laquelle j'étais en tournée. Il a appelé mon agent. Est-ce que j'accepterais de le rencontrer pour bavarder un de ces jours ? Bavarder, je veux ! Déjeuner au Groucho, merci beaucoup. Il m'avait plus ou moins offert le rôle avant d'avoir réglé l'addition.

– Plus ou moins ?

– À ce moment-là. Maintenant le contrat est signé. Enfin... plus ou moins, pouffa-t-elle.

– Et cette fliquette noire, c'est un rôle important ?

Carla éclata de rire.

– C'est le premier rôle !

– Pince-moi ! Une série policière avec une Black dans le rôle principal ?

– Et alors ?

– Allons, Carla, aux US, peut-être. Sur HBO, pourquoi pas. Mais ici ? Sur ITV ?

– Il y a un mec aussi. L'inspecteur divisionnaire ou je ne sais quoi. Il est blanc.

– Et c'est le chef...

– Oui, mais seulement sur le papier. Et en fait, pas vraiment. Ce qu'ils veulent faire, c'est un truc un peu comme cette série sur la BBC, *Ashes to*

Ashes ? C'est ça ?

– Oui, *Ashes to Ashes*, super. Et tu es qui ? Keeley Hawes ?

– Ben, oui.

– Sauf que tu seras la Noire de service.

– Oh !

– Oh quoi ?

– C'est quoi ton problème ?

Karen soupira.

– Je n'en sais rien, je m'excuse, je...

– Je pensais que tu serais contente.

– Oui, je le suis...

– Contente pour moi et aussi contente pour ce que ça représente. Tu sais, quelqu'un comme toi... Oh, tu vois ce que je veux dire ?

– Un modèle ? Un exemple à suivre ?

– Oui.

– Si c'est bien de ça qu'il s'agit.

– Attends de voir, au moins.

– Je sais, c'est idiot. C'est seulement que...

– Que quoi ?

Karen haussa les épaules.

– Tu penses qu'être un exemple, c'est pas une sinécure en ce moment, dans la vraie vie ? demanda Carla.

– On va dire ça, oui.

L'opération pour arrêter les suspects impliqués dans l'assassinat de Hector Prince avait eu lieu ce matin. Cinq adresses à Wood Green, cent cinquante policiers, trente d'entre eux armés et trois équipes en réserve. Il y avait eu une importante résistance de la part de la population des quartiers et sept représentants des forces de l'ordre avaient été blessés, dont un grièvement, quand on avait jeté un pavé d'un balcon du neuvième étage. L'ambulance avait été accueillie par une volée de briques et de bouteilles, et quelqu'un avait même lancé une bombe incendiaire artisanale.

La presse comparait l'incident aux émeutes qui avaient provoqué la mort de l'agent Keith Blacklock, dans la cité de Broadwater Farm, en 1985. Le *Sun*, le *Mirror* et *Sky News* en avaient fait leurs choux gras.

Dans d'autres circonstances, Karen se serait délectée de voir Mike Ramsden, une traînée de sang sur le visage causée par l'éclat de brique qui avait heurté son front, s'emparer du micro d'une jeune journaliste

désemparée en lui disant qu'elle pouvait se le fourrer dans son petit cul coincé. Mais, en l'occurrence, Ramsden allait se taper un vilain mal de crâne et une sérieuse réprimande. Et Karen risquait elle aussi de se faire remonter les bretelles, étant donné qu'elle était sa supérieure directe.

Partout, il n'était question que de la loi des cités noires.

Non, ce n'était pas une sinécure.

– Excuse-moi, dit Karen. Tu as raison.

Elle étreignit Carla.

– Et je suis super-contente pour toi.

– T'as intérêt. Parce qu'une fois la série lancée je compte sur toi pour me filer des tuyaux. Je pourrais peut-être te faire engager comme conseillère spécialisée. Ce serait idéal.

– Merci, Carla. Mais non, j'aime autant pas.

– On verra ça.

Carla se laissa aller contre son dossier et picora dans la petite assiette d'anchois salés vendus au prix du caviar. Karen, dont le verre était vide, chercha des yeux le serveur.

– Donc tu es *Black*. Et qui est *White* ?

– Le mec ?

– Oui, le mec.

– Ils ne savent pas encore. Ils ont quelques noms, mais rien de définitif.

– Quel genre de noms ?

– Oh, Damian Lewis, entre autres. Le flic de *Sur écoute*. Tu te souviens ?

– McNulty ?

– Oui.

– L'Irlandais.

– Oui, sauf qu'il est aussi irlandais que moi. Enfin, sa mère l'était, je crois. Mais lui, il est anglais jusqu'au bout des ongles. Il a fait Eton. Plus anglais que ça, tu meurs.

– J'aurais jamais deviné.

Carla sourit.

– Il ne faut pas se fier aux apparences. Tu devrais le savoir.

Elle n'avait pas tort, pensa Karen. Après une autre tournée, alors que le bruit autour d'elles s'élevait vers les hauts plafonds et résonnait dans leurs oreilles, elles décidèrent de rentrer.

Karen, qui n'avait pas l'esprit très clair et sentait venir un mal de tête ne présageant rien de bon, héla un taxi avant d'arriver à la station Holborn.

Lorsqu'elle descendit devant chez elle, une quinzaine de minutes plus tard, elle repéra une voiture garée un peu plus loin, avec quelqu'un au volant.

Elle hésita un instant à frapper à la vitre, à montrer sa carte, mais à quoi bon ? Sans doute quelqu'un qui cuvait.

Cherchant ses clés dans son sac, elle gravit les marches du perron sans hâte. Au moment où elle ouvrait, elle entendit une portière claquer derrière elle, des pas qui se rapprochaient.

– Je pensais que tu n'allais jamais rentrer. Que j'allais poireauter toute la nuit.

Alex. Alex Williams. Avec ce qui ressemblait étrangement à une bouteille de single malt.

– Auchentoshan.

– Hein ?

– Apparemment, ça se prononce comme ça : Ao-ken-tosh-ane. En tout cas, c'est ce que le vendeur m'a dit.

– Et il sait de quoi il parle.

– Je doute qu'il soit jamais sorti de Londres.

Karen avait sorti deux verres, de simples verres droits, mais dont le fond était assez épais pour faire office de verres à whisky.

Il y avait une lampe sur pied dans un coin, avec un abat-jour d'un vert pomme qui lui inspirait des sentiments mitigés, et une petite lampe d'architecte sur l'une des étagères à côté de la chaîne. Les rideaux fermés masquaient les lumières de la nuit londonienne.

Entre le fauteuil et le canapé deux places, disposés à angle droit, Alex choisit le premier. Au centre, une table encombrée où se mêlaient des enveloppes en papier kraft qui attendaient d'être ouvertes, le numéro de la semaine précédente de la *Highbury and Islington Gazette*, un recueil de nouvelles d'un auteur au nom improbable – Maile Meloy – et une lettre que sa mère lui avait envoyée de Jamaïque. Karen mit le tout par terre pour poser les verres.

Alex déboucha la bouteille et se pencha afin de les servir.

– Je ne devrais pas, dit Karen.

– Au régime sec ?

– Le contraire.

– La nuit a été chargée ?

– Cocktails au champagne au One Aldwych, rien que ça.

– Rendez-vous amoureux ? Heureux événement ?

– Simplement une amie, Carla.

– L'actrice, c'est ça ? Je l'ai rencontrée une fois, à une soirée.

– Quoi ? Mais c’était il y a des années ! Comment est-ce que tu peux t’en souvenir ?

Alex sourit.

– Recueillir des informations, les classer, c’est mon métier. Tout est là, dans le disque dur, ajouta-t-elle, tapant son index contre sa tempe, avant de passer les doigts dans ses cheveux ras.

Karen s’appuya contre le dossier du canapé, son whisky à la main.

– Tu as de la veine. Moi, tout ce que j’ai là-dedans, c’est de la bouillie.

– C’est toi qui le dis.

L’alcool était vif, pas tourbeux, à peine sucré, et il glissait comme du velours.

– Alors, qu’en penses-tu ? demanda Alex.

– De quoi ?

– De ça, répondit-elle en levant son verre.

– Bon. Très bon.

Elle prit la bouteille.

– Jamais entendu parler. Je suis plutôt une buveuse de vodka, d’habitude.

– C’est Roger qui me l’a fait découvrir. Il y a deux ans, je crois, pour Noël.

– Comment va-t-il ? Roger ?

– Bien. Il est à Whitby avec les enfants. C’est un peu un rituel pendant les vacances d’hiver. Un vent marin revigorant et des balades sur le bord de mer. Il pense que ça trempe le caractère.

Karen éclata de rire. En dehors de Carla, Alex était peut-être la personne avec laquelle elle était le plus à l’aise. Alex, quant à elle, avait l’air on ne peut plus détendu, jambes repliées sous elle, vêtue de ce qui semblait être sa tenue de loisirs : jean et chemise assortie délavée, ouverte sur un maillot parme. Elle s’était débarrassée de son manteau à peine la porte franchie.

Par comparaison, Karen se sentait endimanchée.

Alex les resservit.

– J’aurais dû apporter quelque chose à grignoter. Histoire d’éponger. Des chips sympas ou un truc comme ça.

– Oh, attends.

Karen se leva d’un bond, mais, arrivée à la cuisine, regretta d’avoir réagi si vite.

– Hum, j’ai des chips : sel et je ne sais quoi. Deux paquets pour le prix d’un, à Tesco. Et il y a du salami au frigo. Enfin, j’espère. Et du fromage.

Elle entreprit d'ouvrir les sachets, puis sortit des assiettes et dénicha un bocal d'olives, oublié entre le Tabasco et la sauce soja. Lorsqu'elle se retourna, Alex se tenait sur le seuil. Appuyée contre le cadre, un pied croisé devant l'autre, les bras ballants.

– Je peux donner un coup de main ?

La lumière au plafond illuminait les reflets roux dans ses cheveux.

– Merci, je me débrouille.

Tout d'un coup, Karen eut envie de toucher ses cheveux.

Alex sourit.

Elle avait la peau nacrée.

Karen laissa échapper une fourchette qui tinta sur le sol.

– Cette fourchette est très bien où elle est, dit Alex, faisant un pas en avant.

Karen retint son souffle. Et soudain, elle la caressait, touchait ses cheveux, le haut du crâne et les pointes effilées dans le cou. Le coin de la bouche. Puis elle l'embrassait.

La main d'Alex se posa sur sa poitrine.

Quand Karen se réveilla, il était plus de 4 heures. Un filet de sueur séchée serpentait de sa gorge à son nombril. À côté d'elle, un bras à côté de son visage, Alex dormait. Les lèvres entrouvertes, le faible sifflement de sa respiration.

Karen avait envie d'aller aux toilettes.

Lorsqu'elle se leva, Alex remua.

– Il est tôt. Rendors-toi.

Mais à son retour, Alex était assise, les oreillers calés derrière son dos, et elle la regardait avec un sourire ensommeillé.

– Tu veux quelque chose ? Du jus de fruit ? Du thé ?

– Du jus de fruit, ce serait génial. Puis du thé.

– Thé à la menthe ou thé noir de base ?

– Menthe.

Karen revint avec un plateau et se recoucha.

– Merci, dit Alex, baissant la tête pour lui embrasser l'épaule.

– Merci pour quoi ?

Alex sourit.

– Le thé, bien sûr. Qu'est-ce que tu imaginais ?

C'était étrange de se retrouver là toutes les deux, après ce qui s'était passé. Étrange, mais en même temps naturel. Naturel et étrange.

– Tu fais ça souvent ? lança Karen.

– Avec toi ? Je m'en souviendrais.

– Ce n'était pas ce que je te demandais.

– Je sais. Et non, on ne peut pas dire ça.

– Mais tu savais, quand tu es venue ici. Quand tu m'attendais ?

– Ce que je voulais, oui. Du moins, je pensais le savoir. En revanche, ce que toi tu voulais, non, ajouta-t-elle en lui caressant le bras.

Karen cacha son visage entre ses mains.

– Des regrets ?

– Non. Oui. Oui, sans doute un million. Mais non. Pas vraiment. Pas du tout.

– Alors, on fait notre *coming out* après le petit déj ? Tu sais, une annonce officielle. Facebook. Twitter.

Karen dut l'examiner attentivement pour s'assurer qu'elle plaisantait.

– Est-ce que tu imagines...

– Que trop.

Il faisait encore nuit et le jour ne se lèverait pas avant deux bonnes heures.

– Et Roger ? Si...

– Roger est à Whitby.

– Oui, mais est-ce qu'il...

– ... sait que je suis bi et qu'il m'arrive d'aller voir ailleurs ?

– Oui.

Alex sourit.

– Ce qu'il ignore ne risque pas de le faire souffrir.

– Tu le crois vraiment ?

– Je suppose que je n'ai pas le choix. Après ça, ajouta-t-elle en levant sa tasse, je m'en vais. Je prendrai peut-être une petite douche rapide.

– Tu ne veux pas manger quelque chose ? On a le temps.

– Non, merci.

– Même pas des toasts ? J'ai du pain. Peut-être.

– Ça marche pour les toasts.

Des toasts à la marmelade d'orange, à la confiture de framboise ou avec le fond du pot de Marmite. Hésitante, faisant son possible pour ignorer son

mal de tête, Karen prépara du café en écoutant le ruissellement de l'eau dans la salle de bains.

Alex réapparut, l'air toute fraîche, finissant de sécher ses cheveux avec une serviette. Karen ouvrit le rideau et elles s'assirent à la table dans le renfoncement, regardant la rue déserte.

– Burcher, il n'a jamais évoqué un certain Paul Milescu ? lança soudain Alex.

– Le père de Ion ? Ion, l'ami du jeune Andronic ?

– Oui.

– Pourquoi ça ?

– À la fin de la dernière réunion, tu te souviens que Burcher m'a demandé de rester un peu ? Il voulait me parler.

Karen hocha la tête.

– Il m'a posé plein de questions à son sujet. Est-ce qu'on enquêtait sur lui ? Le cas échéant, à quel niveau ? Pourquoi ? Est-ce qu'on pensait qu'il y avait un lien avec Kosach ? Anton Kosach. Est-ce qu'on s'intéressait à quelqu'un d'autre ?

– Il a donné une raison ?

– Pas vraiment. Il avait vu passer le nom quelque part, un truc vague.

– C'est marrant, dit Karen, se penchant en avant. Au tout début de cette histoire, bien avant Camden et Stansted, quand il ne s'agissait encore que du meurtre d'Andronic, j'ai interrogé Ion Milescu et Burcher est venu me voir. Carrément. Il m'attendait pas très loin de chez moi. Il m'a sondée pour savoir dans quelle mesure le gamin était mêlé à l'affaire. Sous prétexte que son père était intervenu, qu'il avait fait jouer ses relations. Des amis haut placés, c'est ce qu'il a dit. Après, j'ai fouiné un peu, parlé à Tom Brewer de la lutte contre la fraude et les délits économiques. Selon lui, Milescu avait au pire frôlé l'illégalité quelquefois, mais rien de méchant.

Alex jeta un coup d'œil rapide à sa montre.

– Eh bien, c'est quand même bizarre.

Elle avala une dernière gorgée de café et se leva.

– Ce matin de décembre. Quand tu as été appelée à Hampstead Heath, à l'aube. Combien de temps il lui a fallu pour être sur place ?

Karen réfléchit, haussa les épaules.

– Il est arrivé très vite. Il a dit qu'il était chez des amis dans le coin.

– Paul Milescu habite à New End Square, Hampstead. Ça ne signifie peut-être rien. Ou alors, peut-être que Burcher lui-même fait parti de ses

amis en haut lieu.

OceanofPDF.com

Après avoir vu Letitia, la première pensée de Cordon fut qu'il était temps de rentrer en Cornouailles et de mettre la plus grande distance possible entre eux. Fini. Il avait promis à Kosach qu'il n'insisterait pas. Affaire classée. Sauf qu'il n'y avait jamais eu d'affaire, pas au sens officiel du terme. Et de quel droit avait-il enquêté dessus, de toute manière ?

Une femme dont la vie s'était achevée sous une rame de métro. Par accident ou non, il ne le savait toujours pas et ne le saurait sans doute jamais. Une autre qui avait disparu. Mais en fait pas vraiment, parce qu'elle avait choisi de disparaître. De se mettre dans une situation impossible. Et c'était là qu'il était arrivé, maladroit, lent, fermant les yeux quand il aurait dû les ouvrir. Pataugeant hors de sa juridiction, sans savoir où il allait. Il s'était laissé entraîner, s'était jeté tout seul dans une histoire dont il n'avait jamais bien pris la mesure. Une dispute d'ordre privé entre Letitia et son mari, s'il l'était réellement, dans laquelle il n'était guère plus qu'un pion.

Qu'avait-il fait en fin de compte ? Qu'avait-il réussi ? Si ce n'était voler au secours d'une femme qui ne voulait pas être secourue.

Pourtant, il était toujours là.

Morose, il traînait chez Jack Kiley, parlant peu ou pas du tout. Il passa quelques longs après-midi dans des bars déprimants au fin fond de Kentish Town, repu d'autoapitoiement et de mauvaise bière.

– Viens, dit Kiley, un jour en fin de journée. Je sais ce qu'il te faut.

Ils prirent le métro aérien de Gospel Oak à Leyton Midland Road et se joignirent à la foule qui se dirigeait vers les projecteurs de Brisbane Road. Leyton Orient contre Dagenham & Redbridge, un match local. Des cris et des rires bruyants. Des stands qui vendaient des hamburgers, des saucisses et des *bacon rolls* : l'odeur sucrée des oignons frits dans la brume du crépuscule. Ils s'installèrent en haut de la tribune centrale, à l'instant où on annonçait les équipes, juste avant l'entrée sur le terrain. Kiley pensa à

l'époque lointaine où lui aussi attendait dans le couloir, l'estomac noué par l'impatience, les paumes moites et glacées.

Quand ils apparurent, la foule se leva, les supporters des deux camps scandant le nom de leur club et applaudissant, tandis que les joueurs sautillaient, s'étiraient, décontractaient leurs muscles raides, rejoignaient leur poste, guettant fébrilement le coup de sifflet qui relâcherait la tension.

Au moins, Kiley était désormais capable de suivre un match sans avoir envie de frapper dans le ballon ou de se redresser pour faire une tête, sans avoir l'impression de sentir chaque tacle. À côté de lui, Cordon se laissait prendre peu à peu et poussait des oh et des ah en chœur avec le reste du stade, tandis que l'action se déplaçait rapidement sur le terrain, tirs tantôt ratés, tantôt arrêtés, et que l'arbitre se faisait copieusement huer, pour des hors-jeu signalés à tort ou des penalties refusés.

À la mi-temps, il y avait un partout. L'équipe qui recevait dominait le jeu, mais de très peu. Un quart d'heure avant la fin du match, le score était toujours identique et ce n'était pas faute d'avoir essayé de marquer.

– Ils vont y arriver, affirma Kiley. Tu vas voir.

À la quatre-vingt-septième minute, Charlie Daniels monta en attaque pour rattraper une volée, esquiva le défenseur, courut vers la ligne, la cage droit devant, et fit une passe puissante au buteur qui plongea et d'un coup de tête, envoya le ballon dans le filet, tandis que le gardien s'étalait de tout son long.

Le stade en délire.

Fin de partie.

Ils les attendaient devant l'appartement. Deux hommes dans une voiture garée le long du trottoir, entre le supermarché incendié et l'école. Le type de la SOCA qui avait cuisiné Kiley la dernière fois, en costume d'agent d'assurance escorté d'un acolyte en jean et blouson de cuir, peut-être son garde du corps, au cas où les choses tourneraient mal.

– Je parie que ce n'est pas une coïncidence, lança Kiley.

– Je crains que non.

– Et je suppose que vous préférez qu'on parle à l'intérieur ?

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Il ne verrait pas d'inconvénient à ce qu'ils passent leur chemin, songea Kiley. À ce que Cordon ne l'ait jamais entraîné dans cette histoire.

Il sentait le plus costaud observer Cordon dans l'escalier, comme s'il pensait qu'il allait tenter de s'échapper, et s'apprêtait à lui sauter dessus.

– Charlie Frost, se présenta l’homme de la SOCA, une fois dans le salon. Son compagnon resta anonyme.

Il y avait juste assez de sièges pour tout le monde. L’hospitalité de Kiley commençait et s’arrêtait là.

– Lorsque nous avons parlé des raisons pour lesquelles vous vous intéressiez à Anton Kosach, vous m’avez menti, déclara Frost en s’adressant à Kiley.

– Mentir, c’est un grand mot.

– Un nom qui était apparu dans une affaire, mais de manière anecdotique, ce n’est pas ce que vous avez dit ? Rien de plus.

– La situation a changé.

– Il semblerait.

Frost se pencha pour prendre quelque chose dans sa mallette. Peut-être allait-il essayer de leur vendre une assurance après tout, songea Kiley. En fait, il en sortit un iPad, l’alluma et il ouvrit un fichier.

– Voilà. Regardez ça.

La première photo montrait Taras Kosach qui pénétrait dans le restaurant ukrainien de Caledonian Road, puis on voyait Kiley et Cordon arriver et repartir, le second en levant la tête vers un appareil dont il ignorait l’existence.

Ensuite, Taras avec un autre homme, plus tard dans la même journée – on pouvait lire la date et l’heure en bas de l’écran –, tous les deux fumant devant la porte. Taras et son frère Anton.

Puis un extrait de vidéo : un chemin désert, abrité du soleil. Plusieurs secondes sans rien, jusqu’à l’apparition d’une automobile sombre qui roule vers la caméra, la dépasse, un visage dans l’ombre à la fenêtre arrière.

Arrêt sur image.

Zoom.

Cordon qui regarde dehors.

– Vous reconnaissez l’endroit ? L’occasion ? demanda Frost.

Cordon hocha la tête sans rien dire.

Une série de clichés, pris en succession rapide à l’aide d’un téléobjectif. Cordon se dirige vers la maison, les gorilles de Kosach en col roulé noir l’attendent, le fouillent. La porte d’entrée s’ouvre. Anton Kosach, le bleu ciel de sa chemise surexposé, presque blanc. Et plus rien.

– Nous n’avons pas pu nous approcher autant que nous l’aurions souhaité. On ne pouvait pas prendre le risque d’alerter la cible, voire de

provoquer sa fuite. Mais c'est bien vous, monsieur Cordon, qui rendez visite à M. Kosach ? Je ne me trompe pas ?

– Bien sûr que c'est moi.

– Et quel était le but de cette visite, si je puis me permettre ?

Pas de réponse.

– Je pose la question, car, à ma connaissance, la juridiction de la police du Devon et de la Cornouailles ne s'étend pas aussi loin ?

Son arrogance commençait à irriter Kiley.

Rien dans l'expression de Cordon ne trahissait ce qu'il pensait.

– Monsieur Cordon ?

– Je rendais visite à un de mes amis, déclara-t-il enfin d'une voix blanche.

– Anton Kosach est de vos amis ? C'est ce que vous êtes en train de nous dire ? Anton...

Il leur raconta. Avec la précision monotone d'un rapport que l'on fait à un supérieur, ce qui, d'une certaine manière, était le cas. Letitia. Sa mère. Danya. La rupture apparente de Letitia avec Kosach et ses efforts pour la récupérer. Il ne mentionna pas ce qu'elle faisait quand Kosach était son employeur – le bordel, le centre d'hébergement – ni les choses qu'il n'avait pu que deviner.

Frost écouta avec intérêt, sans presque jamais quitter des yeux le visage de Cordon. Son compagnon semblait plus distrait, blasé même, comme si rien de tout cela n'avait d'importance et qu'il attendait que ce soit fini.

Kiley se leva, s'étira et proposa du thé ou du café, malgré l'heure tardive.

– L'enquête sur Kosach touche au but, déclara enfin Frost. Rien d'étonnant à ce que nous nous intéressions à toutes les nouvelles personnes qu'il rencontre. Ainsi que vous avez pu le constater, ajouta-t-il en désignant l'iPad. Et nous étions un peu intrigués par ce qu'il pouvait y avoir entre vous. Mais après les vérifications d'usage...

Il sourit, puis reprit :

– Pas de dépense extravagante, pas de gros versement inexplicable sur vos comptes respectifs...

Cordon cligna des yeux, Kiley se hérissa, mais se tut.

– ... Et votre récit recoupe plus ou moins ce que nous savions déjà. Je dirai même qu'il ajoute une touche de grâce ici et là, et je vous en remercie, monsieur Cordon. Mais je dois vous demander de ne plus vous approcher d'Anton Kosach et de ne plus essayer d'entrer en contact avec lui.

Il s'était levé, son gorille à ses côtés.

– On ne veut pas de vague, rien qui puisse l'alerter. Vous savez ce que c'est.

Devant la porte, il se retourna.

– Et le match de ce soir, qui a gagné ?

– Leyton Orient, répondit Kiley. D'un seul but.

Frost hocha la tête.

– En ce qui me concerne, je préfère Tottenham.

Je l'aurais parié, pensa Kiley.

De la fenêtre, il les regarda grimper dans leur voiture et disparaître.

– Je m'excuse de t'avoir embarqué là-dedans, Jack, dit Cordon.

Un peu tard, songea l'autre. Il alla chercher deux bières au frigo.

– Laisser tomber, ne plus t'en mêler... tu t'en sens capable ?

Cordon fit sauter l'opercule de la boîte.

– J'ai pas vraiment le choix, je crois.

Il revit Letitia, qui serrait son fils dans l'escalier, aucune trace d'émotion sur le visage, ne révélant rien.

On délivra les mandats d'arrêt. Michael John Carter et Leslie Arthurs, pour les meurtres de Valentyn Horak et de deux individus non identifiés à ce jour. Carter était également accusé de violences aggravées avec préméditation et d'association de malfaiteurs en vue de vendre de la cocaïne et du cannabis. Kevin Martin, Douglas Freeman et Jason Richards pour association de malfaiteurs en vue de commettre les délits suivants : violences aggravées et meurtre avec préméditation. Gordon Dooley pour importation et distribution de cocaïne et de cannabis et pour violences aggravées et préméditées. Anton Kosach pour blanchiment d'argent et association de malfaiteurs en vue de commettre les délits suivants : traite d'êtres humains aux fins de travail forcé et d'exploitation sexuelle.

Le Département des homicides et crimes majeurs et la SOCA participaient à l'opération, ainsi que le SO19 – le groupe d'intervention de la Metropolitan –, et des renforts d'autres unités armées. En tout, près de quatre cents personnes.

Une heure avant le lever du soleil.

Toutes les arrestations synchronisées.

Deux hélicoptères se tenaient prêts à décoller. Ils devaient faire partie du raid initial, mais après réflexion on avait décidé de ne les utiliser qu'en cas de nécessité, pour préserver l'effet de surprise.

Lors du briefing, dans une école primaire de la rive sud de la Tamise, Burcher avait insisté sur la coordination, leur demandant de limiter les échanges téléphoniques et les contacts radio au minimum et d'éviter tout ce qui pourrait donner l'alerte.

– Si je vois l'ombre d'un journaliste du *Sun* ou de *Sky News* avant que l'opération soit bouclée, je retrouverai l'origine de la fuite et je pendrai le responsable par les couilles au milieu de Westminster Bridge. Est-ce que c'est bien clair pour tout le monde ?

C'était on ne peut plus clair.

Warren récapitula les détails une dernière fois : heures et lieux. Six adresses dans le sud de Londres, toutes à quelques rues les unes des autres, ce qui posait des difficultés potentielles en raison du nombre de policiers nécessairement présents dans une zone relativement restreinte. D'après leurs informations, tous les individus visés étaient chez eux. Grâce à Google Earth, ils avaient pu étudier leurs domiciles en couleur : chaque ruelle, porte secondaire, lucarne, la moindre fissure dans la maçonnerie.

Charlie Frost prononça quelques mots au sujet des objectifs de la SOCA et expliqua pourquoi il voulait Kosach en priorité et tout de suite après Gordon Dooley. Karen se tenait un peu à l'écart. On ne lui avait pas demandé de s'adresser aux troupes, mais peu lui importait, tant que sa place parmi les dirigeants de l'opération était manifeste et indiscutable et que son équipe jouait un rôle crucial.

– Tu restes au chaud sur ce coup-là ? lui lança Ramsden en souriant à la fin de la réunion, alors que tout le monde se dispersait.

– Je suis chef. Je laisse les actes de bravoure aux autres. J'attends et je recueille les louanges.

Les yeux de Ramsden brillaient. Il exsudait l'impatience et la testostérone. Prêt à foncer et décidé à ne pas rentrer avant le lever du jour. Il était fait pour ça, semblait-il.

Karen examina la salle presque vide. Dans une heure, deux au plus, ils sauraient s'ils pouvaient se réjouir.

On tira Leslie Arthurs de son lit, alors qu'il dormait comme un bébé.

Dougie Freeman, alerté par le bruit au rez-de-chaussée, grimpa au grenier, d'où il s'échappa par un étroit vasistas. Il se retrouva dehors, les bijoux de famille à l'air, sous les applaudissements des policiers postés sur les toits voisins.

Kevin Martin, dont les réflexes étaient considérablement amoindris par sa consommation de vin et d'alcool de la nuit précédente, sans parler d'un coït vigoureux avec la femme de son demi-frère, eut à peine le temps de poser les pieds par terre que deux paires de mains le saisissaient et il se retrouva au sol, la joue écrasée sur le tapis. Fay Martin s'adossa à la tête de lit, une cigarette entre les lèvres, l'air aussi contrariée que si elle s'était cassé un ongle.

Jason Richards sortait des toilettes, réveillé comme d'habitude par une envie pressante, quand les premiers véhicules de police arrivèrent. Un taxi pour la voisine d'en face qui commençait tôt à l'hôpital, pensa-t-il d'abord. Mais lorsqu'il jeta un coup d'œil entre les lamelles du store, il comprit qu'il se tramait quelque chose.

Pantalon, chemise, veste, chaussures. Walther PPK pris sur l'étagère de l'armoire.

– Tiens, fit-il, lançant son portable au serveur italien dérouté avec qui il avait passé la nuit. Gordon Dooley, le numéro est dedans. Dooley. Appelle-le et dis-lui de se tirer.

Et il disparut.

Il emprunta la porte qui menait au garage adjacent à la cuisine et se glissa dans le jardin à l'arrière. Un pied sur la poubelle et il enjambait le mur. Il traversa en courant les deux jardins suivants, seulement séparés par un mince treillage qu'il défonça, sauta par-dessus un muret de brique et dépassa une remise et une serre, avant de s'engouffrer dans un boyau entre deux maisons pour déboucher dans la rue voisine.

Déserte.

Des voitures garées les unes derrière les autres de chaque côté.

Il y avait une aire de jeux au bout et, au-delà, une tour d'habitation qui était un véritable labyrinthe d'escaliers et de couloirs, une bonne partie des lieux squattés ou vides.

Il courait, plié en deux, longeant une rangée de véhicules, lorsqu'un policier apparut, à trois voitures devant lui, bras écartés pour lui bloquer la voie.

Pas le temps de changer de direction. Richards décida de lui foncer dessus et le frappa à la poitrine, le poing tendu devant lui. Le flic, un jeune Asiatique, l'attrapa par un pan de son blouson et, emportés par leur élan, ils se retrouvèrent tous les deux sur le trottoir. Ils se relevèrent en s'accrochant à la grille d'un jardin, bordée d'une haie. Le policier avait passé le bras autour du cou du fugitif et il serrait. Ce dernier réussit malgré tout à sortir son Walther. Il le frappa au visage une première fois, puis une deuxième, avec assez de violence pour déchirer la peau au-dessous de l'œil. Le flic relâcha un peu son étreinte. Un troisième coup sur le crâne derrière l'oreille et ses jambes cédaient sous lui, ses doigts s'agrippant au col de Richards et l'entraînant dans sa chute. Les deux hommes se retrouvèrent à genoux. Tout cela se déroula très vite, en quelques secondes. Déjà on entendait le bruit

des renforts qui arrivaient – « Lâche-moi, connard ! » – mais comme il serrait toujours, l'autre appuya le canon contre l'épaule du policier et tira.

Le choc dans les yeux du flic.

Richards se releva et s'enfuit.

Devant lui, une voiture de police tourna, percutant deux véhicules garés, et s'arrêta en travers de la chaussée. Avant même que les roues ne s'immobilisent, les portières s'ouvrirent sur deux hommes armés et casqués, en tenue de protection.

Le premier se plaça en position de tir au bord du trottoir et lança un avertissement.

Richards se précipita sur lui, pistolet en avant.

L'autre répéta son avertissement, puis l'abattit d'une seule balle à la poitrine, qui sembla – était-ce une illusion ? – le soulever, les jambes pédalant dans le vide. Puis il retomba, moribond ou déjà mort, le sang s'écoulant lentement du corps, serpentant le long des fissures entre les pavés jusqu'au caniveau.

À sa grande déception, Mike Ramsden procéda à une arrestation beaucoup moins spectaculaire. Après avoir fait des pieds et des mains pour être celui qui coffrerait Mad Max Carter, il trouva ce dernier en short et en débardeur, assis en tailleur sur le tapis de son sous-sol aménagé en salle de sport, souriant et en sueur, après la première demi-heure de sa séance matinale quotidienne.

– C'était pas la peine de défoncer la porte comme un putain de train, bordel ! Vous auriez pu sonner comme tout le monde.

Il se leva et jeta sur Ramsden la serviette qu'il avait autour du cou.

– Tenez ! Vous devriez en profiter pour faire un peu d'exercice. Non, mais regardez-vous, ça vous ferait pas de mal !

Il en riait encore, tandis qu'on lui tirait brutalement les bras derrière le dos et que les menottes se refermaient autour de ses poignets.

Alerté par l'appel téléphonique, Gordon Dooley parvint à s'enfuir en voiture quelques minutes avant l'arrivée de la police et évita un barrage en traversant deux jardins propres, projetant en l'air buissons et rosiers sur son passage, comme un jardinier pris de folie, semant les deux véhicules qui le poursuivaient. L'un des hélicoptères le repéra quinze minutes plus tard, sa

Porsche Cayenne aisément reconnaissable filant vers l'est sur la M26, à plus de cent soixante kilomètres heure.

Ils eurent juste le temps de fermer l'autoroute au niveau de la sortie 4 afin de l'obliger à se diriger vers le sud, sur l'A228, en direction de Leybourne et West Malling, où cette fois l'attendaient un barrage plus important et l'hélicoptère qui survolait la zone à basse altitude.

Dooley, qui n'était pas suicidaire, ralentit, s'arrêta et descendit sans geste brusque de la voiture, mains levées, pour avancer vers une rangée de policiers armés. Obéissant aux ordres, il s'allongea face contre terre au milieu de la chaussée, bras et jambes écartés.

Un coup de filet presque parfait.

Presque.

Lorsque les hommes de la SOCA, assistés du SO19 et d'une escouade de la police du Surrey pénétrèrent dans la résidence d'Anton Kosach, l'oiseau, selon l'expression consacrée, s'était envolé.

Charlie Frost et son équipe ne trouvèrent dans la vaste demeure que sa femme et son fils, ce dernier encore couché, entouré de peluches et de posters de super-héros de bandes dessinées. Letitia les accueillit en peignoir blanc, assise au comptoir de la cuisine, devant une tasse de thé au citron et au gingembre.

Lorsqu'on lui demanda où était son mari, elle haussa les épaules.

– Vous faites chier, qu'est-ce que j'en sais, moi ? Il est peut-être allé acheter du lait.

Frost, l'homme le plus civilisé du monde, dut faire un effort prodigieux pour ne pas la gifler.

L'opération fut saluée comme un succès. C'est ainsi qu'on la présenta à la presse et aux médias en général.

Cinq arrestations ont eu lieu ce matin à l'aube, à Londres et dans le Sud-Est.

Des chefs d'accusation allant du trafic de drogue au meurtre.

Grâce à une série de raids soigneusement coordonnés, la police a démantelé un vaste réseau de trafic de stupéfiants et de blanchiment d'argent, avec des profits illégaux estimés à cent millions de livres.

Cent millions, ça en jetait.

Le genre de chiffres que les gens retenaient.

Burcher, le visage public de la police pour l'occasion, parla devant les caméras de renseignements accumulés avec minutie, d'organisation méticuleuse, d'actes de courage individuels.

« Cette opération a mis en évidence les liens entre la drogue et la violence qui sous-tendent le trafic de stupéfiants dans ce pays. »

La drogue et la violence. Des rappels de ce qui s'était produit à Camden et à Stansted. Des photographies, des vidéos. Certaines images peuvent heurter la sensibilité des personnes non averties.

« Le malheureux incident qui a coûté la vie à l'un des malfaiteurs armés, lequel avait au préalable tiré sur un policier et cherchait à s'échapper, a bien sûr été transmis à l'inspection de la police. Le policier blessé devrait par bonheur se rétablir complètement. »

Karen quitta tôt les libations officielles et retrouva Ramsden qui fumait une cigarette sur le parking, appuyé contre un Toyota Land Cruiser équipé d'un siège enfant à l'arrière.

– Pas la tienne, je présume ?

- C’est une blague ? Tu as une idée de ce que ça coûte un engin pareil ?
- Cinquante mille livres ?
- Et des poussières...

Un sourire passa sur le visage de Karen.

- Quoi ?
- Rien.

Elle venait de penser au catéchisme, quand elle avait sept ou huit ans : tu ne convoiteras pas les biens d’autrui.

- Alors, les festivités sont terminées ?
- Elles ne font que commencer.
- Ça ne te dit rien ?
- Non. Et toi ?

Ramsden fit la grimace.

– L’occase de picoler, de se taper la femme d’un collègue. Un coup vite fait contre le mur. Qui voudrait faire un truc pareil ?

Pas moi, songea Karen.

- Tu vieillis, Mike.
- J’espère bien. Plus que cinq ans avant la quille. Je trépigne d’impatience.
- Ça m’étonnerait. Je suis sûre qu’il faudra te jeter dehors à coups de pied aux fesses.
- Que tu crois.

Il alluma une nouvelle cigarette avec celle qu’il terminait et tendit le paquet à Karen. Elle secoua la tête. Il avait une flasque argentée dans sa poche intérieure. Du brandy. Ils burent à tour de rôle, ignorant les éclats de musique qui s’échappaient du bâtiment principal. Autrefois, les flics de la trempe de Ramsden tiraient leurs trente ans, puis reprenaient un magasin de presse ou un pub, un peu comme les footballeurs. À présent, ils devenaient agents de sécurité, paraient dans un centre commercial sous les insultes des gosses à qui ils demandaient de ne pas faire de skateboard dans les allées et essayaient de repérer les voleurs à l’étalage professionnels qui piquaient pour plusieurs milliers de livres par jour. Ou alors, ils montaient la garde devant une enclave résidentielle protégée, arborant une casquette et un ersatz d’uniforme.

Pauvre Mike !

Elle le regarda attentivement tandis qu’il lui passait la flasque une dernière fois. Les rides qui creusaient son visage et les cernes sous ses yeux

étaient bien réels.

– J’y vais, annonça-t-elle soudain. Il faut que quelqu’un ait la tête claire demain matin.

– Je te dépose ?

– Pas la peine, merci.

Pas la peine, en temps normal. Mais ce soir, Karen était rincée. Elle voulait se coucher aussi vite que possible.

Pas de bol, son portable sonnait. Un numéro qui ne lui disait rien.

Charlie Frost.

– Je peux vous parler ? Quelques minutes, c’est tout.

À la soirée, il avait un air de chien battu, en dépit de son époustouflante cravate Jackson Pollock. Averti à temps, Anton Kosach avait quitté le pays à bord d’un avion qui avait décollé d’un aérodrome privé, près de la côte du Sussex. On supposait qu’il avait rejoint ses frères jumeaux, Parlo et Symon, à Sofia. Ou un autre de ses frères, Bogdah, en Ukraine. Taras, le seul resté en Angleterre, avait accepté de parler, comme sa femme, et tous deux seraient sans doute relaxés.

Néanmoins, la SOCA avait trouvé assez de preuves dans la maison – entre les ordinateurs, les disques durs externes, les relevés de comptes, les carnets d’adresses et les agendas – pour qu’Anton passe les trente prochaines années derrière les barreaux s’il remettait les pieds ici ou s’il essayait de s’installer dans un pays avec lequel l’Angleterre avait des accords d’extradition. L’un dans l’autre, Kosach blanchissait un million de livres par jour, selon les calculs de Frost.

Une légère odeur de cire et des relents de pin flottaient à l’intérieur de la voiture de Charlie Frost. On n’avait pas ôté la protection en plastique qui couvrait la banquette arrière. Pas de paquet de chips vide, pas un mouchoir en papier qui traînait.

– Vous vous souvenez que j’avais évoqué un lien possible entre Kosach et Paul Milescu ? dit-il.

Karen acquiesça.

– Je n’en mettrais pas ma main au feu et je ne voudrais pas que ça sorte de cette voiture, mais nous en avons peut-être trouvé un. De grosses sommes qui seraient sorties du pays par le biais de l’une des sociétés de Milescu, d’abord au Luxembourg, puis aux Émirats Arabes Unis et à Singapour. De là, on n’est sûrs de rien. Je ne serais cependant pas surpris

d'apprendre que cet argent se trouve dans un paradis fiscal, sur un compte dont le numéro est tatoué dans le cerveau d'Anton Kosach.

Il offrit à Karen un sourire pincé.

– Mais j'ai un problème. On a porté à ma connaissance l'existence d'une éventuelle relation entre Paul Milescu et le commissaire divisionnaire Burcher. C'est délicat, car nous n'avons aucune preuve, mais, dans ce cas, on serait en droit de se demander si des informations concernant la dernière opération ont pu être transmises à Milescu et seraient ainsi arrivées aux oreilles de Kosach assez vite pour qu'il fuie le pays. Et si ces informations ont été rétribuées d'une manière ou d'une autre.

Merde, pensa Karen, qui se demandait ce qu'on attendait d'elle et ce qu'elle était censée dire.

– J'ai cru comprendre que le commissaire divisionnaire a essayé d'intervenir dans une enquête que vous meniez sur le fils de Milescu. Est-ce que je me trompe ?

Karen resta un instant sans voix.

– C'est Alex Williams qui vous en a parlé ?

– Tout ce que je vous demande, c'est de me dire si c'est vrai ou non.

– Que Burcher est intervenu ?

– Oui.

– Ce n'est pas le mot que j'emploierais.

– Que s'est-il passé, alors ?

– Il a demandé à être informé si nous trouvions quoi que ce soit de sérieux concernant Ion Milescu.

– Et l'avez-vous informé ?

Karen secoua la tête.

– Il n'y avait rien. Rien d'important. Rien à dire.

– Mais vous avez déduit de cette conversation officieuse... car elle était officieuse ?

Karen hocha la tête

– Vous avez déduit de cette conversation officieuse que le commissaire divisionnaire Burcher et Paul Milescu étaient proches ? Peut-être amis ?

– Pas nécessairement, non.

– C'était quand même une requête pour le moins surprenante ?

– Je suppose que oui.

– Oui ?

– D'accord, oui.

Karen inspira profondément, se demandant comment elle en était arrivée là. Voilà qu'elle donnait l'impression de défendre Burcher, à présent !

– Dois-je comprendre que le commissaire divisionnaire fait l'objet d'une enquête ?

Frost sourit. Deux fois en l'espace de quelques minutes. Un record.

– Il est fort possible que l'on pose d'autres questions. Officieusement j'imagine, au début. Que l'on vérifie des comptes en banque, sa situation financière, quelque chose dans ce goût-là. Ensuite, si nécessaire, il y aura une procédure plus officielle pour accéder à des informations confidentielles. Mais ce ne sont que des conjectures.

Karen savait pertinemment ce que cela signifiait. Si elle répétait quoi que ce soit à Burcher – pour l'avertir, mais pourquoi ferait-elle une chose pareille ? –, si elle en parlait à qui que ce soit, ses supérieurs finiraient par l'apprendre. Elle serait rappelée à l'ordre. Au pire, elle serait accusée de complicité. Au mieux, on en conclurait qu'elle n'était pas digne de confiance. Et elle pourrait dire adieu à son avancement.

– C'est tout ? demanda Karen.

– Oui. Pour l'instant. Et merci de votre coopération, inspecteur divisionnaire.

Good Bait. Dexter Gordon au saxophone, plongeant et pataugeant comme un homme qui marche dans la boue, tandis que le piano à l'arrière-plan semblait plus habitué à accompagner le chant matinal à l'école.

Cordon buvait son café et cirait ses chaussures.

Il avait passé deux jours de plus à Londres, puis il s'était résolu à rentrer en Cornouailles avant que sa présence lugubre ne lasse pour de bon Jack Kiley. Il retrouva son logis, avec la vue sur la baie. Il reprit son poste, son travail, la petite équipe de police de proximité qui l'accueillit comme s'il ne s'était absenté que quelques jours.

– T'as passé de bonnes vacances ?

– Tu étais en safari ? Parti à la découverte du monde ?

Pour le coup, Cordon avait découvert le monde. Une petite partie, en tout cas. L'impression d'avoir ôté ses œillères.

Après une semaine passée principalement à revoir des affaires et à rattraper ce qu'il avait raté, il fut convoqué à Penzance, puis à Truro, au bureau du chef de la police de la Cornouailles et des îles Scilly. Boutons rutilants, galons dorés. Le chef, pas Cordon.

– Alors, on se prend pour un cow-boy tout d'un coup, à ce que j'ai entendu ?

Cordon ne répondit pas, les yeux fixés sur les distinctions encadrées derrière le bureau.

– J'ai reçu une lettre d'un dénommé Frost de la SOCA. En résumé, il semblerait que vous ayez mis vos gros sabots là où il ne fallait pas. Que vous ayez voulu jouer dans la cour des grands, vous mesurer à des caïds du crime organisé. Il suggère qu'on vous serre la bride, qu'on vous ait à l'œil.

– Oui, chef.

Qu'était-il censé dire d'autre ?

– Qu'est-ce qui vous a pris ? La crise de la cinquantaine ? La plupart des gens s'achètent une voiture tape-à-l'œil trop chère pour eux, ils ont une liaison, s'offrent une petite folie. Une femme ? C'est ça ? Une histoire de femme ?

Il acquiesça, résigné.

– Bon sang, Cordon, je vous ai toujours vu comme quelqu'un sur qui on pouvait compter en cas de coup dur. Un peu trop à cheval sur le règlement, mais les pieds sur terre. Quelqu'un qui connaissait ses limites.

– Oui, chef.

– Vous vous rendez compte que je pourrais avoir votre peau avec un truc pareil. Puni, suspendu et probablement poussé vers la sortie sans même un mot d'adieu.

– Oui, chef.

– Est-ce que vous pensez que j'ai une bonne raison de ne pas le faire ?

– Non, chef. Pas vraiment.

– Vous êtes un idiot.

– Oui, chef.

Il jeta encore un coup d'œil à la lettre de Frost.

– Vous êtes dans la police depuis combien d'années maintenant ?

– Vingt-cinq ans.

– À cinq ans de la retraite.

– Oui, chef.

– Vous voulez foutre tout ça en l'air ?

– Non, chef.

– Bien. C'est fini, les bêtises ? Vous êtes redescendu sur terre ?

– Oui, chef.

– Encore un écart, un geste malheureux et je vous pends à la vergue, compris ?

Compris.

Cela dura encore dix minutes, quelques banalités, un dernier, dernier avertissement, et Cordon se retrouva dans la rue. Tregolls Road. Il avait le temps de faire un détour par Lemon Quay avant de rentrer et de jeter un coup d'œil à la section jazz de HMV.

Une femme ? C'est ça ? Une histoire de femme ?

Le chef n'avait pas eu besoin de préciser qu'il s'était conduit comme le dernier des imbéciles.

Trois jours plus tard, il reçut une carte postale de son fils. D'Australie. Une photo d'un animal. Un koala ? Il aurait pu au moins lui envoyer un endroit célèbre, une vue d'Harbour Bridge. Était-ce trop demander ?

Papa, juste un petit mot. On est tous là maintenant. Ce n'était pas évident, mais ça en valait la peine. Tu devrais venir me rendre visite à l'occasion. Avant qu'il ne soit trop tard. Bises, Simon.

Trop tard ? Trop tard pour qui ? Pour quoi ?

Et tous ? Qui tous ? Là ? Où là ? La vie de Simon demeurait un mystère qu'il ne semblait pas souhaiter que son père résolve.

Cordon examina le cachet de la poste, en partie effacé par la pluie. Melbourne ? Il ignorait qu'il devait déménager. Un nouvel emploi ? Et comment était-il censé savoir ? Il le lui avait écrit sur une autre carte, peut-être ? Un courrier qu'il n'avait jamais reçu ?

Il posa la carte contre un des haut-parleurs.

Il essaya de s'imaginer coincé dans un avion pour l'autre bout du monde, sans succès.

En attendant, il avait du boulot. Un appareil photo volé à un touriste japonais à Land's End. Un homme de trente-huit ans, dont la libération conditionnelle avait été révoquée, aperçu près de St Just. Des casiers à homards dérobés à Portheras Cove.

Ce soir-là, il écoutait distraitement un résumé des nouvelles du jour. Une opération policière à Londres et dans le Sud-Est menée par la SOCA, conjointement avec le Département des crimes majeurs et d'autres unités de la police londonienne. Il tourna l'écran de la télévision et mit Channel 4. Des images d'archives où l'on voyait des policiers équipés de pied en cap, des voitures dont les lumières clignotaient et des fourgons qui fonçaient sur la route. Changement de scène soudain.

– Et voici l'aérodrome privé proche de la Manche, d'où cet homme, Anton Kosach, soupçonné de blanchiment d'argent à très grande échelle, se serait envolé avant de disparaître.

C'était bien Kosach à l'écran, impossible de se tromper.

Son premier instinct fut d'appeler Letitia.

Pourquoi ? Pour lui dire quoi ?

En plus, il n'avait qu'un numéro, son ancien portable. Non attribué quand il l'avait essayé.

Kosach était parti, et après ? Il s'était enfui, abandonnant sans doute Letitia et Danny. Rien à ce sujet aux informations. Après s'être répété pendant quinze minutes que cela ne servirait à rien, il téléphona à Kiley.

– Jack, je suppose que tu n'as pas regardé les infos ?

Kiley l'attendait à la gare de Paddington.

– Je croyais ne jamais revoir ta tronche.

Cordon haussa les épaules.

– Sans parler des quelques bons contacts qui me restaient : je vais me brouiller avec tout le monde à force de fouiner pour répondre à tes questions.

– C'est bon, Jack. Je suis confus. D'accord ?

Il secoua la tête.

– Alors, reprit Cordon. Qu'est-ce qu'on sait ?

– Tout ce que je peux affirmer, c'est qu'on l'a emmenée pour l'interroger. On l'a gardée une nuit. On lui a demandé ce qu'elle savait sur Kosach. Où il pourrait être, des noms, des numéros de téléphone, tout ce qui pourrait permettre de retrouver sa trace. Rien. Mêmes questions au sujet de ses affaires, de l'origine de sa fortune. Elle n'en avait aucune idée. Dépenser l'argent de son bonhomme, c'était tout ce qui l'intéressait. Ça et élever son fils.

– Elle n'a pas été arrêtée ?

– Pas encore. Elle a offert de collaborer.

– Mon œil, ouais.

– Je ne te le fais pas dire.

De là où ils se tenaient, ils dominaient le hall de la gare, où circulait une foule qui semblait errer sans but.

– Tu vas aller la voir ?

– Tu penses que je devrais ?

– Tu ne vas pas me faire croire que tu es venu jusqu'ici simplement pour me parler.

Le train partait de Waterloo. Le trajet en taxi jusqu'à la maison de Kosach lui coûta les yeux de la tête.

– Il y avait du grabuge ici, l'autre jour. On aurait dit que c'était la Troisième Guerre mondiale, commenta le chauffeur.

Danny traversa la pelouse en courant pour l'accueillir et, cette fois, il n'y avait personne pour le rappeler à l'ordre.

Cordon ébouriffa ses cheveux, le souleva et le fit tourner, puis le reposa délicatement lorsqu'il se mit à hurler d'enthousiasme.

– Eh bien, dit Letitia de la porte, la cavalerie arrive encore après la bataille.

Il la suivit à l'intérieur. À côté de lui, Danny babillait sans interruption, encore tout excité par la descente de police qui constituait un événement majeur dans sa jeune vie.

Ils s'assirent, un peu gênés, face à face, tandis que Danny continuait de parler, tirant sur le bras de Cordon jusqu'à ce que sa mère lui dise d'aller jouer deux minutes, de les laisser un peu tranquilles.

– Alors, que nous vaut l'honneur ?

Il hésita, cherchant ses mots.

– J'étais inquiet pour vous deux.

Il devait faire peine à entendre. Il faisait peine tout court.

– Inutile. Regarde...

Elle désigna d'un geste ample la pièce immense, le mobilier luxueux.

– J'ai pas à me plaindre.

– Mais tu ne peux pas rester ici.

– Pourquoi ?

– Je n'en sais rien. Je pensais seulement...

– Tu pensais quoi ?

– Maintenant qu'il n'est plus là, vous pourriez partir, Danny et toi. Rien ne t'en empêche. Tu pourrais aller n'importe où.

Elle éclata de rire.

– N'importe où ? En Cornouailles avec toi pour refaire ma vie ? C'est à ça que tu pensais ?

– Pourquoi pas. Si tu en as envie.

– Retrouver la ville que j'ai passé la moitié de ma vie à fuir ?

– Très bien. De toute manière, c'est toi qui l'as dit, pas moi.

– Mais c'est ce que tu pensais.

– Pas vraiment.

– À d'autres !

Elle alluma une cigarette, la tête renversée en arrière, laissant la fumée s'échapper par les coins de sa bouche.

Cordon regrettait déjà d'être venu.

– Qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?

– Comme je le disais, rester ici aussi longtemps que possible.

– Tu peux te le permettre ?

Elle avança sur son siège.

– Quand les flics sont venus ici, ils ont fouillé partout, embarqué un max de trucs, tout ce qui pouvait concerner les affaires d'Anton, mais ils ont raté une ou deux bricoles. Une baraque de cette taille, il faudrait la démonter brique par brique pour tout trouver. Un fourre-tout en cuir, ajouta-t-elle avec un grand sourire. Du chouette cuir, en plus. Derrière un panneau, dans l'une des salles de bains. Celle dont Danny se sert en général. Le sac bourré de billets de cinq cents euros. Après vingt mille, j'ai arrêté de compter. Quand il n'y en aura plus, je trouverai autre chose.

Elle l'observait entre ses yeux mi-clos.

– Tu me connais, Cordon. Je suis une fille débrouillarde. C'est le mot, non ? Mais peut-être pas celui auquel tu pensais.

Elle s'était levée.

– Le taxi qui t'a amené, je suppose que tu lui as pas demandé de t'attendre ?

Il secoua la tête.

– Tant pis. Je vais t'en appeler un autre. Il y a des trains toutes les demi-heures.

Elle le saisit par le bras.

– Merde, fais pas cette tête, Cordon. Tout est bien qui finit bien. Pour l'instant, en tout cas. J'emmerde l'avenir. Il faut vivre dans l'instant.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue.

– Tu as un cœur d'artichaut, c'est ça ton problème. Ça l'a toujours été.

Comme s'il avait besoin qu'on lui mette les points sur les i.

– Va donc voir Danny avant de partir. Dis-lui qu'il pourra venir te rendre visite en Cornouailles. Il sera ravi. Je pourrai le mettre au train.

La question ne cessait de tourmenter Karen, toujours présente dans un coin de son esprit. Les rares fois où elle croisa Burcher au cours des semaines suivantes, il lui parut égal à lui-même. Rien n'indiquait qu'il subissait de stress particulier, qu'il craignait de faire l'objet d'une enquête. Quand elle vit Alex Williams – une brève conversation alors qu'elles sortaient de réunions différentes – elle faillit lui dire que ça ne se faisait pas de répéter des propos tenus en confidence, mais ce n'était pas le moment. Si le bruit courait que le commissaire divisionnaire était soupçonné de corruption, elle n'en entendit pas parler. Seulement ce bourdonnement insistant dans sa tête. Qu'elle ignorait du mieux qu'elle pouvait pour continuer à faire son travail.

Elle participa à plusieurs interrogatoires, assista à d'autres. Il apparut très vite que les hommes de Dooley liés à l'affaire de Stansted avaient décidé de s'accuser mutuellement et de se renvoyer la responsabilité des meurtres. Une stratégie, qui, selon la formulation de Mike Ramsden, revenait à « tout faire pour être condamné à perpète, avec moins de chances d'obtenir une libération conditionnelle que moi de toucher le tiercé dans l'ordre ».

En ce qui concernait Hector Prince, on avançait lentement mais sûrement. Trident avait déjà interpellé quatre jeunes gens que la police continuait d'interroger, le tribunal ayant accepté de prolonger leur détention.

Seul le meurtre qui d'une certaine manière avait tout déclenché restait un mystère. Petru Andronic, dont les yeux morts la regardaient sous la glace. Terry Martin, leur premier – leur unique – suspect, épargné par les récentes arrestations, ses alibis toujours solides.

– Hé, copine, ça fait combien de temps que tu n'as pas pris de repos ? lui demanda Carla un soir tard, devant une vodka-tonic. De vraies vacances ?

Elles se rendirent à Fuerteventura : cinq nuits dans un hôtel quatre étoiles à côté de Jandia, à six cents mètres de la plage. Certains jours, elles n'allaient même pas jusque-là. L'établissement possédait trois piscines, un sauna, un jacuzzi et un spa. Karen se relaxa, se laissa dorloter et lut des mauvais romans, s'efforçant de faire taire le bourdonnement dans sa tête.

Le dernier soir, Carla la convainquit de la rejoindre sur scène à la fin du karaoké. *Respect, Single Ladies, Sisters Are Doin' It For Themselves.*

Et comme la salle en redemandait : *It's Raining Men.*

Même si, à vrai dire, les hommes ne pleuvaient pas, loin de là.

Elles dormirent seules. Le lendemain, elles prirent l'avion pour Gatwick, avec le sentiment d'être, sinon purifiées, du moins rafraîchies. Et le soleil brillait. Lorsqu'elles survolèrent le sud de l'Angleterre, le temps était clair et dégagé, les vents faibles, huit kilomètres heure, venant du sud-ouest. Elles rirent et plaisantèrent à bord du Gatwick Express, s'écrièrent qu'elles devaient remettre ça très vite. À l'automne. Une escapade avant les grands froids de l'hiver. La neige et la glace.

À Victoria, Carla étreignit Karen et elles repartirent chacune de leur côté. Karen vit les gros titres de la presse dans le métro.

Une maison brûle dans le nord de Londres. On soupçonne un acte criminel. Sept morts.

Elle prit un journal et parcourut la page.

Une maison de Wood Green... sept victimes, cinq blessés grièvement brûlés... jambe cassée en sautant de la fenêtre du premier étage... les pompiers dépassés par l'intensité des flammes... rumeurs non confirmées que trois des personnes décédées ont récemment été entendues en lien avec le meurtre de Hector Prince... demandé si la vengeance était un mobile éventuel... pas de commentaire...

Elle appela Ramsden.

– J'essaie de te joindre depuis tôt ce matin.

Karen avait volontairement coupé son portable.

Il lui donna l'adresse : une rangée de maisons blotties les unes contre les autres à l'est de Wood Green High Road. Lorsqu'elle vit Ramsden, il semblait aussi ravagé que la scène devant lui : briques noircies, vitres

brisées et éclats de verre, porte carbonisée ne tenant plus que par une charnière. À l'intérieur, un aperçu de l'enfer.

Deux camions de pompiers étaient toujours là et des hommes et des femmes finissaient d'éteindre le feu.

Des particules de suie flottaient encore dans l'air.

Quelques bouquets de fleurs sur le trottoir, de part et d'autre de la maison.

– Quand est-ce que c'est arrivé ? demanda Karen, la gorge et les yeux irrités par la fumée.

– Vers 2 heures du matin. Des bombes incendiaires lancées par les fenêtres du rez-de-chaussée. Un genre d'accélérant jeté par la porte. Les pauvres, ils n'avaient aucune chance.

– Vengeance.

– C'est sûr.

Trois jeunes garçons, âgés de quinze à dix-sept ans.

Une fille de seize, une autre de seulement douze ans.

On pouvait toujours dissimuler leur identité au public et demander à la presse de respecter certaines restrictions, leur monde avait ses propres règles : prolonger la garde à vue, même si on les relâchait ensuite, revenait à peindre une cible sur leur dos.

– Des témoins ?

Ramsden ricana et secoua la tête.

Il y avait eu un incendie à New Cross, une trentaine d'années auparavant. Treize jeunes Noirs tués. Un événement fondateur pour Karen. Attaque raciste ? Accident ? Vengeance ? L'enquête n'avait pu le déterminer et personne n'avait jamais été condamné.

Et si ces vies gâchées avaient été blanches ?

Elle se rappelait être passée devant le site en voiture avec son père, alors qu'elle n'avait pas plus de sept ou huit ans.

– Souviens-toi de ce qui est arrivé ici, avait-il dit en retirant son chapeau. N'oublie pas.

Elle s'en souvenait, une petite partie d'elle s'en souvenait, chaque jour. Et, au cas où elle oublierait, il y avait toujours un drame comme celui-ci pour lui rafraîchir la mémoire.

Ou comme celui-là...

Cinq jours plus tard, alors qu'on n'entendait déjà plus parler de Wood Green et des événements à l'origine de l'incendie, le groupe consultatif indépendant de Trident émit un communiqué pour exprimer ses craintes concernant l'avenir de l'unité, qui avait pourtant réussi à établir une relation de confiance avec la communauté noire et affichait des résultats encourageants. La rumeur qui évoquait sa dissolution imminente en raison de nouvelles coupes budgétaires du gouvernement semblait bien fondée.

Ben voyons, pensa Karen, à quoi bon, de toute manière ? On n'allait pas gaspiller du bon argent public à cause d'une poignée de jeunes Blacks qui se butaient pour s'amuser. Autant mettre le fric là où on en avait vraiment besoin. Là où étaient les votes.

OceanofPDF.com

Elle n'avait pas consciemment décidé de venir jusqu'ici, pourtant elle était de retour. Presque une habitude, pas tout à fait. L'été n'était pas encore là, mais les arbres avaient retrouvé toutes leurs feuilles. Karen ne portait pas de manteau, seulement un blouson léger, un sweat-shirt, un jean. Quelques nageurs au bout de l'étang, très peu. L'un d'eux descendit en s'accrochant à la planche, avant de s'élancer, ses bras fendait l'eau avec facilité.

La jeune fille se tenait un peu plus loin sur le sentier et, sans sa capuche, elle la reconnut aussitôt.

Karen attendit qu'elle soit plus près.

– Sasha.

Un sourire nerveux.

– C'était toi, la dernière fois ?

Elle hocha la tête.

– Comment savais-tu que je serais là aujourd'hui ?

– Je ne le savais pas. Pas vraiment. Mais je vous ai aperçue à deux ou trois reprises. Je ne crois pas que vous m'ayez vue.

– Cette fois seulement.

– Oui.

– Tu viens souvent ?

Sasha tira sur une mèche de cheveux.

– De plus en plus. Je le fais même pas exprès, ajouta-t-elle en secouant la tête. Mais je...

– Je comprends.

– Vraiment ?

– Je pense.

Sasha attendit quelques instants, puis tendit la main vers Karen. Elle déploya ses doigts lentement, révélant une bague au creux de sa paume.

– C'est quoi ? demanda Karen.

Mais elle le savait, bien sûr.

– C'est la bague qu'il portait, n'est-ce pas ? reprit-elle. Petru, le soir où il a été tué ?

– Oui.

Un souffle plus qu'un mot.

– Tu l'as depuis tout ce temps ?

Elle secoua farouchement la tête.

– Raconte-moi.

– Mon père, on s'est disputés. Il y a quelques jours. C'était horrible. J'étais rentrée tard. Une fête. Quelques amis, c'est tout. Mais il s'est mis à m'insulter, à me traiter de pute, de salope, ce genre de choses, puis il... il a sorti la bague de sa poche, comme s'il l'avait là exprès et il me l'a jetée à la figure en disant : « Va pas t'imaginer que je recommencerai pas, parce que je me gênerai pas. »

Sa main tremblait à présent et Karen la couvrit de la sienne, sentant la bague dure entre elles.

– Il faut que je te demande une chose, Sasha : dans ton esprit, il n'y a aucun doute sur le sens de ses paroles ?

– Non, sanglota-t-elle. Non.

– Et tu serais prête à faire une déposition, à répéter ce que tu viens de me dire ?

– Oui, murmura-t-elle d'une voix presque inaudible.

Karen la prit dans ses bras et resta là quelques instants, la serrant comme un rempart contre ses larmes.

Remerciements

À la fin de l'excellent *Écriture : Mémoire d'un métier*, au sujet d'une liste d'ouvrages représentant trois ou quatre ans de lecture, Stephen King dit qu'il pense que la plupart des livres notés là ont exercé une influence sur les romans qu'il écrivait à l'époque. Dans ce cas, si je songe aux quelque douze mois passés sur ce livre et si je m'arrête sur les auteurs dont les noms reviennent plusieurs fois, on devrait y trouver des traces, dans le désordre, de : John le Carré, John McGahern, Willy Vlautin, Kate Atkinson, Horace McCoy et Colm Tóibín. Plus spécifiquement, j'ai relu *Séquelles* et *Vérité* de Peter Temple, qui représente le genre de roman que j'essaie d'écrire dans sa forme la plus aboutie, ainsi que *L'Échelle des anges* de Brian Thompson, un bijou méconnu qui est à mes yeux le meilleur policier anglais de ces dernières décennies, avec lequel seul rivalise *Bad to the Bone*, du même auteur.

Comme deux de mes personnages, j'ai été passionné par *Marée noire* d'Attica Locke, qui traite des droits civils, du racisme et des disputes politiques au Texas, ainsi que par *Separations* d'Oakley Hall, qui, comme *L'Échelle des anges*, relate la quête pour retrouver une femme disparue : trouvez la fille !

Peter Coles, qui a appartenu à la police du Nottinghamshire, m'a comme d'habitude apporté une aide inestimable dès les prémices de ce livre, répondant à mes questions souvent bêtes et naïves avec tolérance et précision.

Je remercie également Mark Gardner du *Jazz Journal*, qui, lorsqu'il a appris quel titre je comptais utiliser, a pris le temps de me faire découvrir toutes les versions enregistrées de *Good Bait*, composé par Tadd Dameron.

La gestation de ce roman a été particulièrement longue, mais mon éditrice à Random House, Susan Sandon, une lectrice attentive et avisée, a en outre fait preuve d'une grande patience avec moi, tout comme mon agent

Sarah Lutyens. Je ne m'étendrai pas sur ce que ma compagne et notre fille ont subi pendant cette période, mais elles m'ont supporté et je ne les en aime que davantage.

John Harvey, Londres, juin 2011

OceanofPDF.com

Ouvrages de John Harvey

Cycle Charlie Resnick

Cœurs solitaires

Les Étrangers dans la maison

Scalpel

Off Minor

Les Années perdues

Lumière froide

Preuve vivante

Proie facile

Now's the Time

Derniers Sacrements

Cold in Hand

Cycle Frank Elder

De chair et de sang

De cendre et d'os

D'ombre et de lumière

Anthologies

Demain ce seront des hommes

Bleu noir

Cycle Will Grayson et Helen Walker

Traquer les ombres

Le Deuil et l'Oubli

Autres

Couleur franche

Lignes de fuite

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre Lignes de fuite de John Harvey a été réalisée le 2 juillet 2014 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-2876-5).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.

OceanofPDF.com